



ARTHUR C. CLARKE

Base Vénus

Maelström

PAUL PREUSS



Science-fiction

ARTHUR C. CLARKE

Base Vénus-2

Maelström

PAUL PREUSS

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-PIERRE PUGI



ÉDITIONS J'AI LU

Ce roman a paru sous le titre original :
ARTHUR C. CLARKE'S VENUS PRIME
Vol. 2 : MAELSTROM

Byron Preiss Visual Publications, Inc., 1988

Pour la traduction française :

Éditions J'ai lu, 1990

PROLOGUE

Le vent balayait l'immense étendue désertique en sifflant et arrachait au sable des aiguilles de glace que des tourbillons de poussière se chargeaient d'emporter au loin. Perchées au sommet de hautes falaises, des gargouilles d'eau gelée semblaient contempler tristement cette morne plaine polaire.

Si l'air était trop ténu pour assurer la sustentation d'une créature vivante, la violence de ses déplacements lui permettait de charrier les petites particules abrasives qui érodaient la roche, de déplacer le sable et de l'entasser en petites dunes, de façonner la glace et la pierre en arches, en contreforts et en buttes. Ce vent avait une vocation de sculpteur.

La cavité qu'il était occupé à creuser dans le sol contenait un objet de métal brillant. Si ce dernier avait été brisé – nul n'aurait pu dire à quelle époque ou en quelles circonstances – rien n'était parvenu à ternir sa surface, lisse comme celle d'un miroir.

Et si des sillons y apparaissaient, ils n'étaient pas attribuables à des causes naturelles. Aucune de ces entailles ne ressemblait à une autre, même si toutes avaient une largeur et une profondeur identiques. Leur tracé était en outre parfaitement rectiligne. On répertoriait trois douzaines de motifs qui se répétaient en formant des séquences différentes, et plus d'un millier de signes au total.

Une année martienne après que le vent eut dépouillé ce miroir de métal gravé de sa gangue de glace et de sable, un homme en scaphandre passa dans les parages, le vit, et se l'appropria.

— Tu es complètement cinglé, Johnny. Ça finira tôt ou tard par se savoir. Et je te demande un peu comment tu comptes t'y prendre pour monnayer un truc qui ne ressemble à rien de connu ?

— Voudrais-tu dire que ma découverte n'a aucune valeur, Liam ?

— Elle en a bien trop, au contraire. Cette chose est unique. Elle ne te rapportera pas un sou, que tu tentes de la négocier légalement ou sous le manteau.

Ils s'étaient isolés dans le lieu le plus tranquille du dôme de forage, à l'intérieur du puits du trépan où se trouvaient les racks de stockage des tiges et la plupart des caches d'alcool et de drogue. Si le chef d'équipe était naturellement au courant de l'existence de ces dernières, il s'en moquait éperdument dès l'instant où ses supérieurs ne lui demandaient pas d'intervenir. Les deux hommes se voyaient cependant contraints de parler à voix basse, car sous ce maudit dôme les sons portaient très loin et ils ignoraient si des indiscrets n'écoutaient pas leur conversation.

— Hmm. Je n'aurais jamais cru que tu me reprocherais un jour de posséder un objet ayant *trop* de valeur.

— Cesse de te plaindre. Tu as pu amasser un joli pécule, avec nous.

— Exact, et j'ai la ferme intention de ne pas en rester là. Je t'offre une dernière opportunité, avant que les autres ne rappuissent. Débrouille-toi pour me faire rencontrer tes connaissances de Lab City, et tu auras droit à un tiers du magot.

— Laisse tomber. Tu aurais intérêt à remettre immédiatement ce machin aux autorités, crois-moi. Faute de t'enrichir, il te permettra d'être considéré comme un héros. Plus tu attends, plus tu risques de finir en taule.

Les portes du passage s'ouvrirent à l'autre extrémité du dôme et une éruption sonore fut réverbérée par les tiges empilées près d'eux.

— Et si je te disais qu'il n'y avait pas que ça, là-bas ? J'ai vu un tas d'autres plaques couvertes de ces signes, des trucs dont j'ignore tout.

— Tu me mènes en bateau, Johnny.

— Certainement pas, bordel !

— Un nombre important ?

— Décide-toi d'abord.

— Je vais y réfléchir.

— Bouh, les gars !

Un rire s'éleva juste derrière eux, renvoyé par le dôme.

— C'est l'heure des braves !

— Je ne veux pas que des rumeurs circulent, Liam, conclut Johnny d'une voix désormais à peine audible. Tu es le seul sur Mars à être au courant de ma découverte.

— Tu peux me faire confiance, mon vieux.

— Parfait. Nous serons bientôt riches, tous les deux.

Une semaine s'écoula et, avec quatre jours de retard sur le délai prévu, leur équipe acheva d'installer le derrick et les opérations de forage purent finalement commencer. Le soleil descendait dans le ciel rouge de Mars, suivi par un essaim de cercles parhéliques. Liam et Johnny travaillaient au trépan depuis des heures et venaient d'atteindre le permafrost, quand la tige se bloqua. Si nul ne put en expliquer les causes, cela ne surprit personne... à l'exception de Johnny. Il lâcha le trépan, qui forra un trou dans la glace. Cet incident aurait dû normalement être clos par le renvoi des deux ouvriers à Labyrinth City – où ils auraient été grossir les files d'attente des demandeurs d'emploi – s'ils ne s'étaient trouvés au-dessus d'une importante poche de gaz sous pression et si ce dernier n'avait pas explosé en soufflant l'ensemble du derrick qui grimpa dans les airs comme un fétu de paille avant de retomber sur les deux hommes.

Les cheveux blonds de l'archéologue effleurèrent la plaque de métal gravé posée sur le bureau.

— Comment a-t-il pu entrer en possession d'un pareil objet ?

La précision et la délicatesse de ses mouvements étaient surprenantes chez un individu à la carrure aussi impressionnante. Alors qu'il se penchait une fois de plus pour examiner la plaque, il fit en sorte d'éviter que sa chevelure n'entrât en contact avec elle. Il éprouvait même des scrupules à laisser son haleine embuer sa surface brillante.

— Il l'a probablement ramassé dans le sable, à un moment ou un autre au cours de ces deux derniers mois. Il n'avait certainement pas la moindre idée de sa valeur.

Le second personnage, un homme plus âgé aux cheveux en brosse et vêtu d'un costume à rayures, fit apparaître une holocarte sur la vidéoplaque.

— Notre équipe a prospecté ces quatre zones, depuis le printemps. Elle est restée approximativement deux semaines sur chacun de ces sites. (De l'index, il désigna des points rougeoyants qui dessinaient une courbe irrégulière sur le pourtour des terrasses de glace.) Je dois avouer que la discipline laissait à désirer, Albers. Ces types prenaient un rover et allaient se balader chaque fois que l'envie leur en prenait. Eux seuls auraient pu nous dire où ils se sont rendus. J'ai viré le contremaître et le chef de secteur. Trop tard pour que cette mesure serve à quelque chose, malheureusement.

Le plus grand des deux hommes se redressa et repoussa ses cheveux en arrière. La tristesse de sa large bouche incurvée vers le bas était compensée par l'éclat de ses yeux gris, des sourcils broussailleux et un front immense.

— Il ne s'agit certainement pas d'un objet unique. Il reste probablement un trésor inestimable, là-bas.

— Nous ferons de notre mieux pour tenter de le retrouver, mais je n'ai guère d'espoir. Au moins cette plaque est-elle en de bonnes mains, désormais.

Ils l'étudièrent en silence. Le respect du prospecteur était aussi grand que celui de l'archéologue.

Ce dernier avait passé dix ans à accompagner les équipes de forage, fouiller les sables gelés, suivre le lit de cours d'eau martiens taris depuis un milliard d'années. Cet homme et ses collègues paléontologues avaient mis au jour de nombreux fossiles, des empreintes laissées par des formes de vie primitives mais parfaitement adaptées à un climat qui passait d'un extrême à l'autre : pluies diluvienues et sécheresse, cyclones et calme plat, température glaciale et froidure bien plus intense encore.

Mais les archéologues étaient attirés dans ces déserts par les vestiges d'un ordre de vie différent. Ils ne s'intéressaient ni aux fossiles ni aux éclats de coquillages et d'os, mais à des choses qui semblaient être des objets manufacturés, façonnés dans un alliage singulier et, parfois, aux traces fascinantes laissées par ce

qui avait pu constituer des structures. Tous ces êtres – les créatures ayant rampé sur les sables des déserts de Mars ou s'étant vautrées dans des poches de boue à proximité des zones submergées par de brusques inondations, ainsi que ce peuple inconnu ayant atteint un stade d'évolution avancé à en juger par les rares vestiges de sa civilisation –, tous, s'étaient multipliés puis éteints avant qu'il n'y eût sur la Terre des formes de vie plus développées que les algues.

L'objet posé sur le plateau du bureau, ce miroir de métal gravé d'un millier de caractères, apportait à présent la preuve qu'un milliard d'années plus tôt Mars avait été le foyer d'une culture évoluée.

— Je présume que Forster est au courant ?

— Oui, malheureusement, répondit le prospecteur. La nouvelle de cette découverte s'est rapidement répandue et il a dû quitter la Terre.

Un semblant de sourire incurva les commissures des lèvres de son interlocuteur.

— Je me demande ce qu'il va faire.

— Il a déjà tenu une conférence de presse et donné un nom aux auteurs de cet objet.

— Oh ? Lequel ?

— Culture X.

L'archéologue mélancolique libéra un grognement censé traduire son amusement.

— Ce cher professeur Forster. Je constate qu'il n'a pas changé. Il ne perd pas de temps... et il manque toujours autant d'imagination.

— Ce qui constitue pour vous un atout non négligeable.

En dépit des efforts des membres des équipes de forage et des scientifiques, nul ne retrouva le trésor martien. Mais, dix ans après la découverte de la plaque gravée, un robot mineur chargé d'effectuer des prélèvements à la surface de Vénus – une planète aussi différente de Mars que l'enfer peut l'être des limbes – fut envoyé dans une étroite gorge proche de ce qui avait été une plage un milliard d'années plus tôt. Avec les dents

de diamant de sa trompe foreuse, cette machine creusa la paroi d'une falaise et mit au jour une cavité qui contenait des choses pour le moins étranges. Quelques heures plus tard, toute la population du système solaire savait que la Culture X avait été astropérégrine.

PREMIÈRE PARTIE

À LA RECHERCHE DU TEMPS OUBLIÉ

1

Sparta ferma les yeux, s'étira, et laissa son menton flotter au ras de l'eau. À la limite du seuil de perception auditive elle entendait le pétilllement des bulles invisibles qui venaient chatouiller ses narines, alors que la condensation provoquait l'apparition d'une nuée de gouttelettes sur ses cils. Une légère odeur de soufre émanait des thermes.

La formule chimique précise des minéraux présents dans le bain s'inscrivit dans son esprit. Elle se modifiait sans cesse et, ce jour-là, le cocktail aqueux lui rappelait celui de Cambo-les-Bains, dans le Pays Basque. Sparta analysait son environnement partout où elle se rendait, de façon machinale, par réflexe.

Elle se laissait flotter. En ce lieu, son poids et celui de l'eau étaient moindres que sur son monde d'origine situé très loin de là. Alors que les minutes s'écoulaient et que la chaleur la berçait, détendant ses muscles noués et la plongeant dans une douce somnolence, elle pensait à une nouvelle impatience attendue et reçue un peu plus tôt le même jour : les ordres transmis par le quartier général du Bureau spatial. Son affectation à Port Hespérus arrivait à son terme, ses supérieurs la rappelaient à Terre Central.

— Ellen ?

La voix qui venait de s'élever près d'elle était hésitante, mais également douce et chaleureuse.

Sparta ouvrit les yeux sur une jeune femme à la silhouette estompée par les nuages de vapeur. Elle était nue, à l'exception d'une serviette enroulée autour de sa taille, et ses cheveux bruns et raides remontaient en chignon sur son crâne.

— Où est Keiko ?

— Elle n'a pu venir, aujourd'hui. Je m'appelle Masumi et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je la remplacerai pour votre massage.

— J'espère qu'elle n'est pas souffrante ?

— Keiko avait quelques formalités administratives à accomplir. Elle m'a chargée de vous présenter ses excuses.

Sparta analysait le timbre de la voix de cette femme et n'y décelait que des accents de vérité. Elle se leva de la baignoire. La lumière filtrée qui provenait de la terrasse vernissait son épiderme lisse rosé par la chaleur. Cette clarté diffuse dansait sur son corps musclé de ballerine, ses petits seins fermes, son ventre plat et ses cuisses dures et fuselées.

Sur sa nuque, ses cheveux blonds en bataille étaient trempés. Elle les gardait coupés à la Jeanne d'Arc, sans tenir compte des tendances de la mode, et ses lèvres pleines restaient perpétuellement entrouvertes afin de goûter l'air ambiant.

— Voici une serviette, lui dit Masumi. Désirez-vous vous rendre sur la terrasse ? Nous avons encore une heure de clarté vénusienne devant nous.

— Volontiers.

Sparta suivit la jeune Asiatique le long des rangées de bacs rendus indistincts par la vapeur et gravit l'escalier qui menait au niveau supérieur. Tout en marchant, elle essuya soigneusement ses épaules et ses seins.

— Je vais vous demander de patienter un instant. Ils ont oublié de rentrer les tables, avant la dernière averse.

Masumi utilisa ses paumes pour chasser la pellicule d'eau qui couvrait la table de massage, puis elle entreprit de la sécher pendant que Sparta attendait à côté de la rambarde et faisait disparaître les dernières traces d'humidité de ses flancs et de ses mollets.

Elle baissa le regard sur les demeures et les parcs de Port Hespérus. En contrebas, les terrasses formaient des gradins et évoquaient les toits d'un hameau grec juché sur le versant d'une colline abrupte. Chaque maison possédait son patio avec des citronniers et des plantes en fleurs. Au pied de l'éminence se trouvaient les rues principales, séparées par des squares agrémentés de buissons exotiques et de grands arbres, séquoias et sapins, peupliers démesurés et ginkgos jaunes. Elle avait sous les yeux les célèbres jardins du paysagiste Senö Sato, auxquels Port Hespérus devait d'être devenu un lieu de villégiature très prisé des riches touristes.

Devant elle les rues et les parcs dessinaient une courbe prononcée et allaient se rejoindre loin au-dessus de sa tête. Derrière et sur les côtés, une immense surface concave de plaques transparentes s'élevait pour enclore les demeures et les arbres à l'intérieur d'une sphère gigantesque. Au centre de ce ciel confiné, à cinq cents mètres de distance, se trouvait le pivot d'acier autour duquel le globe effectuait deux rotations par minute.

Sur sa droite, la clarté du soleil se déversait à l'intérieur de ce monde clos. Sur sa gauche, le disque brillant de Vénus évoquait un bouclier de métal poli. Des nuages blancs dissimulaient tous les détails de sa surface et semblaient immobiles, en dépit des vents supersoniques qui les chassaient devant eux. Au zénith, la luminosité du Soleil se voyait concurrencée par celle de Vénus que réfléchissaient les déflecteurs des innombrables baies vitrées de la sphère-jardin de Port Hespérus en rotation constante autour de son axe.

La station spatiale ne quitterait qu'une heure plus tard l'hémisphère éclairé de la planète pour pénétrer dans sa nuit. Ici, les cycles de lumière solaire naturelle réduisaient considérablement la durée des journées, mais les activités de la population locale suivaient un autre rythme.

— Y a-t-il un détail sur lequel vous souhaitez attirer mon attention ? s'enquit Masumi. Keiko m'a parlé de vos fréquentes migraines.

— Je ressens effectivement une certaine gêne au niveau de la nuque.

— Si vous voulez bien vous allonger...

Sparta grimpa sur la table et s'y coucha, avant d'enfouir une joue dans le revêtement capitonné et de fermer les yeux. Elle entendait la jeune femme se déplacer et réunir ses accessoires... les huiles, les serviettes, le tabouret sur lequel elle se jucherait lorsqu'il lui faudrait masser le bas des reins de sa cliente en exerçant sur eux une pression verticale. L'ouïe perçante de Sparta lui permettait de percevoir les gargouillis à peine audibles de l'onguent parfumé qui coulait dans les paumes de Masumi, leur bruissement alors qu'elles réchauffaient l'huile...

Les mains de la masseuse irradiaient leur douce chaleur à quelques centimètres des épaules de Sparta puis descendirent pétrir vigoureusement sa chair. Pendant plusieurs minutes des doigts puissants labourèrent les muscles de son dos sur toute leur longueur, des épaules aux fesses, avant de remonter et de suivre ses bras...

Et Masumi marqua alors un instant d'hésitation. S'interrompre à ce stade, peu après un début énergique, était surprenant de la part d'une masseuse expérimentée... mais Sparta en avait l'habitude. Elle devina quelle question lui serait bientôt posée.

— Vous avez été blessée ?

— Un accident de voiture, marmonna-t-elle sans décoller la joue de la table. J'avais seize ans. Il y a presque une décennie de cela.

C'était un mensonge, mais elle avait dû si souvent répéter de tels propos qu'il lui arrivait parfois d'oublier qu'il s'agissait d'une pure invention.

— Des greffes osseuses ?

— Des choses de ce genre. Des renforts prothétiques.

— Dois-je prendre des précautions particulières ?

— Vous n'avez pas à vous en préoccuper. Les massages de Keiko sont énergiques, mais ils me soulagent.

— Entendu.

La femme reprit son travail. Les passages répétés de ses mains réchauffaient la peau nue de Sparta, qui s'enfonçait voluptueusement dans la table matelassée. Elle se laissait également caresser par la douce chaleur du Soleil, de Vénus, et de l'atmosphère en mouvement constant de l'immense sphère-jardin de cette station spatiale. Masumi pétrissait et étirait ses muscles, parvenant à chasser leur tension.

Puis ses doigts pincèrent une contraction musculaire, sur l'épaule droite, et Sparta rouvrit les yeux, tirée de sa torpeur par la brusque douleur. Ses chairs crispées finirent par céder et se détendre, aidées par sa volonté, et une onde d'étranges sensations la submergea...

Elle pourrait devenir la plus grande d'entre nous

Elle résiste à notre autorité

Ce n'est qu'une enfant, William

S'opposer à nous, c'est s'opposer à la Connaissance.

Un gémissement s'échappa de ses lèvres. Masumi poursuivit son travail, sans s'autoriser le moindre commentaire. La relaxation procurée par un massage en profondeur fait parfois revivre à certaines personnes des instants de tension appartenant à leur passé. Permettre à de tels souvenirs de refaire surface était un des buts recherchés par Sparta.

Elle en avait pris conscience longtemps auparavant, dès sa première visite à l'établissement thermal. Et c'était une des raisons qui l'avaient conduite à choisir les massages énergiques de Keiko. Comme celles de Masumi, les mains de cette femme parvenaient non seulement à détendre ses muscles douloureux mais l'aidaient en outre à explorer son passé.

Souvenirs et mensonges. Réminiscences trompeuses.

Les voix qu'elle entendait appartenaient aux personnes qui avaient voulu effacer le contenu de son esprit, en employant pour cela un scalpel. Ces gens ne voulaient pas que Sparta pût se remémorer ce qu'elle avait subi, se rappeler ses parents ou simplement se renseigner sur leur sort. Et, finalement, ils lui avaient refusé le droit de vivre. Ses ennemis n'avaient pas ménagé leurs efforts pour la supprimer. Ils s'étaient ingénier à l'éliminer, en effectuant une tentative après l'autre.

Et si un médecin compatissant avait finalement restauré partiellement sa mémoire, dans la mesure de ses moyens, bien des années s'étaient écoulées avant qu'il ne décidât de l'aider.

Sparta avait cependant conservé toutes ses capacités somatiques. Elle pouvait réaliser des choses qu'elle ne se souvenait pas d'avoir apprises et n'assimilait qu'imparfaitement la nature des modifications subies par son corps. Si son esprit gardait le souvenir de nombreux faits survenus avant cette intervention chirurgicale, elle n'avait en revanche que de vagues réminiscences fragmentaires des événements postérieurs, des choses qu'elle se rappelait inopinément, dans certaines situations. Un fait était certain, cependant : elle n'avait jamais souhaité subir une telle métamorphose.

Sparta s'était donné un nouveau nom, une autre identité, un visage différent.

Mais ses adversaires avaient réussi à l'identifier et à retrouver sa trace.

Elle ignorait quant à elle qui étaient ses ennemis, à l'exception d'une femme désormais hors d'état de lui nuire et d'un homme qui lui inspirait autant de crainte que de haine. Elle doutait cependant de pouvoir le reconnaître, si leurs chemins se croisaient à nouveau.

Les mains de Masumi pétrissaient ses épaules. Sparta fut emportée dans la souffrance, émergea au-delà, et finit par s'assoupir. Ses yeux se fermèrent. Un babil de voix joyeuses s'exprimant en anglais, arabe, japonais et russe, parvint jusqu'à elle. Elles venaient de très loin, des rues animées qui entouraient les jardins de Sato.

Un autre souvenir refit surface : il remontait à moins de six mois. Elle revécut l'instant où elle avait posé pour la première fois le regard sur ce parc magnifique, depuis l'abri qu'offrait un poste de transformateur situé à l'intérieur de l'axe central de la sphère. Elle n'était pas seule, ce jour-là. Près d'elle se tenait un jeune homme qui l'avait retrouvée après de très longues recherches. Ils ne s'étaient pas adressé la parole depuis leur adolescence et Sparta n'osait lui accorder sa confiance, en dépit de son désir d'avoir un confident. Il s'appelait Blake Redfield et était son cadet de deux ans. Comme elle, il avait servi de cobaye pour certaines expériences, même si ces dernières n'auraient pu être comparées à celles qu'elle avait subies. Alors qu'ils se dissimulaient à l'intérieur du petit poste de transformateur afin de se soustraire à leurs ennemis, Blake lui avait communiqué un certain nombre de renseignements qu'il était parvenu à glaner sur son passé et sur le projet SPARTA, ce programme qui les avait réunis et d'où provenait le nom qu'elle se donnait désormais. Ce jour-là, ils étaient parvenus à échapper à leurs poursuivants, sans pouvoir cependant se considérer hors de danger.

Son esprit s'attarda sur ce jeune homme pendant près d'une demi-heure ; des pensées tour à tour agréables et angoissées. Quatre mois plus tôt, ils s'étaient séparés. Blake avait regagné la Terre en l'avertissant qu'il ne pourrait rester en contact avec

elle, sans pour autant daigner lui fournir la moindre explication. Elle n'avait plus entendu parler de lui, depuis...

Masumi s'écarta et déclara :

— Reposez-vous un instant, et ensuite retournez-vous.

Sparta prit une inspiration profonde puis obtempéra. Elle roula sur le dos et les fesses, en laissant ses talons se nicher dans le revêtement capitonné de la table. Pendant quelques secondes elle se sentit extrêmement vulnérable, comme toujours en pareil cas.

Masumi vint se placer derrière elle. Les mains de la jeune Asiatique se refermèrent sur les tempes de Sparta et firent basculer doucement sa tête d'un côté et de l'autre, afin d'étirer les muscles de son cou. Progressivement, les doigts de la masseuse descendirent vers ses épaules.

Lorsqu'ils se rapprochèrent de la poitrine et des côtes de Sparta, les yeux de cette dernière s'ouvrirent de frayeur. Sous son diaphragme se nichaient des structures artificielles extrêmement sensibles au toucher et elle dut prendre sur elle pour se détendre et permettre à l'autre femme de masser les muscles obliques de son abdomen. Elle se concentrait, afin de ne pas révéler les anomalies de son anatomie.

Masumi nota sa tension et caressa son ventre avec douceur, avant de s'occuper des cuisses. Sparta entrouvrit les lèvres pour libérer un soupir et ferma les paupières sur la vision d'une planète et d'un soleil tournoyants, d'un jardin où les arbres poussaient la tête en bas et horizontalement.

Après bien d'autres minutes, Masumi cessa de pétrir son corps et rabattit doucement l'extrémité du drap sur ses yeux clos.

— Détendez-vous un moment, avant de vous lever. Vous pouvez dormir, si vous le souhaitez.

Sparta écouta la jeune femme ranger ses accessoires puis s'éloigner sans bruit. Elle resta allongée, sereine, l'épiderme caressé par un courant d'air plus frais, à présent que le soleil disparaissait et que le disque de Vénus se changeait en croissant. Port Hespérus approchait de la ligne de séparation entre les faces diurne et nocturne.

Elle se représenta mentalement cet univers tournoyant et les étoiles se changèrent en fragments de verre coloré qui se déplaçaient par à-coups pour créer de nouveaux motifs en fonction de leur rotation et de leur chute, des formes aussi symétriques et variées que des flocons de neige ou les dessins d'un kaléidoscope. Leurs couleurs devinrent de plus en plus vives, leurs tourbillons de plus en plus rapides...

Et Sparta s'endormit. Le maelström de couleurs s'estompa et les éclats de verre se métamorphosèrent en feuilles mortes emportées par un cyclone qui tentait également de l'aspirer en son sein. Prise d'étourdissements, elle s'agrippa au radeau qui tombait. Les parois rotatives de ce puits étaient formées de traînées lumineuses vertes et d'ombres noires. Elles n'étaient ni liquides ni immatérielles, cependant. Elles s'ouvraient sur l'infini et se composaient d'un million d'oiseaux noirs qui volaient dans le ciel vert pomme d'une aube hivernale.

Elle plongea son regard dans cette cheminée. Elle y fut contrainte par l'inclinaison du radeau auquel elle s'agrippait. L'œil du tourbillon reculait au fur et à mesure qu'elle tombait vers lui et elle découvrait à perte de vue des ténèbres dans lesquelles s'engouffraient des merles innombrables, dont la noirceur se fondait dans la noirceur. Et l'écho de leurs cris aigus formait un chœur assourdissant :

— RRRR, RRRR, RRRR, RRRA, RRAA, RAAA, RRRE, RREE...

Les oiseaux commençaient à se désintégrer, leurs fragments à fusionner. En contrebas, les ténèbres se teintaient de pulsations purpurines dont les battements évoquaient ceux d'un cœur. D'innombrables apostrophes, tirets et points noirs glissaient vers le bas de la spirale, en direction de ce cœur désormais rougeoyant.

Accompagnés par la chorale hiératique dont le chant s'amplifiait :

— RRRREH, RRRREH...

Et par les motifs tourbillonnants qui s'imbriquaient les uns dans les autres et s'enchaînaient pour former des chapelets de noirceur. Le cœur démesuré situé en contrebas grimpa à sa

rencontre au sein de la palette multicolore, alors que le chant devenait assourdissant :

— UHHHHH, SSSSSS, YUHHHH, MMMMM, JUHHHH, THEHHH...

Les symboles tournoyants étaient *effectivement* des signes phonétiques, et les colliers qu'ils formaient libéraient des phonèmes avant d'être engloutis et changés en cendres par le cœur qui venait de se métamorphoser en un œil embrasé de la couleur du soleil ; un œil dans la bouche duquel Sparta allait s'engouffrer telle une météorite.

Elle se trouvait désormais au milieu de ces signes qui tombaient en fondant tels des flocons de neige par une journée de printemps, abandonnant leur essence pour expirer dans une ultime vibration :

— KKHEEEEEE, TTTUUUUUUUH...

Elle plongea dans le brasier, et découvrit que ce feu était glacial. Brusquement, elle perçut la signification des gémissements et des beuglements inarticulés qui montaient à sa rencontre :

— QUE TU ES BEAU.

D'innombrables voix chantaient cet hymne.

— QUE TU ES BEAU, AU LEVANT.

Un roulement de tambour assourdissant couvrit le chœur.

Et Sparta s'éveilla en sursaut, le cœur battant la chamade.

Une galaxie de lumières colorées la cernait sous la voûte de ténèbres ; Port Hespérus survolait l'hémisphère nocturne de Vénus. Une forme encore plus noire grandit dans la pénombre, se changeant progressivement en silhouette menaçante qui avançait vers elle, mains tendues...

Prise de panique, Sparta bondit de la table et s'accroupit sur le plancher, nue et prête à se battre.

— Oh, mademoiselle, je suis désolée ! (C'était Masumi, vêtue d'un peignoir en coton bleu nuit.) Je leur ai pourtant dit qu'il ne fallait pas vous déranger, mais ils ont insisté. Il s'agit d'une urgence.

Sparta se redressa, le cœur toujours emballé. Masumi lui tendait l'auricom, qu'elle avait laissé dans le vestiaire. Elle prit le petit communicateur et l'inséra dans son oreille.

— Ici Troy.

— Régulateur du Bureau. Nous avons un problème, sur Vénus. Les monts Maxwell viennent d'entrer en éruption. Rendez-vous au Dragon Bleu le plus rapidement possible.

*

Dix minutes plus tard elle se trouvait dans la salle de contrôle de la Coopérative minière de Prospérité mutuelle du Dragon Bleu et regardait des vidéoplaques sur lesquelles auraient dû apparaître des paysages vénusiens mais où elle ne voyait que des flocons de neige électronique.

— Quelles sont vos explications ? demanda-t-elle à l'homme assis devant la console.

— Nous venions de rétablir le contact, quand la liaison a été coupée. Nous avons tout d'abord pensé à des perturbations attribuables à l'éruption volcanique... mais il ne s'agit pas d'un simple phénomène atmosphérique. Nous ne recevons absolument plus rien, sur aucun canal.

— Et les RMLV ?

— Idem. Pas de contact.

— Depuis combien de temps êtes-vous en PDS ?

— La perte de signal est survenue il y a treize minutes.

— Qu'avez-vous fait ?

— D'autres RMLV ont quitté la Base Dragon, en direction des lieux de l'incident.

— Ils n'arriveront jamais à temps, répondit instantanément Sparta.

Les RMLV – ces Robots Mineurs Lourds Vénusiens autopropulsés et dirigés à distance depuis Port Hespérus – étaient d'énormes scarabées de métal qui, malgré leur rapidité en terrain accidenté, mettraient des heures pour couvrir ce trajet.

— Quelqu'un doit descendre.

— Je ne suis pas habilité à prendre une telle décision.

— Vous n'aurez pas à le faire, rétorqua Sparta. Chargez le deuxième rover dans la navette et avertissez les contrôleurs de se tenir prêts pour le lancement.

L'homme se tourna vers elle :

— Mon supérieur m'a donné des ordres formels... protesta-t-il.

— Dites-lui d'aller m'attendre dans la cale d'appontage. Je veux qu'un rover soit mis à ma disposition et que le compte à rebours ait déjà commencé à mon arrivée. Est-ce bien compris ?

— Comme vous voudrez, inspecteur Troy. Mais même le Bureau spatial ne peut exiger l'envoi d'un autre rover dans cet enfer, sauf s'il y a un volontaire.

— Il y en aura un, affirma-t-elle.

Alors qu'elle se propulsait dans la coursive centrale de Port Hespérus, un passage en apesanteur qui menait aux installations d'appontage des navettes, son auricom bourdonna doucement.

— Ici Troy.

— Régulateur du Bureau, inspecteur. Nous venons de recevoir un faxgramme qui vous est adressé. Désirez-vous que je le lise ?

— Allez-y.

— Le message était codé et voici quel est son texte, après décryptage : « Reprenons notre partie de cache-cache, si ça te tente et si tu t'engages à agir avec fair-play. » C'est tout. Pas de signature.

— D'accord, merci.

Sparta n'avait nul besoin de connaître le lieu d'expédition de ce faxgramme. Avec son manque d'à-propos habituel, Blake Redfield venait de choisir cet instant pour faire sa réapparition. Il avait envie de jouer, mais elle n'avait pas de temps à consacrer à des occupations aussi puériles.

2

« Reprenons notre partie de cache-cache, si ça te tente et si tu t'engages à agir avec fair-play... »

Entre Blake Redfield et la femme qui se donnait le nom de Sparta, bien qu'elle fût connue des autres personnes en tant qu'Ellen Troy, le jeu durait depuis longtemps. Généralement, c'était elle qui se cachait, comme ce jour où elle l'avait attiré dans la serre de Grand Central, à Manhattan, pour le semer au cœur d'une jungle artificielle. Ils ne s'étaient pas revus depuis leur adolescence et elle avait radicalement modifié son apparence : pourtant il l'avait aussitôt reconnue. Ce fut ce jour-là qu'il décida de la retrouver et de percer le mystère qui l'entourait.

Afin de reconstituer son passé, il débuta par les seuls éléments qu'il avait à sa disposition ; ce qu'il savait du programme SPARTA. Le Super Projet Autonome de Recherche et de Test d'Aptitudes était le fruit des rêves de deux psychologues, la mère et le père de Sparta... qui portait alors le prénom de Linda. Ses parents croyaient que chaque individu possédait une vaste palette « d'intelligences » innées, pouvant être développées à un degré que la plupart des gens auraient assimilé à une preuve de génie. Mais, pour eux, le génie et le processus qui conduisait jusqu'à lui n'avaient rien de magique. Ils considéraient que tout cela était fonction d'une éducation et d'un environnement didactiques appropriés. Pendant longtemps, les chercheurs du projet SPARTA n'avaient eu à leur disposition qu'un seul sujet d'expérience pour démontrer la justesse de leurs buts et de leurs méthodes : Linda. Les réussites de cette petite fille furent cependant si spectaculaires qu'ils bénéficièrent bientôt de donations et virent arriver d'autres cobayes. Blake, qui était encore un enfant à l'époque, faisait partie de ce contingent de nouveaux élèves.

Mais les parents de Linda moururent dans un accident d'hélicoptère quelques années plus tard et leur disparition entraîna celle de leur projet. Blake et la plupart des autres sujets d'expérience étaient désormais des adolescents, et ils furent disséminés dans des collèges et des universités du monde entier. Entre-temps, Linda avait disparu, et il ne subsistait d'elle que de vagues rumeurs de troubles psychiques graves qui auraient justifié son internement.

Blake, ayant hérité de son père la mâchoire carrée et la large bouche des Irlandais, et de sa mère les hautes pommettes et les yeux bruns des Chinois mandarins, devint un jeune homme séduisant. Un essaim de taches de rousseur éparpillées sur son nez et quelques reflets auburn disséminés dans ses cheveux bruns lui épargnaient les désagréments d'une trop grande perfection.

Ses sujets d'intérêt étaient divers, mais il se fit très tôt remarquer par son érudition en matière de vieux livres et manuscrits. Son savoir et ses conseils étaient à tel point appréciés que des bibliothèques, des salles des ventes et des librairies faisaient fréquemment appel à lui. Il n'avait guère plus de vingt ans, lorsqu'il accepta une proposition du bureau londonien de Sotheby's.

Sa profession constituait une excellente base pour étudier d'autres sujets que les vieux livres, et lorsqu'il rencontra par un pur effet du hasard Linda dans Manhattan – et comprit qu'elle ne souhaitait pas être reconnue – il décida de se renseigner sur les origines du projet SPARTA ; il se retrouva rapidement confronté à des faits troublants trop nombreux pour pouvoir être assimilés à de simples coïncidences...

*

Au cours de la dernière nuit qu'il passa à New York avant de déménager pour Londres, ses parents organisèrent une soirée en son honneur. Tel fut le prétexte de cette réception, en tout cas, car Blake ne connaissait pour sa part aucun des invités. Il n'eut cependant aucune difficulté à les reconnaître, car il s'agissait pour la plupart de célébrités de la haute société. Peut-

être était-ce ainsi que son père et sa mère voulaient lui faire comprendre qu'ils avaient mis en lui plus d'espoirs que ceux autorisés par son amour irraisonné des vieux livres.

Blake ne buvait que rarement de l'alcool, mais afin de ne pas froisser ses proches il garda à la main un verre de Chardonnay, un vin hors de prix dont ils avaient ouvert une bouteille en son honneur. Il passa la majeure partie de la soirée à musarder devant les baies et à étudier la nuit, pendant que les invités roucoulaient et bavardaient dans son dos. Les Redfield étaient propriétaires d'un coprop juché au quatre-vingt-neuvième étage d'un immeuble de Battery, avec au sud une paroi de verre surplombant le vieux port de New York. Loin en contrebas, les flots sombres des bassins étaient pointillés de grappes de lumières : les feux des dragueurs géants qui dansaient sur un tapis d'algues strié de bandes d'eau noire rectilignes s'étirant jusqu'à Jersey.

— Monsieur Redfield junior ?

Blake pivota et déclara avec amusement :

— Je me prénomme Blake.

Il fit passer le verre de vin dans sa main gauche, afin de pouvoir tendre la droite.

— Je suis Jack Noble. Mais appelez-moi Jack.

Cet homme à la carrure d'athlète et aux cheveux couleur sable coupés en brosse portait un costume à rayures. Alors qu'ils échangeaient une poignée de main énergique, il ajouta :

— Il y a longtemps que je voulais vous rencontrer.

— Pourquoi donc ?

— À cause de SPARTA. Vos parents étaient très fiers, lorsque votre candidature a été acceptée. J'ai beaucoup entendu parler de vos progrès spectaculaires. (Les yeux noirs de Noble évoquaient deux boutons d'ébène, au-dessus des arêtes dessinées par ses pommettes.) Sincèrement, j'étais curieux de savoir ce que vous étiez devenu.

— *Ecce*, fit Blake en écartant les bras. J'espère ne pas trop vous décevoir.

— Ainsi vous allez travailler dans le monde du livre ?

— En quelque sorte.

— Et vous espérez faire fortune de cette manière ?

— Sûrement pas.

— Le programme SPARTA a-t-il formé beaucoup d'érudits comme vous ?

— Je l'ignore. Je ne suis pas resté en contact avec mes camarades.

Blake étudia son interlocuteur pendant quelques instants avant de décider de prendre un risque et de demander :

— Mais pourquoi essayez-vous de me dissimuler que vous êtes un Tapper, Jack ?

Par réflexe, Noble eut une grimace.

— Vous avez donc entendu parler de notre petite association.

On savait seulement que les membres de cette société philanthropique se réunissaient chaque mois pour dîner dans un club privé de Washington ou de Manhattan. Ils n'invitaient jamais personne à leurs soirées et s'abstenaient de révéler la nature de leurs activités aux non-initiés.

— Vous avez apporté votre aide financière à un certain nombre d'entre nous, il me semble ?

— J'ignorais que c'était de notoriété publique.

— Je pense par exemple à Khalid, ajouta Blake.

Ses parents et leurs amis appartenaient aux mêmes clubs – Blake n'avait alors découvert que la première de nombreuses coïncidences – et il savait que les Tappers avaient pour but de dénicher et d'encourager de nouveaux talents dans les domaines des arts et des sciences. L'encouragement en question se traduisait par des bourses d'études et d'autres formes de soutien non précisées. Personne ne pouvait solliciter leur assistance, cependant. La désignation des rares élus était leur prérogative.

— Savez-vous ce qu'il est devenu ?

— Khalid est désormais un brillant écologue qui apporte une contribution importante au Projet de terraformage de Mars, dont je suis un des directeurs.

— J'en suis sincèrement ravi pour lui. Mais pourquoi ai-je l'impression de vous agacer, Jack ? Vous semblez avoir une sainte horreur des livres.

— Je constate que vous êtes direct, et je le serai également. Si le projet SPARTA était une noble entreprise, elle n'a produit que

très peu de jeunes gens comme Khalid, soucieux de l'intérêt collectif. Je m'interrogeais sur votre point de vue à ce sujet.

— Le but de SPARTA était d'aider certains individus à développer leurs capacités potentielles, de leur permettre de choisir librement leur voie.

— Une méthode pour développer l'égoïsme, semble-t-il.

— Ceux qui lisent sont eux aussi utiles à la communauté, rétorqua Blake avec irritation. Soyons honnêtes, Jack. Nous n'avons pas à nous préoccuper de notre avenir, vous et moi. Vendre de l'eau aux colons de Mars vous a permis de vous enrichir et, sauf imprévu, j'hériterai pour ma part d'un patrimoine conséquent. Les livres sont ma passion. Faire la charité en compagnie des Tappers est la vôtre.

Son interlocuteur secoua la tête.

— Les buts que nous servons sont plus nobles, sachez-le. Nous pensons que le monde, tous les mondes, devront bientôt relever un défi sans précédent. Nous nous efforçons de préparer cet événement en recherchant celui ou celle qui...

Blake se pencha imperceptiblement vers l'autre homme, feignant un intérêt candide – un « truc » connu des piliers de salon et enseigné par les psychosociologues du projet SPARTA.

Noble faillit s'y laisser prendre, mais réagit très vite :

— Je vois que je vous importune, avec mes histoires. Pardonnez-moi et acceptez mes vœux sincères de réussite. Je crains de devoir vous laisser, à présent.

Blake le suivit du regard alors qu'il se hâtait de battre en retraite. Depuis l'angle opposé de la pièce son père l'interrogea silencieusement en haussant un sourcil. Il lui répondit par un sourire.

Cet entretien n'avait pas manqué d'intérêt, car Jack Noble venait de confirmer certains de ses soupçons : Blake suspectait en effet les Tappers d'avoir des aspirations différentes de celles qu'ils professaient. En se renseignant discrètement auprès de ses parents et de leurs amis, Blake était parvenu à dresser une liste d'une douzaine d'hommes et de femmes faisant partie de cette organisation. Leurs situations et occupations étaient diverses – un éducateur, un magnat de la micro-informatique, un chef d'orchestre symphonique célèbre, un psychologue, un

médecin, un chercheur scientifique, un forban tel que Noble – mais ils n'avaient pas en commun qu'un désir philanthropique d'encourager la jeunesse, et cela constituait une coïncidence plus que troublante : tous les Tappers comptaient parmi leurs ancêtres des individus qui avaient dû quitter l'Angleterre au XVII^e siècle, après avoir été arrêtés en tant que « Ranters ».

*

Blake reprit ses recherches sitôt après s'être installé à Londres. Dans la salle de lecture où Karl Marx avait écrit *Das Kapital*, il trouva des informations fascinantes sur les Ranters.

Sous le gouvernement de Cromwell, selon un chroniqueur affolé, « les hérésies s'abattirent sur nous par essaims, telles les sauterelles sur l'Égypte ». Les Ranters figuraient parmi les hérétiques les plus redoutés. Principalement regroupés à Londres, ils étaient tristement célèbres pour leurs rixes, leurs orgies, leurs cris obscènes, et leurs propos à première vue innocents mais ayant une signification très différente pour les initiés, comme par exemple leur leitmotiv « Tout est bien ». Les Ranters méprisaient les religions traditionnelles et prétendaient que Dieu était présent dans toutes les créatures. Comme leurs contemporains, les Diggers, ils déclaraient que la terre et les biens matériels appartenaient à tous et auraient dû être gérés sur un mode « communautaire ». Ils n'appliquaient pas de tels principes uniquement en ces domaines. « Étant donné que nous sommes purs, disaient-ils, il en découle que tous nos actes le sont également, qu'il s'agisse d'adultère, de fornication, etc. »

Les autorités prirent des mesures énergiques contre ces fauteurs de troubles. Des Ranters moururent en prison, d'autres se repentirent, et un grand nombre se convertirent et devinrent de doux Quakers. Certains se réfugièrent dans la clandestinité et adoptèrent un langage secret pour continuer de prêcher et de faire des adeptes. De toute évidence, quelques-uns avaient gagné le Nouveau Monde.

Il s'agissait de l'héritage d'une hérésie qui avait vu le jour en Europe au cours du premier millénaire et avait subsisté malgré une répression brutale. Elle avait connu son apogée sous le nom

de Fraternité du Libre Esprit, une communauté dont les membres se faisaient appeler *prophètes*. Les thèmes principaux de cette hérésie chargée d'espérance étaient l'amour, la liberté, le potentiel de l'humanité. Les rêves qu'elle véhiculait se trouvaient déjà exprimés dans les livres prophétiques de la Bible, écrits huit siècles avant Jésus-Christ et repris dans le Livre de Daniel, l'Apocalypse de saint Jean, et bien d'autres textes plus hermétiques encore. Ces visions apocalyptiques annonçaient la venue d'un Sauveur surhumain qui permettrait aux hommes de s'élever vers la puissance divine et de créer ainsi en ce bas monde un véritable Jardin d'Eden.

Mais les adeptes du Libre Esprit étaient impatients de vivre dans ce Paradis. En Europe du Nord, ils prenaient constamment les armes pour se soulever contre leurs maîtres féodaux et les autorités ecclésiastiques. Leur mouvement fut écrasé en 1580, mais pas éliminé. Bien plus tard, des chercheurs retrouvèrent des influences de cette hérésie chez Nietzsche, Lénine et Hitler.

En fonction de ce qu'il savait sur le compte des Tappers, Blake suspectait ce culte d'avoir subsisté jusqu'au XXI^e siècle, non seulement sous forme d'idéologie mais en tant qu'organisation, ou groupe d'organisations. Les Tappers restaient en contact avec des associations semblables établies sur les autres continents de la Terre, les planètes colonisées, les lunes et les astéroïdes, ainsi que dans les stations spatiales.

Dans quel but ?

Il devait exister un lien entre SPARTA, Ellen Troy, et les Tappers. Mais les tentatives de Blake pour en apprendre plus par des méthodes ordinaires s'étaient heurtées à un mur de silence.

À Paris se trouvait une société philanthropique dont les membres se faisaient appeler les Athanasiens et dont le but était de nourrir les affamés, ou tout au moins un petit nombre d'élus parmi ces derniers. Dans l'immeuble qui abritait le siège de cette association il y avait également une maison d'édition spécialisée dans les ouvrages d'archéologie ; des manuels scolaires aux énormes recueils d'holovues de ruines, pour la plupart vestiges de la grandeur de l'Égypte ancienne. Un Tapper

faisait partie du comité directeur de cette société, les Éditions Lequeu.

Blake subodorait une relation supplémentaire : si le mot *Athanasius* signifiait « immortel » en grec, il avait également été le prénom d'un des premiers chercheurs qui s'étaient intéressés aux hiéroglyphes : le jésuite Athanasius Kircher. Et lorsqu'il dut se rendre à la Bibliothèque Nationale de Paris pour le compte de Sotheby's, Blake mit l'occasion à profit et effectua quelques recherches à titre personnel...

*

Blake flânait sur les larges trottoirs du boulevard Saint-Michel. Les feuilles des marronniers qui s'ouvraient telles des mains au-dessus de sa tête filtraient la lumière du soleil et la coloraient d'une nuance verdâtre avant qu'elle ne vînt estomper les ombres s'étendant au pied des arbres. Tout en marchant, Blake réfléchissait aux possibilités qui lui étaient offertes.

Les villes universitaires ont toujours été des pôles d'attraction pour les déracinés, et Paris ne dérogeait pas à la règle. Une femme s'approcha de lui, en guenilles, âgée d'une trentaine d'années, elle était ridée comme une vieille pomme mais avait dû être belle, il n'y avait pas si longtemps.

— *Do you speak English ? Do you speak Dutch ?*

Blake fourra dans sa main quelques billets, qu'elle s'empressa de glisser dans la taille de sa jupe.

— Merci, monsieur, merci beaucoup. (Puis elle ajouta, à nouveau en anglais :) Mais surveillez votre portefeuille, si vous ne voulez pas que les Africains vous le volent. Ils sont partout, il faut être prudent...

Il passa devant la terrasse d'un café où une femme échevelée à la figure poupine tentait de distraire les personnes attablées en effectuant un numéro de claquettes. Elle imitait Shirley Temple dans une interprétation toute personnelle de *The Good Ship Lollipop* et se démenait avec une énergie démoniaque. Les clients lui lancèrent quelques pièces, mais elle refusa de partir avant la fin de son spectacle pitoyable.

Un Noir immense s'approcha de Blake et tenta de lui vendre un ornithoptère en plastique aux ailes mues par un mécanisme à ressort.

Des jeunes gens barbus et basanés, défigurés par des pustules rouges éclatées, étaient assis à même le trottoir et adossés aux grilles des jardins du Luxembourg. Ils ne lui demandèrent ni ne lui proposèrent rien.

Blake atteignit finalement Montparnasse. Au-dessus des toits centenaires, l'horizon était occupé par le cercle des tours qui cernaient le cœur de la vieille ville, telle une palissade. Ce mur de béton et de verre arrêtait la brise, emprisonnant la chaleur fétide de l'été dans le bassin de la Seine. Blake se trouvait pris au cœur du tourbillon incessant de la circulation, un trafic moins bruyant et polluant depuis que la propulsion des deux-roues et des voitures était assurée par des moteurs électriques, mais toujours aussi rapide et agressif que par le passé. Les hennissements des avertisseurs ponctuaient les crissements des pneus, alors que les automobilistes tentaient de se chasser mutuellement du passage en s'intimidant par une débauche de bruit et de fureur. Paris, la Ville lumière...

Blake revint par le même chemin. Cette fois, l'Africain s'abstint de l'aborder. Plus loin sur le boulevard, Shirley Temple débutait un nouveau numéro. La femme ridée comme une pomme vint vers lui, ayant déjà oublié leur précédente rencontre.

— *Do you speak English ? Do you speak Dutch ?*

Blake savait ce qu'il lui restait à faire : trouver un moyen d'infiltrer les adeptes du Libre Esprit. Si les Tappers ne le connaissaient que trop bien, les autres branches de ce culte international péchaient dans des eaux différentes et le milieu des jeunes déracinés d'Europe représentait un vivier d'âmes malléables. Après trois journées passées, à Paris, Blake avait l'intime conviction que les Éditions Lequeu et la Société Athanasienne étaient deux facettes de la même organisation et que ses membres considéreraient un jeune vagabond fasciné par l'Égypte ancienne comme une recrue de choix.

Mais, avant de pouvoir mettre ce plan à exécution, il lui faudrait regagner Londres pour régler quelques affaires en suspens...

*

Près de deux années s'étaient écoulées depuis que Blake avait vu Ellen Troy dans la serre de Grand Central. Lors d'une vente aux enchères se déroulant chez Sotheby's, il avait réussi à acquérir, pour le compte d'un client qui habitait Port Hespérus, un des rares exemplaires de la première édition des *Sept Pilier de la sagesse*, de T. E. Lawrence. Puis, lors du transport de cet ouvrage précieux vers la station spatiale, le cargo *Roi des Étoiles* avait subi une avarie fatale¹.

En apprenant qui venait d'être chargé d'enquêter sur cette affaire, il avait immédiatement réservé un passage sur un vaisseau de ligne à destination de Vénus... Officiellement pour veiller sur le livre rare mais dans le but véritable de rencontrer cet inspecteur du Bureau spatial, autrement dit Ellen Troy. Cette fois, il avait fait en sorte qu'elle ne pût l'éviter.

C'était donc à Port Hespérus, dans un poste de transformateur de l'axe central de la sphère-jardin, que Blake avait pu communiquer à son ancienne camarade les renseignements obtenus sur ses adversaires depuis leur séparation.

— Plus j'étudie ce sujet, plus je découvre que ses origines sont lointaines, lui avait-il dit. Au XIII^e siècle, ces gens étaient connus en tant qu'Adeptes du Libre Esprit, ou prophètes... mais quel que soit le nom qu'on leur donne, ils n'ont pas disparu. Le but qu'ils se proposent d'atteindre n'est autre que la divinité, la perfection dans cette vie, la création d'une race de surhommes.

Mais, lorsque Sparta lui avait demandé pourquoi ils voulaient la tuer, Blake n'avait pu qu'émettre de simples suppositions. Il pensait qu'elle avait dû apprendre des choses compromettantes sur leur compte et que...

¹ Voir Base Vénus-I : Point de rupture. J'ai lu n°2668.

— SPARTA n'était pas ce que prétendaient ton père et ta mère...

— Mon père et ma mère étaient des psychologues, des scientifiques.

— Le Bien et le Mal sont indissociables, avait-il rétorqué.

Et bien plus tard, lorsqu'il dut regagner la Terre en laissant Sparta à Port Hespérus, ce fut avec une détermination farouche qu'il entreprit d'infilttrer les éléments qui personnifiaient le « Mal » au sein de cette secte.

*

Cela s'était passé quatre mois plus tôt et depuis, Sparta n'avait plus entendu parler de lui... jusqu'à la réception de ce bref message énigmatique, à un instant où elle avait bien trop à faire pour pouvoir lui accorder la moindre attention.

3

Son cocon s'ouvrit et ce fut avec maladresse qu'elle déploya ses six pattes avant de s'avancer d'une démarche titubante et de heurter une paroi rocheuse.

Ses membres postérieurs la soutinrent alors qu'elle tendait ses appendices antérieurs pour saisir le sommet de l'éminence. La pierre friable s'émitta, broyée par ses pinces puissantes. En quête d'un point d'appui, elle s'étira vers le haut. Ses jointures tremblèrent et craquèrent, la contraignant à faire une pause qu'elle mit à profit pour ouvrir ses ailes, regarder autour d'elle et goûter l'atmosphère à l'aide de ses antennes oscillantes.

L'air avait une puanteur d'oeuf pourri et sa densité le rendait comparable à une épaisse vitre teintée par une lumière rougeâtre. Elle fit pivoter sa tête blindée de tous côtés, mais ne put voir très loin. L'horizon s'évanouissait dans la clarté diffuse. Ses antennes plongèrent pour sonder le terrain devant elle. D'autres sens l'informèrent de la présence de hautes falaises qui se dressaient au sein d'un ciel embrasé, plus loin dans la même direction.

Ses griffes de titane reposaient sur un sol dont la surface recuite paraissait presque fraîche au toucher. Du lithium liquide irriguait ses organes vitaux et s'écoulait dans les vaisseaux capillaires de ses ailes arachnéennes d'acier inoxydable et de molybdène, dissipant sa chaleur corporelle telle une légère sudation emportée par une brise d'avril. À sa sortie de la chrysalide, c'était le matin d'une longue journée vénusienne.

Abstraction faite de ses pattes filiformes, de ses antennes et de ses ailes qui faisaient office de radiateur, il ne s'agissait pas d'un insecte métallique de seize tonnes mais d'un être humain, d'une femme.

— Dragon Bleu, me recevez-vous ?

Une demi-seconde fut nécessaire à l'appel pour parvenir jusqu'à Port Hespérus et à la réponse pour effectuer le même trajet en sens inverse.

— Parlez, inspecteur.

— Je me dirige vers les lieux de l'incident.

— Nous vous avons localisée, fit le contrôleur du Dragon Bleu. Votre navette s'est posée à une centaine de mètres à l'ouest du site prévu. Désolé. Obliquez de quatre degrés sur la droite et continuez pendant approximativement trois kilomètres et demi, jusqu'au pied des falaises.

— Compris. Du nouveau ?

— Rien. Rover I et le RMLV restent muets. D'autres robots mineurs ont quitté la Base Dragon et ils devraient arriver sur les lieux dans environ quarante minutes.

— Je rappellerai lors du contact. Terminé.

Près de deux heures venaient de s'écouler depuis la réception du dernier message des membres de l'expédition. La veille, ces hommes s'étaient posés à la Base Dragon puis dirigés vers leur but dans un véhicule semblable à celui où se trouvait Sparta. Ils avaient fait peu après la première de ce qui aurait dû être une série de nombreuses découvertes extraordinaires. À présent, ils avaient oublié leur triomphe et pourraient s'estimer heureux s'ils parvenaient simplement à regagner Port Hespérus.

Sparta choisissait précautionneusement son chemin le long d'un canal peu profond. Longtemps auparavant, cette plaine miroitait sous une pellicule d'eau que caressaient les va-et-vient de marées presque imperceptibles. À présent, c'était une étendue de grès orangé, à la surface rendue friable par l'érosion. Le contact de ses six pattes sur la couche superficielle de roche décomposée lui procurait d'étranges sensations, alors que sa progression soulevait des nuages de poussière indolents.

Rien ne dressait la moindre barrière entre ses sens et le monde sur lequel elle se déplaçait. Ses yeux étaient ceux du monstre de métal de sept mètres de long ; des globes oculaires de diamant dont les facettes couvraient un champ de 360 degrés et lui permettaient de scruter directement la dense atmosphère vénusienne. Ses membres étaient prolongés par trois paires de pattes articulées dotées de griffes puissantes, dont une rattachée

à sa section ventrale. La coque d'acier inoxydable et l'armature de titane de l'engin blindaient et renforçaient son épiderme et son squelette. Le réacteur nucléaire dont elle percevait la chaleur dans son abdomen lui procurait une impression de satiété comparable à celle éprouvée après un copieux repas.

Cette femme de chair à l'ossature fragile et à la musculature de danseuse était assise à l'intérieur d'une double sphère d'aluminate de titane : une sorte de cloche de plongée munie d'une écoutille à son sommet mais privée de hublot. La réalité artificielle reconstituée par l'ordinateur de bord et dans laquelle elle se trouvait immergée lui donnait cependant l'impression d'être une créature nue originaire de cette planète. Pour se déplacer, il lui suffisait de concentrer sa volonté. À l'intérieur de son casque opaque des rayons laser suivaient ses mouvements oculaires. Des sondes de tension microscopiques insérées dans sa combinaison moulante enregistraient et amplifiaient les moindres déplacements de chacun de ses muscles. Les systèmes de reproduction sonore multiphonique et de projection rétinienne holographique s'alliaient au tissu orthotactile du vêtement – deux cents transducteurs de pression, une centaine d'échangeurs de chaleur, un millier de synapses chimiques au centimètre carré – pour lui offrir une perception presque totale du monde extérieur.

Par nécessité, cette reproduction était incomplète. Pour l'être humain fragile installé dans la cloche, la température de cette planète – voisine de quatre cent soixante-quinze degrés centigrades, suffisante pour faire fondre des fontes d'imprimerie – se trouvait abaissée pour correspondre à celle d'une douce matinée de printemps. Si l'atmosphère se composait presque entièrement de bioxyde de carbone auquel s'additionnaient quelques gaz rares, elle respirait à l'intérieur de l'engin un mélange d'oxygène et d'azote. La pression extérieure quatre-vingt-dix fois plus forte que celle de la Terre – de quoi réduire un sous-marin en bouillie – était abaissée d'autant. Même les aberrations optiques dues à la densité de l'atmosphère étaient corrigées, afin de permettre à son cortex visuel de voir un paysage plat familier plutôt qu'un monde en forme de bol. Mais l'horizon s'incurvait à seulement quelques

centaines de mètres devant elle et, sans le radar et le sonar du véhicule, la jeune femme n'aurait pu savoir où la conduisaient ses pas.

Ces instruments l'informèrent qu'elle atteindrait sa destination dans une vingtaine de minutes. Elle se dirigeait vers le haut de cette ancienne plage et un point où un cours d'eau tari depuis un milliard d'années avait creusé une gorge profonde dans les falaises, pour aller se jeter dans une mer depuis longtemps disparue. À l'intérieur de ce défilé, il lui serait possible de découvrir si les occupants de Rover I étaient toujours en vie...

Vénus est un bloc de roche d'une sphéricité presque parfaite. Si sa révolution autour du Soleil s'accomplit en deux cent vingt-cinq jours, la période de rotation de cette planète au diamètre presque identique à celui de la Terre est de deux cent quarante-trois jours dans le sens rétrograde, et son équateur n'est pas caractérisé par un renflement notable. Contrairement à la Terre, avec sa demi-douzaine de continents cernés d'océans, sa Cordillère des Andes et son Himalaya qui grimpent à la rencontre des nuages, ses montagnes marines et ses failles abyssales, Vénus est un monde en majeure partie composé de plaines dures et lisses qui la font s'apparenter à une boule de billard...

...à quelques exceptions près, cependant. La terre d'Ishtar en est une. Il s'agit d'un des deux « continents » de cette planète. Bordée à l'est par les monts Maxwell, un massif volcanique plus haut que l'Everest, et au nord et à l'ouest par des montagnes bien moins importantes, cette élévation de terrain est approximativement deux fois plus vaste que l'Alaska et se trouve située à une latitude presque correspondante. La majeure partie de la terre d'Ishtar est constituée par l'étendue plane du plateau Lakshmi.

C'était vers ses contreforts sud abrupts que se dirigeait le rover hexapode. Plus Sparta s'éloignait et accélérait son allure, plus elle se sentait confiante. Il lui fallut traverser une succession de cratères peu profonds dus aux impacts de divers astéroïdes, des cavités au pourtour fondu comme de la pâte à modeler par la chaleur. Le sol s'élevait en formant de larges

terrasses que des vagues avaient autrefois modelées, les vestiges d'une plage n'ayant cessé de s'étendre au fur et à mesure que la température régnant à l'intérieur de cette serre atmosphérique provoquait l'évaporation d'un océan peu profond. En remontant cette déclivité en pente douce, elle remonta également le temps, vers une ère lointaine où les flots avaient couvert la totalité de ce monde, à l'exception des deux petits continents et de quelques îles éparses.

Une salve de détonations assourdissantes ébranla la cloche pressurisée et, quelques instants plus tard, le terrain se mit à trembler violemment. L'engin tomba à genoux. Tout autour de Sparta, le sol s'enfla et gronda. Il se souleva pour former des collines mouvantes qui passèrent rapidement près d'elle et allèrent mourir au loin, en laissant dans leur sillage de gros nuages de poussière rougeâtre.

D'autres grondements lui parvinrent, ceux d'un orage qui éclatait dans l'atmosphère fortement conductrice. Les éclairs ceignaient d'une couronne électrique les sommets des monts Maxwell, à onze mille mètres d'altitude, à trois cents kilomètres de là. La secousse sismique qui s'était produite simultanément provenait des entrailles de la montagne et résultait d'une violente éruption volcanique qui avait débuté trois heures plus tôt.

— Rover II, ici Dragon Bleu. Nous allons vous guider jusqu'aux falaises. L'entrée de la gorge est à cinq cents mètres sur votre droite.

Un escarpement volcanique dans des tons de rouge et de noir émergea avec une soudaineté surprenante du halo lumineux nimbant l'horizon. Sparta fit virer son engin...

Et elle sut au même instant que ses ennuis commençaient. Elle venait de noter une certaine raideur dans la deuxième jointure de sa patte antérieure droite. S'arrêter eût été cependant sans objet. Elle pourrait continuer sur cinq membres, en cas de besoin, voire même sur trois.

Elle ménagea la patte endommagée en la repliant sous son thorax mais, lorsqu'elle atteignit la gorge cinq minutes plus tard, elle comprit l'inutilité de cette précaution. Un joint avait cédé, provoquant une fuite de lubrifiant ; l'articulation était

morte. Elle largua ce membre, l'abandonnant derrière elle comme s'il s'agissait d'un bâton brisé, puis leva la patte avant gauche et se hâta vers l'entrée du défilé.

Le lit de ce qui avait été autrefois un cours d'eau serpentait entre deux murailles rocheuses aux reflets métalliques qui ne cessaient de se resserrer. Au fil des millénaires, des crues brutales avaient sculpté des moulures dans les parois verticales, mais tant de siècles s'étaient écoulés depuis que la pierre surchauffée s'était affaissée tel le ventre d'un obèse, dissimulant aux caméras des sondes envoyées par les hommes les strates de craie et de charbon, preuves éclatantes que la vie avait jadis été présente en cet endroit. Par la suite, des vestiges avaient malgré tout été découverts par des robots prospecteurs radiocommandés chargés de creuser la surface de Vénus. Dans les carbonates de calcium, les schistes et les sédiments carbonifères, une douzaine de fragments de fossiles macroscopiques avaient été mis au jour... Une douzaine seulement en vingt années d'exploration, un nombre néanmoins suffisant pour enflammer l'imagination fertile des hommes. Les experts s'étaient livrés à des centaines de reconstitutions prudentes, tandis que les rêveurs impénitents échafaudaient des milliers d'interprétations plus téméraires les unes que les autres. Cependant, nul n'aurait pu décrire l'aspect ou le mode de vie de ces organismes, et l'espoir que l'on pût un jour être fixé sur ces points paraissait illusoire.

Puis, voici quelques mois, un robot prospecteur avait creusé la paroi de cette gorge et découvert au-delà une étrange cavité...

Sparta contourna un épaulement et s'arrêta, bloquée dans sa progression par un éboulis de roches tombées du haut de la falaise. Contrairement à la paroi noircie et érodée, ces pierres étaient colorées et possédaient des arêtes vives.

— Dragon Bleu, ici Troy.

— Parlez, inspecteur.

Port Hespérus s'était entre-temps rapproché et les transmissions radio étaient quasi instantanées.

— Le site a été enseveli sous un glissement de terrain. Le radar métrique révèle au-dessous la présence du rover et d'un RMLV. Les infrarouges sont faibles, et les radiations du réacteur

également. Il doit être en pause automatique et les radiateurs ont probablement été broyés. Je ne détecte aucun mouvement à l'intérieur de la cloche. Je vais essayer de la dégager.

— Attendez, inspecteur. (En utilisant sa patte avant indemne, Sparta entreprit de creuser l'amoncellement de roches.) Inspecteur Troy, nos instruments nous indiquent que vous avez perdu l'usage de votre membre antérieur droit. Nous vous déconseillons de mettre le gauche en péril. Me recevez-vous ?

La foudre fendit à nouveau l'éther. Un instant plus tard le grondement du tonnerre parvint jusqu'à l'insecte de métal et l'ébranla.

— Rover II, accusez réception du message.

Elle entendait parfaitement le contrôleur, tout comme ce dernier percevait sa respiration paisible et lisait sur ses cadrans les indications régulières transmises par ses sondes biologiques.

— Épargnons notre souffle, déclara-t-elle.

Sa patte antérieure unique dégageait avec efficacité les blocs de basalte et de tuf volcanique solidifié. Les moteurs des articulations libéraient des gémissements amplifiés par la densité de l'atmosphère. La poussière que soulevaient ses griffes grimpait dans les airs en tourbillons opaques comparables à ceux formés par la vase au fond d'une mare. Après avoir ouvert une tranchée de deux mètres au sein de l'éboulis, elle dut reculer et prendre le temps de caler les pierres. Plus elle progressait vers le milieu du monticule, plus elle courait de risques d'être ensevelie à son tour. Sur Mercure, Mars, la Lune et n'importe lequel des astéroïdes ou des lunes extérieures, les dangers auraient été moins grands. Mais Vénus était la sœur jumelle de la Terre et sur cette planète un bloc de basalte avait un poids presque équivalent à celui qu'il aurait eu sur le monde d'origine de la jeune femme.

— Troy, ici Dragon Bleu. Les RMLV de la Base Dragon ne sont plus qu'à vingt minutes de votre position.

La Base Dragon, cet important complexe de raffinage robotisé d'où partaient les navettes chargées de mineraux, avait été implantée sur les hauteurs du plateau Lakshmi.

— Reculez, d'accord ? Laissez les robots faire ce travail à votre place.

— Je trouve votre suggestion excellente, répondit-elle. Mais je compte malgré tout continuer jusqu'à leur arrivée.

— Inspecteur Troy... commença le contrôleur.

Il renonça.

Sparta était en sueur. Compte tenu de la tâche qu'elle avait entreprise, cela pouvait paraître naturel. Mais elle ne mettait à contribution que sa volonté, sans fournir le moindre effort physique. Alors pourquoi la température augmentait-elle ? Les échangeurs de chaleur de sa combinaison étaient-ils défectueux ? Elle commuta le système oculaire de son casque sur une visualisation interne... Aucun problème apparent. À moins que le module de refroidissement du véhicule ne fût en cause.

Les deux rovers avaient été conçus et construits pour la première exploration de Vénus par l'homme, vingt-cinq ans plus tôt. Ils avaient été déposés sur la planète par une navette pansue qui était ensuite revenue les récupérer. Mais lors de l'ouverture du sas de l'un d'eux – celui-ci, en l'occurrence – on avait découvert ses occupants complètement grillés.

Les responsables avaient assimilé la leçon et chargé des robots radiocommandés de prendre la relève et d'explorer et exploiter Vénus pour le compte de l'espèce humaine. Pendant deux décennies nul homme n'avait foulé le sol de cette planète, jusqu'à cette mission. Les techniciens venaient de consacrer près de trois mois à la rénovation et à la révision complètes des deux engins. Ils avaient également dû modifier une navette afin qu'elle pût recevoir des passagers.

Tous les problèmes connus avaient pu être résolus, mais des impondérables subsistaient.

Son bras de titane dégagea un autre rocher, plongea à nouveau dans l'éboulis, et heurta la patte postérieure gauche de Rover I. Les pierres avaient broyé l'ensemble du train arrière et les ailes du scarabée d'acier, mais ses occupants étaient toujours maintenus en vie par les pompes du système de réfrigération qui assuraient la circulation d'un métal liquide supraconducteur

dans les spires des conduites chauffées à blanc et lovées autour de la sphère pressurisée.

Le plus rapidement possible, mais sans enfreindre les règles de prudence élémentaires, elle dégagée les roches qui ensevelissaient l'avant de l'engin et mit à nu un côté de la cloche de métal brillant. Si les circuits de refroidissement fonctionnaient toujours, les antennes de la machine avaient été emportées par des pierres. Sparta posa des coupleurs sur la partie habitée de l'autre engin, afin de pouvoir entrer en communication avec ses occupants.

La scène qu'elle voyait changea aussi brusquement que s'il s'était produit une coupure lors d'une projection vidéographique. La cloche pressurisée du rover parut s'ouvrir devant elle et elle eut l'impression d'y plonger le regard depuis son siège. Elle vit ses trois occupants : le pilote moulé par une tenue en tout point semblable à la sienne – une combinaison noire brillante complétée par un casque intégral – et deux personnages en survêtement qui se tenaient derrière lui. Si ces hommes étaient visiblement à l'étroit, ils paraissaient indemnes.

— *Ohayo gozaimas, Yoshi. Dewa ojama itashimasu.*

Le pilote se mit à rire.

— Je vous en prie, Ellen. Vous serez toujours la bienvenue.

Parce qu'il portait un casque RRA, il était le seul à la voir, mais tous pouvaient l'entendre grâce au coupleur acoustique.

— Il était temps, déclara avec irritation le plus petit des deux passagers.

Il s'agissait d'un quinquagénaire fluet aux yeux brillants, un coq filiforme enfermé dans une cage surpeuplée : le professeur J.Q.R. Forster. Cet homme, fervent partisan de l'autorité naturelle, n'hésitait pas à s'exprimer au nom de ses compagnons.

— Il est impératif que nous fassions parvenir la totalité de nos enregistrements à Port Hespérus dans les plus brefs délais.

Veuillez me pardonner d'avoir lambiné en chemin, pensa Sparta qui se contenta cependant de répondre :

— Je regrette que vous ayez dû interrompre vos recherches, professeur. (Puis, s'adressant au pilote :) Votre engin a été complètement broyé à l'arrière de la cloche, Yoshi. Le seul

moyen de vous tirer de ce mauvais pas consiste à vous remorquer jusqu'à la navette. Je pense que nous aurions intérêt à prendre notre mal en patience et à attendre les RMLV.

— Je redoute une fuite de liquide réfrigérant. La température a grimpé d'un degré, au cours des dix dernières minutes.

Seul le timbre rauque de sa voix indiquait qu'il était conscient de la gravité de leur situation.

Et cela rappela à Sparta son propre inconfort.

— Accordez-moi un instant.

Elle ouvrit son casque et renifla l'air qui emplissait la cloche. De l'ozone. Si elle n'avait pas porté la combinaison hermétique, elle eût reconnu plus tôt son odeur caractéristique.

— Je vais déplacer les coupleurs.

Elle décolla les ventouses, ce qui coupa la liaison sonore et visuelle. Pour elle et pour Yoshimitsu, les deux sphères pressurisées redevinrent opaques.

La présence d'ozone expliquait l'augmentation de sa chaleur corporelle, mais d'où provenait ce gaz ? Elle retira le gant orthotactile de sa main droite. Des tiges de polymères chitineuses sortirent de sous ses ongles coupés court. Elle les inséra dans la prise auxiliaire de l'ordinateur de bord du rover.

Ces sondes digitales n'étaient pas incluses dans l'équipement standard des inspecteurs du Bureau spatial. Les siennes étaient un autre de ses secrets, au même titre que le nom qu'elle se donnait.

Prendre connaissance des données transmises par le réseau de capteurs internes de l'appareil ne lui prit qu'une fraction de seconde. Le processus fut bien plus rapide que pour le système de diagnostic désormais démodé de cet engin. Elle retira les sondes de la console et les rétracta sous ses ongles, avant de renfiler le gant orthotactile. À l'aide de l'unique patte antérieure de son véhicule, elle remit en place le coupleur de communication et la cloche de Rover II redevint transparente.

— La liaison est meilleure, à présent, dit-elle. (Il s'agissait d'un pieux mensonge.) Je crains d'avoir un léger problème, moi aussi... Un compresseur semble faire des étincelles et, pour une raison que j'ignore, les filtres ne parviennent pas à réduire le taux d'ozone. Si ça continue, l'atmosphère sera irrespirable dans

une vingtaine de minutes. C'est pourquoi j'estime qu'il serait préférable de vous dégager et de filer au plus vite.

— Écoutez bien, Rover II.

La voix du contrôleur venait de résonner à l'intérieur des deux engins. Port Hespérus passait à présent au-dessus d'eux, en suivant la longitude du plateau Lakshmi.

— Votre véhicule est gravement endommagé. Nous vous conseillons de quitter les lieux et de regagner immédiatement la navette. Les RMLV arriveront dans approximativement dix minutes pour assister Rover I.

— Vos passagers sont en sueur, fit remarquer Sparta en s'adressant à Yoshimitsu.

— Tout juste. En outre, les RMLV sont très efficaces lorsqu'on leur demande de dévorer des roches, mais je doute qu'ils soient capables de faire autre chose.

— Il serait préférable de nous mettre au travail.

— Vous nous simplifieriez la vie si vous obéissiez aux ordres, lança avec irritation l'opérateur radio du Dragon Bleu.

— Donnez-moi la main, Yoshi, fit Sparta.

— Pourquoi pas un bras ?

Le deuxième passager de Rover I, le grand homme aux cheveux blonds et aux sourcils broussailleux qui avait patiemment suivi cet échange de paroles sans s'autoriser le moindre commentaire, décida de rompre son silence.

— Je trouve le moment plutôt mal choisi pour...

— Ne vous en mêlez pas, Merck, l'interrompit sèchement Forster. Ils remplacent la patte endommagée de l'autre engin par une des nôtres.

La supposition du professeur était exacte. Sparta et Yoshimitsu emboîtaient effectivement le membre avant droit du rover détruit dans l'articulation correspondante de l'autre appareil. Il s'agissait d'une alvéole ne comprenant que des connexions très simples et ne nécessitant aucun lubrifiant, conçue pour pouvoir se prêter à de telles greffes mécaniques dans des milieux où régnaient des températures impensables et au sein d'une atmosphère totalement privée d'humidité.

L'excellente vision que le système de reconstitution d'une réalité artificielle offrait aux deux pilotes leur permettait de

procéder à cette transplantation avec autant de précision que des chirurgiens penchés sur une table d'opération. Mais un observateur extérieur eût simplement vu deux insectes de métal accroupis, tête contre tête. La mante religieuse dont le corps avait été partiellement broyé tendait avec nervosité un de ses membres à sa congénère, semblant espérer que cette offrande serait suffisante pour apaiser sa voracité.

— C'est bon, la patte est emboîtée et elle fonctionne parfaitement. Il ne reste qu'à retirer les goupilles pour que je puisse vous soulever.

— Goupilles retirées.

Son sacrifice fut vain, cependant, car la mante qui possédait désormais deux membres antérieurs se pencha vers elle et la décapita.

— Je vous tiens, dit Sparta.

Le retrait de la goupille de fixation entraîna la coupure des connexions avec le bloc d'alimentation, les sondes et les systèmes de survie principaux de Rover I. Yoshimitsu fut frappé de cécité, sa combinaison RRA ayant cessé de fonctionner. Les filtres du module de recyclage permettraient aux trois occupants de la cloche de respirer pendant encore six heures.

Sparta recula précautionneusement hors de la tranchée qu'elle venait de creuser dans l'éboulis et garda la sphère à bout de pattes tant qu'ils n'eurent pas laissé l'amoncellement de roches derrière eux. Puis, le plus rapidement possible, elle pivota et reprit en sens inverse le chemin qu'elle avait suivi pour venir, tenant l'œuf des survivants devant elle.

Sa décision de ne pas attendre l'arrivée des RMLV s'avéra judicieuse quand, quelques secondes plus tard, le sol se mit à trembler et qu'un millier de tonnes de pierres descendirent de la falaise pour combler le défilé. La jeune femme ne prit pas la peine d'utiliser son scaphcom pour lancer un « Je vous l'avais dit » au contrôleur de Port Hespérus.

Son champ de vision n'était pas réduit par le fardeau qu'elle tenait devant elle. La réalité artificielle étant plus facile à ajuster que l'autre, elle n'avait eu qu'à modifier la sensibilité des capteurs pour voir au-delà de la sphère. Désormais, seule une

sorte de double exposition, une vague présence spectrale, lui confirmait que Yoshimitsu et les autres étaient toujours en vie.

Le tir de barrage des éclairs lointains la poursuivait, alors qu'elle courait entre les hautes parois de la gorge tortueuse. Quelques secondes plus tard une vague de terre la rattrapa, accompagnée par une pluie de pierres, mais Sparta parvint à atteindre l'issue du défilé sans subir de dommages. Le sprint final s'annonçait plus facile.

Mais, à mi-chemin de la navette, une autre secousse sismique importante parcourut le sol qui évoqua alors un drap agité par le vent. Le brusque mouvement ascendant de la roche s'opposait à la pression écrasante de l'atmosphère et le rover s'en trouva aplati. Ses pattes ventrales encaissèrent la majeure partie du choc et l'une d'elles ploya. Un instant plus tard, le gros de la vague passa et la succion de la dépression atmosphérique arracha la sphère des pinces de Sparta.

Elle largua le membre endommagé et s'élança en courant sur le sol mouvant. La cloche rebondit devant elle, franchit une saillie, roula sur une large terrasse et dévala une autre corniche. Sparta se précipita, la saisit, la redressa et affermit sa prise. Elle remettait en place les coupleurs de communication, lorsqu'elle vit le lithium en fusion jaillir d'une rupture dans les spires du circuit de réfrigération... et découvrit que sa patte antérieure gauche était également inutilisable. Elle s'en débarrassa à son tour.

Les passagers de la cloche avaient roulé sur le sol, derrière le siège du pilote. Une profonde entaille traversait le front de Merck, dont les cheveux blonds étaient maculés de sang. Si Forster n'avait aucune blessure apparente, il semblait sonné et était occupé à se masser le menton. Quant à Yoshimitsu, les sangles qui l'assujettissaient à son siège paraissaient lui avoir évité de tels désagréments.

— Vos circuits de refroidissement se sont rompus, annonça-t-elle. Nous avons devant nous une dizaine de minutes avant que la quantité de fluide réfrigérant soit insuffisante pour maintenir une température supportable à l'intérieur de la cloche. Cramponnez-vous, je vais vous tirer jusqu'à la navette.

Merck releva les yeux, visiblement dépassé par les événements. Il gardait une main collée à son cuir chevelu ensanglé.

— Est-ce vraiment indis...

— Obéissez, Albers, si vous voulez survivre ! lui lança sèchement Forster.

Ce dernier avait déjà retiré la ceinture de son survêtement et l'utilisait pour se ligoter au dossier du siège de pilotage.

Après un instant d'indécision, Merck l'imita. Les deux passagers s'accroupirent sur le sol alors que Sparta effectuait le tour de la cloche, la saisissait dans ses pattes antérieures, et entreprenait de la tirer à reculons.

Elle adressa un message concis à la Coopérative minière du Dragon Bleu. La station spatiale franchissait déjà l'horizon fortement incurvé de la planète et, lorsque la réponse lui parvint après un délai à nouveau important, ce fut sous la forme d'un simple accusé de réception.

La progression de Sparta était lente. Elle s'était amputée de deux pattes et devait veiller à empêcher la sphère de basculer, car cela n'eût pas manqué de détruire d'autres spires du circuit de réfrigération. Cet œuf laissait derrière lui une traînée sanglante, alors qu'elle le tirait... Le métal en fusion, porté au rouge à sa sortie des conduites, refroidissait rapidement et créait des flaques d'argent liquide sur la roche.

Une évaluation de l'importance de la fuite permit à Sparta d'estimer avec précision à quel moment la quantité de lithium subsistant dans le circuit ne permettrait plus la dissipation de la chaleur. Lorsque ce moment serait venu, la température interne de la cloche s'élèverait de façon catastrophique et rôtirait ses occupants presque instantanément.

— Nous nous en tirons assez bien, dit-elle aux hommes silencieux captifs de la sphère. Nous atteindrons la navette dans cinq minutes.

Il ne restait qu'une centaine de secondes avant l'expiration de ce délai lorsque l'engin spatial trapu apparut sur l'horizon proche. Sparta sut aussitôt que sa tentative était vouée à l'échec compte tenu de la lenteur de sa progression. Il lui faudrait encore faire franchir à la cloche une saillie qui bloquait

partiellement les portes de la soute de la navette, refermer ces dernières et les verrouiller, réfrigérer et dépressuriser le sas...

Elle entra en transe, mais la transition fut si rapide que nul observateur n'aurait pu s'en rendre compte. En un millième de seconde son cerveau proposa et analysa une demi-douzaine de possibilités, pour choisir celle qui paraissait avoir le plus de chances de succès. Elle émergea de cet état second et se mit à l'ouvrage sans la moindre hésitation... et sans le moindre avertissement.

Elle pivota brusquement et posa la sphère devant elle. En se carrant sur le trépied formé par trois de ses pattes, elle utilisa la quatrième pour imprimer une violente poussée à la cloche qui se mit à rouler vers la soute béante comme un gros ballon de football...

...mais avec une lenteur accentuée par l'accélération de sa perception temporelle. Si Sparta était consciente de disposer de très peu de temps, ce bref sursis devrait lui permettre d'effectuer toutes les tâches nécessaires. Elle dirigea un étroit faisceau d'ondes radio vers la navette, lui donnant pour instructions de fermer la soute et de lancer le programme de refroidissement et de dépressurisation d'urgence. Elle vit les circuits de réfrigération de la sphère éclater et éclabousser le terrain environnant de lithium incandescent, à l'instant où elle franchissait d'un bond l'affleurement rocheux et s'engouffrait dans la gueule toujours béante de la navette. Les portes se refermaient déjà, et elles se verrouillèrent à l'instant où un nuage de vapeur s'échappait de la cale : le fluide réfrigérant expulsé des réservoirs passait à l'état gazeux au contact de l'atmosphère sèche et brûlante.

La vapeur sous pression continua de s'échapper de l'engin pendant une trentaine de secondes après la fermeture des portes de sa soute. Sparta étudia la scène avec les sens qu'elle avait à sa disposition. Celui de la vision ne lui était guère utile, et la coque de métal incurvée de la navette réfléchissait les ondes radars. Si elle gardait un contact radio permanent avec les systèmes de contrôle automatiques de l'appareil, elle se trouvait coupée des hommes captifs de la cloche. Le sonar était par conséquent son unique source d'informations valable : elle

écouta attentivement les chocs et les sifflements, les gémissements et les battements des pompes qui lui apprendraient si aucun des systèmes vitaux de l'engin spatial n'avait été endommagé, si les occupants de la sphère étaient toujours en vie, conscients, et à même de sortir sans aide de leur prison exiguë...

Finalement, elle entendit le chuintement caractéristique d'un capot d'écouille pressurisée qui s'ouvrait.

— Navette, ici Rover II. Établissez la communication.

— Communication établie, déclara la voix de synthèse de l'appareil.

— Yoshi, me recevez-vous ?

— M. Yoshimitsu n'est momentanément pas en état de vous répondre, fit une voix bourrue aisément reconnaissable à son accent anglais. (Le professeur Forster se contrôlait parfaitement, faute de pouvoir contrôler les événements.) Sans doute serez-vous intéressée d'apprendre que nous avons tous survécu et que personne n'a subi de blessures graves.

— Vous m'en voyez ravie, professeur. Mais je vous serais obligée de bien vouloir évacuer la soute avec vos compagnons, afin de me permettre de monter à bord à mon tour... avant qu'une nouvelle secousse sismique ne rende cela problématique.

— Nous allons faire le nécessaire.

*

Lorsque l'écouille du rover s'ouvrit à l'intérieur de la cale repressurisée et embrumée de la navette, Sparta vit le visage à l'expression amicale et mélancolique d'Albers Merck se pencher vers elle.

— Ça va ?

— Très bien, merci.

Elle se hissa dans l'étroite ouverture après avoir saisi la main secourable que lui tendait son interlocuteur.

Debout près de lui sur une passerelle, elle étudia son visage. Du sang coagulé maculait ses cheveux et une contusion violacée soulignait une de ses pommettes.

— Est-ce tout ?

— En plus de ceci, fit-il en désignant son cuir chevelu et sa joue. Quelques côtes douloureuses... mais rien de cassé, je crois. C'est M. Yoshimitsu qui a le plus souffert. Une grave entorse au poignet. Je crains de lui avoir donné un coup de pied, ou d'être tombé sur lui.

Sparta parcourut la soute du regard. La sphère calcinée et bosselée de Rover I s'était immobilisée contre le montant du pont roulant. Rover II, dont elle avait coupé le réacteur avant d'en sortir, s'était affaissé de guingois sur quatre pattes décentrées. Des pompes avaient entrepris d'aspirer les mares de fluide réfrigérant et de le renvoyer dans les réservoirs.

— Un beau gâchis. Je regrette que nous n'ayons pu récupérer aucun des produits de vos fouilles.

— Rien de matériel, naturellement, et c'est effectivement dommage, répondit Merck. Mais les analyses chimiques et les enregistrements holographiques sont stockés dans les banques de mémoire du rover. Ce qui s'y trouve nous tiendra occupés pendant longtemps.

— Voudriez-vous m'aider à arrimer ces machines ? J'avoue que je me sentirai plus détendue une fois de retour sur orbite.

Quelques minutes plus tard ils grimpait vers la passerelle de pilotage. Yoshimitsu gisait sur la couche d'accélération, le bras gauche dans une gouttière. Forster était penché vers lui et immobilisait son bras contre sa poitrine.

— Ça va, Yoshi ?

— J'ai été un peu malmené, dit-il en souriant. (Ses longs cheveux noirs tombaient sur ses yeux sombres.) Il m'est arrivé de ricaner en entendant parler de votre chance proverbiale, Ellen. Mais je ne la mettrai plus jamais en doute.

Forster se redressa, pour étudier la jeune femme.

— L'inspecteur ne semble pas faire partie de ces personnes qui s'en remettent à la chance.

— Seulement quand tout le reste a échoué, répondit Sparta. Je dirais que nous avons *tous* été favorisés par le destin.

— Pourquoi ont-ils fait appel à vous, plutôt que d'envoyer un pilote expérimenté ? voulut savoir Forster.

— Parce que je me suis portée volontaire. Les organisateurs de votre expédition vont devoir au Dragon Bleu une somme

considérable, pour ce sauvetage. Les responsables de la Coopérative minière doutaient de votre solvabilité et estimaient préférable de limiter le coût de cette opération en utilisant des RMLV pour vous dégager et une navette automatique pour vous récupérer.

— Il va falloir que j'aie une explication avec eux.

Nos dépenses sont couvertes par le Comité de l'Héritage culturel, pour ne pas mentionner les membres du conseil d'administration du Muséum Hespérien...

— Je n'ai pas pris la peine d'en discuter avec eux, précisa Sparta. J'ai simplement invoqué la loi interplanétaire.

— Je vois. Mais que *faites-vous* ici, inspecteur ? Votre travail ne consiste-t-il pas à effectuer des enquêtes ?

— En plus de toutes les faveurs que le Dragon Bleu a accordées à votre expédition, il vous a offert les services de M. Yoshimitsu, qui compte parmi ses meilleurs pilotes. Les deux autres personnes qualifiées pour utiliser ces vieux rovers n'ont pu se libérer à temps de leurs obligations pour pouvoir effectuer ce voyage.

— Ce qui revient à dire qu'elles ont refusé de se porter volontaires, intervint posément Yoshimitsu. Et que mes employeurs se sont abstenus de leur forcer la main.

— *Gomen nasai, Yoshimitsu-san.*

Elle inclina brusquement la tête, en signe de respect. Sanglé sur sa couche, l'homme rentra le menton dans son cou afin de lui rendre la politesse.

— Je vois, fit Forster qui conservait son calme mais paraissait ruminer de sombres pensées. Et quand avez-vous suivi la formation nécessaire pour pouvoir piloter de tels engins ?

— Pour l'amour de Dieu, cher collègue, cessez d'importuner cette femme, intervint Merck qui rougissait d'embarras. Vous semblez oublier que nous lui devons la vie.

— J'en suis parfaitement conscient, rétorqua sèchement le professeur. Et elle a droit pour cela à toute ma gratitude. Je voudrais simplement comprendre ce qui se passe, voilà tout.

— J'ai un certain... talent pour ce genre de choses, se contenta de préciser Sparta.

— Vous devrez reporter cette discussion à plus tard, les interrompit Yoshimitsu. Notre prochaine fenêtre de lancement approche.

*

Une demi-heure plus tard la navette au nez fuselé décolla de la surface de Vénus et grimpa rapidement au milieu des nuages. Elle s'ouvrit un chemin dans des vents d'ouragan et une pluie d'acide sulfurique, engendrant une multitude d'éclairs sur son passage. L'appareil s'éleva régulièrement dans des couches de dioxyde de soufre de plus en plus ténues, jusqu'au moment où il fut libéré de la pesanteur, se retrouva dans l'espace, et mit le cap sur les anneaux et la sphère-jardin de Port Hespérus.

4

La chose jaillit en tournoyant des ténèbres, tel un soleil pyrotechnique aux gerbes de feu remplacées par des ombres. Des voix l'accompagnaient :

*Elle pourrait être la plus grande d'entre nous
Elle résiste à notre autorité
Ce n'est qu'une enfant, William
S'opposer à nous, c'est s'opposer à la Connaissance.*

Alors que cette roue poursuivait ses girations folles, les voix se mirent à résonner et se changèrent en hurlements. Le cœur de Sparta s'emballa, martelant ses côtes et le matelas sur lequel elle se reposait.

Le visage enfoui dans l'oreiller, elle ouvrit un œil et fut assaillie par une étrange puanteur à la fois aigre et végétale qui se modifia progressivement pour devenir les effluves d'un félin.

Des fragments d'apostrophes, de tirets et de points noirs qui se déplacent et se modifient... un tigre qui progresse dans les hautes herbes.

En proie à la terreur, elle s'assit brusquement et entrouvrit les lèvres pour appeler à l'aide. Elle réprima ce cri, cependant. Sa peau était moite de sueur et son cœur battait comme une pompe désamorcée.

Elle parvint à recouvrer le contrôle de sa respiration et le rythme de ses pulsations cardiaques ralentit. La vision de son œil droit cessa d'effectuer des zooms incontrôlés et la roue pyrotechnique tournoyante s'effondra sur elle-même. Puis la puanteur imaginaire se dissipa et elle retrouva les senteurs désormais familières de sa chambre. Aux relents d'antirouille, de lubrifiants et de sueur humaine omniprésents dans cette station spatiale venait s'ajouter la fragrance des hoyas.

Leurs fleurs, des pompons d'étoiles de velours rose, n'exhalaien leur senteur que la nuit. Si ce terme n'était en ce

lieu qu'une simple abstraction, il s'agissait malgré tout du milieu de la nuit pour la jeune femme. Les lianes de la plante s'agrippaient au plafond et s'étiraient au-dessus d'elle en dessinant des arabesques compliquées, un produit de l'art topiaire auquel Port Hespérus devait une partie de sa renommée. Cet hoyo avait poussé en apesanteur et sous une source lumineuse en déplacement constant.

Dans cette cabine de l'anneau A, la plante et la jeune femme avaient un poids proche de celui qu'elles auraient eu sur Terre. Si au cœur de Port Hespérus s'étendait un parc magnifique, l'aménagement du reste de la station était aussi Spartiate que celui d'un cuirassé. C'était dans cette section, sur la droite de la sphère-jardin, que logeaient la plupart des membres du service de maintenance, les dockers, les contrôleurs du trafic interplanétaire et les autres employés. Sparta s'était vu attribuer une chambre dans les quartiers des officiers en transit. Sauf un cas d'urgence comme celui qui lui avait valu d'aller effectuer un bref séjour sur la surface inhospitalière de Vénus, il s'agissait de la dernière nuit qu'elle passerait à l'intérieur de cette pièce de plastique et d'acier sans attrait.

Cette prise de conscience fut accompagnée par une pensée qui était venue fréquemment l'assaillir, au cours de ces derniers mois. Blake Redfield lui manquait, à tel point que cela en devenait une obsession. Elle regrettait d'autant plus sa présence qu'elle n'avait reçu aucune nouvelle de lui depuis longtemps. Puis il y avait eu ce message banal, ironique et anonyme, ne contenant pas la moindre allusion à des rapports affectifs. « Reprenons notre partie de cache-cache... »

Épuisée mais ayant renoncé à l'espoir de retrouver le sommeil, elle repoussa le drap froissé et gagna le centre de la pièce. Quelque chose avait dû se produire, le cauchemar qu'elle venait de faire devait avoir une cause. Elle resta un instant immobile et *tendit l'oreille...*

Les vibrations des cloisons d'acier transmettaient jusqu'à elle les bourdonnements électriques, les crissements métalliques, les compressions et dépressions hydrauliques de la station en révolution constante, mais son système auditif interne filtrait tous ces sons pour ne laisser passer que les quintes de toux, les

gémissements et les petits rires des êtres humains, leurs voix qui s'élevaient pour exprimer des doléances ou de l'enthousiasme. À Port Hespérus, la vie se poursuivait normalement. La plupart des travailleurs qui logeaient dans ce secteur dormaient profondément ; leur journée ne débuterait que dans trois heures. Quant aux autres, ils travaillaient avec leur efficacité coutumière.

Au-dessus d'elle, les contrôleurs en poste dans le dôme de surveillance du trafic relevaient la position des centaines de petits appareils et satellites automatiques qui encombraient l'espace environnant. Un seul vaisseau interplanétaire se trouvait à proximité : un cutter du Bureau spatial qui devait atteindre le périmètre de sécurité dans six heures. Le remplaçant de Sparta figurait sur la liste de ses passagers et elle aurait, pour sa part, embarqué à son bord lorsqu'il repartirait pour la Terre.

À l'autre extrémité de Port Hespérus, deux kilomètres plus loin – au bout de l'axe constamment pointé en direction du centre de Vénus –, les employés de l'Ishtar Mining Corporation et de la Coopérative minière de Prospérité mutuelle du Dragon Bleu poursuivaient leurs activités avec leur fébrilité coutumière. Ces deux compagnies rivales étaient les bases économiques de la station, ses raisons d'être. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, elles réceptionnaient et réexpédiaient les grosses navettes transportant le minerai et dirigeaient les essaims d'insectes de métal qui grouillaient à la surface de Vénus pour chercher et exploiter ses précieux filons.

Sparta écoutait...

Et elle n'entendait personne dans la coursive, à proximité de sa cabine. En accordant son cortex visuel sur les infrarouges, elle scruta les ténèbres et ne vit rien, à l'exception du halo des circuits encastrés dans les parois. Nulle créature vivante n'avait emprunté ce passage au cours de l'heure précédente.

Elle mit d'autres sens à contribution pour compléter cet examen de son environnement par une analyse chimique qui ne lui révéla rien d'anormal.

Par un effort de volonté, elle contraignit son corps à se détendre. Elle ne se trouvait pas en danger. Son éveil n'était pas

attribuable à une cause extérieure, et rien en elle n'avait déclenché cet étrange rêve. Un autre fragment de ses souvenirs brisés et enfouis venait simplement de refaire surface.

Les *signes*... les rayures du tigre onirique se componaient d'une succession d'étranges signes. Elle avait déjà fait un rêve s'y rapportant, peu auparavant, mais ne pouvait se remémorer en quelles circonstances ou la nature exacte de ce songe.

Elle gagna l'unique fenêtre de la chambre. Le lourd volet d'acier était de type ancien, commandé par une manivelle. Elle fit tourner lentement cette dernière et, alors que le panneau se repliait sur lui-même, la lumière reflétée par Vénus envahit la pièce et la protubérance tribord de la sphère-jardin s'enfla devant elle, délimitée par un horizon artificiel fortement incurvé situé à seulement un kilomètre de distance.

Elle parcourait du regard ce petit monde de verre et d'acier, quand elle reconnut les symptômes annonciateurs d'une des migraines qui la harcelaient depuis quelques semaines. Elle colla ses pouces aux articulations de sa mâchoire et tendit les mains derrière son cou, afin de se masser la nuque du bout des doigts. Lorsque cela eut atténué quelque peu la souffrance, elle gagna le cabinet de toilette et entreprit de se vêtir.

Elle enfila un pantalon en tissu noir et brillant qui moulait ses jambes et leur donnait un aspect artificiel, puis tendit les pattes des chevilles sur ses bottes noires nervurées avant de mettre un chemisier ajusté en vinyle noir rayé. Elle avait revêtu cette tenue comme s'il s'agissait d'une armure.

Son regard se posa sur l'écran mural, et s'y attarda. La télécommande était posée sur la table de chevet, à deux mètres d'elle. Sparta leva les bras et incurva les mains en un vieux geste de bénédiction, mais dans un but plus profane. Les structures enchâssées dans son diaphragme, au-dessous de son cœur, entrèrent en activité. Un courant électrique parcourut l'étrange réseau de « fils » en céramique lovés autour de ses os. Son ventre s'embras... et une image apparut sur la vidéoplaque murale.

Pouvoir commander divers appareils à distance avait des applications pratiques nombreuses... et elle exécutait ce tour de plus en plus facilement. Les bras toujours levés, elle projeta une

autre impulsion de volonté. La scène grandit, puis se stabilisa. Sparta permit à ses bras de redescendre le long de ses flancs. L'image qu'elle voyait faisait partie de l'enregistrement que Forster et Merck avaient ramené de la surface de Vénus et il s'agissait d'une des séquences les plus intéressantes.

Les images qui défilaient sur l'écran mural évoquaient un film pris par un appareil de reconnaissance aérienne survolant à basse altitude des colonnes de chars ou des installations industrielles... des structures aux formes compliquées qui s'élevaient à une hauteur uniforme au centre d'une plaine. Sparta prêta attention aux commentaires et s'imagina entendre la voix d'un officier s'adressant à un auditoire composé de pilotes de bombardiers à l'intérieur d'un hangar en tôle ondulée. Le dernier briefing avant leur départ en mission. C'était l'éclairage – une unique source lumineuse en contre-plongée – qui induisait le cerveau en erreur et l'incitait à confondre hauteur et profondeur et à se tromper d'échelle. Ces colonnes et ces rangées étaient des inscriptions que suivait un objectif grand angle : des successions de lignes de caractères profondément gravés dans une plaque de métal.

Des signes semblables à ceux qui componaient les rayures du tigre onirique.

Une voix s'éleva de l'écran et résonna dans les ombres. Elle appartenait au professeur Forster et était décidée autant que catégorique.

— Mon collègue, le professeur Merck, ne me démentira pas si j'annonce que nous avons établi de façon formelle le sens de l'écriture dans chacun des textes trouvés dans cette grotte. Il ne s'agit pas à proprement parler de signes allant de gauche à droite, comme Birbor l'a déclaré en se fondant sur une étude du fragment martien, et pas non plus de signes écrits de droite à gauche, ainsi que l'a avancé Suali sur des bases connues de lui seul... Et pas même, pour ceux d'entre vous qui auraient sauté sur une conclusion hâtive, d'une écriture boustrophédon, tracée comme les sillons d'une charrue attelée à des bœufs et allant dans un sens puis dans l'autre. Non, ce n'est rien de tout cela. L'un de vous souhaite-t-il avancer une hypothèse ?

Des bruissements se firent entendre hors du champ de la caméra. Les spectateurs invisibles, non des pilotes de bombardiers mais des journalistes, s'étaient réunis pour voir ces images sur les écrans muraux d'un salon confortable de Port Hespérus. Il s'agissait d'une émission en différé et Sparta, qui avait été présente à cette conférence de presse, s'était sentie aussi impatiente que les autres de voir les trésors archéologiques qu'elle venait de contribuer à sauver. Quelqu'un hasarda :

— De haut en bas ?

La réponse de Forster fut moqueuse.

— Si vous parvenez à trouver ne serait-ce que trois signes alignés verticalement, que ce soit dans ces textes ou sur la plaque martienne, vous sidérerez toute une génération de chercheurs, jeune homme. (Quelques rires nerveux fusèrent, vite réprimés quand Forster ajouta :) Pas d'autres suggestions ? Regardez à nouveau.

Sparta étudia l'écran tout en tendant la main pour prendre sa veste. L'image avait été enregistrée par une caméra que les archéologues avaient télécommandée depuis leur rover. L'appareil de prise de vues ne cessait de virer et de plonger, semblant mitrailler en rase-mottes les colonnes de signes. Sparta l'avait immédiatement noté, en voyant l'enregistrement pour la première fois : les signes étaient regroupés en deux ensembles distincts...

— Le sens de l'écriture de toutes ces inscriptions s'inverse en fonction de la colonne... celle de gauche se lit invariablement de gauche à droite, l'autre de droite à gauche. Le plus intéressant, c'est que ces textes opposés sont identiques. Certains ne manqueront pas de juger cela regrettable, car il en résulte que les seuls écrits de ce peuple que nous avons à notre disposition s'en trouvent tronqués de moitié, mais il faut considérer le bon côté des choses. La redondance est une protection contre les erreurs et elle nous aidera à combler d'éventuelles lacunes.

Sparta referma le rabat de sa veste blanche, un vêtement en tissu brillant et caractérisé par de larges épaules, une taille très fine et un haut col qui protégeait sa nuque. Elle ouvrit un tiroir afin de fourrer le reste de ses effets dans son sac de marin. Le

cutter ne pénétrerait dans la cale d'appontage tribord que dans huit heures, et Sparta devrait ensuite consacrer quelques heures supplémentaires à transmettre ses instructions à son remplaçant, avant de pouvoir dire adieu à Vénus. Mais au moins serait-elle prête à partir.

Faire ses bagages n'était pas compliqué, mais sa nature anxieuse compliquait singulièrement cette tâche. Elle ne s'encombrait pas de valises, seulement d'un petit sac de polytoile dans lequel il s'avérait pratiquement impossible de plier des vêtements de façon satisfaisante. Et – parce qu'elle possédait une mémoire eidétique de tous les échecs subis et du moindre faux pli en résultant – elle consacrait dix fois plus de temps à ranger chaque vêtement que la plus méticuleuse des autres personnes.

Forster apparut sur l'écran situé derrière elle. Il se dressait sur l'estrade de la salle de conférences et son visage encadré de favoris était rendu cruel par la clarté jaunâtre qui s'élevait de l'unique ampoule du pupitre.

— Je souhaiterais à présent souligner ce que les analyses statistiques de cette récente découverte ont révélé sur le système d'écriture de la Culture X.

Tout en se concentrant sur le rangement du bagage, elle se remémora le discours de Forster. L'analyse statistique de textes non décryptés – le nombre de caractères, la fréquence de leurs combinaisons, et le contexte dans lequel ils apparaissaient – était une science exacte à la mise en application laborieuse depuis le XIX^e siècle. L'invention des ordinateurs, au milieu du siècle suivant, l'avait rendue plus exacte et plus facile à utiliser. À présent, en cette fin du XXI^e siècle, les machines étaient si compactes et les algorithmes si précis et rapides, qu'on pouvait procéder à une telle étude au fur et à mesure que les textes étaient exhumés de la roche et du sable les ayant dissimulés pendant des millénaires.

— Ceux qui ont écrit ces tablettes ont utilisé quarante-deux signes différents, trois de plus que ceux répertoriés sur la plaque martienne. Dans quelques instants le professeur Merck vous communiquera son interprétation des données. Je me contenterai pour ma part de dire que vingt-quatre de ces

marques me paraissent être alphabétiques, qu'elles représentent des sons. Sur les dix-huit restantes, treize au moins sont numériques. Il est naturellement impossible de savoir si les signes correspondent à des « voyelles » ou à des « consonnes », selon l'acception que nous donnons à ces termes, car personne ne pourrait raisonnablement émettre la moindre supposition sur l'anatomie des organes producteurs de sons des êtres qui ont gravé ces écrits.

Un alphabet ? Un système numéral ? Les analyses statistiques pouvaient révéler certaines choses mais ne permettaient pas de faire de telles affirmations. Forster exprimait de simples convictions personnelles.

— Je conclurai en faisant remarquer que la nature de ce site demeure une énigme. Nous n'y avons séjourné que quelques heures, mais cela nous a permis de constater que ces cavités étaient très vastes et d'origine artificielle. Les êtres qui les ont creusées y ont entreposé des centaines d'objets. Comme vous le savez, nous avons dénombré de nombreuses représentations d'animaux appartenant à des espèces totalement inconnues. À moins qu'il ne s'agisse de spécimens parfaitement conservés — des « momies », en quelque sorte. Les auteurs de ces textes ne nous ont cependant pas laissé d'effigies à leur image — aucune peinture ou sculpture, pas le moindre enregistrement. Rien qui y ressemble, tout au moins. (Forster fouilla dans ses notes, puis se détourna brusquement.) Mon distingué collègue, le professeur Merck, va à présent vous exposer son point de vue.

Sur l'écran, le visage de Merck remplaça celui de Forster. Cet homme semblait constamment distrait et Sparta le trouvait sympathique. Il était moins égocentrique et agressif que son confrère. Se montrer courtois lui était probablement plus facile, car en raison de sa grande taille il n'avait jamais eu à lutter pour affirmer sa personnalité.

Si Merck faisait montre de prudence, voire même d'indécision, à en juger par ses manières, son opinion sur les textes de la civilisation baptisée Culture X était bien arrêtée. Pour lui, il ne s'agissait pas d'un alphabet mais d'idéogrammes, même si l'on trouvait des redondances syllabiques. Cet archéologue avait étudié pendant des années la plaque

martienne et écrit de nombreux ouvrages sur la signification probable de ces signes. Il s'était même essayé à une analyse partielle, d'ailleurs fort controversée, du texte trouvé sur Mars... Une tentative que les médias s'étaient empressés de qualifier de « traduction ». Mais en dépit de la véhémence avec laquelle la petite communauté des xénoarchéologues discutait des mérites et des lacunes de ses travaux, la plupart des chercheurs soutenaient son point de vue sur la nature de ces signes : presque tous les assimilaient à des idéogrammes.

Rien de tout cela n'avait cependant beaucoup d'intérêt pour Sparta. Pourquoi avait-elle fait ce rêve, en ce cas ? Sans doute parce qu'elle avait risqué sa vie afin de permettre la récupération de ces textes. Les raisons de ce songe étaient probablement aussi simples que cela.

Elle se renfrogna en regardant la vidéoplaque murale, leva le bras et ordonna à l'écran de s'éteindre. L'image de Merck s'effaça.

Il était temps de faire ses bagages. Dix minutes plus tard, lorsqu'elle eut la conviction de ne pouvoir ranger plus efficacement ses affaires, elle ferma le sac. De l'œil droit, elle effectua un zoom sur les liens micromécaniques de sa fermeture à glissière miniature composée de chaînes polymères tissées par des microbes.

Chaque crochet et œilletton était un paraphe noir. Enchaînés, ils scellaient le sac et rendaient son contenu inaccessible. Déliés, ils s'ouvraient sur... quoi ? De l'archéologie de lingerie. La révélation de son style de vie. Cela n'eût permis d'exhumер qu'un petit nombre de preuves, les indices d'une existence modeste.

Une étrange pensée lui vint. Elle croyait – elle ne pouvait en être certaine – qu'elle avait vu en rêve les signes extraterrestres avant même qu'ils n'aient été révélés à quiconque. Et elle avait une autre conviction, irrationnelle et plus troublante encore : elle était persuadée qu'elle aurait su prononcer les lettres de cet alphabet étranger, si seulement elle avait pu amener les sons correspondants au niveau de son conscient.

*

Huit heures plus tard la sirène qui annonçait le lancement du cutter hurla. Quand Sparta atteignit le secteur de sécurité, la proue brillante de l'appareil surplombait la scène apparaissant au-delà des larges portes de verre fumé du sas.

Seuls une douzaine de vaisseaux blancs fuselés, armoriés de la bande bleue et de l'étoile d'or symboles du Bureau du Contrôle spatial, servaient de liens fragiles entre l'autorité de la Terre et les colonies isolées des planètes, des lunes, des astéroïdes et des stations spatiales. Propulsés par des torches à fusion, ces astronefs étaient extrêmement rapides. On trouvait dans tous les avant-postes du Bureau spatial des cuves de lithium et de deutérium gelé contenant du comburant pour ces torches, et un tel appareil pouvait faire demi-tour et repartir dans le temps réclamé pour remplir ses propres réservoirs.

Le cutter qui avait amené son remplaçant à Port Hespérus était attendu sur Terre. Quatre heures après avoir doucement glissé dans le secteur de haute sécurité de la cale d'apportage de la station spatiale vénusienne, il avait chargé à son bord tout ce qui serait nécessaire à son retour.

Il ne restait à Sparta que quelques minutes pour faire ses adieux au seul ami qu'elle s'était fait dans le cadre de cette mission. Ils flottaient dans le sas, privés de poids par la microgravité.

— Vous me manquerez, Vik.

— Vous me l'avez déjà dit la fois précédente, juste avant de recevoir ce message, répondit le grand Slave blond.

Des traces d'amertume étaient perceptibles dans sa voix.

— J'ai pris soin d'enlever mon auricom, au cas où ils remettraient ça. Cette fois, je suis décidée à partir coûte que coûte.

— Si vous passez un jour par Leningrad...

— Je ne manquerai pas de vous envoyer un holo de cette ville. Mais il est probable qu'ils me renverront dans les docks de Newark.

— Pas de fausse modestie avec moi, Sparta.

— Vous êtes un bon flic, Proboda.

Il tendit sa large main et elle lui présenta la sienne.

— Si je ne reçois pas de vos nouvelles, je saurai que vous êtes un de ces infâmes valets de l’impérialisme et du capitalisme que je vous ai longtemps suspectée d’être, grommela-t-il.

Sans lâcher sa main, elle l’attira vers lui et l’étreignit doucement.

— Vous me manquerez, dit-elle en maintenant un équilibre parfait entre l’affection et la réserve. Espèce de coco athée et totalitaire. (Brusquement, elle le lâcha et s’éloigna de lui en flottant dans la coursive.) Et ne laissez pas Kitamuki saper votre moral !

— Elle va avoir mal au *shopa*. Elle doit croire qu’elle sera promue capitaine.

— Votre nouveau chef semble compétent. Il saura la mettre au pas. (Sparta le vit hausser les épaules et ajouta :) Désolée. J’ai encore parlé boutique.

La sirène gémit une deuxième fois.

— Dépêchez-vous de filer d’ici, lança Proboda.

Elle hocha la tête, tourna les talons et plongea vers le tube du sas.

Juste avant qu’elle n’eût disparu à l’intérieur du long passage, Proboda lui cria :

— Et transmettez mes amitiés à Blake.

Elle lui adressa un regard interrogateur par-dessus l’épaule. Les sentiments que ce jeune homme lui inspirait étaient-ils évidents à ce point ?

DEUXIÈME PARTIE

LES SECRETS DES ANCIENS

5

Paris, quatre mois plus tard : derrière une vitrine biseautée sertie dans un encadrement de cuivre, la douce chaleur du soleil venait caresser des fragments de papyrus jaunissants. Le manuscrit égyptien déroulé sur un carré de velours brun était en piteux état, déchiqueté sur son pourtour et amputé de parties dentelées, mais l'encre noire et lie-de-vin de l'écriture hiératique y apparaissait toujours avec sa grâce calligraphique. Ses marges étaient agrémentées de miniatures de musiciens et de danseuses nues, des dessins à la fois stylisés et pleins de vie.

Sur un carton épingle au velours, quelques lignes manuscrites indiquaient qu'il s'agissait d'une variation sur le thème du *Chant du Harpiste* datant du VII^e siècle : « La vie est brève, ô belle Néfer. Ne résiste pas, saisissons l'heure fugace... » De tels papyrus n'étaient pas d'une grande rareté et celui-ci ne possédait pas une originalité suffisante pour être jugé digne de figurer dans un musée, mais son intérêt était malgré tout assez grand pour justifier le prix élevé demandé par le vendeur.

C'est pourquoi on aurait pu trouver étrange que l'individu occupé à l'étudier si attentivement ne fût pas l'un des riches touristes ou hommes d'affaires en habits de soie qui flânaient dans cette rue où étaient regroupées des galeries d'art et des boutiques de décorateurs. Ce personnage n'était pas non plus un des étudiants faméliques des écoles techniques proches ou des annexes de la Sorbonne ; sa maigreur était encore plus poignante que la leur.

Ses joues se creusaient profondément sous les hautes pommettes d'un visage de type eurasien qui avait dû être séduisant. Une barbe naissante assombrissait sa mâchoire et une pellicule de crasse lustrait ses cheveux noirs aux reflets auburn, trop courts pour la queue-de-cheval qui se dressait sur sa nuque d'une propreté douteuse. Il était vêtu d'une chemise

déchirée et d'un pantalon étriqué dont le tissu disparaissait presque sous les pièces qui en dissimulaient les accrocs. Sa silhouette d'une autre époque – il était juché en équilibre précaire sur des chaussures à talons et arborait une ceinture composée de tubes en néoprène jaune qui enserrait sa taille trop fine – était celle d'un fils prodigue qui aurait dilapidé le patrimoine familial.

Le propriétaire de la Librairie Égyptienne ne semblait pas apprécier l'intérêt qu'il portait à sa boutique. Plusieurs fois, il avait relevé les yeux des fragments de pierre et de papyrus, des boîtes qui contenaient des scarabées et des amulettes, pour découvrir que le jeune homme famélique le fixait toujours, alors que des passants richement vêtus, et donc des clients en puissance, tournaient la tête et pressaient le pas devant la porte du magasin. En outre, l'inconnu répétait chaque soir le même manège, à la même heure, depuis trois jours. Le libraire estima que cela avait assez duré.

— Filez, lui lança-t-il. Disparaissez.

Le marginal regarda autour de lui.

— Ce trottoir vous appartiendrait-il ?

— Vous voulez y prendre racine ? Décampez, et sans attendre !

— Allez vous faire foutre.

Et l'importun reprit son examen du papyrus.

Le large visage du propriétaire s'empourpra et ses poings se serrèrent. Il savait qu'une gifle eût suffi pour l'envoyer rouler sur le trottoir, mais l'expression ironique du garçon l'incita à réfléchir. Ne cherchait-il pas à se faire agresser, pour pouvoir ensuite lui intenter un procès ? Mieux valait s'adresser à la police : les flics auraient tôt fait d'embarquer ce type et de l'envoyer dans un centre de travail sans seulement prendre la peine de gaspiller leur salive.

Il rentra précipitamment dans sa boutique. À peine eut-il refermé la porte derrière lui qu'il leva la main vers l'auricom inséré dans son oreille.

L'inconnu l'étudiait en souriant. Puis son regard se posa sur la femme qui observait la scène depuis l'angle de la rue Bonaparte. C'était le deuxième jour qu'elle venait s'y poster

pour assister à son petit numéro, en compagnie de son ami. Ce dernier, un individu aux cheveux qui retombaient sur les épaules de sa veste de plastique noir, possédait une carrure impressionnante et eût parfaitement été à sa place sur un ring de boxe.

C'était l'heure où les badauds envahissaient l'étroite rue Jacob, *une* marée de passants aisés et élégamment vêtus. À l'exception des bêlements des avertisseurs de quelques Électromobs, nul bruit de circulation ne venait troubler les conversations des badauds, et les éructations de l'oscillateur du fourgon de police parvinrent au vagabond alors qu'il se trouvait encore éloigné d'un pâté de maisons, occupé à s'ouvrir un passage au sein de la cohue. À l'intérieur de la Librairie Égyptienne, le propriétaire écarta la main de son oreille et ricana tout en portant un regard de triomphe sur l'importun.

Des doigts se refermèrent sur la manche de ce dernier. Il les repoussa et recula en grondant :

- Ne me touchez pas !
- N'ayez pas peur. Nous sommes des amis.

Il s'agissait de l'inconnue. Vue de près, sa taille était impressionnante. Elle avait un visage hâlé et rond, avec de hautes pommettes de type slave et des yeux gris en amande sous des sourcils trop fins. Ses cheveux blond clair tombaient librement jusqu'à la ceinture de sa robe de cotonnade blanche. Elle était musclée, toute en jambes, et sa beauté de prédatrice se trouvait accentuée par des lèvres légèrement renflées par des incisives protubérantes.

- Nous pouvons vous aider.
- Je n'ai pas besoin de...
- La police arrive.

Elle désigna du menton les clignotements bleutés que reflétaient les façades de stuc et les volets des fenêtres. L'oscillateur du fourgon éructa à nouveau, impatienté par l'indolence de la foule.

- Nous pouvons vous aider.
- Et après ? Comment ?
- Nous sommes à même de vous donner tout ce que vous souhaitez, dit-elle. (Sa voix était grave et elle s'adressait à lui de

façon pressante et intime.) De la nourriture, un toit, des amis si vous le désirez... et bien d'autres choses encore. N'ayez pas peur.

Elle tendit à nouveau la main vers la manche du jeune homme et ses doigts se refermèrent sur le tissu malpropre. Elle tira doucement, et il fit un pas vers elle, avec hésitation.

— Ne les laissez pas vous arrêter, ajouta-t-elle. Vous êtes né pour être libre.

— Où comptez-vous me conduire ?

Son compagnon, qui s'était jusqu'alors contenté d'observer la scène sans intervenir, déclara :

— Suivez-moi. Restez à mon côté.

Puis les deux inconnus se frayèrent un chemin dans la rue bondée de monde. L'homme ouvrait le passage, suivi par la femme qui agrippait le bras du jeune marginal avec énergie. La prise de ses doigts sur son coude était étonnamment puissante, alors qu'elle le guidait.

Quand le fourgon de police stoppa devant la Librairie Égyptienne, aussitôt entourée par les curieux, le fugitif et ses sauveteurs étaient déjà hors d'atteinte et s'engouffraient dans une cour de la rue Bonaparte. Ils pressèrent le pas sur les pavés en direction d'une porte noire laquée. Une plaque de cuivre annonçait les bureaux des Éditions Lequeu. L'homme la poussa et ils entrèrent à la hâte.

Sur la droite d'un étroit couloir au sol de marbre gris se trouvaient d'autres portes closes. On lisait sur une carte de visite glissée dans un petit cadre de laiton : « Société Athanasiennes ». Sur la gauche, un escalier s'enroulait autour du puits grillagé d'un ascenseur. La cabine était ouverte. Ils y pénétrèrent, tirèrent la grille coulissante et attendirent en silence pendant qu'un mécanisme vieux de deux siècles se mettait en marche et entreprenait de les hisser péniblement. Le franchissement de chaque étage était ponctué par les plaintes des contacteurs dont les crissements évoquaient les roucoulements d'une colombe.

— Où sommes-nous ? demanda le garçon avec une nervosité évidente.

— Nous allons vous inscrire, répondit la femme. Ensuite, nous vous donnerons à manger.

— Je préférerais quelque chose à boire.

— Pour l'instant, vous avez surtout besoin de nourriture.

Ils s'arrêtèrent au dernier étage. L'individu en veste noire repoussa la porte à claire-voie et laissa sortir les deux autres passagers, avant de refermer la grille coulissante et de redescendre au rez-de-chaussée, ayant apparemment achevé son travail.

La femme guida le jeune homme vers l'extrémité du couloir. Ils entrèrent dans une pièce haute de plafond, aux parois dissimulées par des rayonnages sur lesquels se serraient de nombreux livres. Des portes-fenêtres donnaient sur un balcon et leurs rideaux de dentelle servaient de cadre à une vue du clocher de Saint-Germain-des-Prés.

— Ah ! Voici donc notre étudiant.

Le quinquagénaire qui venait de prononcer ces paroles était assis sur l'angle d'un bureau Empire et imprimait des balancements à sa jambe gainée de cuir. Il était hâlé et vêtu avec élégance d'une chemisette en tricot blanc.

— Et comment s'appelle-t-il ?

— Je crains que nous n'ayons pas eu le loisir de procéder aux présentations, répondit la femme.

Le hippy observa l'homme.

— Je ne suis pas un étudiant, précisa-t-il.

— Vous étudiez pourtant les antiquités égyptiennes, me semble-t-il ? Depuis plusieurs jours, vous consacrez toutes vos fins d'après-midi à examiner avec passion les objets, pourtant sans grand intérêt, que notre ami M. Bovinet expose dans sa vitrine.

Le garçon cilla et l'agressivité fit place à la perplexité.

— Ils me fascinent, reconnut-il en marmonnant.

— Peut-être ont-ils un sens, pour vous ?

— Je ne sais pas lire cette écriture.

— Mais vous aimeriez en être capable, n'est-ce pas ? Parce que vous pensez au fond de vous-même qu'il s'y cache un secret, une révélation qui pourrait transformer votre vie, vous rendre libre.

L'expression du jeune homme redévoit méfiante.

— Qu'en savez-vous ? Vous ne me connaissez même pas.

— Eh bien... (Le sourire de l'homme se fit froid et hautain.) Vous avez naturellement raison. (Il se pencha en arrière afin de presser des touches sur le clavier d'un ordinateur.) Il est exact que j'ignore jusqu'à votre nom. Et pour pouvoir vous inscrire sur notre registre ce renseignement est indispensable.

Son interlocuteur l'étudia avec suspicion. La femme, qui le tenait toujours par le bras, se pencha vers lui afin de l'encourager à répondre.

— Je suis Catherine. Et voici M. Lequeu. Comment vous appelez-vous ?

— Guy, laissa-t-il échapper.

— Ne vous inquiétez pas, Guy. Nous ne vous voulons aucun mal, loin de là.

*

Contrairement aux méthodes d'attribution de bourses employées par la plupart des chasseurs de têtes depuis l'Antiquité, celles de M. Lequeu et des Athanasiens étaient très sélectives. Ils se désintéressaient des sujets âgés de plus de trente ans, des malades, des gens qui présentaient un handicap physique ou mental apparent, ou de quiconque s'était adonné à la drogue ou à l'alcool au point de permettre à ces poisons de provoquer des dégâts dans leur organisme. Peu leur importait la repentance, et encore moins le besoin. Les Athanasiens pratiquaient le prosélytisme non comme des êtres compatissants désireux de sauver leurs semblables, mais comme des éleveurs procédant à l'achat de veaux destinés à grossir leur cheptel. Si le déguisement choisi par Blake pour se transformer en épave avait été trop persuasif, son cas les eût sans doute laissés indifférents et M. Bovinet, le propriétaire de la Librairie Égyptienne, n'eût probablement pas pris la peine de contacter Lequeu deux jours avant d'appeler la police... Un acte qui avait eu l'effet escompté. Blake s'était vu forcé de faire rapidement un choix ; selon le point de vue des Athanasiens, tout au moins.

Après avoir permis à « Guy » d'échapper aux autorités, ils lui offrirent un repas accompagné d'un verre de vin rouge de

qualité puis le firent descendre dans un vaste sous-sol compartimenté par des cloisons et lui attribuèrent un box où se trouvaient un lit et un placard contenant des vêtements de rechange. Finalement, ils l'escortèrent jusqu'à une clinique proche où il fut soumis à un examen complet. Les médecins le traitèrent avec la morgue propre aux Parisiens, cette condescendance qui surprenait Blake au début de chacun de ses séjours en France, mais ils le déclarèrent rapidement sain de corps et d'esprit.

Puis il vécut de longues journées en tant qu'invité choyé des Athanasiens ; une période qu'il consacra à faire plus ample connaissance avec les membres du personnel et les autres pensionnaires, auxquels tous se référaient sous le terme d'hôtes. En plus de Blake, ils étaient cinq à partager ce dortoir du sous-sol : deux filles et trois garçons qui séjournaient en ce lieu depuis plusieurs semaines ou seulement quelques jours, selon les cas. Blake supposa qu'il s'agissait d'une zone de transit et qu'après une période de mise à l'épreuve les hôtes accédaient au stade supérieur... ou retournaient errer dans les rues.

Chaque pensionnaire disposait d'une chambre individuelle dans cette cave au plafond bas. On trouvait une douche et un cabinet de toilette à une extrémité de l'étroit couloir et, à l'autre bout, une cuisine et une buanderie. Les hôtes étaient invités à participer aux travaux collectifs. Tout d'abord, Blake refusa. Il souhaitait découvrir ce qui se passerait s'il ne s'efforçait pas d'entrer dans les bonnes grâces de ses bienfaiteurs. Nul ne parut s'en offusquer. Il attendit la deuxième semaine pour commencer à faire sa part de travail. Ce changement d'attitude ne modifia en rien sa situation et les seuls commentaires qu'il suscita entraient dans la catégorie des simples remerciements.

Ils prenaient leurs repas dans une grande pièce du rez-de-chaussée dont les fenêtres donnaient sur la cour intérieure. La nourriture était simple et bonne : légumes, pain, poisson, œufs, et parfois de la viande. Les personnes venues traiter des affaires dans les autres immeubles qui donnaient sur cette cour pouvaient ainsi constater que les Athanasiens respectaient leur engagement altruiste de nourrir les affamés.

Chaque matin et chaque soir, dès que les tables avaient été débarrassées, cette même pièce servait de cadre à des « discussions » dirigées par des membres du personnel. Ces réunions s'apparentaient à des séances de thérapie de groupe mais avaient officiellement pour but de permettre aux hôtes de mieux se connaître. Blake ne subit aucune pression et ne fut pas contraint de révéler sur son compte plus de détails qu'il ne le souhaitait.

Si Catherine demeura près de lui au cours des premiers jours, Lequeu resta invisible : Le personnel était composé de trois personnes : Pierre, l'individu corpulent dont l'intervention lui avait permis d'échapper aux policiers, et deux autres hommes prénommés Jacques et Jean. Ils dirigeaient les discussions avec Catherine ou se chargeaient de tenir compagnie à un ou plusieurs hôtes. Tous approchaient de la trentaine. Blake était persuadé qu'ils avaient des noms d'emprunt.

Au même titre que la plupart de ceux qui bénéficiaient de leur charité, d'ailleurs. À commencer par « Guy »...

Vincent, le plus vieux pensionnaire des Athanasiens, était un troubadour autrichien au style personnel qui avait jusqu'alors gagné sa vie en jouant de la guitare sèche et du karroo à neuf cordes aux terrasses des divers restaurants du Quartier Latin. S'il interpréta volontiers les airs que les clients souhaitaient entendre, il avait une prédilection pour les chants des travailleurs qui avaient bâti les grandes stations spatiales.

— Mon rêve, c'est de quitter un jour la Terre, déclara-t-il. Le problème, c'est que les syndicats ne voudront jamais de moi.

— Vous êtes-vous fait inscrire pour un de ces projets ?

— Comme je l'ai déjà expliqué, je n'ose pas. À cause de mon passé, vous savez.

— Je ne sais pas, Vincent. Vous ne nous avez rien dit de votre vie.

En écoutant Vincent parler de ses rêves, Blake prit conscience qu'il s'était forgé une personnalité de séducteur et se protégeait si bien derrière cette façade que de simples paroles ne pouvaient l'atteindre. Telle était probablement la raison pour laquelle il faisait toujours antichambre, et Blake se demanda

quel délai les Athanasiens étaient encore disposés à lui accorder.

Salomé venait d'une ferme des alentours de Verdun. Brune et robuste, elle avait eu son premier enfant à quatorze ans, s'était mariée à seize, et avait mis au monde trois autres bébés sans jamais trouver le temps de se cultiver. Sa mère élevait à présent sa progéniture et Salomé, âgée de vingt et un ans, vivait dans les rues de Paris.

- Comment ?
- Je me débrouille.
- En volant ?
- Quand je n'ai pas le choix.
- En couchant avec des hommes ?
- Seulement si j'en ai envie.

Salomé rêvait de théâtre. Elle écrivait une pièce, un manuscrit de feuilles écornées qu'elle leur proposa de lire. L'intelligence et l'agressivité qui transparaissaient dans ses conversations étaient absentes de son texte. Nul ne critiqua son travail mais, au fil des jours, elle exprima une modification de ses buts. Elle admit que son style laissait quelque peu à désirer et déclara qu'elle avait décidé de renoncer à la carrière d'auteur dramatique pour aider à répandre la bonne parole des Athanasiens.

Salomé n'avait été recueillie dans ce foyer que quelques jours avant lui, mais Blake ne fut pas surpris de la voir disparaître deux semaines seulement après sa propre arrivée. Il était évident que sa bonne volonté lui avait permis de bénéficier d'une rapide promotion.

— J'avoue que lors de notre rencontre je n'avais rien mangé depuis quatre jours et que je commençais à avoir des hallucinations.

Celui qui s'exprimait à présent était Léo, un Danois au corps fluet et à l'esprit vif, un errant qui tenait un journal intime et aimait communiquer longuement par radio avec les amis qu'il s'était faits de par le monde, chaque fois qu'il parvenait à trouver le matériel nécessaire. Il avait fini par échouer à Paris après avoir effectué à pied la traversée de l'Afrique du Nord.

— Ma sérénité devrait m'inquiéter, mais avons-nous le pouvoir de changer notre nature ?

Il adressa à tous un sourire rayonnant.

Blake comprenait que Léo avait un grave problème avec son ego... Ce dernier n'était pas aussi grand qu'il voulait le faire croire et son besoin d'être pris en charge s'avérait irrépressible. Les procédés employés par les Athanasiens ne tarderaient guère à porter leurs fruits ; en revanche, rien n'indiquait que ce jeune homme eût le profil requis pour les intéresser. De tous leurs hôtes, lui seul avait pour unique préoccupation de vivre l'instant présent. Il affirmait s'estimer pleinement satisfait de son existence.

Quant à Lokélé, c'était un Noir athlétique dont les parents avaient immigré dans les faubourgs de Paris pendant sa tendre enfance. Ils avaient été victimes de l'épidémie de grippe de 2075...

— Ensuite, j'ai rencontré un grand nombre de personnes très gentilles, mais aucune n'est restée assez longtemps près de moi pour me permettre de les connaître vraiment, dit-il en souriant. Alors, j'ai eu recours à la violence. J'espérais pouvoir ainsi les dissuader de m'abandonner...

Il avait fini par être condamné pour vol et agression et s'était retrouvé dans un camp de réhabilitation. Les Athanasiens l'avaient recueilli une semaine après sa libération – des jours consacrés à chercher vainement un emploi –, à l'instant où la faim, le désespoir et le refus de se rendre dans un centre de travail allaient l'inciter à voler à nouveau.

Lokélé était intelligent et adroit, il ne lui manquait que de l'éducation et du savoir-vivre. Il se trouvait coupé de sa famille et de sa culture, et Blake se demandait si les Athanasiens parviendraient à reconstituer ce qui avait été détruit et, en ce cas, par quel procédé ils arriveraient à un tel résultat.

Bruni, une Allemande blonde aux larges épaules, avait passé les deux années précédentes à Amsterdam pour la simple raison que là-bas les centres de travail n'imposaient pas de tâches rebutantes. Mais elle avait fini par s'en lasser et était venue s'installer à Paris.

— Voulez-vous expliquer aux autres comment nous vous avons trouvée, Bruni ?

— Ce proxo voulait que je tapine pour lui, mais je l'ai envoyé se faire foutre.

— Comment ? En lui disant « Non, merci » ?

— En lui cassant un bras.

— Et quand ses amis sont intervenus ?

— En leur cassant les jambes.

Elle venait de dire cela posément, les bras croisés sur la poitrine et le regard rivé au sol.

En fait, les Athanasiens l'avaient soustraite aux policiers appelés pour mettre fin à la rixe.

L'adrénaline bouillait toujours dans ses veines et, au cours de ces séances, il lui arrivait de s'emporter et de débiter des chapelets d'injures et d'obscénités. Mais ses désirs étaient évidents : elle souhaitait trouver un peu d'amour. Blake se demanda comment les Athanasiens pourraient lui en offrir.

Puis ce fut le tour de Guy...

— Je viens de Bayonne, dans le Pays Basque. Mes parents parlent encore cette langue, mais je ne l'ai pas apprise. Faut dire que je ne passais pas beaucoup de temps à la maison. Je me trouvais presque toujours avec les forains.

Les forains en question, ainsi que le révélerait une confession postérieure, formaient une troupe pitoyable qui effectuait des tournées dans le nord de l'Espagne. En leur compagnie, Guy s'était vu enseigner maintes méthodes permettant de duper les gens.

— J'étais très fort pour raconter la bonne aventure, mais ça m'a valu d'être arrêté. J'ai dû moisir pendant une semaine dans une cellule dégueulasse de Pampelune, avant d'être expulsé.

Les mésaventures qui avaient ensuite jalonné son chemin de la frontière jusqu'à Paris étaient compliquées mais sans grand intérêt, affirma-t-il. Puis il exprima un vague désir, un espoir apparemment inspiré par le jargon pseudo-égyptien de ses activités de chiromancien.

— J'aimerais tant apprendre le langage de l'ancienne Égypte. J'ai entendu dire que les Basques seraient les descendants d'une colonie d'Égyptiens...

Un souhait exprimé avec tant de ferveur que tous se sentirent obligés de hocher poliment la tête.

Au cours des quelques jours qu'il avait passés au Pays Basque avant de revenir à Paris, Blake s'était efforcé d'élaborer son histoire le plus soigneusement possible. Si les Athanasiens prenaient la peine de vérifier ses dires, ils apprendraient qu'il existait effectivement une petite troupe de forains minable, qui comptait en son sein un diseur de bonne aventure soi-disant égyptien. Blake l'avait rencontré lors d'un précédent voyage sur le continent et savait qu'il devait actuellement se trouver en Catalogne ; s'il avait respecté l'itinéraire prévu, tout au moins. Il espérait que les dénégations de l'existence de Guy de la part des forains seraient considérées par d'éventuels enquêteurs comme des « trous de mémoire » délibérés.

Blake participa à ces discussions pendant deux semaines, jouant son rôle avec beaucoup de conviction, observant les autres, étudiant les techniques de Jean, de Jacques et de Catherine. Les responsables du groupe suivaient un programme préétabli et leur cohésion l'impressionnait, ainsi que leur habileté à se servir des aspirations et des tempéraments divers de leurs hôtes pour les orienter vers la reconnaissance d'un but commun... L'objectif auquel Jack Noble s'était référé un an plus tôt en employant le terme « servir ».

Chaque soir, après le dîner, ils suivaient des cours. Trois fois par semaine, tous les membres du groupe y participaient. Un des responsables parlait alors des aspirations et des méthodes des Athanasiens. Si les propos étaient modérés, le fond du message n'avait pas changé depuis des siècles : les humains étaient perfectibles, le péché n'existe pas, la société juste – « Utopie, ou Paradis, peu importe le nom qu'on lui donne » – pouvait cesser d'être une simple vue de l'esprit. Pour faire de ce mythe une réalité il suffisait d'avoir de l'inspiration et de la volonté. La faim disparaîtrait, la guerre serait un cauchemar appartenant au passé. Les éléments indispensables à la matérialisation de ce beau rêve s'appelaient : Inspiration, Volonté, Dévouement. La récompense était : Liberté, Extase, Unité, Illumination. On retrouvait ces principes dans les

préceptes de sagesse de nombreuses cultures, mais leur source remontait en l'occurrence encore plus loin dans le passé...

D'autres soirées étaient consacrées à des cours privés se déroulant dans les boxes des hôtes ou l'un des bureaux de la maison d'édition. Après une dizaine de jours, Lequeu revint et proposa à Blake de lui apprendre à lire les hiéroglyphes. Cette offre, peut-être attribuable à de la simple curiosité, devint rapidement sérieuse lorsque Blake s'avéra être un élève studieux et doué.

Ils travaillaient dans une petite salle de conférences et étalaient sur une vieille table de magnifiques reproductions de papyrus et des clichés holographiques de gravures murales. Lequeu connaissait les sons, les syllabes, les idéogrammes. Il parlait cette langue. Il déclara cependant que personne ne savait exactement comment il convenait de prononcer l'égyptien ancien.

— Les derniers à l'avoir parlé ont été les Coptes, les chrétiens d'Égypte, dit-il. Qui pourrait savoir quelles altérations avait déjà subies leur langage lorsque les chercheurs s'y sont intéressés pour la première fois, au XIX^e siècle ?

Blake apprit rapidement à lire des textes en hiéroglyphes, en écriture hiératique correspondante, et en démotique grec postérieur abâtardie.

— Vous avez un don, Guy, lui déclara Lequeu. Et peut-être trouverez-vous bientôt dans ces écrits les secrets dont vous avez mystiquement deviné la présence.

Cet homme ne déçut Blake que dans un seul domaine.

— Je regrette d'avoir à vous le dire, mais il n'existe pas le moindre lien entre les Égyptiens et les Basques. Vos ancêtres vivaient déjà dans les Pyrénées dix mille ans, peut-être plus, avant que la première pyramide ne soit bâtie à Saqqarah.

Ainsi les Athanasiens emprisonnèrent-ils Guy et les autres dans un filet de dépendance : nourriture, vêtements, toit, amitié, travail... Autant de moyens permettant de dépouiller l'ego de ses protections et d'y substituer insidieusement un idéal commun. Ils ne négligèrent rien pour parvenir à un tel résultat. Avant que Lequeu eût entrepris d'apprendre la lecture des hiéroglyphes à Blake, Catherine s'était chargée de gérer ses

soirées. Ils ne se connaissaient que depuis une semaine, lorsqu'elle lui annonça que le cours du soir aurait lieu dans son box. Elle n'avait cependant aucun livre, lorsqu'elle vint le rejoindre.

La clarté jaunâtre de la petite lampe posée sur la table de chevet donnait du relief aux blocs de calcaire piquetés des parois du sous-sol, et des reflets liquides aux cheveux de la jeune femme ; sa robe ajustée moulait sa silhouette... Du moins jusqu'au moment où elle entreprit de la retirer.

Blake ne put feindre la répulsion, ni même la surprise. Mais, alors que les lèvres pleines de Catherine descendaient vers les siennes et que la fraîcheur de son corps se communiquait au sien, il éprouva une brusque colère qui ne tarda guère à se changer en tristesse. C'était une autre femme qu'il aimait. Et si Sparta tenait à lui, elle ne lui avait pour sa part jamais accordé plus qu'un baiser.

Puis, après avoir vécu pendant trois semaines avec ce statut d'hôte des Athanasiens, Blake fut informé par Catherine qu'on l'avait jugé digne d'être initié à de plus grands mystères.

6

Et « Guy » fut à nouveau libre de se déplacer à sa guise. Les Athanasiens lui fournirent une Idcarte au crédit suffisant pour lui permettre de renouveler sa garde-robe et de louer une chambre. Ils se chargèrent également de lui trouver un emploi : un travail de livreur en Électromob. S'ils lui demandaient d'assister à leurs discussions hebdomadaires, ils ne lui imposaient aucune autre obligation.

Il s'agissait naturellement d'une mise à l'épreuve. Que ferait-il de sa liberté ? Dans quelle mesure étaient-ils parvenus à le rendre dépendant de leur organisation ?

Blake veilla à faire de Guy un aspirant modèle. Il singea le style vestimentaire de Pierre et s'acheta une veste noire à haut col et un pantalon assorti. Il vivait dans une minuscule chambre de bonne d'Issy et se rendait ponctuellement à son travail chaque matin sur son cycle électrique en se faufilant dans les rues bondées de monde, sans faire de bruit, sauf lorsqu'il lui fallait annoncer son approche à coups d'avertisseur. Il passait ses heures de loisir dans les librairies et les musées, s'adonnant à son nouveau passe-temps. Il arrivait toujours en avance aux discussions hebdomadaires et évitait tout contact avec des personnes n'appartenant pas à la Société Athanasienne, que ce fût de vive voix ou par communicateur.

Au cours de la première des réunions auxquelles il assista après avoir changé de statut, il retrouva Salomé et Lokélé, mais tous les autres pensionnaires étaient des inconnus. Il ignorait quel sort avaient connu ses ex-compagnons et estima préférable de ne pas poser de questions à ce sujet.

— Bonsoir, Guy, lui murmura Catherine.

Mais elle ne le regarda même pas et attendit qu'il fût assis pour aller s'installer à l'autre bout de la pièce. Lors de la réunion

suivante sa conduite fut identique, et il décida de lui demander pour quelle raison elle le fuyait.

— Sois patient, déclara-t-elle en lui adressant une esquisse de sourire. Nous te confierons bientôt une mission importante et, si tu la mènes à bien, je te promets que nous resterons ensuite unis à jamais...

Un soir, deux mois après son arrivée à Paris, Blake fut chargé de livrer un colis de médicaments à un pharmacien du XVI^e arrondissement. Un homme à la mine sévère lui demanda de l'attendre, se rendit dans son bureau où il demeura un long moment, puis revint avec une lettre.

— Pour vous.

Blake prit l'enveloppe sans faire de commentaire et attendit de s'être éloigné de quelques pâtés de maisons pour l'ouvrir. Le message qu'elle contenait disait : *5 heures, demain matin. Ménagerie du Jardin des Plantes. Seul.*

*

À la fin de l'été la lumière du jour s'infiltra dans Paris bien avant le lever du soleil et à l'est, au-delà de l'horrible pis de chèvre du Sacré-Cœur, le ciel était vert pâle et dégagé. À l'ouest, la pleine lune descendait derrière le feuillage sombre des vieux arbres du Jardin des Plantes.

Les portes de la Ménagerie étaient closes mais, alors que Blake passait l'antivol autour d'une roue de son Électromob et d'un des barreaux de la grille, il vit un homme émerger de la conciergerie. À en juger par sa taille et par sa démarche, il s'agissait de Pierre. Le portail s'ouvrit en crissant et Blake entra.

Ce petit zoo datait d'une époque aux aspirations romanesques. Le style des cages de fer forgé était fantaisiste et les abris destinés aux bêtes captives évoquaient de la boue et des remblais entassés entre des branches d'arbres informes. L'effet produit était censé être primitif, exotique. De petits bâtiments de brique aux toits de tuiles s'accroupissaient dans l'ombre d'énormes marronniers et platanes.

Blake suivit son guide vers la statue en bronze d'un jeune Noir bondissant, vêtu en Indien et jouant de la flûte de Pan pour

charmer un serpent. Cette statue était intitulée « Âge de Pierre ». Pierre le taciturne s'en inspirait peut-être... Ce nom lui convenait à merveille. Il s'arrêta à côté du piédestal et tendit à Blake ce qui évoquait un sac en velours.

— Mettez cela.

Il s'agissait d'une cagoule, dont Blake couvrit sa tête avec maladresse. Pierre se pencha vers lui, afin de l'aider à l'enfiler jusqu'aux épaules. Désormais plongé dans les ténèbres, Blake percevait avec plus d'acuité les sons et les odeurs du zoo. Près de là, des oiseaux piaillaient et reproduisaient une épouvantable cacophonie de basse-cour et de jungle. Des fauves grondaient et tournaient en rond dans leur cage, attendant avec impatience leur repas du matin.

Blake pensa à la panthère de Rilke, à sa volonté encagée derrière un millier de barreaux... au-delà desquels ne se trouvait plus rien.

Pierre lui prit le bras et le poussa. Il s'avança, le plus hardiment qu'il l'osa. Ils marchèrent longtemps, en silence. Le chemin goudronné suivait des pentes peu accentuées. Ils descendaient, montaient, descendaient à nouveau. La température de l'air ambiant s'abaissait notablement chaque fois qu'ils traversaient un bosquet. Blake sentit la caresse d'une légère brise. Du gravier crissait sous ses pieds et il s'imagina le calcaire jaune qui s'effritait. Les relents de ménagerie s'atténuèrent et furent remplacés par des senteurs végétales – il reconnut de la sauge et du thym, mais le reste évoquait un sachet d'herbes aromatiques – et un peu plus tard par l'odeur entêtante de la sève des pins maritimes.

— Montez.

Il grimpa dans une voiture électrique qui démarra en ronronnant doucement et s'éloigna sans hâte. Le trajet dura peut-être une vingtaine de minutes. Blake ignorait si Pierre avait également pris place dans l'habitacle.

L'automobile stoppa.

— Descendez. (L'autre homme était donc toujours là.) Attention, cet escalier est assez raide. Continuez de descendre, jusqu'au moment où je vous dirai d'arrêter.

Les marches étaient de brique, ou encore de pierre ; un matériau lisse et frais. Pierre lâcha le bras de Blake, mais le bruit de ses pas continua de s'élever juste derrière lui. Les parois du passage réverbéraient des sons de semelles différentes, comme s'ils descendaient dans une vieille station de métro.

Une centaine de marches plus bas, dans cet escalier qui semblait se poursuivre à l'infini, Blake nota des courants d'air et un certain adoucissement de l'atmosphère. Quelque part, une lourde porte claqua.

L'air était sec, de plus en plus chaud. Un murmure lointain se changea en soupir régulier, puis en grondement. Blake continua de descendre et faillit perdre l'équilibre lorsque les marches s'interrompirent. Pierre avait omis de l'avertir qu'ils atteignaient le bas de l'escalier.

Il attendit un moment que l'autre homme vînt prendre son bras, vainement. Le rugissement de la fournaise qui engendrait la chaleur désormais oppressante avait couvert les bruits de son départ.

Blake retira sa cagoule et la laissa tomber à ses pieds.

Il se dressait dans une mare de clarté bleuâtre, au fond d'un puits de béton circulaire. Ce conduit aussi large qu'un silo à grain disparaissait dans ses hauteurs au sein des ténèbres. Derrière lui se trouvait l'escalier qu'il avait emprunté, un passage obscur désormais condamné par une grille de fer forgé.

Il était dans un puits d'aération et l'air chaud aspiré vers le bas soufflait en direction d'une porte au linteau de pierre massif qui se dressait devant lui.

Au-delà de l'ouverture apparaissait une salle hypostyle dont les colonnes aux fûts en faisceaux de papyrus étaient révélées par une lumière orangée papillotante. De chaque côté du seuil veillait une énorme statue. Si leur style était égyptien, chacune avait trois têtes de chacal... un amalgame d'Anubis et de Cerbère datant du XVIII^e siècle ; des œuvres fantaisistes et anachroniques, mais également imposantes.

La faible clarté bleuâtre qui filtrait des hauteurs du puits lui permettait de discerner les hiéroglyphes gravés dans le linteau. Le peu qu'il avait appris sur l'interprétation de ces signes lui

indiquait qu'ils étaient sans signification, ou qu'il s'agissait d'un texte ésotérique. Juste au centre, cependant, se trouvait une brève inscription écrite en français : *Ne regardez pas derrière vous*.

Il s'avança lentement. Lorsqu'il fut près du seuil, des langues de feu jaillirent des gueules des chacals et une voix de basse grondante fit vibrer l'air :

— *Celui qui suit seul ce chemin sans regarder derrière lui sera purifié par le feu, par l'eau, et par l'air. Et, s'il parvient à surmonter sa peur de la mort, il quittera le sein de la Terre, verra à nouveau la lumière, et sera digne d'être admis parmi les plus sages et les plus braves.*

Blake écouta cette déclaration solennelle avec un mélange d'appréhension et d'ironie... Inquiétude due au fait qu'il ignorait par quels moyens les Athanasiens se proposaient de le « purifier » et amusement de découvrir que ces gens possédaient un sens de l'humour suffisamment développé pour pouvoir se moquer d'eux-mêmes. Tout comme l'architecture des lieux, les idées et le style employé pour les exprimer venaient du Siècle des Lumières.

Ce fut d'un pas décidé qu'il s'avança dans la salle hypostyle, mais il avait les nerfs à fleur de peau.

La chaleur et le grondement s'amplifièrent. La porte lui faisant face était fermée par deux grilles de fer forgé aux ornements si chargés de pointes et d'arabesques qu'ils dissimulaient presque ce qui se trouvait au-delà, à l'exception d'une forte clarté rougeoyante. Le métal était chaud et dégageait une odeur de forge. En s'approchant, Blake découvrit que la lumière orangée provenait d'un lointain mur de flammes et qu'elle dessinait le mot *Tartare* en traversant les jours de la grille.

Un autre pas. Les portes grincèrent et s'ouvrirent. Blake ne put continuer de feindre un calme olympien et resta bouche bée face à la scène qu'il avait sous les yeux. Devant lui s'étendait un vaste bassin rempli de flammes. Le sol était occupé par un lac de feu circulaire de vingt mètres de diamètre au centre duquel se dressait la statue en bronze d'un personnage barbu figé au milieu d'un pas, les jambes écartées, le bras gauche tendu en

avant, le droit levé. Il serrait dans chacun de ses poings un éclair fourchu. Des langues de feu jaillissaient de sa bouche et de ses yeux, et une horrible grimace déformait son visage. Tout laissait supposer qu'il s'agissait d'une représentation du dieu Baal.

L'immense salle était saturée de fumée et de flammes qui léchaient les parois. Ces dernières s'élevaient en s'incurvant comme celles d'un four, avant de former un large balcon circulaire. Des tourbillons noirâtres montaient du cercle igné qui marquait le pourtour de cette corniche et allaient se perdre dans une cheminée ouverte au point culminant du plafond en forme de coupole.

Blake resta à observer la scène jusqu'au moment où les portes du Tartare crissèrent et entreprirent de se refermer. Rapidement, il les franchit.

L'odeur des flammes qui lui desséchaient la peau indiquait que la combustion était alimentée par du kérósène. L'air provenant du puits d'aération fournissait constamment de l'oxygène à la fournaise et emportait la majeure partie de la chaleur vers la section supérieure, puis dans la cheminée ouverte au centre de la voûte. Mais il savait qu'il ne pourrait séjourner très longtemps en ce lieu avant d'être terrassé par cette température insoutenable.

Nul passage ne longeait la paroi circulaire que les langues de feu léchaient de la base au balcon. Nul pont n'enjambait ce lac igné. Blake n'avait devant lui que six larges gradins de brique qui descendaient dans le bassin de flammes.

Ses vêtements en plastique commençaient à fondre, et il s'en dépouilla.

Désormais nu, il descendit les deux premières marches. La chaleur était insoutenable. Comprenant qu'il ne pourrait aller plus loin, il recula de quelques pas, courut, et sauta...

... le plus haut et le plus loin possible, en refermant ses bras autour de ses genoux remontés contre son torse, la tête baissée vers sa poitrine. Il se précipita dans le feu tel un boulet de canon.

Le bassin était profond et le remous du plongeon repoussa les flammes sur les côtés. Il refit aussitôt surface afin de respirer. En utilisant une technique déjà expérimentée par des

marins au cours du naufrage de leur navire et par des pilotes dont l'appareil avait été abattu en pleine mer, il nagea sous le feu. Il prenait une inspiration, plongeait, se propulsait sous la pellicule de combustible qu'il chassait loin de lui chaque fois qu'il remontait prendre une inspiration. Mais s'il savait la traversée de ce lac de feu réalisable, l'existence d'une sortie à l'autre bout de la fournaise relevait du domaine des simples suppositions.

Sous l'eau, la lueur orangée exécutait des ballets fantastiques et s'avérait à peine suffisante pour révéler la paroi de brique. Il effectua le tour du bassin et se retrouva à son point de départ. Il n'avait pas vu la moindre ouverture dans le mur, pas même une simple conduite d'évacuation.

Restait l'île centrale, le piédestal de la statue. Blake se dirigea vers elle, le corps déformé par les ondes de clarté mouvantes. Désormais, il avait le souffle court quand il remontait inspirer. Arrivé à proximité du dieu du feu, il sentit un faible courant de surface tenter de le repousser vers l'extérieur alors qu'un mètre plus bas un flux plus violent l'attirait vers le socle. Il remonta. Des conduites disposées sur le pourtour du piédestal de brique alimentaient le bassin, créant un cercle d'eau pure autour de la divinité de bronze. En cet endroit, il lui serait possible de faire une pause et de reprendre haleine, en dépit des flammèches qui tombaient de la bouche de la statue et descendaient roussir ses cheveux et brûler ses épaules.

Il prit une inspiration profonde. Un mètre plus bas se trouvaient des conduites d'évacuation assez larges pour autoriser son passage mais condamnées par des grilles. Il testa la résistance de deux d'entre elles, et découvrit qu'elles étaient scellées dans du mortier. La troisième s'ouvrit cependant sans la moindre difficulté.

Il remonta derrière la statue afin d'éviter la pluie de feu et prit des inspirations profondes tout en étudiant la situation.

Même si la conduite s'achevait sitôt après avoir franchi le pourtour du bassin, il lui faudrait malgré tout nager sous l'eau sur une dizaine de mètres. À condition que le passage fût assez large pour lui permettre de se propulser et que nulle grille ne condamnât sa sortie, évidemment. S'il parvenait à atteindre

l'extrémité du tuyau et qu'un obstacle lui barre le passage, aurait-il encore assez de forces pour regagner son point de départ ?

Il regarda le brasier et les parois noircies par la suie qui s'y était déposée au fil des siècles. Puis ses yeux se portèrent au-delà de la statue de bronze, sur la haute coupole emplie de flammes et de fumée. Les architectes de cette salle n'avaient pu concevoir un tel décor dans le simple but de condamner à la noyade les postulants à l'initiation, sans autre forme de procès, et surtout sans témoins. Si les Athanasiens souhaitaient l'immoler, ils avaient certainement prévu pour lui une fin plus spectaculaire. Ce fut en se fondant sur un tel raisonnement qu'il prit une décision.

Lorsque l'hyperventilation fit naître des tintements qui résonnèrent à l'intérieur de son crâne et que l'air eut distendu ses poumons, il plongea.

Le courant l'emporta dans la conduite et sa tête heurta violemment le coude qu'elle formait avant de suivre un parcours horizontal. Il écarta les mains afin de se retenir aux parois, et découvrit que la viscosité des algues supprimait toute adhérence. En outre, l'étroitesse du passage l'empêchait d'utiliser ses bras pour se propulser. Il battit des pieds et colla ses paumes à ses cuisses. Un instant plus tard, il se retrouvait au sein des ténèbres. Si ses poumons semblaient sur le point d'éclater, il savait qu'il pourrait tenir pendant encore un long moment avant de manquer véritablement d'oxygène. Il écarta les doigts pour toucher les parois de la conduite et pouvoir ainsi mesurer la rapidité de sa progression.

Et il fut surpris de constater qu'il filait à l'intérieur de ce passage tel un dauphin dans l'océan. Il n'avait pu sentir le fort courant qui l'emportait toujours plus vite. L'eau devint plus fraîche... puis froide, et finalement glaciale. Une souffrance lancinante s'élevait de ses chevilles et de ses poignets. Ses dents s'étaient transmuées en pierres gelées, enchâssées dans la gangue douloureuse de sa mâchoire.

Son épaule percuta la conduite lorsqu'il atteignit un nouveau coude. Un essaim de bulles le rattrapa. Un rai de lumière bleutée descendit l'empaler.

Il fut alors projeté dans les airs, avant de retomber en battant des bras dans l'eau glacée.

Il se trouvait dans un autre bassin, décoré dans des tonalités froides. Les murs bleu pâle qui le cernaient, à la fois lisses et irréguliers, montaient se perdre dans des nuages de vapeur dus à la condensation. La fontaine par laquelle il venait d'être expulsé avait la forme d'une énorme jarre que tenait une statue colossale, une naïade sculptée dans du marbre, bien plus grande encore que le dieu du feu : *La Source*.

Blake avait si froid qu'il ne pouvait rester immobile. En nageant sur le côté, il fit rapidement le tour du piédestal de la statue et examina sa nouvelle prison. L'absence de toute issue visible semblait indiquer qu'il était censé escalader le puits dont les hauteurs allaient se perdre dans les nuages. Une chose était certaine, cependant : il lui fallait sortir des flots le plus rapidement possible, avant d'avoir épuisé ce qui subsistait de ses forces.

Il nagea jusqu'au mur et se hissa hors du bassin. La paroi était humide, modelée et peinte de façon à évoquer la falaise d'un glacier, à peine moins froide que la glace qui y était représentée. Cependant, de nombreuses corniches et crevasses avaient été aménagées dans le béton, en nombre suffisant pour lui permettre de grimper jusqu'aux nuages.

Il venait d'entreprendre l'ascension du puits vertical lorsqu'il nota un gémississement irrégulier et les battements cadencés de gros moteurs. Le rythme fut tout d'abord très lent, puis le tempo devint de plus en plus rapide. Ces sons lui rappelaient vaguement quelque chose, mais quoi ? Puis il comprit que ces bruits provenaient d'une vieille machine à vapeur. La salle de l'eau bénéficiait d'une technologie plus récente d'un siècle que la salle du feu.

Au même instant, il se souvint que ces machines avaient été à l'origine utilisées pour entraîner des pompes qui servaient à aspirer l'eau des mines inondées...

Il se trouvait à environ trois mètres au-dessus du bassin, quand un ruisselet descendit près de lui le long de la paroi. Il leva les yeux et reçut une goutte glacée en plein front. Alors qu'il agrippait d'une main une saillie du béton et utilisait l'autre pour

s'essuyer les yeux, de l'eau chutant des hauteurs vint l'asperger. Il regarda encore et vit des torrents écumants se précipiter dans le puits, de tous les côtés à la fois. Il n'eut que le temps de plonger son poing à l'intérieur d'une crevasse et de le caler dans cette anfractuosité avant d'être cinglé par un véritable déluge. Les flots martelaient ses épaules et le sommet de son crâne, ébranlant son cerveau. Le poids de son corps était suspendu à cette main et soutenu par les orteils de son pied droit calés sur une étroite corniche. S'il ne s'écartait pas de cette cataracte, il finirait par lâcher prise et retomber dans le bassin. En résistant aux trombes d'eau qui se déversaient sur lui à chaque minute, il chercha à tâtons un nouveau point d'appui. Ses doigts rencontrèrent une protubérance, ses orteils une petite saillie. Il déplaça avec précaution son poids sur le côté. Il répéta ce processus et progressa latéralement d'un demi-mètre supplémentaire. Si l'eau l'aveuglait toujours, elle semblait désormais cingler son crâne et ses épaules avec moins de violence.

Il finit par pénétrer à l'intérieur d'un nuage de fines gouttelettes où la puissance du déversoir était fortement atténuée. Sur quelques mètres, au-dessus de lui, une saillie de ciment verticale qui évoquait la proue d'un navire scindait les flots et les projetait sur les côtés. Il regarda autour de lui et vit de toutes parts des cataractes qui se déversaient de la brume lumineuse emplissant les hauteurs. En contrebas, le bassin bouillonnait, changé en chaudron d'écume glacée.

Chose étrange, son niveau restait constant. Blake éprouva du respect pour ceux qui avaient mis au point ce système hydraulique si ingénieux. Son fonctionnement restait irréprochable alors que plusieurs siècles s'étaient écoulés depuis sa construction.

Il poursuivit son ascension, déplaçant lentement ses mains et ses pieds d'une aspérité à l'autre. Il lui fallut souvent s'agripper de façon précaire au ciment humide, quand ses orteils glissaient ou que ses doigts ankylosés menaçaient de lâcher prise. Après une demi-heure d'efforts et de frissons, il se retrouva à une vingtaine de mètres du bassin. Depuis cette hauteur, même l'énorme statue centrale paraissait minuscule.

Il s'élevait à présent au sein d'une brume lumineuse tourbillonnante. Ici, tout était nimbé par la clarté blanchâtre qui filtrait à travers les gouttelettes, mais il ne pouvait désormais rien voir au-delà de l'extrémité de son bras. En tâtonnant, il atteignit la section supérieure de la muraille de béton. L'arête qu'il gravissait s'effilait pour devenir aussi tranchante que la lame d'un couteau et il voyait juste au-dessus de cette saillie l'eau se déverser par-dessus la margelle invisible du puits.

Il toucha la paroi derrière le rideau liquide. Ses doigts trouvèrent une crevasse. Il y cala son poing et fléchit son bras. L'autre main découvrit une protubérance, et il se hissa. L'eau atteignit avec force ses bras et ses épaules. Il avait l'impression de nager à la verticale, tel un saumon géant remontant son cours d'eau natal. Ses pieds se posèrent sur des saillies étroites mais malgré tout suffisantes pour lui permettre de se tendre vers la prise suivante, et la suivante...

Puis il franchit brusquement le sommet de la paroi et se retrouva allongé à plat ventre sur une surface horizontale. La puissance des flots menaçait de le repousser en arrière, mais il chercha des prises et progressa en rampant alors que l'eau lui cinglait le visage et envahissait ses yeux et ses narines.

Les hoquets et les frissons des grosses pompes s'interrompirent. Autour de lui, l'eau s'évacua rapidement. Il était couché sur des dalles érodées par des siècles de telles crues artificielles. Cette plate-forme occupait le pourtour de la salle cylindrique, sous un plafond en encorbellement percé de grandes lucarnes d'où se déversait la lumière qui venait nimmer la brume. Quelque part, dans les hauteurs, le soleil brillait.

Il entendit un sifflement, qui s'amplifia en un son plus léger et flûté. Le vent se leva et agita les voiles de gouttelettes en suspension dans les airs. Ces derniers s'effilochèrent en formant des cirrhes, dans lesquels Blake crut un bref instant reconnaître des silhouettes vaguement humaines. Il se leva. Sur les côtés s'ouvraient les larges conduites par où les flots s'étaient déversés. À présent, il en sortait un souffle d'air chaud. Il trouva cette brise agréable, après son long séjour dans l'eau glacée. Il fut bientôt sec, mais ses cheveux étaient toujours ruisselants. Puis les derniers nuages de brume furent emportés.

Il avait achevé son ascension de la paroi verticale à proximité de l'unique sortie de la salle de l'eau, un tunnel voûté à la forte déclivité et assez haut pour qu'il pût s'y tenir debout. Il s'y engagea et gravit sa courte pente abrupte. Ce fut facile, et il se retrouva rapidement à l'extrémité du passage.

Dans la salle de l'air.

Après avoir traversé les nuages, il les surplombait à présent. Contrairement aux lieux précédents, ceux-ci ne possédaient aucune paroi visible, à l'exception de celles de la rampe qu'il venait d'emprunter. Ces dernières étaient aussi lisses que du verre et s'incurvaient sous lui pour se perdre dans l'invisibilité, tel le col d'une amphore géante. Devant lui, en contrebas, le ciel nuageux s'étendait à perte de vue. Des strates mouvantes de cirrus et d'altocumulus s'étiraient de toutes parts jusqu'à un horizon lointain. À l'est, comme s'il s'agissait du levant véritable, le soleil dardait des rayons de clarté rosâtre qui allaient teinter les tours noires des cumulo-nimbus.

L'illusion d'espace infini était parfaite. La technique employée dans cette salle n'avait rien d'archaïque. Blake venait d'effectuer un bond en avant jusqu'au début du XXI^e siècle.

La foudre dessina une fourche au milieu d'un cumulus d'orage lointain. Le tonnerre gronda. Le vent se leva. Blake se dressait nu sur le seuil d'une porte qui donnait sur la tourmente, tel un nageur perché sur le plus élevé des plongeoirs d'une piscine. Il se demanda ce qu'on attendait de lui, à présent. À moins qu'une machine volante ou un oiseau géant ne sortît des nuages pour venir le chercher, il ne voyait aucun moyen de poursuivre son chemin.

La force du vent ne cessait d'augmenter. Les rafales fouettaient ses cheveux et le chassaient du rebord de la plate-forme, le faisant tituber. Il s'agenouilla et revint en rampant vers l'abîme, le visage cinglé par la tourmente, un courant d'air aussi puissant et régulier que celui d'une soufflerie géante.

Autrefois, dans son enfance, un ouragan avait atteint New York. C'était la fin de l'été et ses parents l'avaient conduit sur la terrasse au sommet de leur immeuble, afin qu'il pût découvrir la violence d'un vent de force 12 depuis la sécurité offerte par les bras de son père. Ce souffle était plus puissant encore.

Les nuages continuaient de se déplacer paisiblement et majestueusement, créatures de lumière immatérielles que l'ascension rapide de la colonne d'air ne pouvait affecter. Les mots de l'exhortation entendue un peu plus tôt lui revinrent à l'esprit...

« ...s'il parvient à surmonter sa peur de la mort, il quittera le sein de la Terre... »

Et il comprit ce qu'on attendait de lui.

Il recula, tout en tentant une fois de plus de se convaincre que les Athanasiens étaient des gens sains d'esprit, ou tout au moins qu'ils possédaient un certain sens pratique. Il leva les bras, prit son élan, et se jeta dans le vide, le plus loin possible du rebord.

Effectuer des plongeons n'était pas un de ses passe-temps favoris. Il roula et battit des bras et des jambes, inutilement. Le vent rugissait dans ses oreilles et les nuages grimpaienr autour de lui à une vitesse terrifiante. Il traversa une couche de cirrus, chut comme une pierre vers des stratus brumeux, se vit dériver en direction de la périphérie d'un cumulus d'orage fongiforme.

Son instinct d'athlète se réveilla et il écartera les jambes tout en tendant et incurvant les bras. Brusquement, il se mit à planer tel l'oiseau qu'il avait vainement espéré voir venir à sa rescouisse. Mais les rugissements du vent lui rappelaient que sa vitesse au sein de ce vent ascendant dépassait toujours une centaine de noeuds.

Il scruta du regard les nuages visibles en contrebas. Ils paraissaient s'élever plus lentement à sa rencontre, désormais... mais cela relevait de la simple illusion. Sur combien de mètres était-il tombé ? À quelle distance se trouvait-il encore du sol ? Qu'y avait-il, là en bas, en plus des pales tournoyantes d'une turbine géante ?

Un large défilé aux parois noircies par la pluie s'ouvrit dans un cumulus. Alors qu'il s'engouffrait dans cette gorge aérienne, il vit ce qu'il prit tout d'abord pour des oiseaux s'élever en se laissant porter par les courants ascendants. Mais il ne s'agissait pas d'oiseaux. Avec surprise, il prit conscience que ces silhouettes appartenaient à des êtres humains, nus comme lui. Ils montaient à sa rencontre en planant, les bras tendus.

Il était en présence de ceux qui avaient déjà subi cette initiation. Ils se rapprochèrent et lui adressèrent de larges sourires. Il reconnut Bruni et Lokélé, Salomé et Léo, et vit bien d'autres personnes qui plongeaient, viraient, et se laissaient tomber dans les airs.

Blake se surprit à leur retourner leurs sourires. Cette épreuve n'était pas pénible, après tout. Il la trouvait presque agréable, à présent. Il se dirigea vers Lokélé qui montait rapidement à sa rencontre. Au dernier instant, Blake vira et voulut saisir la main que lui tendait l'autre homme. Il apprécia mal les distances, cependant, et traversa le Noir de part en part. Lokélé lui souriait toujours.

Le comité d'accueil relevait de l'illusion au même titre que les nuages. Blake se rappela alors sa véritable situation. Il était en suspension au cœur d'une vaste soufflerie et ignorait où se trouvaient les parois et le sol, ou encore comment il lui serait possible de sortir de là.

Une autre silhouette nue plongea des nuages qui le surplombaient. Il s'agissait non plus d'un initié mais d'une adepte. L'image de Catherine venait vers lui en souriant, les bras tendus. Il l'étudia posément et ne put s'empêcher d'admirer son réalisme.

Elle toucha sa main, et il perçut ce contact. La femme était réelle. Elle pivota et s'enfonça dans les flancs noirs du cumulus le plus proche.

Il la suivit. Alors qu'il volait au sein de ce nuage, la pluie caressa sa peau et la lumière décrut. Un instant plus tard, il entrait en collision avec une surface élastique. Il rebondit dans les airs, mais le rugissement du vent s'amenuisa et il retomba. Blake s'aperçut que ses doigts s'étaient refermés sur les mailles d'un immense filet. Dans une obscurité profonde, il rampa sur ce support qui s'affaissait sous son poids. Puis il atteignit une zone de coussins d'air plus fermes, et finalement une surface dure. Le bruit du vent décrut et mourut en même temps que les plaintes des pales.

Il se retrouvait dans les ténèbres et ses oreilles tintaient. Quand sa vision se fut accoutumée à l'absence de lumière, il discerna devant lui la silhouette de Catherine nimbée d'un léger

halo bleuté. Elle lui fit signe de la suivre puis se retourna et s'éloigna.

Il obéit à ses instructions et nota un autre son dès qu'il recouvrira l'usage de son ouïe : les trémolos d'une note unique jouée sur un orgue.

Alors qu'il marchait, des points lumineux lointains apparaissent dans les airs, au cœur des ténèbres, en contrebas et de tous côtés. La surface dure et lisse sur laquelle il s'avancait absorbait la lumière et était invisible. Devant lui, la silhouette sombre du corps de Catherine, nu, se découvrait contre ces étoiles. La voûte céleste n'était pas constituée de simples lumières disposées au hasard mais d'une représentation exacte de la carte du ciel ; les constellations du plan galactique formaient un dôme au-dessus de sa tête : Voiles, Croix du Sud, Centaure...

La note de musique s'amplifia et se changea en un accord qui alla crescendo avant d'être soutenu par des cordes et des bois, sans s'écartez pour autant de la dominante. Ce son emplissait tout l'espace et faisait vibrer la poitrine de Blake.

Une silhouette en ample robe blanche émergea des ténèbres et vint lentement vers eux sur un sol constitué de néant. Une douzaine de personnes en aubes de coupe plus simple apparurent au-delà, suivies par une autre douzaine, puis par une centaine.

L'accord éthéré explosa pour se changer en symphonie. Blake sourit en raison du cliché et du choix de l'œuvre. Les Athanasiens semblaient effectivement avoir un certain sens de l'humour. Il s'agissait du dernier mouvement de la *Symphonie n°3 avec orgue* de Saint-Saëns, un hymne joyeux et grandiose. Les trompettes claironnaient, le piano faisait des arpèges, les cordes entamaient un crescendo triomphal.

L'individu en robe blanche qui se tenait devant les autres adressa un signe de tête à Catherine et passa près de la jeune femme, elle alla se joindre à la foule et se vit remettre une aube qu'elle enfila aussitôt.

Le porte-parole des Athanasiens n'était autre que Lequeu. Arrivé près de Blake, il s'arrêta et l'étudia avec sympathie tandis qu'un sourire dansait aux commissures de ses lèvres. Sans dire

un mot, il prit une aube suspendue à son bras et la déplia. Blake vint s'immobiliser devant lui et attendit qu'il eût placé le vêtement sur ses épaules.

— Soyez le bienvenu parmi nous, mon jeune ami.

Un acolyte placé derrière Lequeu lui tendit un calice de bronze dans lequel était enchâssée une coupe d'améthyste gravée. Il le présenta à Blake, en le tenant à deux mains.

— La potion de Mnemosyne. Elle vous aidera à oublier votre vie antérieure.

Blake le prit et but sans hésitation. Ce breuvage n'avait d'autre goût que celui de l'eau pure.

— Soyez le bienvenu dans le sanctuaire des initiés, déclara alors Lequeu d'une voix assez puissante pour que tous puissent l'entendre.

Une étoile explosa au-dessus de leurs têtes, emplissant l'espace d'un coquillage de lumière. Pendant l'instant de brillance qui s'ensuivit, tous les points scintillants disparurent. Puis il y eut des rires et des acclamations, et Blake fut entouré de personnes qui lui donnèrent des tapes dans le dos. Lorsque les lumières revinrent, il vit qu'ils se trouvaient dans une salle de style néoclassique relativement dépouillée et aux parois de grès mises en relief par des colonnes doriques. Une caractéristique apportait à ce lieu un aspect étrange : à l'autre bout de la pièce se dressait une Athéna casquée et assise sur un trône ; sa tête atteignait presque le plafond situé à une dizaine de mètres de hauteur. Blake étudia l'énorme statue de bronze, momentanément déconcerté, avant d'obtenir la confirmation que le piédestal sur lequel reposait la déesse de la sagesse était réellement un orgue. La technologie suprême du passé avait toujours sa place dans cette salle du XVIII^e siècle où le présent venait brièvement de reconstituer la Galaxie.

Il regarda les visages aux expressions joyeuses de ceux qui approchaient de lui. Il vit Léo, Salomé, Lokélé et Bruni. Cette fois, ils étaient tous bien matériels et ils le félicitèrent, paraissant sincèrement heureux qu'il eût été admis au sein du cercle des élus. Quelqu'un glissa un verre de vin entre ses doigts.

Ses sens étaient déjà bourdonnants. Le calice n'avait pas contenu que de l'eau, et l'alcool n'était pas le seul responsable

de l'embrasement de son système nerveux. Il retourna de larges sourires à ceux qui lui en adressaient. Les initiés parlèrent du bon vieux temps, les adeptes évoquèrent une époque plus lointaine, leurs propres expériences et les renseignements trouvés dans les archives sur les rites d'initiation qui s'étaient déroulés dans le temple souterrain de la société secrète peu après sa construction. Blake en déduisit qu'il n'avait pas accompli de prodiges, mais simplement ce que les Athanasiens attendaient de lui. Leur système de sélection était presque parfait. Les légendes de solutions nouvelles et les récits d'erreurs fatales le fascinèrent.

Le temps s'écoula en un éclair et il se retrouva avec Catherine dans une salle obscure, où ils se livrèrent à des ébats amoureux.

*

Par la suite, Blake se souvint à peine d'être remonté dans le crépuscule du Jardin des Plantes désert, aux portes à nouveau closes. Combien d'heures, ou de jours, venait-il de passer sous terre ? Son retour en Électromob jusqu'à la chambre qu'il louait à Issy s'effaça entièrement de son esprit. À son éveil d'un somme probablement très long, il se remémora seulement que Lequeu l'avait convoqué à son bureau.

— Ah ! Guy, je vous félicite d'être déjà là. Prenez un siège, je vous en prie.

L'éditeur, comme toujours vêtu avec élégance (ample pantalon léger de laine grise et chemise en coton à petits carreaux), était assis sur le rebord de son bureau. Sans quitter son perchoir habituel, il leva un doigt vers son oreille.

— Pourriez-vous venir nous rejoindre, Catherine ?

Elle sortit d'une pièce adjacente ; elle portait une robe de plastique vert qui descendait jusqu'au sol et tenait dans ses bras un carton à dessins peu épais.

— Guy, chaque initié est honoré de servir notre cause au mieux de ses capacités, poursuivit Lequeu. On trouve chez vous une combinaison unique de talents – force physique, rapidité et audace, naturellement, comme chez tous les autres –, mais à

cela vient s'ajouter un don peu commun pour les langues anciennes, ainsi que j'ai eu le privilège de le constater. Vos progrès dans l'apprentissage des hiéroglyphes ont été remarquables. Et je dois ajouter que vous êtes également un excellent... acteur. (Il leva la main, pour couper court à d'éventuelles protestations.) Considérez ce commentaire comme un compliment. Je veux vous faire participer à un projet que nous avons entrepris de mener à bien, Catherine et moi.

— Très volontiers, en quoi puis-je vous être utile ?

— On trouve dans les sous-sols du Louvre des milliers de papyrus que seuls quelques rares chercheurs ont eu l'occasion de voir. Ils n'ont jamais été publiés et certains ne figurent même pas dans les catalogues de l'expédition de Bonaparte, ou des fouilles ultérieures. Quelques-uns, comme celui-ci... (il désigna la reproduction que Catherine venait de sortir du carton à dessins)... sont d'une importance capitale pour le succès de notre mission. Notre travail consiste à les retrouver pour les mettre en sûreté.

— Les mettre en sûreté ? répéta Guy.

Il étudia le document, avec curiosité.

— Les sauver de la moisissure et de la décomposition, expliqua Lequeu. Afin qu'ils puissent être rendus à leurs héritiers légitimes. Je vous demanderai de vous familiariser avec cette reproduction, afin d'être à même de reconnaître l'original lorsque vous le verrez. Nous pensons savoir dans quelle section il est archivé, mais vous serez seul pour mener à bien ces recherches.

Blake se pencha vers la gravure que Catherine avait posée sur le bureau. On y voyait des dessins triangulaires accompagnés de nombreux commentaires.

— Qu'est-ce que ça représente ? On dirait les plans d'une pyramide.

— Vous avez raison, dans une certaine mesure. Ces dernières étaient en fait des modèles des cieux, et elles servaient, entre autres, d'observatoires. Tout laisse supposer que ce sont des instructions pour ériger une pyramide qui aurait permis de localiser un point particulier du ciel d'Égypte.

— Quel point ?

— Nous n'avons malheureusement aucune certitude à ce sujet, répondit Catherine qui prenait la parole pour la première fois. Cette copie comporte de nombreuses erreurs mais, si l'original est toujours intact et si je l'ai à ma disposition, je pense pouvoir reconstituer une carte stellaire très précise.

Blake l'étudia avec curiosité.

— Serais-tu mathématicienne ?

Elle lança un regard à Lequeu, qui arbora un sourire plein de satisfaction et déclara :

— Ne vous ai-je pas dit que nous avons tous de multiples talents, Guy ? Vous devrez mettre les vôtres à contribution pour retrouver le papyrus original.

— Et ensuite ?

— Eh bien, vous le subtiliserez.

Blake n'hésita qu'un bref instant avant de hocher la tête.

— Je suis honoré de pouvoir apporter ma contribution à notre cause, monsieur, de quelque manière que ce soit.

— Voilà qui est parfait.

Sur ces mots, Lequeu entreprit de lui fournir des détails sur la façon dont ce vol serait exécuté.

*

L'après-midi suivant, Blake traversa le Pont des Arts pour se rendre au Louvre. Sous l'apparence d'un simple touriste venu visiter le musée, il explorerait les lieux en prévision de la mission qu'il effectuerait au cours des prochaines semaines. Dès qu'il se trouva dans le hall bondé de monde, cependant, il gagna un box télématique et établit une liaison avec sa demeure londonienne. Elle fut brève, par nécessité : compte tenu de la nature particulière de son ordinateur personnel, toute utilisation prolongée l'eût fait chauffer et il lui était impossible de refroidir ses composants à distance.

Il gardait dans sa bibliothèque un livre dont il avait trouvé une copie sur puce à la Bibliothèque Nationale. Il s'en était servi pour établir une liste de nombres, qu'il communiqua à sa machine.

Ensuite, il lui demanda d'adresser un faxgramme crypté à Port Hespérus : « Reprenons notre partie de cache-cache... »

Blake estimait avoir été discret. Il supposait en outre que les Athanasiens avaient cessé de surveiller ses faits et gestes. Il se trompait, dans les deux cas.

Après avoir passé deux semaines à bord d'un cutter du Bureau spatial, Sparta emprunta une navette qui plongea en hurlant dans l'atmosphère de la Terre puis se dépouilla de son linceul d'ionisation dans un ciel qui évoquait une salle de bal bleue au sol de marbre blanc.

Sparta étudia la scène qui apparaissait au-delà du hublot. Ce monde avait encore des atouts, se dit-elle. Il était incomparablement plus vaste que Port Hespérus et les arbres y abondaient, même si en ce lieu l'espace vital par habitant s'avérait bien inférieur. Son climat était plus frais que celui de Vénus et moins glacial que ceux des autres endroits habités du système solaire. En outre, son atmosphère était respirable... la plupart du temps, en tout cas. Mais, alors que la navette descendait vers la nappe de nuages, l'aspect laiteux de ces derniers se modifia et ils commencèrent à évoquer de la crème caillée flottant à la surface d'une tasse de café au lait. Le smog grimpait à sa rencontre et estompait la scène.

L'insigne de Sparta et ses ordres de mission lui permirent de franchir sans perte de temps l'obstacle représenté par les services de douane et de police. Vingt minutes plus tard elle avait pris place dans un magnéplane et traversait les marais enfumés de Jersey, en direction des immeubles de Manhattan qui miroitaient au sein de la brume, telles les tours de la Cité d'Émeraude.

En août, un séjour dans cette île permettait de tester l'affection qu'un voyageur revenant de l'espace portait à son monde natal. Cette ville était devenue la vitrine de l'Amérique du Nord et la saleté et l'inefficacité en avaient été bannies ; de telles choses n'auraient pas été mieux tolérées dans le Manhattan du XXI^e siècle que dans le Disneyworld du XX^e.

C'étaient la saison, la latitude et le climat naturel de ce lieu qui le transformaient en véritable bain turc.

La civilisation avait contribué à faire empirer la situation. Sur la côte est de ce continent, comme partout ailleurs dans le monde, la pollution atmosphérique n'avait cessé de croître au cours de quatre siècles de révolution industrielle, malgré l'emploi de ces sources d'énergie « propre » qu'étaient les réacteurs nucléaires et les relais orbitaux servant de relais aux micro-ondes solaires. La plupart des petites nations dépendaient toujours du charbon et du pétrole pour obtenir l'énergie qui leur était nécessaire et, de toutes parts, les fumées des usines continuaient de répandre du gaz carbonique dans le ciel. Si la lumière du soleil parvenait à filtrer à travers cette gangue gazeuse, la chaleur de la Terre y était gardée captive. La température mondiale ne cessait d'augmenter à l'intérieur de cette serre planétaire comparable à celle qui avait fondu et calciné Vénus un milliard d'années plus tôt.

C'était l'après-midi et les canyons du centre de la ville étaient presque déserts. La plupart des New-Yorkais restaient dans leurs appartements, où les systèmes de climatisation engendraient un climat presque glacial... une tradition estivale, en ce lieu. Il suffisait de calculer la perte d'énergie attribuable à cet échange de calories et de la convertir en son équivalent de gaz carbonique pour se faire une idée assez précise de la rétroaction positive et de l'acharnement avec lequel la Terre tentait d'imiter Vénus.

Sparta, qui venait de sortir de la fraîcheur du magnéplane climatisé, se retrouva en sueur et prise d'étourdissements avant même d'avoir franchi les portes tournantes du quartier général du Bureau du Contrôle spatial. Elle frissonna dès qu'elle fut à l'intérieur du grand hall de marbre. C'était la deuxième fois qu'elle pénétrait dans cet immeuble, l'ancien siège des Nations Unies, dressé au bord de l'East River. Elle y était déjà venue le jour où on l'avait chargée de cette mission à Port Hespérus.

Si elle était arrivée comme aujourd'hui en droite ligne de Newark, elle travaillait à l'époque dans les docks du port des navettes en tant qu'agent en civil de la section DI : Douanes et Immigration. Lorsqu'elle avait finalement trouvé son supérieur,

ce dernier était tiré à quatre épingles alors qu'elle portait pour sa part une tenue peu seyante destinée à lui permettre de passer inaperçue. Il ne lui avait été possible de se changer qu'une fois en route pour Vénus. Cette fois, elle avait mis son plus bel uniforme afin de ne pas se sentir désavantagée sur le plan vestimentaire, mais la sueur dessinait déjà des auréoles sous ses aisselles.

Après avoir pris un ascenseur pour le quarantième étage, elle présenta son insigne au sergent de faction à côté de la porte du bureau.

— Inspecteur Troy. Je désire voir le commandant.

— Il se trouve au gymnase, répondit la femme.

Il s'agissait d'une Slave à la maigreur impensable et aux cheveux blonds remontés en pain de sucre au sommet de son crâne.

— Quarante-quatre niveaux plus bas. Demandez à la réception.

— Je l'attendrai ici.

— Troy, avez-vous dit ? Il a exigé de vous voir dès votre arrivée. Quelle que soit l'heure... Je le cite.

Elle adressa alors un large sourire à Sparta, qui la catalogua dans la catégorie des personnes qui se réjouissent des ennuis de leurs semblables.

— Et vous auriez tout intérêt à ne pas lambiner, inspecteur.

*

Après que la cabine de l'ascenseur se fut immobilisée au sous-sol, Sparta en sortit et attendit que son estomac rebelle se fût apaisé. Des relents de sueur et de moisissure envahissaient le gymnase souterrain et l'atmosphère était saturée de vapeur au point de rencontre entre les courants frais des systèmes de climatisation et la chaleur provenant des saunas et de la piscine.

Le gardien des vestiaires lui désigna un couloir. Elle s'y engagea et passa devant les baies vitrées ruisselantes des salles de handball et de squash, où des personnes des deux sexes se projetaient contre les murs en tentant d'empêcher de petites

balles de caoutchouc noir et bleu de toucher le sol. Le corridor carrelé formait un angle droit et débouchait sur la piscine.

Un voile de vapeur estompait les parois opposées de l'immense salle et les mosaïques bleu et or qui décoraient ses piliers et ses terrasses. Des femmes et des hommes nus évoluaient dans le bassin et les murs réverbéraient leurs voix. Sparta suivit le pourtour de la piscine en scrutant la brume. La clarté bleuâtre et dorée était rendue diffuse par son passage à travers la nappe de brouillard et l'acuité exceptionnelle de sa vision s'avérait sans aucune utilité en ce lieu.

Elle entendit des pieds nus marteler le sol et se trouva face à un maître nageur qui n'avait pour tout vêtement qu'une serviette blanche nouée autour de la taille.

— Vous ne pouvez pas entrer ici dans cette tenue, inspecteur. Les vestiaires se trouvent derrière vous, sur votre droite.

— Pourriez-vous avertir le commandant...

— Nous ne faisons appeler personne, ici, l'interrompit-il. Allez vous déshabiller.

Le grand vestiaire était bondé d'hommes et de femmes athlétiques qui mettaient à profit la pause du déjeuner pour prendre de l'exercice plutôt que des calories. Sparta trouva un placard inoccupé. Victime de l'humidité et de la chaleur, son uniforme avait déjà perdu la plupart de ses plis. Elle retira ses vêtements, les suspendit aux patères, et changea la combinaison du verrou.

De retour au bord du bassin, elle y plongea, nue comme les autres mais plus gênée que la plupart ; elle savait pourtant que les particularités de son corps ne pouvaient être révélées par un simple examen visuel. Elle nagea lentement dans le brouillard, maintenant son nez à quelques millimètres au-dessus de la surface pour chercher son supérieur du regard. Elle parcourut la longueur de la piscine olympique en demeurant dans le plus lent des couloirs et en limitant paresseusement ses efforts. Elle approchait de l'autre bord lorsqu'elle nota l'éclat des yeux bleus du militaire dans la brume. Il avait croisé ses mains derrière sa nuque et laissait ses coudes reposer sur le pourtour du bassin pour rester en surface.

Arrivée à un mètre de lui, elle fit du surplace.

— Commandant.

— Troy. Vous avez pris votre temps.

Sa voix à l'accent canadien était si rauque qu'elle évoquait un murmure, et son visage émacié portait bien plus de rides que ne l'eût voulu son âge. Sa peau couleur d'ébène sur les mains, les poignets, le cou et le visage, virait au brun rougeâtre partout ailleurs. Cet homme avait apparemment utilisé une lampe UV pour tenter d'uniformiser son teint, mais il était difficile de dissimuler le hâle profond apporté par de longs séjours dans l'espace.

— Que vais-je bien pouvoir faire de vous, Troy ? Oh ! oh ! se dit-elle. Je risque fort d'être réaffectée à Newark.

— C'est précisément ce que je suis venue apprendre, commandant.

— Vous ne jouez pas franc-jeu avec moi.

— Pardon ?

— Vous croyez peut-être que je vous ai envoyée à Port Hespérus pour servir de nounou à deux archéologues ?

— Non, parce que notre antenne locale manquait d'effectifs.

— Que vous invoquiez cette excuse bidon me déçoit profondément.

Sparta gagna le bord du bassin en barbotant et utilisa elle aussi ses coudes pour rester en surface.

— Vous ne semblez pas faire preuve d'une sincérité totale à mon égard, vous non plus.

— Dois-je résumer les faits ? Je vous ai chargée de vous rendre à Port Hespérus pour enquêter sur l'incident survenu à bord du *Roi des Étoiles*. Le temps que le dossier soit classé nous avions sur les bras deux cadavres, l'épave d'un cargo, une station endommagée et un membre de nos services métamorphosé en légume. Cette série d'incidents m'a intrigué et j'ai décidé d'effectuer une petite enquête personnelle sur votre compte. Sans que vous soyez présente pour épurer préalablement les fichiers vous concernant. (Il lui adressa un regard oblique.) Un de vos talents, parmi tant d'autres.

Elle ne répondit rien. Nier qu'elle avait fréquemment réécrit sa propre biographie en gardant toujours une longueur d'avance

sur les agents chargés d'effectuer les vérifications de routine et les contrôles de sécurité eût été sans objet.

L'homme passa la main dans ses cheveux gris coupés en brosse ruisselants de condensation.

— J'ai donc interrogé vos anciens employeurs, vos professeurs de l'école de commerce et du lycée. Aucun n'a reconnu votre holo.

— Je n'étais pas une élève assez douée pour leur laisser un souvenir impérissable.

— Mais certains ont recouvré la mémoire lorsque je leur ai montré vos bulletins. C'est ce qu'ils ont prétendu, tout au moins. Je me suis ensuite intéressé à votre famille.

— Mes parents sont morts.

— C'est effectivement ce qu'indiquent leurs certificats de décès, mais je me suis malgré tout rendu à ce funérarium de Long Island. Si les employés ne se souvenaient de rien, ils avaient naturellement conservé des archives. Quant aux urnes, elles étaient toujours dans leurs niches.

— L'incinération est une pratique courante, que je sache.

Sparta étudiait l'eau du bassin. Ses souvenirs différaient de ses déclarations, mais peu. Il eût presque été exact de dire que ses parents avaient été incinérés, si ce qu'on lui avait raconté était exact.

— J'ai fait procéder à l'analyse chimique de leurs cendres, précisa le commandant. Il serait naturel que je vous prie de m'en excuser, mais je pense que vous comprendrez les raisons de mon acte.

— Je pourrais vous répondre que je les comprends, ou encore que vos agissements me donnent des nausées. (Mais moins que le fait d'avoir dû me procurer des cendres humaines authentiques, ajouta-t-elle mentalement.) Avez-vous mené personnellement cette enquête ?

— Absolument. Cela m'a fourni une excuse pour sortir de mon bureau pendant quelques heures.

— Êtes-vous disposé à me faire part de vos conclusions ?

— Vous contenteriez-vous d'une réponse négative ? (Le visage fripé de l'officier fut déformé par un rictus de prédateur.) Je précise que vous ne pourrez pas prendre connaissance du

compte rendu de mes recherches, pour la simple raison que je n'ai absolument rien rentré dans les fichiers. Tout se trouve là-dedans. (Il tapota son crâne.)

Ils restèrent silencieux un long moment, paraissant fascinés par les clapotis et les ondulations qui ridaient le bassin, les grognements et les éclaboussements des nageurs qui tentaient de réaliser des temps honorables dans les couloirs voisins.

— Avez-vous entendu parler du projet SPARTA ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Oui, effectivement. J'ai lu un certain nombre d'articles il y a quelques années, à l'époque où j'étais affectée aux services de renseignements.

— Que savez-vous à son sujet ?

— Eh bien, ce sont les initiales du Super Projet Autonome de Recherche et de Test d'Aptitudes, un programme éducatif censé développer les intelligences multiples : langues, maths, musique, etc. À Port Hespérus, j'ai d'ailleurs fait la connaissance d'une personne ayant servi de cobaye pour ces expériences...

— Blake Redfield.

— C'est exact.

— Un expert en livres anciens.

— Toujours exact.

— Et vous ne l'aviez jamais rencontré auparavant ? Sparta libéra sa respiration, ce qui eut pour effet de rider la surface du bassin sous ses narines.

— Je possède une mémoire excellente, commandant...

— Je dirais même extraordinaire.

— ...et lorsque je l'ai vu dans la station spatiale, j'ai immédiatement su que nos chemins s'étaient déjà croisés. Il y a deux ans de cela, il a tenté de m'aborder à un coin de rue, ici même, à Manhattan. Il m'a suivie sur deux pâtés de maisons, mais je suis parvenue à le semer.

— Qu'est devenu le projet SPARTA ?

— J'ai entendu dire qu'on y avait renoncé. Ses responsables ont péri dans un accident d'hélicoptère.

— Approximativement à l'époque où M. et Mme Troy sont morts dans un accident de voiture.

— Je ne perds pas mon temps à chercher un sens aux simples coïncidences. Pourquoi m'avez-vous fait descendre jusqu'ici, commandant ?

— Pour pouvoir constater de visu si vous étiez une femme véritable, ce qui semble d'ailleurs être le cas. (Il paraissait étudier ses orteils dont il était séparé par un mètre et demi d'eau.) Bon, voilà ce que j'attends de vous. Je veux que vous vous présentiez à la section médicale, pour y subir un examen. J'ai fait le nécessaire... et je précise que les résultats seront communiqués à moi seul. Ensuite, vous prendrez des vacances. Vous serez libre d'aller où bon vous semble. Je vous contacterai lorsque j'aurai besoin de vous.

— N'importe où ?

— Sur Terre, s'entend.

— Merci. Comme je présume que je devrai régler la note, je me contenterai d'une visite de Manhattan.

— Tous frais payés... dans la limite du raisonnable, naturellement. Conservez vos justificatifs.

— Je vais me payer du bon temps.

— Je pensais que vous souhaiteriez aller retrouver Blake Redfield à Londres.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Elle le fixait avec l'expression la plus innocente qu'elle pouvait arborer.

Des yeux saphir enchâssés dans un visage d'ébène buriné l'étudiaient.

— Parce que je crois que vous avez un faible pour ce garçon, tout simplement.

Il remonta ses genoux et colla ses pieds à la paroi. Il détendit ses jambes et se propulsa dans le bassin, pour s'éloigner dans un crawl australien inélégant mais rapide.

Elle le regarda disparaître au cœur de la brume. Qu'avait-il pu espérer découvrir en procédant à cette enquête personnelle et en lui posant toutes ces questions sur le projet SPARTA et sur Blake ?

Elle résiste à notre autorité.

Ce n'est qu'une enfant, William.

Il pouvait appartenir à leur organisation et l'avoir pour cela chargée de l'affaire du *Roi des Étoiles*. Tout laissait effectivement supposer qu'il s'agissait d'un coup monté. Mais pourquoi venir le lui révéler ? Et pour quelle raison lui imposait-il de subir un examen médical ? S'il connaissait sa véritable identité, il devait également être au courant de tout le reste.

Cet homme n'était donc pas l'un d'eux. Dans ce cas, il pouvait au contraire faire partie de leurs adversaires. La soupçonnait-il d'appartenir à cette organisation mystérieuse ? Suspectait-il Blake ? Peut-être n'était-il que curieux.

En dépit de ses efforts pour demeurer dans l'ombre, Sparta était une anomalie. Et quelles que soient les intentions de son supérieur, elle savait qu'il la ferait prendre en filature tout au long de sa permission.

*

Une demi-heure plus tard elle se présentait à la clinique du trente-cinquième étage de l'immeuble. Faute de savoir ce que souhaitait apprendre le commandant, elle ignorait ce qu'il lui faudrait tenter de dissimuler. Mais elle avait l'habitude des examens médicaux.

Les établissements hospitaliers étaient moins rébarbatifs qu'autrefois ; un peu plus civilisés, pourrait-on dire. Après s'être fait inscrire au guichet, le patient prenait un siège dans la salle d'attente et parcourait le dernier numéro du bulletin du *Smithsonian Institute* qu'il pouvait consulter sur la vidéoplaque encastrée dans le plateau de la table basse. Lorsqu'il entendait son nom, il allait ensuite consacrer une vingtaine de minutes à des déplacements d'une pièce à l'autre, sans devoir pour autant retirer ses vêtements et être perforé par des aiguilles, puis tout était terminé. Les médecins obtenaient ainsi des données pour lesquelles une semaine d'exams fastidieux et embarrassants auraient été nécessaires seulement un siècle plus tôt à la Faculté de médecine de Harvard.

Si l'on prélevait toujours divers fluides corporels à des fins d'analyse, il était désormais possible d'établir des diagnostics et

de prescrire des traitements sans faire appel à des machines impressionnantes, des drogues écoeurantes, des injections douloureuses et des incisions traumatisantes. Les progrès accomplis en matière de miniaturisation avaient permis de réduire à la taille d'un fauteuil de dentiste des appareils qui pesaient des tonnes à l'époque où on les avait inventés. On devait ce prodige à la mise au point des supraconducteurs efficaces à température ambiante et des aimants à forte densité de champ auxquels des super-micro-ordinateurs apportaient une précision inégalée.

Dans une pièce, deux passages successifs d'un scanner électromagnétique au-dessus du corps du patient suffisaient à révéler en détail sa structure anatomique et, par la même occasion, sa chimie interne. Ailleurs, une infirmière lui offrait un excellent cocktail qui se diffusait dans tout son sang en quelques secondes et rendait opaque aux rayons X l'ensemble du réseau délicat de son système circulatoire, y compris celui du cerveau. Dans une troisième pièce, il buvait un autre breuvage à base d'isotopes fixés à des enzymes qui, une fois à l'intérieur du corps, s'essaimaient pour souligner le système nerveux avant de mourir dans une explosion d'ondes. L'analyse sanguine était effectuée sans pomper une quantité de sang notable. Mais il fallait toujours uriner dans une éprouvette.

Les super-ordinateurs se mettaient aussitôt à l'ouvrage pour traiter ce flot de données, reconstituer des strates et des strates d'images, des colonnes de nombres, des courbes graphiques – autant de représentations des structures et des fonctions – et diagnostiquer d'éventuelles maladies.

S'il était impossible de tromper ces machines, se soustraire à certains de leurs examens était par contre réalisable. Sauf si le patient se plaint de douleurs arthritiques, ou signale d'autres problèmes spécifiques, il est rare que l'on prête attention aux extrémités de ses doigts. Sparta n'avait parlé de ses sondes digitales à personne et, si les praticiens découvraient malgré tout leur existence, elle aurait une explication toute prête à leur fournir, un récit que viendraient confirmer les fichiers d'une clinique de chirurgie esthétique. Compte tenu du fait qu'on ne risquait pas de perdre de telles extensions digitales au même

titre qu'une Idcarte de type classique, n'étaient-elles pas devenues à la mode dans certains milieux aisés ?

Plus important, Sparta possédait un contrôle de son métabolisme qui eût laissé ses examinateurs pantois. Elle savait par exemple rendre son corps allergique aux sondes chimiques les plus sensibles, empêchant ainsi leur utilisation. Quant au reste, il suffisait de deviner ce que les médecins espéraient découvrir et de le leur fournir, avec un écart par rapport à la norme juste suffisant pour les convaincre qu'ils ne perdaient pas leur temps sur un simple pantin.

Il eût en outre été superflu de dissimuler certaines de ses anomalies anatomiques. Si son œil droit s'apparentait à un macrozoom photographique, ce n'était pas en raison d'une intervention décelable sur sa structure mais de manipulations cellulaires du nerf optique et du cortex d'association visuelle. Son sens olfactif analytique, sa vision infrarouge et son ouïe syntonisable résultaient également d'un « recâblage » neural, et non d'altérations visibles. Quant à sa mémoire eidétique, elle était due à des modifications des transmetteurs neurochimiques de l'hippocampe, changements impossibles à déceler dans le cadre d'un examen de type classique.

Seules ses capacités à manipuler les nombres avaient nécessité une augmentation notable de la densité des tissus de son cerveau antérieur. Régulièrement, des médecins fascinés avaient cru que cette protubérance frontale, sur la droite du point où les Hindous et les Bouddhistes situent l'œil de l'âme, s'apparentait à une tumeur. Mais des tests répétés n'avaient révélé nulle altération apparente de ses sens, ou même de son comportement. En outre, on ne décelait aucun signe d'évolution en plusieurs années et s'il s'agissait effectivement d'une tumeur il eût été impossible de la qualifier de maligne.

Dans le domaine des choses visibles, les voiles de polymères tendus sous son diaphragme ne pouvaient être dissimulés, seulement expliqués. Telle était l'utilité de la fable de *l'accident* dont elle avait été victime à l'âge de seize ans. Cela lui permettait de parler des tissus de remplacement expérimentaux qu'un traumatisme abdominal avait rendus nécessaires, et elle pouvait montrer des cicatrices chirurgicales à l'appui de ses

dires. Dans son sternum, une agrafe d'acier assurait l'assemblage d'une cage thoracique autrefois broyée. Ses côtes et ses bras étaient quant à eux renforcés par des prothèses en céramique.

Et qui, après tout, eût pensé à lui demander si ces ajouts n'étaient pas en fait des batteries, un oscillateur et une antenne bipolaire ?

Sparta estimait que si ses explications étaient convaincantes, c'était parce que ceux qui avaient altéré son être avaient pris soin de dissimuler les traces de leurs interventions. Elle utilisait les justifications qu'ils avaient préparées, même si elle ne se rappelait pas les avoir apprises un jour.

Elle ressortit de la clinique trente minutes après son admission. Elle aurait pu prendre connaissance des résultats de cet examen une heure plus tard, si le commandant ne s'y était pas opposé. En l'occurrence, elle ne saurait si elle était parvenue une fois de plus à tromper son entourage que s'il décidait de l'informer des conclusions du rapport médical.

Elle prit une rame de métro d'un autre âge qui la déposa à deux pâtés de maisons du mini-appartement qu'elle partageait avec deux autres femmes. Elle ne les avait pas vues depuis deux mois, et auparavant ne les avait rencontrées que très rarement. Lorsqu'elle entra, les lieux étaient déserts. Elle regarda à peine autour d'elle avant de gagner sa chambre. Tout était aussi austère qu'à son départ ; pas la moindre plante, des murs nus, un lit fait au carré. Seules la fine pellicule de poussière recouvrant les plans horizontaux et une petite pile de lettres entassées sur le bureau dénotaient sa longue absence. Le courrier était constitué de publicités qui finirent toutes dans le vide-ordures.

Cinq minutes plus tard elle avait refait ses bagages et quitté l'appartement. Elle ignorait quand elle y reviendrait.

*

Sur le quai d'une station de métro, elle attendait, son sac de voyage à ses pieds, accablée par la chaleur étouffante ; elle songeait à Blake.

Elle souhaitait à la fois le revoir et l'éviter. Elle le trouvait sympathique et exaspérant. Peut-être en était-elle amoureuse.

Elle ne pouvait se supporter, lorsqu'elle était ainsi fébrile, quand son cerveau ne cessait de lui débiter des chapelets de pensées. Elle se sentait prise au piège. Elle souhaitait découvrir ce qu'étaient devenus ses parents, et son ami pouvait avoir appris certaines choses à leur sujet. Elle voulait se venger de tout ce qu'elle avait subi... mais était-ce la vérité ? Elle désirait avant tout ne pas mourir. Le simple fait d'avoir vécu pendant quelques mois à Port Hespérus avec un statut de simple flic avait-il été suffisant pour provoquer la dissolution de ses convictions ?

Le commandant avait peut-être vu juste. Elle avait besoin de repos.

La vieille rame de métro pénétra dans la station en grinçant. Sparta grimpa dans une voiture récemment repeinte en jaune et d'une propreté irréprochable dans laquelle ne se trouvaient que deux autres passagers, un garçon et une fille vêtus à la dernière mode. Ils revenaient probablement de suivre des cours à l'Université de New York, à en juger par les mémo-blocs noirs qui tressautaient sur leurs genoux.

À moins qu'ils n'aient été chargés de la prendre en filature.

Sparta s'assit loin d'eux, près des portes à l'autre extrémité du compartiment, puis elle serra sa veste autour de ses épaules et s'abandonna à de sombres réflexions. Le commandant venait de la prendre au piège. Elle n'avait d'autre choix que d'aller retrouver Blake, apprendre ce qu'il avait à lui dire, puis rester près de lui.

8

Sparta se trouvait au cœur de Londres et gravissait lentement les marches de l'étroit escalier malodorant qui menait à l'appartement de Blake Redfield. Après avoir décidé de quitter Manhattan, elle avait pris une foule de précautions pour se soustraire à toute filature, en veillant cependant à ce que ses actes ne puissent semer le moindre doute sur la pureté de ses intentions. Elle s'était abstenu de contacter Blake, que ce fût par auricom ou par téléphone. Elle avait organisé ce voyage le plus discrètement possible, modifié ses projets au tout dernier instant, et consacré deux journées à un trajet qu'elle aurait pu effectuer en un après-midi. Déjouer ses ruses serait un jeu d'enfant pour les hommes que le commandant avait dû lancer sur sa piste, mais elle n'osait rien tenter de plus original.

À la fin de l'été, Londres n'était guère plus agréable que Manhattan. Ce jour-là, l'humidité était telle qu'il venait de se mettre à pleuvoir. Sparta était trempée de la tête aux pieds quand elle frappa à la porte de l'appartement.

Pas de réponse. Elle tendit l'oreille, puis caressa le chambranle du bout des doigts. Sa paume s'attarda sur le clavier alphanumérique du verrou démodé, afin d'analyser ses champs magnétiques. Elle se laissa guider par son intuition et seuls quelques instants lui furent nécessaires pour reconstituer la longue combinaison. CH₃C₆H₂No₂3246. C'était si prévisible, cela ressemblait tellement à Blake, qu'elle jugea cette précaution ridicule. Avec les chiffres écrits sous forme de valences et l'ajout de quelques parenthèses et virgules, il s'agissait de la formule chimique du TNT.

Les doigts de Sparta dansèrent sur le clavier. Elle hésita un bref instant, avant de pousser la porte. Elle avait eu tort de porter un tel jugement sur Blake. Non, ce dernier n'était pas stupide et peut-être avait-il voulu adresser une mise en garde à

d'éventuels cambrioleurs, en leur préparant une confirmation détonante s'ils faisaient fi de son avertissement. Un peu de TNT, ou plus probablement de nitroglycérine, ce genre de chose. Elle se pencha vers la serrure et la renifla.

Elle ne releva aucune trace de produit chimique, excepté celle du lubrifiant. Rien n'indiquait que la porte eût été ouverte récemment. Dans le spectre des infrarouges, elle était plus fraîche que l'air ambiant.

Mais la dernière personne à avoir touché le bouton n'était pas Blake. L'odeur épicee caractéristique de son ami avait été couverte par celle d'une femme.

La propriétaire, peut-être ? Quoi qu'il en soit, elle ne se trouvait pas actuellement à l'intérieur. Ses empreintes étaient froides et Sparta estima qu'elles devaient remonter à plus d'une semaine. Quant à la fragrance qui s'échappait par le jour séparant le lourd battant du chambranle, elle était éventée et si faible que seule une personne possédant un odorat aussi développé que le sien aurait pu la noter. Elle prit malgré tout le temps de glisser ses mains dans ses poches pour y prendre une paire de gants en polymères, fins et transparents comme une seconde peau. Quelqu'un avait pénétré dans l'appartement depuis le départ de son occupant habituel, une femme qui risquait de revenir à tout instant, et Sparta n'avait pas l'intention de laisser la moindre trace de sa propre visite.

Elle poussa doucement le battant et recula pendant qu'il s'ouvrait. Il ne se produisit aucun feu d'artifice.

Elle regarda dans le salon. C'était la première fois qu'elle venait chez Blake et sa curiosité menaçait de lui faire oublier les règles de prudence les plus élémentaires. Mais elle perçut le courant qui suivait les fils glissés entre les lattes du parquet de chêne vernis, et elle nota dans les encoignures du plafond des détecteurs volumétriques dissimulés parmi les moulures.

Elle leva les bras, afin de déterminer la longueur d'onde du système, puis son ventre s'embrasa et trois décharges rapides désamorcèrent ces appareils. Laissant son sac dans le couloir, elle pénétra avec précaution dans la pièce.

Une baie à meneaux s'ouvrait sur sa gauche, ombragée par un grand orme dont la pluie ininterrompue faisait murmurer les

feuilles. La clarté verdâtre de la fin d'après-midi filtrait à travers les vitres striées par les gouttes ; on se serait cru dans un aquarium. Des bibliothèques dissimulaient les parois de la pièce. Les livres étaient rangés sur les étagères telles des briques verticales de dimensions irrégulières et leurs dos comptaient une palette de couleurs passées allant du brun-rouge au bleu ardoise. Elle répertoria des albums d'enregistrements sur puces, des ouvrages plus anciens ayant pour support des disques et des bandes magnétiques, ainsi qu'un nombre impressionnant de livres véritablement faits de papier, de tissu et de cuir. Si la plupart s'effritaient dans des pochettes de plastique transparent, d'autres semblaient presque neufs.

Là où les murs n'étaient pas dissimulés par les bibliothèques, ils étaient peints en crème et agrémentés de vieux manuscrits encadrés ainsi que de tableaux – des toiles européennes du début du XX^e siècle.

Sparta alla récupérer son sac et le posa à l'intérieur de l'appartement, avant de refermer sans bruit le battant derrière elle. Elle fit le tour des pièces silencieuses. Blake devait pratiquer des tarifs élevés, pour ses consultations, sans parler des revenus que lui procuraient des placements importants. Cela lui permettait d'assouvir sa passion de collectionneur ainsi que son goût pour les meubles chinois et les tapis d'Orient.

L'œil de Sparta effectua un mouvement de zoom sur les surfaces et les textures, afin de sonder les ombres nichées dans les anfractuosités. Son ouïe était accordée sur des fréquences inaudibles pour l'homme, au-delà du seuil de perception normal. Son nez humait l'air en quête d'indices chimiques. S'il existait des pièges, des émetteurs ou des récepteurs dissimulés dans la pièce, elle détecterait leur présence.

Son ami était absent depuis au moins deux semaines, plus longtemps peut-être. Rien n'indiquait que son départ eût été dû à des circonstances exceptionnelles. Mais de partout les traces laissées par l'inconnue étaient plus récentes. Elles remontaient à seulement quelques jours et n'étaient nulle part recouvertes par les empreintes de Blake.

Sparta regarda dans la chambre. Un lit fait, des draps propres, un placard plein de costumes, de chemises et de

chaussures : un vaste assortiment où des escarpins de cuir noir tenaient compagnie à des bottes lunaires rouges à tige haute. Elle avait sous les yeux la preuve que son ami était un dandy mais ne pouvait savoir s'il manquait quelque chose dans son imposante garde-robe. Elle nota que la femme avait fouillé dans ses affaires.

Rien ne semblait avoir disparu de la salle de bains : une brosse à dents électrique était posée à côté d'un rasoir chimiosonique, sous des étagères où se serraient des déodorants, des lotions après-rasage et bien d'autres produits de toilette. L'inconnue l'avait également visitée, après le départ du maître des lieux.

Si le réfrigérateur du coin cuisine contenait six packs de bière tchèque – le fait qu'il les eût mis au frais confirmait ses origines américaines – on n'y trouvait ni œufs, ni lait, ni légumes ou autres denrées périssables, seulement quelques fromages secs et un pot de moutarde. La plaque de cuisson était sans tache, nulle assiette sale n'avait été oubliée dans l'évier et le vide-ordures recycleur était au repos depuis longtemps. Soit Blake avait méticuleusement préparé son départ, soit quelqu'un s'était chargé de venir faire son ménage.

Le débarras – une pièce vraiment minuscule – avait reçu un statut d'atelier. L'unique fenêtre donnait sur une succession d'arrière-cours ceintes par des murs de briques. Des rangées de bouteilles contenant des produits chimiques soigneusement identifiés par des étiquettes s'alignaient contre le mur, au-dessus d'une table sur laquelle régnait en revanche un véritable chaos. Des chutes de circuits imprimés et des taches de soudure et de nombreux composés azotés couvraient le plan de travail en fibre de carbone. Tout cela était froid.

Les canalisations du système de plomberie qui reliait cet appartement au reste de l'immeuble étaient visibles dans un angle de l'atelier, à côté d'un petit évier. Mais Blake n'utilisait pas cette pièce en tant que buanderie. Le filtre sphérique emboîté à l'extrémité du bec du robinet contenait un ordinateur, un chef-d'œuvre de miniaturisation. Le fonctionnement de cet appareil était basé sur la complexification et la décomplexification d'enzymes artificiels et lorsqu'il travaillait

au maximum de ses capacités son échauffement était tel qu'un courant d'eau fraîche continu était indispensable pour assurer le refroidissement de ses composants.

L'inconnue avait ouvert le robinet et pianoté sur le clavier posé sur la table de travail de Blake. Sparta se demanda si elle était parvenue à accéder aux mémoires de la minuscule machine.

Elle fit couler l'eau puis retira son gant droit et inséra ses sondes digitales dans les ports d'extension situés sur la face arrière du clavier. Elle fit sauter des verrouillages pourtant efficaces et le contenu de l'appareil fut transféré dans son esprit, plus rapidement que l'eau du robinet ne se déversait dans l'évier.

Une sécurité déclenchée et plusieurs autres en attente lui apprirent que personne n'avait réussi avant elle à forcer ces protections.

Le moniteur devint luminescent. Un simple observateur n'aurait vu qu'une femme fixant comme hypnotisée un fouillis de signes alphanumériques et de graphiques brouillés sans signification défilant sur un écran, mais Sparta ne voyait rien de tout cela. Les données s'inscrivaient directement dans ses neurones.

La capacité du petit ordinateur était telle que plusieurs secondes lui furent nécessaires pour lire le menu des logiciels et fichiers. Elle trouva des programmes d'analyse chimique qui se rapportaient pour certains à des produits explosifs, corrosifs et incendiaires, à des gaz empoisonnés et autres sujets de chimie amusants. D'autres permettaient l'analyse des papiers et des encres. Elle trouva des logiciels extrêmement puissants servant à représenter les interactions des ondes de choc et dont la complexité démontrait que l'intérêt porté par Blake aux explosifs en tout genre ne pouvait être assimilé à un simple passe-temps.

Quant aux fichiers, les plus importants contenaient des bibliographies. Sparta n'eût pas été surprise d'apprendre que la totalité des éditions de tous les livres écrits en anglais au cours des trois derniers siècles y étaient répertoriées.

Cependant, le nom donné à un microfichier attira son attention. Il s'appelait LIS-MOI.

Sparta sourit. Blake la connaissait comme personne. Il savait entre autres qu'elle pouvait forcer les sécurités de n'importe quel ordinateur avec une facilité déconcertante, bien qu'il ignorât par quel procédé et qu'elle n'eût pas la moindre intention de lui révéler ses méthodes. Elle eut la certitude que cette invitation lui était adressée :

Le fichier LIS-MOI s'avéra cependant illisible. S'il n'était pas inaccessible, il ne contenait qu'une suite de nombres sans signification apparente : 3114, 3137, 3222, 3325, 3447, 3519... Cent huit au total, comprenant entre trois et six chiffres. Aucun n'était répété. Les premiers commençaient par un 3, les suivants par un 4, etc., en progression croissante. Les derniers groupes débutaient par 10.

Sparta sourit. Elle venait d'identifier la nature de cette liste, qu'elle copia aussitôt dans sa mémoire.

Blake venait donc de débuter leur partie de cache-cache. Elle renfila son gant, arrêta l'ordinateur, et laissa l'atelier exactement tel qu'elle l'avait trouvé. Elle regagna silencieusement la pièce principale, se déplaçant comme une ombre, la bouche incurvée par un rictus de félin.

À l'extérieur, la pluie martelait toujours les feuilles de l'orme et la nuance verdâtre de la clarté du jour ne cessait de s'accentuer.

En se penchant vers les livres posés sur les étagères, elle pouvait inhaller l'odeur des mains les ayant touchés, les acides aminés et autres substances chimiques propres à chaque individu au même titre que ses empreintes digitales. Les enveloppes de plastique qui les protégeaient n'avaient été manipulées que par Blake... et, pour certaines, par la mystérieuse inconnue.

Cette femme n'avait cependant examiné que quelques ouvrages, les sortant apparemment au hasard des étagères, ici et là. Contrairement à Sparta, elle semblait ignorer ce qu'il convenait de chercher.

Sparta disposait par contre d'un certain nombre d'indices. Blake avait laissé un message dans un livre qu'elle seule

pourrait reconnaître. Quant à la liste de nombres trouvée dans le fichier LIS-MOI, il s’agissait d’une clé.

Ils devaient à un livre de s’être rendus à Port Hespérus et d’avoir pu s’y retrouver, un exemplaire très rare de la première édition tirée à compte d’auteur des *Sept Piliers de la sagesse* de T. E. Lawrence. Si nulle réédition de cet ouvrage ne figurait sur les étagères de la pièce, ils avaient eu par le passé bien d’autres lectures communes, lorsqu’ils étaient encore des enfants et servaient de cobayes dans le cadre du projet SPARTA. Parmi les romans, Mémoires, journaux de voyages, essais et recueils épistolaires du XIX^e et du XX^e siècle, se trouvait une anomalie, un ouvrage qui ne pouvait attirer l’attention que d’une personne connaissant bien la collection de Blake... ou ayant participé à certaines expériences.

Elle le prit et l’étudia. L’œil reproduit sur la jaquette lui retourna son regard. Plus d’un siècle s’était écoulé depuis sa publication et le rouge vif de la couverture avait viré au rose délavé, mais les caractères du titre étaient toujours bien lisibles à travers la pellicule de plastique : *Dispositions d’esprit. La théorie des Intelligences Multiples* par Howard Gardner. Ce psychologue talentueux y exposait ce qu’il appelait « une nouvelle théorie des compétences intellectuelles », et cet ouvrage avait fortement influencé les parents de Sparta, lorsqu’ils avaient conçu leur projet.

Elle sortit le livre de son enveloppe protectrice puis étudia sa couverture pendant un bref instant avant de l’ouvrir avec précaution. La dédicace la fit sourire. « À Ellen ». Il s’agissait cependant d’une autre Ellen, d’une femme ayant vécu en un siècle différent... un personnage bien réel, contrairement à l’Ellen Troy fictive. Cette dernière était malgré tout certaine d’une chose : Blake avait espéré qu’elle considérerait que cette dédicace lui était personnellement adressée.

Oui, elle était prête, à présent... sa disposition d’esprit était la bonne.

Elle se reporta au premier chapitre : « Le principe des Intelligences Multiples. » Il débutait ainsi : « Une jeune fille demeure pendant une heure en compagnie d’un examinateur... » Sparta connaissait bien ce passage, la courte

parabole d'une adolescente dont les divers talents se trouvaient quantifiés par un pourcentage : le Q.I. Le but de l'ouvrage de Gardner et du programme élaboré par ses parents était de briser le joug du quotient intellectuel.

La première page de ce chapitre portait le numéro 3 et le quatorzième caractère de la première ligne était un P. C'était cette lettre que désignait le premier nombre du fichier LIS-MOI, le 3114 qui indiquait la troisième page, la première ligne et la quatorzième lettre. Le groupe suivant, le 3137, lui indiquait le trente-septième caractère de la même ligne : un I.

On trouvait ensuite le 3222, qui pouvait être interprété en tant que page 3, ligne 2, lettre 22 ; mais également comme page 3, ligne 22, lettre 2 ; ou encore page 32, ligne 2, lettre 2. La progression régulière des chiffres du début semblait cependant indiquer que Blake avait opté pour la méthode la plus simple et suivi un mode sériel. Il en découlait que le premier chiffre désignait la page, dans les derniers groupes excepté ; le suivant, ou les deux suivants, indiquaient la ligne dans cette page ; et le dernier, ou les deux derniers, la position occupée par la lettre dans la ligne.

Si une telle méthode réduisait notablement les risques d'erreur, il était indéniable que même un cryptographe amateur eût immédiatement reconnu la nature de cette longue succession de nombres. Si le message ainsi cryptographié avait été écrit en clair, il n'eût même pas été indispensable de disposer du livre qui en était la clé pour déchiffrer la majeure partie de son contenu.

Mais Blake avait également codé son texte. Lorsque Sparta eut tourné les dix premières pages et trouvé la lettre désignée par le dernier nombre, 102.749, l'ensemble du cryptogramme de 108 lettres était le suivant :

*pifkcqfecrrtgaagfzstqmybpbfkadkxompnqoditdutskebrrba
nqthnkehnkeitatbqkdekefdhouekybtalqoaguffbtœatomhqzef.*

Elle n'en fut pas surprise. En fait, elle s'y était attendue. Dans son invitation à participer à une partie de cache-cache, Blake lui enjoignait d'agir avec « fair-play ». Or, l'inversion des

deux mots donnait « play fair » et le code Playfair était un des plus célèbres de l'histoire.

Même après avoir reconnu le système employé, un cryptographe aurait d'extrêmes difficultés à déchiffrer un tel texte sans disposer du mot clé. Sparta pensait le connaître. Dans le contexte de cette partie de cache-cache, la motivation de tous les actes de Blake était leur participation commune au programme SPARTA.

À partir de ce mot, elle reconstitua mentalement un carré alphabétique de Playfair².

S	P	A	R	T	
B	C	D	E	F	
G	H	I	J	K	L
M	N	O	Q	U	
V	W	X	Y	Z	

Elle divisa ensuite la chaîne de lettres par paires et procéda rapidement à leur transformation. Les deux premiers caractères étaient *pi*. Au point d'intersection entre la ligne du carré contenant le P et la colonne du I se trouvait un A. Au point d'intersection entre la ligne du I et la colonne du P se trouvait un H. Le message que lui adressait Blake débutait donc par AH.

Lorsque les deux lettres d'une paire occupaient la même ligne du carré, elles devaient être remplacées par celles se trouvant sur leur gauche. Lorsque les deux lettres d'une paire occupaient la même colonne du carré, elles devaient être remplacées par celles se trouvant au-dessus. Sparta reconstitua rapidement le message : AH EL EN ED EP AR IS SI TU TR OU VE SE EC IR EJ OI NS MO IA LA FO RT ER ES SE PO UR CH ER CH ER LA PR EM IE RE DE CI NQ RE VE LA TI ON SI LT EF AU DR AU NG UY DE.

Le texte reconstitué était le suivant : À HÉLÈNE DE PARIS
SI TU TROUVES CECI REJOINS-MOI À LA FORTERESSE

² Le système cryptographique de Playfair est expliqué en détail dans l'appendice.

POUR CHERCHER LA PREMIERE DE CINQ RÉVÉLATIONS IL TE FAUDRA UN GUYDE.

Elle éclata de rire. Cette partie de cache-cache s'annonçait passionnante, et cette fois les indices étaient un peu moins évidents. Elle glissa les *Dispositions d'esprit* dans l'enveloppe protectrice et remit le livre sur l'étagère. Puis elle s'assit en chien de fusil dans un fauteuil de cuir rouge massif et regarda par la fenêtre la pluie qui tombait, les feuilles en perpétuel mouvement, et les ombres qui formaient des mares dans les branches de l'orme, tout en réfléchissant à l'énigme.

À HÉLÈNE DE PARIS. Pourquoi Hélène, plutôt qu'Ellen ? Parce que Hélène de Troie venait de Sparte... et qu'elle avait Paris pour amant ?

Et quelle était cette FORTERESSE où il lui demandait d'aller le rejoindre ? Certainement pas celle de Troie, la colline du village d'Hissarlik sur la berge asiatique des Dardanelles. Deux siècles après qu'Heinrich Schliemann eut mis au jour ces ruines et les eut laissées exposées aux agressions des éléments, les tours d'Ilion n'étaient plus que des tas de boue informes. En cela, elles partageaient le triste destin de la plupart des sites de l'Antiquité que les archéologues avaient déterrés au XIX^e et au XX^e siècle.

Le mythe de Troie était sans rapport avec le sujet. Son ami ne se prenait pas pour Paris mais devait se trouver à Paris.

La Bastille ayant été rasée, sans doute se référait-il à l'ancienne forteresse dont la construction avait débuté au XII^e siècle à l'emplacement actuel du Louvre. Blake l'attendait donc dans ce musée, POUR CHERCHER LA PREMIÈRE DE CINQ RÉVÉLATIONS. Si elle avait naturellement entendu parler de gens en quête d'une révélation, d'une illumination, ou d'autre chose de ce genre, il lui semblait étrange d'en chercher cinq. Et surtout dans un ordre donné.

Son regard se posa sur les vieilles bibles posées sur une étagère du bas de la bibliothèque. Un instant plus tard elle s'était levée du fauteuil et avait ouvert un des lourds volumes. Elle tourna ses pages jusqu'à l'Apocalypse de saint Jean, chapitre cinq, premier verset. Dans cette traduction, le texte était le suivant : « Puis je vis dans la main de Celui qui était

assis sur le trône un livre écrit en dedans et en dehors, et scellé de sept sceaux. » Un renvoi en bas de page expliquait qu'il s'agissait en fait de « sept feuilles de papyrus enroulées autour d'un bâton et sur lesquelles se trouvaient écrits les décrets divins ». Doutant que Blake pût souhaiter découvrir quelles étaient les volontés de Dieu, elle estima qu'il devait se référer à l'un des papyrus de l'importante collection d'antiquités égyptiennes du Louvre.

Mais s'il se trouvait à Paris et effectuait des recherches dans ce musée, pourquoi aurait-elle besoin d'un GUYDE pour le trouver ? En outre, pour quelle raison avait-il orthographié ce mot avec un Y ?

En procédant à la substitution des lettres, en comptant fastidieusement des petits caractères dans un gros livre, en couchant tous ces chiffres par écrit, Blake avait pu commettre une erreur. Mais dans le cas présent le système de Playfair éliminait l'hypothèse d'une inversion accidentelle. Dans le carré alphabétique ayant SPARTA pour mot clé, le Y et le I n'occupaient ni la même rangée ni la même colonne. En outre, l'une se trouvait au-dessus et l'autre au-dessous de l'élément complétant la paire dans le texte original, la lettre U. Il ne pouvait donc s'agir d'une inversion des règles de substitution, ce qui eût changé UI en *lo* et non en *qz*.

Il en découlait que Blake avait voulu jouer au pseudo-médiéviste ou qu'il souhaitait lui fournir un indice supplémentaire. Consciente qu'elle ne pourrait mettre en place le dernier élément de ce puzzle en restant assise et en se prélassant dans ce fauteuil, elle se leva et consacra trois minutes à s'assurer que tout ce qui se trouvait dans l'appartement occupait toujours le même emplacement qu'à son arrivée. Puis elle récupéra son sac, rebrancha les systèmes d'alarme, et sortit pour aller prendre le prochain magnéplane à destination de Paris.

Elle ignorait cependant qu'elle y arriverait une semaine trop tard.

*

Sept jours plus tôt, Blake avait passé la nuit dans un placard...

La clarté grisâtre de l'aube filtrait sous la porte du réduit. Des bruits de pas et un juron inintelligible lui parvinrent à travers le fin panneau de bois. Il bâilla et secoua la tête. Il s'était réveillé deux heures plus tôt après avoir sommeillé par intermittence, coincé entre des balais. Il avait faim, sommeil, et besoin de se dégourdir les membres. Un espresso, noir et bien serré, eût été le bienvenu. Il se sentait également tendu. Il avait un peu espéré qu'Ellen viendrait le rejoindre et l'aiderait à se tirer du guêpier dans lequel il s'était fourré, mais ses espoirs avaient été déçus et il lui faudrait se débrouiller seul.

Il ouvrit la porte et sortit prudemment du placard, un bidon de décapant dans une main et une poignée de chiffons et de pinceaux dans l'autre. Sa longue blouse bleue était maculée de taches de peinture. La tête baissée, il se mêla aux autres peintres et charpentiers qui descendaient vers le sous-sol.

Comme tous les lundis matin, le Louvre était fermé aux visiteurs mais pas aux chercheurs, ni aux membres du personnel ni aux employés des services d'entretien.

— Bonjour, Guy, lui dit quelqu'un.

— 'Jour, marmonna-t-il.

Il ne regarda pas l'homme. Sans doute s'agissait-il du contremaître avec qui tout avait été « arrangé », l'individu ayant été soudoyé – soumis à un chantage ou encore menacé – afin qu'il omît de remarquer que son équipe était plus importante que de coutume.

Ils descendirent un large escalier de grès. Blake était précédé par cinq hommes et femmes vêtus comme lui de blouses bleues. Un gardien les suivait, un personnage aux cheveux grisonnants et à l'uniforme noir d'un autre âge lustré par l'usure. Ils s'engagèrent dans une salle souterraine dont les parois renvoyaient l'écho de leurs pas, et trois d'entre eux continuèrent vers des entrepôts où des piles de tableaux se couvraient de poussière. Blake et les autres entrèrent dans une longue pièce au plafond bas qu'éclairaient d'anciennes ampoules à incandescence diffusant une clarté jaunâtre. Des rangées de gros classeurs se dressaient au centre de la pièce et des

lithographies délavées de ruines égyptiennes décoraient les murs défraîchis.

Après quelques minutes de marmonnements et d'inaction, les ouvriers se mirent finalement à l'ouvrage. Ils étaient chargés de décapier trois siècles de vernis sur les huissseries. Blake laissa ses compagnons s'éloigner vers les recoins obscurs de la salle des archives. Le contremaître feignit de ne rien remarquer.

Blake consacra une heure à s'isoler progressivement des autres. Nul ne semblait accorder la moindre importance à ce travail, dont l'utilité ne paraissait guère évidente. Le gouvernement avait accordé une autorisation, des bureaucrates venaient de débloquer des fonds, et les subventions s'étaient déversées même dans les cryptes les plus profondes du Louvre.

Les autres avaient atteint l'extrême de la salle, et Blake s'accroupit derrière des rangées de meubles en chêne massif qui le dissimulaient aux regards. Il releva les yeux pour observer le garde qui se trouvait désormais très loin de lui. L'homme semblait mourir d'ennui et ne lui accordait aucune attention.

Blake suivit une allée en rampant entre les classeurs. Il trouva le tiroir désigné par Lequeu – le deuxième à partir du haut – et le tira. Là, sur un lit de coton et sans autre protection que des cartons devenus friables, se trouvaient une douzaine de papyrus. En agissant le plus rapidement et le plus discrètement possible, il déroula chacun d'eux afin de déterminer s'ils correspondaient à la reproduction gravée dans sa mémoire.

Ce n'était pas le cas. Il referma le tiroir et essaya le suivant. Il fit de même dans tout le meuble, sans plus de succès.

Blake lança avec nervosité un regard aux autres ouvriers. Leur indifférence à son égard était toujours aussi grande. Il se baissa à nouveau et se demanda s'il devait tenter sa chance sur sa droite ou sa gauche. Lequeu avait-il pu se tromper sur toute la ligne ? Il avait l'impression d'avoir composé un faux numéro de téléphone... Un seul chiffre devait être inexact, mais lequel ?

Sans raison valable, il jeta son dévolu sur le meuble situé sur sa gauche et ouvrit le deuxième tiroir. Épinglé au coton, à côté du troisième parchemin, se trouvait un carré de carton jauni portant une inscription en partie effacée qui identifiait sa

provenance : « *Près d'Héliopolis, 1799* ». Ses espoirs furent ravivés.

En 1801, après un blocus de trois ans, l'armée anglaise avait débarqué des troupes sur les côtes égyptiennes et obtenu la reddition des forces françaises. Bonaparte avait entre-temps regagné la France, abandonnant dans les ruines de la vallée du Nil son rêve d'un nouvel empire égyptien placé sous l'étendard de la Révolution. Il avait également laissé derrière lui le magnifique Institut d'Égypte, ses savants et ses artistes, et une admirable collection d'antiquités réunies durant trois années de fouilles intensives. Selon les termes de cet accord les Anglais s'approprièrent le tout, y compris le joyau de la couronne, la Pierre de Rosette non encore déchiffrée.

Les Français tentèrent de la conserver en avançant qu'il s'agissait de la propriété personnelle du successeur de Kléber à la tête de l'armée d'Égypte, le général Menou, mais leurs adversaires ne s'en laissèrent pas conter. La Pierre de Rosette et le reste du butin furent expédiés au British Museum, où elle est toujours exposée en tant que « glorieux trophée des armées britanniques ».

Magnanimes, les vainqueurs autorisèrent cependant les Français à conserver quelques fragments de pierres sculptées et peintes, ainsi qu'un monceau de vieux papyrus en piteux état. Ces trésors méprisés quittèrent eux aussi leur terre d'origine, certains pour être exhibés dans cet écrin qu'était le Louvre, d'autres pour finir dans des tiroirs où ils ne recevraient que la visite de quelques chercheurs tenaces et des termites.

Blake déroula avec soin le rouleau de papyrus fragile et sut immédiatement qu'il venait de trouver ce qu'il cherchait. Rien, dans ce document, ne pouvait attirer sur lui une attention particulière. On y voyait des dessins géométriques, mais ce n'était pas un traité de géométrie. On y trouvait des références à Rê, le dieu-Soleil, mais ce n'était pas non plus un texte religieux. Il y avait des fragments de récits de voyages, mais ce n'était pas un manuel de géographie. Le peu qui subsistait de ce papyrus incomplet faisait de lui une énigme.

Seul un membre de la secte des prophètes était à même d'identifier sa nature. Blake n'était ni un mathématicien ni un

astronome, mais ses intelligences visuelle et spatiale avaient été développées dans le cadre du projet SPARTA. En outre, il avait, sur les conseils de Catherine, consacré des heures à étudier des cartes du ciel et déduit que la pyramide dont les plans se trouvaient esquissés dans ce parchemin eût, si elle avait été construite à l'époque de ce papyrus, désigné une constellation de l'hémisphère sud située juste au-dessus de l'horizon, une région du ciel uniquement visible à la fin de l'été.

Il sortit le vieux document de son lit de coton, ouvrit sa blouse, souleva son fin pull-over, et glissa le document dans le sac de toile suspendu tel un holster sous son aisselle gauche. Il reboutonna le vêtement, repoussa le tiroir, et regagna discrètement son poste de travail.

À dix heures, les peintres firent une pause. Blake se dirigea vers les toilettes situées à l'autre extrémité de la crypte. Leur porte était visible depuis la salle des papyrus, mais le garde ne lui prêtait toujours pas attention. Blake passa posément devant cette porte, obliqua, et entreprit de gravir sans hâte l'escalier.

Il laissa derrière lui le placard dans lequel il était resté toute la nuit, monta une autre volée de marches, traversa des salles aux parquets grinçants, passa devant des sphinx assoupis, des sarcophages de pierre, des statuettes de scribes semblables à celui dont le pinceau avait dessiné le papyrus glissé contre son flanc.

Il pénétra dans les galeries aux hautes fenêtres et jeta un regard par-dessus son épaule, en direction du grand escalier et de Nikê, la déesse ailée qui s'élançait du moulage en fibre de verre de la proue d'une trirème restée à Samothrace.

La grille de fer noir des portes s'ornait du « N » impérial entrelacé de lauriers, placé là quand Bonaparte s'était embourgeoisé pour devenir Napoléon. Un garde moustachu, qui aurait pu être le frère de celui de faction dans le sous-sol, parlait dans son communicateur : des histoires de famille.

— Vous pourriez m'ouvrir ? Je dois aller chercher quelque chose dans mon Électromob.

L'homme l'étudia sans dissimuler son irritation puis reprit sa conversation tout en déverrouillant la grille. Les portes principales étaient déjà ouvertes sur ce matin humide. Après les

avoir franchies, Blake s'arrêta et se retourna pour regarder le garde, perplexe. Il n'avait pas imaginé que ce serait aussi facile. Il ne lui restait qu'à s'éloigner tranquillement : personne ne saurait jamais qu'un vol venait d'être perpétré !

Ce qui eût fait l'affaire de Lequeu et des autres Athanasiens, mais pas la sienne. Il resta un instant immobile, puis cria au gardien toujours plongé dans sa conversation :

— Eh, connard !

L'homme se leva brusquement, furieux. Blake lui laissa le temps de l'examiner avant d'utiliser le pistolet miniature sanglé à son poignet droit et de tirer dans son cou un dard qui contenait un soporifique puissant.

Puis il s'empressa de s'éloigner en direction des larges allées ombragées des Tuileries. Dans un recoin, hors de vue, il enleva sa blouse et la jeta dans une poubelle.

Il prit ensuite son temps pour traverser la Seine et fit de longs détours dans Saint-Germain-des-Prés avant de gagner la rue Bonaparte et de gravir les marches qui menaient aux locaux de la maison d'édition. Il frappa deux fois à la porte, des coups secs.

— Entrez.

Blake tourna la poignée et pénétra dans la pièce. Lequeu était assis derrière son bureau, toujours aussi élégant, polo bleu ciel et pantalon de toile. Il paraissait songeur, cependant. Ses yeux restaient rivés sur quelque chose qui se trouvait au-delà de la fenêtre.

— Je l'ai, annonça Blake.

— Magnifique, commenta Lequeu avec indifférence.

Blake souleva son pull taché de sueur et sortit avec précaution le papyrus de son étui. Lequeu resta assis et Blake s'avança pour poser le manuscrit sur le bureau, le plus cérémonieusement possible.

L'éditeur l'étudia un instant puis pressa la touche du communicateur.

— Catherine, pourriez-vous venir, s'il vous plaît ? (Il releva les yeux sur le jeune homme.) Ah ! Pendant que j'y pense... il serait préférable que je récupère le lance-dards.

Blake défit la sangle qui assujettissait l'arme à son poignet et la posa sur le meuble. Lequeu la ramassa et la manipula distraitemment, pendant que la femme entrait. Elle gagna directement le bureau. Blake s'écarta d'un pas, pour l'observer.

Alors qu'elle se penchait vers le papyrus, sa silhouette se découpa sur la clarté diffuse qui pénétrait par les hautes fenêtres. Avec des gestes vifs et précis, elle déroula les premiers centimètres du manuscrit avant de relever le regard sur Lequeu.

— Pouvez-vous le lire ?

Il traduisit :

— « *C'est un souhait de Pharaon que son scribe transcrive la conversation des messagers divins voilés... pour l'honorer. Au matin, quand la chaleur de Ré stimulait nos cœurs à la raison, les messagers divins... de la demeure de Ré... la gracieuse invitation de Pharaon approchèrent de sa divine personne, apportant en présent des métaux divins, de belles pièces de toile, des huiles et des vins dans de grandes jarres de verre à la transparence aussi limpide que celle, de l'eau claire et à la dureté du basalte... »* Le passage suivant est très abîmé. « *...à la gracieuse invitation de Pharaon... au-delà des piliers du ciel. Et ils indiquèrent, en mettant à contribution la science des topographes... chemin tracé entre les étoiles qu'ils avaient suivi... afin d'honorer Pharaon... », et ainsi de suite.* Il s'agit bien de l'original. Prenez-le, et laissez-nous.

Sans faire de commentaire, Catherine enroula le papyrus et quitta rapidement la pièce. Blake sentit l'inquiétude le gagner.

— Que... commença-t-il.

Mais Lequeu l'interrompit :

— J'étais certain de ne pas avoir commis d'erreur en plaçant en vous ma confiance, dit-il en regardant son interlocuteur droit dans les yeux pour la première fois depuis son arrivée. Mais une personne qui possède vos nombreux talents et vos connaissances n'aurait pu échouer, n'est-ce pas, monsieur Redfield ?

Quelqu'un avait pénétré dans le bureau, lorsque Catherine en était sortie. Blake se tourna. Pierre, naturellement, imposant et impassible. Il aurait pu tenter diverses manœuvres pour

retarder l'inévitable, mais il préféra garder ses forces dans l'éventualité où une occasion plus propice se présenterait.

— Il serait grand temps que nous ayons une explication, ne pensez-vous pas ? ajouta Lequeu.

Blake se retourna pour lui adresser un large sourire.

— Certainement.

Ils empruntèrent l'ascenseur. Pierre le tenait par le bras et l'éditeur gardait prudemment ses distances.

Le sous-sol était désert. « Hôtes » et membres du personnel avaient reçu l'ordre de se trouver des occupations pour la journée.

Pierre guida le prisonnier jusqu'à son ancien box et le poussa brutalement à l'intérieur. La porte claqua derrière lui.

Blake connaissait bien ces lieux. Il avait eu le temps de les étudier à loisir, pendant la période où il y avait vécu. Mais il n'imaginait pas alors qu'il y reviendrait un jour. Et cette fois, il savait qu'il ne pourrait en sortir que si les Athanasiens le voulaient bien...

TROISIÈME PARTIE

LE PROBLÈME DES TROIS CORPS

9

Aux neuf dixièmes du trajet qui séparait la Terre de la Lune, dans la station de transit L-1, un ingénieur répondant au nom de Clifford Leyland s'apprêtait à effectuer l'ultime étape de son voyage. Cet homme arrivait de la colonie spatiale L-5 et il ne lui restait qu'une dernière formalité à accomplir avant d'embarquer à bord de la capsule qui le conduirait jusqu'à la Base Farside, sur la Lune.

À l'entrée de la cale d'appontage de la station se trouvait une petite cabine, qui ne pouvait recevoir qu'une personne à la fois. Tous les voyageurs en transit devaient y pénétrer, retirer leurs vêtements, et laisser des capteurs les renifler, des palpeurs les tâter, et des caméras les photographier sur toutes les coutures et dans divers spectres de radiations. Au cours de ces formalités ils n'avaient qu'un rôle passif, on leur demandait seulement de souffler dans l'embout d'un spectrophotomètre. Exception faite du temps nécessaire pour se dévêter, l'ensemble de ces opérations durait approximativement cinq secondes et les individus n'ayant rien à se reprocher se voyaient alors autorisés à enfiler leur combinaison spatiale.

Si le trafic des stupéfiants posait un problème, sur L-1, cela relevait moins du domaine de la santé que du domaine administratif. Quatre-vingts pour cent des gens en provenance ou à destination de la Lune passaient par cette station. Il en allait de même pour le fret. Or l'usage des drogues était très répandu dans les bases lunaires, les plus grands consommateurs étant les mineurs et les radioastronomes de la Base Farside. Leur profond ennui pouvait expliquer ce phénomène. Ainsi que l'avait autrefois déclaré un Britannique – et ce qui était vrai pour les mines de charbon anglaises l'était également pour les mines de glace lunaires –, ennuyeux était le seul terme qui

venait à l'esprit lorsqu'on tentait de qualifier les conversations qui s'échangeaient au fond des puits.

Le numéro Un du Top 50 sélénien des drogues se voyait constamment détrôné, car des chimistes indépendants s'évertuaient à mettre au point des produits toujours plus efficaces pour engendrer une euphorie artificielle. Ceux de la colonie spatiale L-5 avaient pris une avance considérable dans le domaine de l'invention et de la fabrication de telles substances chimiques. Il y avait à cela deux raisons : une forte demande locale et l'existence d'un seul goulot d'étranglement entre L-5 et la Lune : L-1, par où tout ce qui circulait à proximité de la Terre devait transiter au moins à deux reprises.

Quant aux autorités de Farside et de Cayley, les bases lunaires les plus importantes, on les disait peu empressées à freiner ce trafic. On avançait, officieusement, que certaines de ces substances illégales augmentaient la productivité du personnel, à court terme tout au moins, et stimulaient indéniablement l'économie locale. En outre, à qui portaient-elles véritablement atteinte ? Telles étaient les raisons pour lesquelles faire respecter la loi incombaît au service de sécurité de L-1.

Or ce service se composait d'un seul membre, un certain Brick. Cet homme était considéré comme un mauvais coucheur, et le fait d'avoir passé une très mauvaise nuit accentuait fortement cette tendance.

— Passez, grommela-t-il à Cliff.

Sur ces mots, il lui fit signe de franchir le poste de contrôle, sans même jeter un coup d'œil sur les écrans de ses appareils. Ce voyageur s'était rendu sur L-5 à de nombreuses reprises, au cours des derniers mois, et il n'avait jamais rien eu à se reprocher.

Dans la cale d'appontage, avec ses vêtements sur le bras, Cliff rencontra l'autre passager qui partagerait la capsule jusqu'à Farside. La personne en question était une astronome russe qui revenait de quelques jours de congé passés en Transcaucasie.

— Cliff ? demanda-t-elle. Katrina. Ravie de vous connaître... Mais veuillez m'excuser un instant.

La femme avait franchi la cabine d'inspection juste avant lui et était toujours occupée à enfiler sa combinaison spatiale. Elle ne prit pas la peine de se détourner, pendant que Cliff se hâtait de se rendre plus décent. Ce fut sans se presser qu'elle remonta sur sa peau nue la fermeture de son scaphandre, avant de sourire et de lui présenter sa paume.

Il serra la main tendue. Pendant quelques instants ils restèrent ainsi, flottant en apesanteur, puis Cliff se racla la gorge et parvint à murmurer :

— Enchanté. Naturellement.

Peu d'hommes seraient restés insensibles à la beauté de Katrina Balakian – une blonde élancée toute en jambes dont les yeux gris magnifiques pétillaient de malice – mais elle le rendait nerveux. Non seulement elle était plus grande que lui mais, sans doute parce qu'il était séparé de son épouse depuis de nombreux mois, la vision de sa peau hâlée et les regards qu'elle lui adressait mettaient sa conscience à rude épreuve. Il éprouva même des difficultés à marmonner les plaisanteries d'usage, lorsqu'ils grimpèrent dans le petit engin spatial et se sanglèrent sur leurs couchettes.

Le lancement eut lieu quelques minutes plus tard et la capsule entama un plongeon parabolique qui devait durer trente heures, à destination de la Lune. L'engin approchait de son but, quand Cliff se leva de la couchette d'accélération où il avait dormi depuis leur départ de L-1. Katrina sommeillait toujours, tout près de lui.

Il s'agissait d'un somme artificiel, car en matière de drogues seule l'automédication était jugée répréhensible par les autorités. Administrer des narcotiques aux voyageurs de l'espace relevait de pratiques légales, puisque des médecins avaient donné leur aval.

Cliff regarda par le petit hublot triangulaire de la cabine et observa le sol qui montait rapidement à leur rencontre.

— C'est le stade du voyage que j'apprécie le moins, déclara alors la femme.

Elle était toujours allongée mais avait ouvert les yeux. Les deux passagers et leurs bagages occupaient la majeure partie de

la capsule, bien que cette dernière eût été conçue pour recevoir jusqu'à trois personnes.

— Une fois, j'ai commis l'erreur de regarder au-dehors et j'ai vu la Lune se ruer vers moi comme une grosse tarte à la crème m'arrivant en pleine figure. Chaque fois, j'ai peur de rater la base.

Si un pilote de navette qui voulait gagner une plate-forme d'alunissage en naviguant à vue avait pu parvenir à ses fins sur la face visible — ses vastes plaines et les hautes terres accidentées et piquetées de cratères s'étaient gravées depuis longtemps dans la mémoire collective de l'humanité —, la face cachée était un véritable labyrinthe privé de points de repère dignes de ce nom, sauf pour les navigateurs les plus expérimentés. On y trouvait naturellement des cratères imposants, mais ils étaient répartis plus ou moins uniformément sur toute sa surface et piquetés d'autres cratères, des cratères dans les cratères, en si grand nombre que différencier les sites était presque impossible.

— Comme vous êtes ici depuis bien plus longtemps que moi, je pensais que vous vous y étiez habituée, répondit Cliff.

— Je suis plus sédentaire que vous. Je n'ai pas le goût de l'aventure.

C'était le sixième voyage de Cliff depuis six mois et, pour la première fois, il parvint à repérer leur destination avant que la capsule automatique ne fût à l'aplomb du point d'alunissage.

— Je vois le mont Tereshkova, à présent. Sur l'horizon, à gauche.

— Si vous le dites. Mais comment pouvez-vous le reconnaître ?

La longue journée lunaire tirait à sa fin. Pendant la nuit les lumières de Farside révélaient son emplacement, mais le jour cette base se perdait au sein d'un paysage monotone de cratères, excepté quand le soleil se reflétait sur le champ d'antennes des radiotélescopes ou sur les innombrables rangées de panneaux solaires qui fournissaient à la base la majeure partie de son énergie. Toutes ces installations se trouvaient cependant à l'intérieur d'un des rares sites reconnaissables de la face cachée, le vaste bassin de lave de la Mer de Moscou dont l'existence

avait été révélée pour la première fois par les photos floues que *Luna 5* avait envoyées vers la Terre en 1959. La base elle-même s'adossait au pourtour montagneux de cette plaine circulaire de deux cents kilomètres de diamètre, à vingt-huit degrés de latitude nord et cent cinquante-six degrés de longitude ouest.

L'autre principal avant-poste lunaire, la Base Cayley, occupait un emplacement proche du centre de la face visible. Au début de l'Ere spatiale, cette position équatoriale avait permis de faire des économies de comburant appréciables ; la majeure partie du trafic Terre-Lune passait par le plan qui traversait la planète mère et son satellite pour s'étendre ensuite aux grandes colonies du système solaire.

Cinquante ans plus tôt, la Base Cayley avait été construite tel un puits de mine à ciel ouvert. Les mineurs creusaient la poussière lunaire riche en minéraux puis la tassaient en briques qui étaient projetées à l'aide d'une catapulte électromagnétique en direction de la station de transit L-2 en orbite géostationnaire au-dessus de la face cachée de la Lune. De là, elles étaient expédiées vers la colonie spatiale en expansion de L-5.

La Base Farside était différente, et sa position excentrée sur la face cachée relevait d'un compromis entre divers impératifs. Si la lave sombre constituant la surface de la Mer de Moscou recouvrait des poches d'eau gelée – les mines de glace qui constituaient la ressource la plus précieuse de la Lune –, les hautes murailles annulaires de l'immense cratère et la masse du satellite lui-même l'isolaient de la pollution d'ondes qui seraient tout l'espace à proximité de la Terre ; une centaine de radiotélescopes y dressaient leurs paraboles et poursuivaient leur quête ininterrompue d'indices démontrant l'existence d'une vie douée d'intelligence ailleurs que sur la Terre.

À l'instant où Cliff sentit les rétrofusées entrer en action sous ses pieds, Katrina poussa un cri de petite fille effarouchée, qui lui parut incongru, sortant des lèvres de cette femme au corps d'amazone. Et ils recouvrèrent alors la sensation de pesanteur, oubliée depuis de nombreux jours. La capsule automatique ralentit pour survoler la plaine, en direction de la base. Cliff resta debout et continua de regarder par le hublot.

La principale caractéristique de Farside était le champ circulaire des antennes des radiotélescopes, une multitude de paraboles de deux cents mètres de diamètre réparties sur trente kilomètres carrés. À la bordure de ce cercle parfait apparaissait une tangente, le lanceur électromagnétique long de quarante kilomètres. Katrina et Cliff suivaient une ligne presque parallèle à celle de cette catapulte. Les dômes du centre habité de la base n'étaient pour l'instant que deux points blancs situés à proximité de l'aire d'alunissage au-delà de laquelle débutait une vaste étendue carrée de panneaux solaires.

La catapulte de Farside ne servait pas uniquement à projeter dans l'espace des briques de dix kilos de poussière compactée, mais également des véhicules spatiaux semblables à celui qu'occupaient Cliff et Katrina, conçus pour accueillir trois personnes et leurs équipements de survie, ou une tonne de fret. Après avoir paresseusement suivi une lente trajectoire jusqu'à L-1, ces capsules étaient dotées de réservoirs amovibles et renvoyées vers la Lune. Elles ralentissaient leur chute en consommant de l'oxygène lunaire – abondant et bon marché –, combiné à de l'hydrogène, plus rare et donc plus coûteux.

Alors que les rétrofusées les guidaient vers l'étendue dégagée de l'aire d'alunissage, la radio grésilla :

— Unité quarante-deux, Leyland et Balakian, c'est bien ça ? Leyland, prévoyez une attente de vingt minutes. Vous feriez mieux de vous brancher sur le module de cabine et d'économiser l'air du réservoir de votre combinaison. Balakian, un tracteur vous attend.

La poussée des rétrofusées s'interrompit et la navette chut sur les cinquante centimètres qui la séparaient encore du sol. Katrina libéra un soupir mélodramatique et défit les sangles du harnais qui la maintenait sur sa couchette.

— Je peux vous déposer quelque part ? Il y a de la place à revendre, sur le tracteur.

Cliff sortit une grosse mallette en plastique du filet à bagages.

— Merci, je...

— Allons, ne faites pas de manières, dit-elle en battant des cils.

Il sourit.

— Eh bien, j'avoue que je serais effectivement heureux de pouvoir mettre tout ça en terre le plus rapidement possible... enfin, dans ce qui tient lieu de terre, ici.

— Qu'est-ce que vous transportez, là-dedans ? Des strelitzias pour la Grande Promenade ?

— Des plants de riz. La meilleure variété jamais produite à L-5. Depuis l'arrivée du nouveau contingent chinois, la demande a fortement augmenté.

Un voyant jaune s'alluma, les avertissant qu'ils devaient fermer leurs casques. De conception rudimentaire, la capsule ne possédait pas de sas. Quand ils eurent scellé leurs combinaisons, Katrina pressa quelques touches et une pompe renvoya l'air de la cabine dans les cuves de stockage. Lorsque le vide eut été fait, le petit panneau de l'écouille s'ouvrit et elle se glissa dans le passage cylindrique. Cliff la suivit.

Les rétrofusées saillaient au centre du réservoir annulaire amovible, dans la section inférieure de la capsule. Cliff et Katrina se laissèrent descendre jusqu'au sol le long de l'échelle de trois mètres.

L'aire d'alunissage avait été labourée par les pneus des véhicules et les sillons irréguliers s'entrecroisaient en dessinant des boucles et des nœuds. Un tracteur juché sur d'énormes roues avait quitté le champ d'antennes. Il approchait en bondissant, tel un canot à moteur croisant le sillage d'un gros navire et laissait à son tour de profondes balafres dans le sol. L'engin s'immobilisa à côté de la navette au terme d'un long dérapage qui souleva un nuage de poussière.

Lorsque le voyant de l'écouille arrière passa au vert, Katrina ouvrit le panneau et poussa Cliff devant elle, avant de monter à son tour et de refermer le capot derrière eux.

— Hé, Piet, lança Katrina dans son scaphcom. Ils t'ont donc rétrogradé au poste de simple chauffeur, pendant ma permission ?

— Très drôle, grommela le conducteur.

— Je te présente Cliff, ajouta-t-elle. Je lui ai dit que tu le déposerais au dôme de maintenance.

— Pourquoi pas ? Comme tu l'as fait remarquer, je ne suis qu'un humble subalterne.

— En fait, Piet est analyste de signaux, précisa-t-elle gaiement. Mon nouveau copain, Cliff, est dans l'agro. Cliff Leyland, Piet Gress.

Gress tourna la tête pour tendre sa main gantée à Cliff, qui la serra.

— Enchanté, dit-il.

L'autre homme marmonna quelque chose puis poussa l'accélérateur. L'engin repartit en bondissant, et les deux occupants du compartiment arrière furent projetés l'un contre l'autre.

— J'ai noté que ton oncle fait à nouveau parler de lui, déclara Katrina.

— Vraiment ? fit Piet.

— Tu ne perds naturellement jamais ton temps à regarder la viddie. (Elle se tourna vers Cliff.) Son oncle, c'est Albers Merck.

Les règles de la courtoisie la plus élémentaire poussèrent Cliff à manifester de l'intérêt.

— L'archéologue ? Celui qu'ils ont récupéré sur Vénus il y a quelques semaines ?

— En personne. Albers Merck et ses certitudes sur les extraterrestres.

— Il a traduit le texte découvert sur Mars, je crois ?

— Traduit ! (Les scaphcoms amplifièrent cette exclamation, la rendant assourdissante.) Vous pouvez le dire. Et je dirais même qu'il s'agissait d'une traduction exhaustive. Comme qui dirait, le « dernier testament et les dernières volontés d'une civilisation mourante ».

— Ton ironie n'est pas de mise, Katrina, protesta Gress. Cela appartient au passé et il a établi des bases, des hypothèses qui pourront être utiles.

Katrina rit :

— Pour traduire un texte rédigé dans une langue inconnue, et extraterrestre de surcroît, de simples hypothèses ne peuvent suffire. Mais ce n'est rien comparé à ceux d'entre nous qui s'y connaissent en analyse de fréquence...

— Mais qui savent à peine lire... fit Piet, boudeur.

— Ne te méprends pas sur le sens de mes paroles, Piet. Je suis sincèrement contente qu'ils aient sauvé ton oncle. (Puis, s'adressant à Cliff :) C'est une tradition, dans sa famille. Merck déterre le passé et croit y trouver des messages qui nous sont adressés, alors que Piet scrute l'avenir et bout d'impatience à l'idée de déchiffrer le premier appel provenant des étoiles.

— Nous le capterons un jour, affirma simplement Gress.

— Si ton oncle a raison, il est déjà parvenu jusqu'à nous, mais tu l'as raté. Votre Culture X s'est éteinte il y a un milliard d'années.

Gress tourna la tête pour adresser un regard à Cliff par-dessus son épaule.

— Ne faites pas attention à ce qu'elle dit. Elle n'est pas aussi cynique qu'elle voudrait le faire croire.

— Pas cynique, répliqua Katrina. Simplement réaliste. Mais c'est sans importance, dès l'instant où nous parvenons à utiliser ces radiotélescopes pour effectuer un travail valable pendant que vous perdez votre temps à faire des écoutes téléphoniques sur une ligne branchée sur les abonnés absents.

Leur engin approchait rapidement d'un des grands dômes de la base centrale. Des portes assez larges pour autoriser le passage d'un véhicule s'ouvraient sur tout son pourtour et Gress se dirigea vers la plus proche. Dès qu'ils eurent pénétré dans le sas envahi par la poussière, le panneau de fermeture glissa automatiquement derrière eux et un tube pressurisé sortit de la paroi pour s'étirer en direction de l'écouille du véhicule et y coller ses lèvres de polycaoutchouc. Quand l'air en provenance du dôme eut rempli l'intérieur de l'engin, le panneau s'ouvrit sous l'effet de la pression et les voyageurs relevèrent la visière de leurs casques.

— Encore merci, dit Cliff. On se reverra sur la Promenade ?

— Moi ? fit Katrina. Bien sûr ! Mais sûrement pas Piet. Il consacre tous ses loisirs à chercher un sens aux murmures des novas, enfin, vous voyez le genre...

Piet Gress haussa les épaules, indiquant par là qu'il préférait traiter par le mépris les propos de sa collègue.

Semblant céder à une impulsion soudaine, Katrina tira Cliff par la manche.

— Avant que vous ne partiez...

— Oui ?

— J'ai l'intention d'inviter quelques amis chez moi, tout à l'heure. Pour fêter mon retour. Pourquoi ne pas vous joindre à nous ? Il est si agréable de faire de nouvelles connaissances.

— Merci. Mais je... Ce ne serait pas raisonnable. J'ai assez mal dormi, tout au long du trajet.

— Tâchez quand même de faire un saut, d'accord ? Pour me faire plaisir. (Elle adressa un regard oblique à Piet :) Tu es invité, aussi, bien sûr !

Cliff la regarda : elle avait des yeux magnifiques. Il n'avait cessé de tenter de réfuter ce fait depuis que le hasard les avait réunis à bord de la même capsule, deux jours plus tôt. Il haussa les épaules.

— Je veux bien rester éveillé quelques heures de plus, si c'est pour vous.

— Je considère cela comme une promesse. Vers dix-neuf heures, d'accord ?

Alors qu'elle s'écartait, son expression se modifia subtilement. Il crut y déceler une lueur de triomphe.

Cliff grimpa dans le tube et regarda derrière lui. Piet Gress le salua d'un geste de la main, alors que les yeux expressifs de Katrina le fixaient toujours.

Lorsqu'il atteignit la porte interne, le mécanisme crissant et asthmatique cessa d'exercer une succion sur le véhicule. À travers l'épais hublot de verre du sas, Cliff suivit des yeux le tracteur qui reculait et faisait demi-tour en direction du lointain champ d'antennes. Ce semblant de flirt avec Katrina engendrait en lui un vague sentiment de culpabilité. N'était-il pas, après tout, un homme marié et heureux en ménage ?

*

Le tracteur accéléra le long du lanceur linéaire, en direction des radiotélescopes.

— J'ai trouvé ton petit numéro assez réussi, mais tu ne crois pas que tu en fais un peu trop ? marmonna Gress.

Katrina bâilla et feignit de ne pas avoir entendu sa remarque.

— J'ai dormi une journée complète et je me sens débordante d'énergie.

— Souhaites-tu vraiment que je me rende à ta petite réception ?

— Ne sois pas stupide. Tu as eu ta chance. Plus d'une fois.

— Je me demande s'il faut plaindre ou envier ce pauvre diable.

— Si tu avais un peu d'imagination, Piet, tu voudrais être à sa place. Mais nous en avons déjà longuement discuté : tu ne sais pas ce que tu perds ! Il est plutôt bel homme, tu ne trouves pas ?

Gress lui répondit par un grognement et se concentra sur la conduite du véhicule. Puis, au bout d'un moment, il demanda :

— Tu comptes faire durer le suspense encore longtemps ?

— Très bien... puisque tu insistes... (Elle redevint sérieuse.) La nouvelle pourrait être meilleure.

— Quel secteur ?

— Comme nous le pensions, celui dont nous allons entreprendre l'étude. La Croix du Sud.

Il resta silencieux un long moment.

— On dirait presque que ça t'amuse, lâcha-t-il finalement d'une voix teintée d'amertume. Je me demande si tu accordes de l'importance au but de cette opération ou si tu ne t'intéresses pas uniquement à l'astrophysique, comme tu ne cesses de le répéter.

— Ça me passionne, Piet, fit-elle doucement. Et toi, tu ne trouves pas ça excitant, de penser que nous touchons enfin au but ? Nous tous ?

— La Croix du Sud, donc... (Il avait dit cela d'une voix lasse, comme à regret.) Je ne peux pas dire que ce soit une surprise.

— Tu devais évidemment t'y attendre. Mais ne te fais pas de souci, tout ira bien.

*

Cliff Leyland retira son casque et le glissa sous son bras. Puis il plaça son attaché-case dans un réceptacle aménagé dans la paroi et il attendit. Une seconde plus tard, la porte interne du sas s'ouvrait et Cliff récupérait sa mallette : les contrôles étaient

terminés, on ne fouillait pas les voyageurs qui arrivaient à Farside.

Les deux grands dômes constituaient les plus anciennes structures de la base. À l'origine, elles avaient abrité les bâtisseurs et leurs machines, mais dès que cela avait été possible tout le monde s'était réfugié sous le sol. Le bâtiment dans lequel venait de pénétrer Cliff servait désormais de garage, de hangar et d'atelier de réparations pour le matériel lourd. Ici, des hommes et des femmes s'affairaient sur des buggies lunaires en panne, des transformateurs défectueux, des éléments de la piste de lancement qui nécessitaient une remise en état. Sous la coupole les éclairs aveuglants des chalumeaux formaient un étrange ballet d'ombres et de lumières ; ce secteur était moins hospitalier que l'autre dôme, reconverti en zone de loisirs avec un jardin où s'étaient acclimatées des plantes suffisamment résistantes pour survivre dans cet environnement : faute d'atmosphère capable d'intercepter les vents solaires et de filtrer les bombardements ininterrompus de rayons cosmiques, les radiations étaient parfois extrêmement intenses.

Cliff se dirigea vers l'arrêt de trolleybus le plus proche. Quelques secondes plus tard une voiture découverte arriva, annoncée par une série de bips. Il y grimpa et alla s'asseoir à côté de deux mineurs de glace qu'il reconnut mais auxquels il n'avait jamais adressé la parole. La Base Farside n'était guère importante – à peine mille habitants, dont une majorité d'adultes –, mais même dans les plus petites agglomérations les nouveaux venus peuvent conserver longtemps leur statut d'étranger.

Le trolleybus suivait en bourdonnant un large tunnel creusé dans le sol lunaire compacté et croisait des couloirs secondaires conduisant aux dortoirs, aux bureaux, aux réfectoires, aux courts de tennis et de squash, aux restaurants, aux cinémas et aux salles de réunion... La majeure partie de la base ressemblait à cela : des installations enfouies sous une carapace de cinq mètres d'épaisseur qui les protégeait des radiations de l'espace. Des gens montaient et descendaient à chaque arrêt, certains en combinaison spatiale, la plupart en bras de chemise. Les mineurs abandonnèrent le véhicule lorsqu'ils furent arrivés à

proximité de leurs chambres et Cliff resta à bord jusqu'à la station agronomique.

Un manutentionnaire des services de transport l'attendait, un jeune homme à l'abondante chevelure brune soigneusement ramenée en arrière et à la mâchoire assombrie par une barbe drue et noire, bien qu'il fût rasé de près. Il n'avait pas le physique de l'emploi, il semblait mal à l'aise dans son bleu de travail.

— Vous êtes Leyland ? demanda-t-il. J'ai une livraison de fumier déshydraté à vous remettre.

— Vraiment ? Mais comment saviez-vous où me trouver ?

— Allons, ne faites pas le malin !

Cliff ne le connaissait pas, mais tout en signant le bon de livraison, il sentit son regard peser sur lui. Il lui rendit le bordereau et s'apprêta à partir.

— Hé, vous oubliez quelque chose ! lança son interlocuteur d'une voix pressante.

Cliff se retourna :

— Pardon ?

— On a dû vous remettre un colis qui m'est destiné.

— Pas que je sache, répondit-il, déconcerté.

— Bon Dieu !... Vous êtes bien Cliff Leyland, non ?

— Oui, mais je ne vois pas...

L'homme rejeta la tête en arrière et ouvrit la bouche, avec incrédulité.

— Auriez-vous oublié l'entretien que nous avons eu dans le salon, deux jours avant votre départ pour L-5 ? Vous deviez contacter un ami de mes amis.

Le visage de Cliff se figea.

— Oh ! C'était vous ? Je ne vous avais pas reconnu. Vous paraissiez différent, dans cet autre décor.

— Laissez tomber tout ce cinéma, mon vieux. Contentez-vous de me remettre la marchandise.

— J'ai réfléchi à votre proposition ; j'ai changé d'avis.

— Quoi ?

— Vous avez parfaitement compris. Allez annoncer à vos amis que leur offre ne m'intéresse pas.

— Vous vous rendez compte de ce que vous dites, mon vieux ?

La colère empourpra le visage de Cliff.

— Parfaitement, *mon vieux*.

Soudain, l'autre eut l'air sincèrement inquiet.

— Mais, vous ne savez pas ce que ça veut dire ! Vous ne...

Cliff s'avança d'un pas.

— Je sais une chose, en tout cas. Je veux vous voir filer immédiatement. Ne m'abordez plus jamais, et allez dire à vos amis qu'ils ont intérêt à me foutre la paix s'ils ne veulent pas que j'aille raconter certaines choses à la police.

— Oh ! mon vieux...

— Vous n'aurez rien à craindre tant que vous me laisserez tranquille. Je ne parlerai pas de votre proposition. Mais j'exige que personne, je dis bien personne, ne vienne encore me casser les pieds avec cette histoire.

— Oh ! Vous ne savez pas ce que vous...

— Fichez-moi le camp.

Cliff se dirigea vers les serres.

— Oh ! mon vieux, ohhh...

C'était presque une plainte. L'homme paraissait aussi bouleversé que s'il pleurait la perte d'un ami. Sur un dernier regard adressé à Cliff, il s'éloigna lentement en abandonnant le fumier déshydraté à côté de la porte.

L'agronome le suivit des yeux puis franchit les battants qui donnaient accès aux caves illuminées des serres expérimentales. Un autre que lui pourrait se charger de porter à l'intérieur le sac d'engrais qu'il n'avait jamais commandé.

*

Le temps de mettre en terre les jeunes plants de riz, il était dix-sept heures. Cliff s'aperçut qu'il avait faim et alla faire un brin de toilette avant de gagner le réfectoire fréquenté par les célibataires et autres solitaires. Le cadre était agréable et luxueux, selon les normes terrestres : mezzanine, alcôves, éclairage tamisé et carte digne des meilleurs restaurants, même si les clients devaient se servir eux-mêmes comme dans une

cafétéria. Cliff mangea seul à une table prévue pour quatre personnes. La nappe et les chandelles, les brocarts et les murs tapissés de velours, l'épaisse moquette d'une propreté irréprochable, le plafond imitation lambris de séquoia et la douce clarté ne servaient cependant qu'à lui rappeler qu'il était captif sous la surface d'un monde étranger.

Après ce dîner rapide, il gagna la chambre exiguë qu'il partageait avec un autre célibataire et dactylographia une lettre destinée à Myra et aux enfants. Il aurait pu s'adresser à eux de vive voix par vidéocom, mais ils n'avaient pas les moyens de s'offrir de telles fantaisies. C'est pourquoi il dut prendre la peine d'écrire les chapelets de mots qui seraient émis sous forme d'impulsions fragmentées puis reconstitués par le téléfax de leur appartement du Caire.

Ma chère Myra. Je viens d'effectuer un autre voyage jusqu'à L-5. Ils ont mis au point une variété de riz extrêmement résistante que nous allons tenter d'acclimater sur la Lune. L'aller-retour s'est passé sans incident, même si je dois admettre qu'après avoir effectué tant de navettes je ne m'y suis pas encore accoutumé. Je souffre toujours autant de notre séparation, mais je t'aime et je nourris l'espoir que nous serons bientôt réunis. Embrasse très fort notre dernier-né, comme toi seule peux le faire. Avec amour, ton Clifford...

Puis il écrivit la deuxième partie du message :

Salut les enfants ! Brian, j'ai obtenu pour toi des échantillons de poussière et un tas de pierres rapportées par des gens qui se sont rendus dans d'autres secteurs de la Lune. Tu peux en voir certains depuis Le Caire, quand la Lune est pleine, mais la base où je vis actuellement n'est pas visible de la Terre. Susie, quand je rentrerai à la maison, autrement dit sous peu, je t'apporterai de la soie sélénienne. Elle est tissée par des vers acclimatés sur la Lune et ne ressemble pas à celle qu'on trouve sur la Terre. Je vous aime très fort tous les deux et dans peu de temps nous serons à nouveau réunis. Je compte sur vous pour veiller sur maman. Votre papa qui vous aime.

Il pressa la touche d'envoi et se carra dans son fauteuil. Il aurait dû aller s'allonger sur sa couchette, car il était plus las qu'il ne voulait l'admettre. Sa peau, désormais grisâtre, se

tendait tel du parchemin des pommettes au menton. Mais il avait promis à Katrina de faire acte de présence à sa soirée. En outre, malgré sa lassitude, il n'avait pas sommeil. Après tant de transferts entre des points abstraits de l'espace, sa perception du temps s'était faussée.

Une chose le tracassait. Il se sentait irrité de se trouver si loin de sa famille ; gêné de ne pouvoir penser à son dernier-né en éprouvant les sentiments qu'un père aurait dû connaître ; ennuyé de s'être montré un peu trop empressé auprès de Katrina... d'avoir cédé à ses encouragements. Il estimait préférable de mettre un terme à leur liaison éventuelle avant même qu'elle n'eût commencé, mais...

Il se leva, gagna le cabinet de toilette exigu, et s'aspergea le visage. L'eau paraissait indolente : elle retombait lentement et adhérait à sa peau jusqu'au moment où le souffle du séchoir provoquait son évaporation. Il s'étudia dans le miroir. Il n'avait pas pris la peine de se raser, au cours de la dernière partie de son long retour de L-5. Son teint était devenu aussi blême que celui de la plupart des autres taupes lunaires, peut-être même un peu plus en raison de la mélanine grillée au fil des ans par le soleil du désert. Malgré tout, à trente-quatre ans, il avait encore de l'allure, le cheveu toujours sombre, le ventre plat, l'aspect soigné et le geste précis – au point de manquer de spontanéité. Il utilisa si longtemps son rasoir qu'il en eut les joues et le menton lustrés.

Puis il alla prendre une veste en crêpe dans le placard, l'enfila, et se dirigea vers la porte.

*

Le trajet en trolleybus jusqu'au champ d'antennes où vivaient et travaillaient les radioastronomes était long. Il l'effectua en silence, plongé dans ses pensées. Il n'émergea de ses méditations que lorsqu'il atteignit l'appartement de Katrina Balakian. Il fit alors une pause, prit une inspiration profonde, et frappa à la porte.

Le battant s'ouvrit sur le large sourire accueillant de la jeune femme.

— Cliff !

Elle portait une robe noire et moulante, qui lui arrivait à peine à mi-cuisse. Un lourd collier d'aluminium brossé et d'obsidienne reposait sur sa poitrine artificiellement bronzée. Elle referma ses ongles sur le crêpe de la manche de Cliff et l'attira à l'intérieur.

Il se retrouva dans une pièce éclairée aux chandelles. Si les bougies se consumaient avec plus d'éclat que sur la Terre, en raison de la haute teneur en oxygène de l'atmosphère – un gaz bon marché, contrairement à l'azote –, la signification d'un tel décor était la même sur la Lune que partout ailleurs. Une bouteille de Luna Spumante transpirait dans un seau à glace posé sur le buffet et seules deux coupes étaient visibles près d'elle.

— Où sont les autres ? s'enquit-il.

— Il est encore trop tôt pour mes copains. Donne-moi ta veste. (Elle se tenait derrière lui et faisait déjà glisser le vêtement sur ses épaules.) Tu veux un verre ?

— Je me sens un peu déphasé, ce soir... Il serait préférable que je me contente d'un verre d'Alka-Seltzer.

— Goûte plutôt ceci. (Elle retira le bouchon de la bouteille de mousseux.) Garanti sans gueule de bois.

Katrina en versa dans une coupe, qu'elle lui tendit. Il la prit, après une brève hésitation.

Elle servit un autre verre, qu'elle leva vers le sien. Le cristal tinta.

— Tu vois ? Il est possible de te convaincre, ajouta-t-elle.

Il fit claquer ses lèvres après avoir goûté le vin âcre et pétillant.

— C'est bon.

Il n'était pas accoutumé à de telles boissons. Ses habitudes étaient frugales... souvent par nécessité. À peine eut-il admis cela qu'il prit conscience de fixer Katrina droit dans les yeux.

Il parcourut du regard son appartement, deux fois plus spacieux que celui qu'il partageait avec un autre célibataire temporaire. De grands holocouleurs des lieux où elle avait auparavant travaillé décoraient les parois. Il nota une vue splendide des cylindres jumeaux de L-5, prise à cinq kilomètres

de distance, avec au-delà un croissant de Terre spectaculaire. Son attention fut également attirée par une vue de la Station radioastronomique des steppes du Khaaki.

Qu'avait-elle fait de ses fauteuils ? L'unique siège semblait être le canapé. Je ne devrais pas être ici, se dit-il tout en s'asseyant.

Peu après, elle s'était installée à côté de lui et ses genoux dénudés frôlaient presque les siens. Elle portait sur lui un regard hypnotique, paraissant pleinement consciente de l'effet que ses yeux gris produisaient sur lui.

— Vous... Tu as travaillé sur L-5 ? demanda-t-il d'une voix qui grimpait dans les aigus.

Elle sourit et décida de tenir son rôle d'hôtesse pendant encore quelques instants.

— Ma première affectation, après Novo Aktyubinsk. J'ai participé à l'installation des antennes ULB, et ensuite je suis restée dans l'espace.

— Les premières antennes ULB ? (Il s'efforça d'avoir l'air impressionné.) Une sacrée entreprise, compte tenu des circonstances ! Moins de la moitié de la station était achevée, à l'époque.

Pour toute réponse, elle fit reposer sa main sur son genou.

— Je ne tiens pas à parler de mon travail, Cliff. Merci d'être venu.

— Eh bien, c'est moi qui te suis reconnaissant de m'avoir invité, fit-il, conscient de paraître emprunté.

Il se tourna pour lui faire face, ce qui eut pour effet de dresser entre eux la barrière de ses jambes. Les doigts de Katrina lâchèrent son genou et glissèrent.

— Parle-moi de toi, fit-elle. Tu as effectué de nombreux séjours à Farside au cours des six derniers mois, entre tes voyages jusqu'à L-5. Je m'étonne que nous ne nous soyons pas déjà rencontrés. Je ne suis pas restée absente très longtemps, et je pourrais croire que tu m'as délibérément évitée.

— Certainement pas. Sincèrement, je ne t'avais jamais remarquée.

Le sourire de la femme s'élargit encore.

— Serais-je banale à ce point ?

— Non, bien sûr que non... (Il rougit.) Désolé. Je dis n'importe quoi. Peut-être parce que je me demande ce que je fais ici.

Elle but une gorgée de mousseux, sans relever ses propos.

— La Terre te manque-t-elle ?

Il hocha la tête.

— Le Nil, surtout... (Il aurait voulu mentionner également Myra et leurs enfants, mais il en fut incapable.) Le projet Sahara. Quel formidable défi... Il s'écoulera un ou deux siècles avant que nous n'assistions à une pareille renaissance ailleurs que dans ce désert.

— Mars est aussi vaste que tous les continents de la Terre réunis, et défricher ce monde... Voilà un domaine où le socialisme pourra faire ses preuves. (Elle rit.) Ça y est, tu as réussi à me faire parler du boulot ! Et de politique, ce qui est encore plus grave.

Elle but une gorgée de Luna Spumante.

— Tu penses te rendre sur Mars ?

— J'avoue que ça me tente. Je n'ai pas un esprit de pionnier, mais certaines choses peuvent justifier qu'on parte à l'aventure. L'astronomie, par exemple. Plus encore, l'exploration des domaines que la science n'a pas encore abordés. (La clarté vacillante des chandelles se reflétait dans ses yeux.) Je vais t'avouer une chose, Cliff. Appartenir à une minorité est difficile. Je me réfère à mon statut de femme, naturellement. Je n'ai pas une vocation de ménagère ou de mère de famille. Je ne me sens pas non plus l'âme d'une religieuse, mais je ne supporte plus la façon dont les hommes nous poursuivent de leurs assiduités dès que nous nous trouvons dans l'espace... Ils s'attendent à ce qu'on se jette à leur cou simplement pour inciter les autres à se tenir tranquilles.

Elle se leva, dans un mouvement souple et rapide dû à une longue expérience de la faible gravité. Son verre resta derrière elle, sur le dossier du canapé.

— Excuse-moi. Je vois bien que je te rends nerveux.

Il ne pouvait détacher le regard des cuisses magnifiques de Katrina. Il se racla la gorge :

— Pourquoi dis-tu cela ? Elle baissa les yeux sur lui.

— Tu n'es pas du genre à aimer t'entendre dire qu'il est difficile de te résister.

Cliff soupira.

— Katrina, tu sais parfaitement que je...

— Tu es marié, tu as des enfants en bas âge, et tu aimes ta famille. Oui, oui, tu m'as déjà tenu ce discours. Et je dois avouer que ça m'excite.

— Eh bien, euh... Je reconnaiss que je te trouve très attirante. C'est-à-dire...

Elle le prit par la main et le fit se lever, puis elle posa sa tête contre son épaule. Ses seins le frôlaient.

— Tu n'as pas à redouter des complications. Un de ces jours, je partirai pour Mars et toi tu retourneras au Sahara. Entre-temps, nous serons très discrets. Et nos longues nuits paraîtront plus brèves.

— Écoute, je... (Il ne put s'empêcher de rougir.) Tes amis vont arriver d'un instant à l'autre.

Elle eut un petit rire, comme un ronronnement.

— Pas d'amis, ce soir. Tu es mon seul invité.

— Tu avais dit...

— Détends-toi, d'accord ? Nous pouvons discuter... Il la prit par les bras et recula d'un pas.

— Je ne crois pas que nous ayons encore quoi que ce soit à nous dire.

— Cliff...

— Désolé, sincèrement désolé. J'aime ma femme. Oh ! Ce n'est pas ce qui me... Katrina, tu es très belle. Mais je ne tiens pas à me compliquer l'existence en... en ayant, heu, en ayant avec toi des relations telles que celles que tu sembles vouloir me proposer.

Elle lui adressa un sourire radieux.

— Entendu ! Je comprends... j'ai bien reçu le message. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas rester bons amis, il me semble ? Assieds-toi et termine ton verre. Détends-toi. (Elle leva les mains.) Je te promets de me tenir tranquille.

— Je crois... Encore merci, mais je dois partir.

Il traversa la pièce et décrocha sa veste de la patère à laquelle elle l'avait suspendue.

Katrina cessa de sourire.

— Serais-tu aussi stupide que tu en as l'air ?

— C'est probable. (Il découvrit qu'il tenait toujours la coupe.)

Désolé, mais pourrais-tu... ? (Il lui tendit le verre, puis enfila le vêtement ; sa hâte le rendait maladroit.) Écoute, je...

— Va te faire foutre, pauvre imbécile !

Elle jeta le verre si violemment que la réaction la souleva de quelques millimètres. Des bulles de vin se répandirent dans la pièce tandis que la coupe heurtait le sol sans se briser et rebondissait dans les airs.

La porte se referma derrière Cliff. Katrina haussa les épaules et alla ramasser le verre qui venait de s'immobiliser. Quelques minutes plus tard elle avait remis de l'ordre dans son appartement et plus rien n'indiquait qu'elle avait eu de la visite.

*

Cliff éprouvait un tel sentiment de culpabilité, auquel se mêlaient le désir et la frustration, qu'il remarqua à peine les deux hommes qui lui avaient emboîté le pas. Il se dirigeait vers le couloir principal, dans ce secteur éloigné des passages animés de la base. Ici, le plafond était bas et les tunnels exigus. Il n'y avait personne dans les parages, à l'exception des deux inconnus qui le suivaient et se rapprochaient.

Il prit un autre couloir, dans lequel ils s'engagèrent derrière lui. Il pressa le pas et finit par marcher à petites foulées. Lorsqu'il les entendit changer d'allure, il se mit à courir.

Ils le rattrapèrent en quelques secondes. Ces hommes avaient l'habitude de l'apesanteur et leurs mouvements étaient rapides et précis, contrairement aux siens. Un de ces inconnus saisit son col et le tira en arrière. L'autre lui lança un violent coup de pied derrière les genoux et le fit tomber. Le premier remonta sa veste sur sa tête, afin de l'aveugler. Cliff se débattit faiblement, inutilement, tout en glapissant des cris de terreur à peine audibles. Ils le soulevèrent et le portèrent dans une sous-station de maintenance dont ils fermèrent la porte derrière eux.

Sans un mot, ils entreprirent alors de le rouer de coups. L'un immobilisait les bras de Cliff dans son dos, pendant que l'autre

martelait son estomac avec ses poings. Lorsque le premier donna des signes de lassitude, ils inversèrent les rôles. Ils prenaient soin de ne pas le frapper là où les meurtrissures auraient été visibles.

Finalement, ils le lâchèrent et il s'effondra sur le sol. Il y demeura prostré, secoué de nausées.

— La prochaine fois qu'on te demandera de nous rendre un service, ne refuse pas, dit l'un des inconnus en reprenant son souffle.

Il secoua les bras, afin de détendre ses muscles. Il n'avait pas ménagé ses efforts.

— Sinon, ce sera la dernière fois que tu auras la possibilité de dire quelque chose.

Puis Cliff sombra dans l'inconscience. Mais jamais il n'oublierait la voix de son agresseur.

10

Le magnéplane de Sparta décéléra silencieusement et s'immobilisa le long d'un des quais souterrains de la gare Saint-Lazare après une traversée supersonique du Chunnel, le tunnel sous vide qui passait sous la Manche et reliait Londres à Paris. Son statut d'inspectrice du Bureau spatial lui avait permis de franchir sans encombre la douane anglaise ; de même elle se mêla à la foule parisienne sans plus de formalités que si elle sortait d'une rame de métro. Elle emprunta un interminable escalier mécanique qui lui fit regagner le niveau du sol et se retrouva sous l'imposante verrière qui datait du XIX^e siècle.

Des spots publicitaires et des flashes d'information silencieux apparaissaient sur une grande vidéoplaque installée au-dessus d'une porte voûtée qui donnait sur une rue animée. Sparta allait sortir de l'immense hall bruyant quand un titre retint son attention :

LE PRÉCIEUX PAPYRUS DU LOUVRE
N'A PAS ENCORE ÉTÉ RETROUVÉ
LA POLICE PIÉTINE
LE MYSTÉRIEUX « GUY » EST TOUJOURS EN CAVALE
ET LA CHASSE À L'HOMME CONTINUE

Les lettres clignotantes accompagnaient des vues des lieux où le vol avait été perpétré, qui furent finalement remplacées par un portrait-robot électronique du suspect ; une reconstitution sans doute fondée sur les descriptions fournies par des témoins. Si la mère de Blake Redfield n'aurait pu reconnaître son fils, Sparta crut malgré tout déceler une vague ressemblance.

Tout laissait supposer qu'elle ne pourrait désormais bénéficier de l'assistance de ce GUYDE pour visiter le Louvre.

Pourtant Blake savait agir avec discrétion ; elle en conclut qu'il avait dû *souhaiter* être démasqué. Mais il était tout aussi évident que s'il avait désiré être arrêté par la police, il aurait pu aisément parvenir à ses fins.

Son ami espérait sans doute qu'elle viendrait le rejoindre avant qu'il ne fût constraint d'attirer l'attention sur lui de façon si spectaculaire. Qu'avait-il fait, là-bas ? Pourquoi s'était-il donné la peine d'entourer ses activités d'une telle publicité ? Et où se trouvait-il, à présent ?

*

La porte du box claqua et Pierre entra brusquement. Il saisit Blake par l'épaule et l'obligea à se lever. Sitôt debout, le prisonnier s'affaissa contre son geôlier. À la fois soutenu et poussé, il s'éloigna dans le couloir d'une démarche titubante.

Son gardien le guidait vers la buanderie située à l'extrémité de la pièce. Blake feignait l'épuisement – sans grand espoir –, et il regrettait de se sentir presque aussi faible qu'il souhaitait le faire croire. Les portes des autres réduits étaient entrebâillées et il put constater que tous les meubles avaient été emportés. Au cours de ces longues journées de captivité, alors qu'il souffrait de la solitude et d'une faim entretenu par des rations alimentaires réduites à la portion congrue, il avait constamment entendu des voix et des bruits dans le sous-sol, sans toutefois pouvoir déterminer les causes d'un tel chambardement. Il était à présent évident que les Athanasiens avaient décidé de lever le camp. La bavure de « Guy » était peut-être sans rapport avec cette mesure : qui sait s'ils n'avaient pas prévu depuis belle lurette de déménager sitôt après le vol ? Mais la découverte de la véritable identité du nouveau membre de leur secte avait pu précipiter les événements.

Ils atteignirent l'extrémité de la salle. Des piles de cartons et de linge sale encombraient la buanderie. Nul n'avait pris la peine de faire la lessive, ces derniers temps, et la puanteur du tissu imprégné de sueur venait se superposer à l'odeur de moisissure qui se dégageait des égouts parisiens.

Blake secoua la tête, dans l'espoir de s'éclaircir quelque peu les idées. C'est alors qu'il aperçut Lequeu. Il était assis sur des caisses empilées à côté de la porte et balançait comme toujours la jambe, attirant l'attention sur son élégante chaussure. Il regarda le captif sans toutefois trahir ses intentions, puis fit un signe à son homme de main.

Une chaise pliante était placée devant l'un des bacs métalliques.

— Assis, ordonna Pierre en poussant son prisonnier vers le siège.

Blake trébucha et tomba contre l'évier. Son crâne heurta avec violence le rebord d'une étagère, faisant basculer une bouteille d'eau de Javel. Au contact de l'acier, elle vola en éclats.

Lequeu se boucha le nez et recula aussitôt, mais Pierre avait déjà immobilisé les bras de Blake et le forçait brutalement à s'asseoir.

— Pauvre imbécile ! commenta l'éditeur en se dirigeant vers la porte pour inhale un air plus respirable.

Blake le foudroya du regard, les yeux rouges. L'odeur de chlore était insupportable, à proximité de l'évier, mais Pierre n'en fit pas cas et resta pour le surveiller.

Au prix d'un effort de volonté, Lequeu recouvra sa dignité et sortit un petit pistolet à injections de la poitrine de sa chemise de soie. Il montra l'arme miniature à Blake.

— Ceci contient un mélange de neurostimulants affectant les aires de Broca et de Wernicke, les centres cérébraux de la parole, expliqua-t-il d'une voix posée. Approximativement cinq minutes après l'injection sous-cutanée, vous vous mettrez à parler sans pouvoir vous contrôler. Si personne ne vous pose de questions, vous direz tout ce qui vous passera par la tête. Si je vous interroge, vous me révélez tout ce que je souhaite savoir, et sans omettre le moindre détail. Vous aurez parfaitement conscience de la teneur de vos propos, et vous regretterez probablement la plupart d'entre eux. Certains pourront vous embarrasser en raison de leur nature personnelle, d'autres parce qu'ils relèveront du domaine de la pure trahison. Et cependant, vous ne me dissimulerez rien.

— Je sais tout cela, déclara Blake.

— Il est donc superflu de vous démontrer que je ne bliffe pas.

— Je vous crois.

— Peut-être préféreriez-vous me faire certaines confidences sans y être contraint ?

— Que voulez-vous savoir ?

— Vous connaissez une fille, une certaine Linda qui a servi de premier cobaye dans le cadre du projet SPARTA. Où se trouve-t-elle ?

Blake avait écouté attentivement les intonations de la voix de Lequeu. Cet homme paraissait au courant de bien peu de choses sur ce projet, mais peut-être se montrait-il simplement très habile.

— Je l'ignore. Elle a changé d'aspect physique, ainsi que d'identité.

— Nous savons qu'elle se fait désormais appeler Ellen Troy et qu'elle travaille pour le Bureau du Contrôle spatial, en tant qu'inspectrice.

— Si vous le savez, pourquoi me le demander ?

— Allons, Blake... Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— À Port Hespérus, ainsi que vous avez certainement dû l'apprendre. Les médias ont relaté l'affaire du *Roi des Étoiles* en détail.

— L'avez-vous immédiatement reconnue ?

— Je l'avais déjà revue quelques années plus tôt, à Manhattan. Cela m'a surpris, car je la croyais morte. En tout cas, il était évident qu'elle ne souhaitait pas être identifiée. Je l'ai suivie pendant un moment, mais elle a réussi à me semer.

— Vous venez de dire que vous la supposiez morte. Pourquoi ?

— Que savez-vous sur le projet SPARTA ?

L'expression de l'homme resta neutre.

— Ne serait-il pas plus simple de me dire ce que je devrais savoir ?

— Entendu. Rien de tout cela n'est confidentiel, après tout. Ces renseignements figurent dans les archives mises à la disposition du public.

— Je vous offrirai par la suite une opportunité de me révéler des informations d'accès moins facile. Pour l'instant, poursuivez.

— Quand Linda est devenue le premier cobaye de SPARTA, elle n'était qu'une enfant et ces travaux se déroulaient encore dans un cadre familial. Ses parents étaient des psychologues hongrois qui avaient immigré en Amérique du Nord. Leurs premières expériences furent couronnées de succès et ces réussites attirèrent l'attention de certaines personnes, ce qui leur permit de réunir les fonds nécessaires pour organiser leurs travaux sur une plus grande échelle, à la *New School*.

— La *New School* ?

— La *New School for Social Research*, à Manhattan... Dans Greenwich Village, plus précisément. Cet établissement a environ cent cinquante ans d'existence. Il est moins vieux que le Pont Neuf, je vous l'accorde.

Lequeu lui adressa un sourire glacial.

— Poursuivez.

— D'autres cobayes sont venus rejoindre Linda. J'en faisais partie. Je n'avais que huit ans, mais mes parents ont vu là l'occasion de me fournir un atout supplémentaire pour réussir dans la vie.

— Vous n'en aviez guère besoin.

— Mon père et ma mère ne sont pas du genre à courir le moindre risque. S'ils estiment, comme tout le monde, qu'il est préférable d'être riche, ils pensent qu'il vaut encore mieux avoir de l'argent et une intelligence supérieure à la moyenne. Pour en revenir à Linda, cependant, elle n'est mon aînée que d'un an, ce qui m'a valu de devenir son camarade le plus proche. Pendant six ou sept ans, les recherches se sont poursuivies sans la moindre anicroche. Puis le gouvernement a fourré son nez dans le projet et Linda a été transférée dans un autre centre où elle devait suivre un « entraînement spécial ». Un an plus tard ses parents sont morts dans un accident d'hélicoptère, SPARTA a été démantelé et, pour autant que je sache, personne n'a plus jamais revu Linda... jusqu'au jour de notre rencontre fortuite en plein Manhattan.

— Que lui était-il arrivé ?

— C'est ce que j'ai décidé de découvrir sitôt après l'avoir revue. Selon certaines rumeurs elle avait perdu la raison, selon d'autres elle était morte dans un incendie ayant détruit la clinique où elle suivait un traitement psychiatrique.

— Qu'avez-vous encore appris, Redfield ?

Blake étudia son interlocuteur. S'il existait des choses qu'il savait mais n'était pas censé connaître, ou encore des détails que cet homme ignorait, le moment de les aborder était venu. Mais le prisonnier n'avait d'autre choix que de dire la stricte vérité. Il ne pouvait courir le risque de subir une injection qui l'eût constraint à exprimer toutes les pensées qui lui venaient à l'esprit.

— Les services gouvernementaux qui avaient procédé à une mainmise sur SPARTA ont changé le nom du projet. Après l'avoir rebaptisé I. M., Intelligences Multiples, ils lui ont donné un statut confidentiel. Mais, entre nous soit dit, les secrets d'État américains sont des secrets de Polichinelle. Il suffit d'aimer jouer à la guerre bureaucratique pour obtenir par recouplements un tas d'informations.

— Et qu'avez-vous appris sur ce projet des Intelligences Multiples ? insista Lequeu.

— Le nom de la personne qui le dirigeait.

— Et c'est ?

— William Laird.

— Où se trouve cet homme, à présent ?

Le timbre de la voix de Lequeu indiquait qu'il redoutait d'entendre la réponse.

— Je l'ignore. Peu après l'incendie dans lequel Linda était censée avoir péri – et où une personne lui ressemblant avait probablement perdu la vie – cet homme s'est évanoui dans la nature ; sans seulement prendre la peine de remettre sa démission. J'ai trouvé sa biographie officielle. Elle était vague et succincte, mais un détail a retenu mon attention. Il appartenait à diverses associations et, entre autres, à une société philanthropique.

— Laquelle ?

— Celle des Tappers.

— Avez-vous eu l'occasion de voir ce William Laird ?

— Non.

— Je m'en doutais, car dans le cas contraire...

Mais, à cet instant, Blake projeta son épaule dans l'aine de Pierre et le repoussa violemment contre l'évier tout en bondissant de son siège. Son gardien fut plié en deux par la souffrance, mais il leva rapidement ses avant-bras pour parer les coups de son adversaire. Ce dernier ne chercha pas à le frapper, cependant. Il se pencha derrière lui et saisit sur une étagère une bouteille de produit servant à déboucher les canalisations, qu'il abattit avec force sur le rebord de l'évier pendant que Pierre le repoussait en arrière. La bouche et les yeux fermés, en retenant sa respiration, il se hâta de remonter le pan de sa chemise sur son visage. Alors qu'il se baissait et plongeait, l'autre homme fit volte-face et se mit à hurler.

Lequeu cria à son tour et referma ses mains sur sa gorge. La réaction entre la soude caustique et l'eau de Javel que contenait le siphon produisait un nuage de chlore qui envahissait le sous-sol en brûlant leurs yeux, leur épiderme, leurs muqueuses et leurs poumons.

Sans rouvrir les paupières, Blake se dirigea à tâtons vers la porte. Bien qu'aveuglé, il réussit presque à esquiver ses adversaires mais, alors qu'il passait en titubant près de l'éditeur, ce dernier tendit le bras et son pistolet à injections effleura l'épaule de Blake. Il parvint malgré tout à sortir en laissant derrière lui deux hommes hors de combat qui se contorsionnaient sur le sol.

Lequeu n'avait pas voulu simplement l'intimider, en le menaçant d'une injection de neurostimulants, et le produit en question était incontestablement efficace. Blake n'avait pas atteint l'extérieur de l'immeuble qu'il tenait déjà des propos décousus. Il se mit à courir dans la rue Jacob, aveuglé par les larmes et balbutiant un monologue impromptu :

— Pierre le minet, voilà comment on devrait t'appeler. Tu n'as que des muscles bidon, forgés par les exerciceurs. Tu n'as jamais fait le moindre travail véritable de toute ton existence, espèce de...

Blake avait eu l'intention de se rendre directement au poste de police le plus proche, mais il savait qu'il lui faudrait attendre

des heures avant de pouvoir paraître à nouveau sain d'esprit. Entre-temps, il devrait aller se réfugier en un lieu où personne ne prêterait attention à sa brusque crise de logorrhée.

Il se dirigea vers les berges de la Seine. À l'époque où il avait partagé l'existence des déracinés en tout genre, il lui était fréquemment arrivé de voir sur les quais d'autres vagabonds haranguer des passants qui s'efforçaient de feindre une soudaine surdité.

Il débitait toujours des propos sans suite :

— Et toi, Lequeu, j'aimerais bien savoir qui est ton tailleur. Tu devrais lui conseiller de changer de métier...

*

— Sincèrement, mademoiselle...

— Je suis inspecteur, commissaire.

— Ah ! oui, dit l'autre policier en glissant la première phalange de son index entre son cou et le col empesé de sa chemise. Inspecteur... Troy. Pour en revenir à ce « précieux papyrus »... le conservateur du musée a admis que nul n'aurait noté sa disparition si ce Guy n'avait pas agressé un garde. Sans cet incident, le personnel n'aurait jamais fouillé et inventorié le contenu de la salle où avait travaillé cet individu.

Ils étaient assis dans le bureau du commissaire. Une pièce exiguë et encombrée dans les locaux du Quai des Orfèvres. Par la fenêtre aux vitres d'une propreté douteuse elle pouvait voir au-delà de l'Ile de la Cité les marronniers et les toits mansardés des appartements de la rive gauche, de l'autre côté de la Seine.

— Comment ce garde a-t-il été attaqué ? voulut-elle savoir.

— Il a reçu une dose infinitésimale de tranquillisants : un dard hypodermique tiré avec adresse dans son cou.

— Une partie du corps très vulnérable.

— Effectivement. Voici le projectile utilisé. (Il tendit un sachet de plastique contenant une minuscule aiguille de métal brillant.) Presque microscopique. Même en cas d'impact sur la carotide, les jours de cet homme n'auraient pas été en danger. Je précise qu'il a été atteint loin de cette artère. À mon avis, ce « Guy » savait ce qu'il faisait. Ce que nous ignorons, par contre,

ce sont les raisons de ses actes. Auriez-vous des précisions à nous fournir sur son compte, inspecteur ?

— Je puis seulement vous dire que ce « Guy » est un de nos agents et qu'il a été chargé d'enquêter sur les activités d'une sorte de secte, des gens connus sous le nom de prophètes du Libre Esprit. Tel est tout au moins le nom qu'ils portaient voici quelques siècles. Nous ignorons comment ils se font appeler de nos jours. Il y avait plus de quatre mois que nous étions sans nouvelles de notre homme.

— Mais vous êtes directement venue nous voir, fit sèchement remarquer le policier.

— J'ai reçu un message codé par lequel... Guy me demandait d'aller le retrouver au Louvre.

— Il effectuait une enquête, avez-vous dit ?

Le Français grisonnant et revêche l'étudiait avec une suspicion qui relevait de la déformation professionnelle et de ce qu'elle avait appris à considérer comme la méfiance maladive des flics parisiens.

— Quelle était la nature de ses recherches ? Qui sont ces gens que vous appelez les prophètes du Libre Esprit ?

— En tant que représentante du Bureau du Contrôle spatial, je suis au regret de devoir vous répondre que je ne suis pas habilitée à vous en révéler davantage, rétorqua froidement Sparta. Je suis venue vous voir parce que notre homme désirait manifestement attirer l'attention sur lui. Dans le cas contraire, ce garde n'aurait pas eu la moindre opportunité de pouvoir établir son portrait-robot.

— C'est possible, fit le commissaire.

Il s'abstint de préciser qu'en raison de la position de la victime il était évident qu'elle avait reçu ce dard après que le voleur eut quitté le musée.

— J'espérais en outre que vous me fourniriez des indications sur ce papyrus.

— En ce domaine, je peux seulement répéter que ce manuscrit n'a pratiquement aucune valeur intrinsèque.

— Auriez-vous des objections à formuler si je me rendais au Louvre pour effectuer une enquête personnelle ?

— Les affaires du Bureau spatial ont naturellement la priorité sur celles d'ordre purement local, répondit le policier.

Tout laissait présumer qu'il la mettait au défi de prouver que sa mission était officielle.

— Très bien, je vous demanderai d'avoir l'amabilité de contacter Terre Central, rétorqua-t-elle pour le contrer.

Ils s'étudièrent, séparés par le fouillis qui régnait sur le plateau encombré du bureau. Finalement, le commissaire libéra un soupir à peine audible et se pencha vers un vieux combiné téléphonique.

Ses doigts n'avaient pas atteint le clavier, cependant, que la sonnerie bourdonna. Il hésita, puis établit la communication.

— Oui ?

— Un appel de Terre Central pour l'inspecteur Troy, commissaire.

Il leva les yeux vers Sparta.

— Inutile de les joindre, ils ont pris les devants, déclara-t-il avant de lui tendre le combiné.

— Troy à l'appareil.

— Troy, répéta une voix rauque.

— Commandant ? fit-elle, surprise. Comment...

— Sans importance. J'appelle depuis un box télématique du Quai d'Orsay.

— Toujours en balade, à ce que je vois, fit-elle sèchement. Quoi qu'il en soit, j'ai obtenu des informations importantes qui...

— Ça peut attendre, Troy. Désolé de devoir mettre un terme à vos occupations – quelle que soit la fable que vous avez pu raconter à ce policier – mais je viens d'être contacté par Terre Central. Il s'est produit du nouveau.

— Oui ? Où ça ?

— Sur la Lune.

QUATRIÈME PARTIE

MAELSTRÖM

11

Cliff Leyland se répétait avec amertume qu'il n'était pas le premier homme à savoir quand et comment il mourrait. De nombreux criminels condamnés à la peine capitale avaient attendu comme lui le lever de leur dernière aube, mais cette épreuve s'accompagnait jusqu'au bout de l'espoir de bénéficier d'une grâce. Ce n'était pas son cas, car si les juges humains pouvaient parfois manifester de la clémence, les lois de la nature étaient sans appel.

À peine six heures plus tôt, c'était en sifflotant gaiement qu'il avait préparé ses dix kilos de bagages personnels, en prévision de la longue chute au terme de laquelle il se retrouverait chez lui. Joyeuse surprise ! La durée de son affectation sur la Lune serait plus courte que prévu car on avait besoin de ses compétences dans le cadre du projet Sahara. Il devait donc regagner la Terre le plus rapidement possible et avait réservé sa place sur la première capsule habitable qui devait quitter la Base Farside, en espérant ne jamais y revenir.

Il se rappelait encore (même après le drame qui venait de se produire) avec quelle ardeur il s'était imaginé Myra se jetant dans ses bras, la croisière sur le Nil qu'il avait promise à Brian et à Sue. Dans quelques minutes, à présent que la Terre se levait à l'horizon, il lui serait peut-être possible d'apercevoir le Nil, mais seuls ses souvenirs lui permettraient de revoir les traits de sa femme et de ses enfants.

Il avait naturellement éprouvé une nervosité passagère, lors de son embarquement. Il ne s'était jamais habitué à vivre sur la Lune, ou à effectuer des trajets dans l'espace. Il faisait partie de ces personnes qui auraient été ravies de passer toute leur existence sur la Terre. Cependant, ses fréquents déplacements jusqu'à L-5 lui avaient permis de s'accoutumer aux capsules automatiques qui assuraient la liaison avec L-1, même si les

lourdes barges modulaires qui transportaient les voyageurs et les marchandises le long des voies de navigation qui reliaient cette station de transit à l'orbite basse terrestre lui inspiraient toujours une profonde méfiance. Et il avait longtemps été terrifié à la pensée qu'il lui faudrait un jour s'installer à nouveau à bord d'un de ces fers à repasser munis d'ailerons incandescents pour regagner son monde d'origine.

En fait, Cliff avait emprunté assez fréquemment la catapulte pour pouvoir être assimilé à un vétéran par des personnes telles que Katrina. La première fois, il s'était attendu à vivre des instants extrêmement désagréables en raison des « secousses » électromagnétiques. Mais les aimants supraconducteurs maintenaient si fermement la capsule à l'intérieur des champs magnétiques que nul mouvement latéral n'avait été perceptible alors qu'il se trouvait propulsé le long des trente kilomètres de la piste d'accélération.

S'il redoutait également les dix g qui l'écraseraient pendant les vingt-quatre secondes nécessaires pour atteindre la vitesse de libération lunaire – soit approximativement deux mille quatre cents mètres par seconde – il avait à peine senti les forces incommensurables qui agissaient sur sa personne et son moyen de transport. Au pire, c'était comme se retrouver couché sur le plancher d'un ascenseur rapide, avec une pile de matelas entassés sur le ventre.

Les seuls sons audibles étaient les légers grincements de la coque métallique, et pour quiconque avait été assourdi par le fracas des propulseurs d'une fusée en quittant la Terre, un tel silence pouvait paraître surnaturel. Il avait en outre eu du mal à croire le contrôleur de vol, lorsque la voix de ce dernier lui était parvenue par le radiocom :

— H plus cinq, vitesse 500 mètres par seconde.

Une fois cette information transposée dans une échelle de mesures plus familière, cela correspondait à mille huit cents kilomètres à l'heure !

Mille huit cents kilomètres à l'heure après seulement cinq secondes, départ arrêté... et les générateurs continueraient de déverser leur puissance dans le lanceur pendant encore dix-neuf secondes. Il chevauchait la foudre qui le propulsait sur la

surface de la Lune. Et à la fin de la phase d'accélération, lorsqu'il s'était retrouvé en apesanteur, il avait eu l'impression que la main d'un géant venait de s'ouvrir et de le libérer avec douceur dans l'espace.

Il avait ainsi été emporté par un éclair à cinq reprises, au cours des six derniers mois, et bien qu'étant loin d'être blasé, à l'occasion de cette sixième et dernière expérience, il s'était presque senti détendu lors du lancement. Mais, à cette occasion, à l'instant H plus vingt-deux secondes, la foudre l'avait trahi.

Même dans l'abri utérin de sa couchette, Cliff sut instantanément que quelque chose clochait. La capsule n'avait pas interrompu sa trajectoire le long de la piste mais un kilomètre avant la fin de la phase de lancement une brève décélération avait brassé le contenu de son estomac.

Avant qu'il pût avoir peur ou se demander ce qui venait de se produire, une secousse lui indiqua la reprise de l'accélération. Un angle du filet à bagages se déchira et une de ses valises tomba avec fracas sur le sol, à ses pieds. Ce fut bref, cependant, et il se retrouva ensuite privé de poids. Les petits hublots n'étaient plus situés au-dessus de sa tête et avaient recouvré leur position en proue. Il vit les hauteurs du cercle de montagnes délimitant la Mer de Moscou filer sous lui à une vitesse vertigineuse. Était-ce son imagination ? Ces éminences ne lui avaient jamais paru si proches.

— Contrôle de lancement, se hâta-t-il de demander dans le radiocom. Que diable s'est-il passé ?

Si la voix du contrôleur était fortement marquée par un accent américain du Middle West, elle ne contenait pas la moindre trace d'inquiétude.

— On vérifie. Je vous rappelle dans trente secondes. (Puis il ajouta – un peu tard :) Heureux que vous soyez indemne.

Cliff tira sur les attaches du harnais qui l'assujettissaient à son siège et se leva. Léger comme une plume, il flotta jusqu'au hublot. Le paysage se trouvait-il réellement plus près qu'il ne l'aurait dû, ou s'agissait-il d'une simple illusion d'optique ? À travers l'épaisse plaque de verre il voyait la surface de la Lune s'éloigner régulièrement sous une voûte constellée d'étoiles. Au moins avait-il décollé après avoir subi une accélération assez

proche de celle initialement prévue pour qu'il n'eût pas à redouter de retomber immédiatement sur la Lune.

Mais, faute d'avoir pu atteindre la vitesse de libération, la capsule finirait tôt ou tard par s'y écraser. Elle continuerait de s'élever dans l'espace en suivant une longue ellipse... et reviendrait à son point de départ dans quelques heures. Pour percuter la base et voler en éclats.

— Salut, Cliff, ici Frank Penney. (Le contrôleur paraissait presque joyeux.) Nous disposons à présent de certaines informations sur ce qui s'est passé. Il s'est produit une inversion de phase passagère dans un secteur de la rampe, Dieu seul sait pourquoi. Ce ralentissement a réduit votre vitesse de 1 000 km/h et l'orbite actuelle de la capsule vous ramènera au-dessus de nous dans un peu moins de cinq heures, si elle ne s'est pas modifiée entre-temps. Mais ne vous faites pas de bile. Il reste dans vos rétros de quoi vous placer sur une orbite stable... Bon sang, ce serait réalisable en utilisant seulement la poussée des moteurs verniers. En outre, il y a assez d'air pour trois personnes, dans votre capsule, même en tenant compte des marges de sécurité. La seule chose qu'on vous demande, c'est d'attendre tranquillement qu'une barge de L-1 vienne vous récupérer.

— Oui, je vois... ça semble en effet très simple.

Cliff finit par se détendre. Sa panique lui avait fait oublier que la capsule possédait des rétrofusées, mais il n'était pas dans ses intentions de l'avouer au contrôleur. Bien que peu puissants, même les moteurs verniers destinés aux manœuvres auraient pu le placer sur une orbite plus circulaire et établir entre lui et le sol lunaire une marge confortable. Il survolerait la surface à une altitude plus basse qu'il ne l'avait jamais fait – sauf lors des procédures d'alunissage, naturellement – et le fait de raser les montagnes et les plaines lui couperait probablement le souffle, mais il ne courrait aucun danger véritable. Le tout était de parvenir à s'en convaincre.

— Alors, si vous n'avez rien prévu de plus urgent, on pourrait peut-être vous expliquer ce qu'on attend de vous, d'accord ? ajouta joyeusement Penney. Vous voyez le panneau sur lequel est inscrit B-2, sur la gauche du tableau de bord principal ?

— Oui.

— Trouvez le gros levier en T du milieu. Il est abaissé sur ENG, autrement dit enclenché, et il faut le pousser vers le haut. Sur DISENG. Un voyant rouge devrait s'allumer.

Cliff trouva la manette chromée et la remonta. Elle obéit sans opposer d'autre résistance qu'une fermeté qu'il jugea rassurante.

— C'est bon, le voyant est rouge.

— Parfait. Il nous confirme que toutes les instructions que nous fournirons à la capsule ne seront pas transmises aux propulseurs, et que rien de fâcheux ne pourra arriver en cas de fausse manœuvre. Bon, maintenant vous allez chercher le levier marqué MAN/AUTO, dans la partie supérieure droite du panneau, et me confirmer qu'il se trouve sur AUTO. Il y a également un voyant, sur cet inverseur, et il devrait être jaune.

— Ça y est, je l'ai trouvé. Il est sur AUTO et le voyant est jaune.

— À droite, juste à côté, vous avez une manette appelée LOC/REM. Elle devrait être en position REM, commande à distance, avec un témoin jaune.

— Confirmé.

— Parfait. Ce que nous allons faire à présent, c'est fournir un nouveau programme à l'ordinateur de bord, des instructions que recevront les propulseurs de manœuvre quand nous remettrons en fonction le système de contrôle. Nous attendrons pour cela l'instant où la situation sera optimale, Cliff. Plus nous retarderons le moment d'utiliser ces moteurs, plus nous aurons le temps de peaufiner votre orbite. Mais d'un autre côté nous préférerions faire tout cela en transmission directe, avant de devoir passer par l'entremise des satellites relais... Mais je dois vous ennuyer avec tous ces détails techniques. Bon, nous allons tout d'abord nous assurer que l'ordinateur de bord reçoit bien nos signaux. Est-ce que le témoin de bande étroite est vert ? Je parle d'un petit écran carré à affichage digital situé dans la partie inférieure gauche du panneau.

— Oui, il est vert.

— Parfait, nous allons lui envoyer une donnée sans importance qui devrait apparaître sur l'écran sous la forme d'un

tas de gribouillis suivis par un message, le mot REÇU. C'est pigé ?

— Oui, j'ai parfaitement compris. J'attends.

Il y eut une pause.

— Qu'est-ce que vous voyez, Cliff ?

— Rien du tout. Vous pourrez y aller dès que vous serez prêts.

Cette fois, l'interruption dura plus longtemps.

— Et maintenant ?

— Pas de changement.

— Parfait...

Il y eut un troisième silence radio, encore plus long que le précédent.

— Bon, j'ai comme qui dirait l'impression qu'il va falloir passer en manuel. Le système semble déconner.

— Vous pourriez répéter ? demanda Cliff.

— Eh bien, nous venons d'émettre notre message d'essai à trois reprises et tout laisse supposer que vous ne l'avez pas reçu. Nous avons ensuite testé votre émetteur-récepteur par télémétrie et n'avons obtenu que des parasites... Des grésillements qui m'ont fait penser à ceux du riz grillé qui nous a été servi hier soir au réfectoire. Je vais vous dire ce qu'il faut faire... Poussez l'inverseur LOC/REM sur LOC, d'accord ?

Cliff obéit.

— C'est fait, et le voyant est rouge.

— Parfait. Et ne vous rongez pas les sangs pour autant, nous sommes toujours déconnectés. Maintenant, trouvez le bouton PROG sur la troisième rangée, le deuxième à partir de la gauche, et dites-moi de quelle couleur est le témoin.

— Bleu.

— Parfait, ça veut dire que l'ordinateur est prêt à recevoir des instructions. Je vais à présent vous réciter une liste de nombres que vous saisissez manuellement, d'accord ?

— Entendu, vous pouvez y aller.

Finissons-en, pensa Cliff qui commençait à éprouver une certaine irritation. Il trouvait le calme du contrôleur proche de la condescendance.

— D'accord, ça vient.

Penney lut une liste de coordonnées tridimensionnelles auxquelles venaient s'ajouter des valeurs se rapportant à l'intensité et à la durée des poussées. Cliff les répéta tout en pressant les touches.

— Parfait, Cliff, maintenant appuyez sur ENTER et tout sera réglé. Vous verrez la lumière bleue clignoter puis passer au vert.

— Je viens de presser ENTER et le voyant s'est mis à clignoter. Mais il est toujours bleu.

— Bordel de... Pourriez-vous nous confirmer que le levier en T est bien sur DISENG, le pilote sur AUTO et le contrôle sur LOC ?

— C'est confirmé.

— Accordez-nous une seconde, d'accord ?

Cliff consacra un long moment à regarder l'horizon rouler sous lui, au-delà du hublot.

— Vous savez, Cliff, dit finalement Penney d'une voix encore plus joyeuse. Que diriez-vous de vous mettre sur MANUEL et ENG, simplement pour voir si nous ne sommes pas capables de nous en tirer tout seuls ? Ce que je propose, c'est de nous passer de l'ordinateur.

— Maintenant ?

— Pourquoi pas, mon vieux ? Il est inutile d'attendre pour vous expédier sur une orbite plus haute. Bon sang, ce n'est pas le temps qui nous manquera pour calculer votre trajectoire ensuite. Vous retrouver ne prendra que quelques secondes, quand on aura lancé une paire de Dopplers à vos trousses.

— Si je dépasse la vitesse de libération, la barge pourra-t-elle me rattraper ? s'enquit Cliff en espérant que la peur ne rendait pas sa voix chevrotante.

— Bon Dieu, vous ne risquez pas d'aller vous perdre dans l'espace ! Je ne dis pas que votre trajectoire sera idéale, mais une fois en sécurité vous aurez tout votre temps pour attendre l'arrivée des secours.

C'était en tout cas préférable à ne pas pouvoir attendre du tout, pensa Cliff.

— Que dois-je faire ?

— Passez en manuel...

Il poussa le levier.

— O.K.

— Maintenant, enclenchez les commandes.

Il abaissa le levier en T et le témoin devint vert.

— O.K.

— Parfait. À présent, il ne vous reste qu'à agripper quelque chose. L'accélération sera peu importante, un demi-g au maximum, mais il ne manquerait plus que vous vous écorchiez un tibia, pas vrai ?

Alors que Penney devenait jovial, le naufragé de l'espace tendit la main droite pour saisir fermement le filet à bagages.

— C'est bon, croassa-t-il.

— Regardez le panneau B-1, Cliff. Vous y trouverez un gros bouton rouge condamné par un couvercle de sécurité. Relevez la protection et pressez-le. Tout de suite.

Le cache était strié de bandes diagonales noires et jaunes et on pouvait lire au-dessous : MAIN ENG, propulseurs principaux. Cliff tendit le bras droit et releva le couvercle tout en serrant avec force le filet à bagages. Ce fut d'un doigt tremblant qu'il exerça une pression sur la protubérance rouge.

Sans que rien ne se produise.

— Il ne s'est rien passé, murmura-t-il.

— C'est-y pas un monde, mon vieux ? s'exclama Penney. Vous savez... (Puis le contrôleur se trouva brusquement à court d'optimisme.) Il va falloir nous accorder quelques minutes. Nous vous rappellerons.

Cliff faillit hurler, implorer cet homme de ne pas l'abandonner. Mais Penney n'avait pas l'intention de s'éloigner et il ne leur restait plus rien à se dire. Pour une raison incompréhensible, les fusées qui auraient dû le propulser loin de tout danger étaient inutilisables. Dans cinq heures, la capsule arriverait au terme de son orbite et se retrouverait à son point de départ.

Cliff flottait en apesanteur devant les hublots de la minuscule boîte de conserve spatiale et regardait la Lune défiler sous lui. Je me demande s'ils donneront mon nom à ce nouveau cratère, pensa-t-il. Je pourrai probablement le leur suggérer. Ma dernière volonté : « Cratère Leyland, diamètre... » Quel

diamètre ? N'exagérons rien... je doute qu'il dépasse deux cents mètres. Trop petit pour figurer sur les cartes, quoi qu'il en soit.

Le poste de contrôle gardait toujours le silence, mais cela n'avait rien de surprenant. Les responsables étaient à court d'idées brillantes, et qu'auraient-ils pu dire à un homme qui, s'il n'était pas mort, ne valait guère mieux ? Et cependant, tout en sachant que rien ne pourrait modifier sa trajectoire, Cliff refusait de croire que des fragments de son être se trouveraient sous peu épargnés d'un bout à l'autre de la base. Si c'était exact, la population de Farside avait autant de raisons que lui de s'inquiéter. Il continuait de grimper au-dessus de la Lune, confortablement installé dans la petite cabine, et l'idée de sa mort lui paraissait incongrue... comme pour tous les hommes, même ceux qui vont au-devant d'elle. Elle ne cessait généralement de l'être qu'à la toute dernière seconde.

Puis il oublia pendant un instant ses problèmes personnels. Devant lui l'horizon avait cessé d'être une courbe irrégulière de roche piquetée de cratères. Une apparition plus lumineuse que le paysage lunaire s'élevait contre les étoiles, embrassée par le soleil. Le déplacement de la capsule était à l'origine de ce lever de Terre et que ce fût un phénomène artificiel attribuable à la technologie humaine n'amoindrissait aucunement sa beauté. Une minute plus tard le spectacle était terminé, tant l'engin se déplaçait rapidement. Alors qu'il grimpait toujours, la Terre dépassa l'horizon et entreprit son ascension du ciel.

Elle était révélée aux trois quarts et presque trop lumineuse pour pouvoir être observée à l'œil nu. Il s'agissait d'un miroir cosmique composé non de reliefs rocheux et de plaines poussiéreuses mais de neige, de nuages et de mers véritables. En fait, c'était principalement une mer, car Cliff découvrait l'océan Pacifique et la réverbération aveuglante du soleil lui dissimulait les îles Hawaii. La brume légère de l'atmosphère – ce cocon capable de soutenir les ailerons de la barge dans laquelle il aurait dû prendre place pour effectuer la dernière étape de son retour – estompait tous les détails géographiques. Cette tache plus sombre qui émergeait de la nuit était peut-être la Nouvelle-Guinée, mais il ne pouvait avoir aucune certitude.

Il trouvait ironique de se diriger vers cette apparition lumineuse et magnifique. Avec une vitesse supérieure de seulement mille kilomètres à l'heure il eût réussi. Mille kilomètres à l'heure... rien de plus. Mais cela revenait au même que s'il s'était agi d'un milliard de kilomètres à l'heure.

Cette vision de la Terre lui rappela la pénible tâche qui lui incombaît et qu'il ne pourrait repousser plus longtemps.

— Contrôle de lancement, fit-il d'une voix qu'il ne parvint à garder posée qu'au prix d'un violent effort de volonté. Je voudrais une liaison avec la Terre.

— C'est comme si c'était fait, mon gars.

Cliff expliqua à qui il souhaitait parler et pendant un moment l'éther fut rempli d'échos et de cliquetis.

C'était une des expériences les plus étranges de toute son existence, que de se trouver au-dessus de la Lune et d'écouter la sonnerie du communicateur résonner dans sa propre demeure, à quatre cents mille kilomètres de là, sur l'autre face de la Terre. Par souci d'économie, il avait uniquement expédié des faxgrammes à sa famille, jusqu'à ce jour. S'offrir une liaison directe entraînait dans la catégorie des luxes qu'il ne pouvait se permettre.

Le téléphone sonnait toujours. Il devait être approximativement minuit, là-bas en Afrique, et il lui faudrait être patient avant de recevoir une réponse. Myra s'agiterait dans son sommeil puis, en raison de la tension qui devait l'habiter depuis le départ de son mari pour l'espace, elle s'éveillerait en sursaut, redoutant d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Mais ils avaient d'un commun accord banni tout communicateur de leur chambre, et ils n'auraient pu supporter de porter un auricom comme tant d'autres. Il faudrait donc à Myra une quinzaine de secondes pour allumer, couvrir ses épaules nues d'un peignoir, fermer la porte de la chambre du dernier-né afin de ne pas risquer de le réveiller, atteindre l'extrémité du vestibule, décrocher le combiné et dire...

— Allô !

Sa voix était nette et douce, au-delà du néant de l'espace, et il l'eût reconnue n'importe où dans l'univers. Il y décela immédiatement de l'appréhension.

— Madame Leyland ? s'enquit une standardiste. Vous avez un appel de votre mari. N'oubliez pas le délai de transmission de deux secondes.

Cliff se demanda combien de personnes les écoutaient, que ce fût sur la Lune, la Terre, ou dans tout le reste du système solaire. Il était difficile de s'adresser pour la dernière fois à l'être aimé quand tant d'indiscrets devaient tendre l'oreille, surtout les journalistes qui ne se priveraient pas de commenter leur conversation dans les flashes d'information de vingt heures.

— Cliff ? C'est toi ?

Mais, dès qu'il se mit à lui parler, il oublia tout le reste.

— Oui, ma chérie, c'est moi. Je crains de ne pas pouvoir rentrer à la maison comme prévu. Il s'est produit un... un incident technique. Pour l'instant tout va bien, mais j'ai de sérieux problèmes.

Il ravalà sa salive, dans l'espoir d'humidifier sa bouche desséchée, puis il s'empressa de reprendre la parole en coupant court à une interruption retardée par le délai de transmission :

— Cliff, je ne sais pas ce que...

Avant qu'elle lui fût parvenue.

— Laisse-moi le temps de tout t'expliquer, Myra. Ensuite, nous pourrons parler du reste.

Il lui fit un exposé succinct de la situation. Tant pour lui que pour elle, il ne renonça pas à l'espoir.

— Ils font de leur mieux, tu sais. Ils réussiront sans doute à envoyer une barge qui parviendra à me récupérer, mais au cas où... Eh bien, je voulais t'entendre une dernière fois, ainsi que les enfants...

Elle réagit avec courage, ainsi qu'il l'avait su et espéré. Il éprouva de la fierté autant que de l'amour, lorsqu'elle lui répondit depuis la face nocturne de la Terre :

— Ne t'inquiète pas, Cliff. Je suis certaine qu'ils réussiront à te sauver et que nous pourrons profiter malgré tout de ces vacances. Exactement comme nous l'avions prévu.

— C'est également ce que je pense, mentit-il. Mais dans l'éventualité où ce ne serait pas le cas, pourrais-tu réveiller les enfants ? Ne leur dis pas que j'ai des problèmes.

Il entendit siffler l'éther, puis sa réponse :

— Attends.

Une demi-minute interminable s'écoula avant qu'il pût entendre des voix à la fois ensommeillées et excitées.

— Papa ! Papa !

— Hé, p'pa, où es-tu ?

Cliff eût volontiers échangé les dernières heures qu'il lui restait à vivre contre la possibilité de revoir les siens une dernière fois, mais l'équipement succinct de la capsule n'incluait pas de vidéoplaque. Et peut-être était-ce préférable, après tout, car il n'aurait pu leur dissimuler la vérité s'il les avait regardés droit dans les yeux. Ils l'apprendraient bien assez tôt, mais pas par lui. Il désirait seulement leur apporter un peu de bonheur, pendant ces derniers instants qu'ils passeraient ensemble.

— Es-tu dans l'espace !

— Quand vas-tu rentrer à la maison ?

Répondre à ces questions était difficile. Il parvint à leur dire qu'il les reverrait bientôt et à leur faire des promesses qu'il savait ne pas pouvoir tenir.

— P'pa, est-ce que tu as pensé à me rapporter de la poussière lunaire ? Tu as oublié de me l'expédier.

— Je l'ai, Brian. Elle est là, dans mes bagages. (Sa gorge se serra, lorsqu'il ajouta :) Tu pourras bientôt la montrer à tes camarades... (Non, elle retournera sous peu sur son monde d'origine, songea-t-il.) Et, Susie... sois une gentille petite fille et obéis à...

— Oui, papa.

— Et obéis à ta maman. Ton dernier bulletin scolaire...

— Je le ferai, papa, c'est promis, juré.

— ... Il n'était pas très bon, tu sais ? Je n'ai pas tellement apprécié ces commentaires sur ta dissipation en classe...

— P'pa, intervint Brian.

— Je serai meilleure, papa, affirma Susie. C'est promis.

— Je sais, ma chérie...

— P'pa, as-tu ces holos des mines de glace dont tu m'as parlé ?

— Oui, Brian. Et aussi des cailloux d'Aristarque. C'est ce qui pèse le plus dans mes bagages...

Il tenta d'ajouter un sourire à sa voix. S'il était pénible pour un homme de mourir à trente-quatre ans, perdre son père à l'âge de dix ans représentait également une terrible épreuve. Quels souvenirs Brian conserverait-il de lui ? Uniquement ceux d'une voix provenant de l'espace, peut-être ? À l'échelle temporelle de l'enfance, six mois étaient interminables.

Et il devait se contenter de tenir un rôle purement passif, au cours de ces dernières minutes. La seule chose qu'il pouvait faire pour les siens était de projeter vers eux son amour et ses espoirs, à l'autre bout de ce néant désormais infranchissable. Le reste dépendrait de Myra.

— Il faut que je parle à maman, à présent. D'accord, Brian ? Je t'aime, mon fils. Je t'aime, Susie. Bonne nuit, maintenant.

Il attendit en écoutant les battements de son cœur, puis entendit :

— À bientôt, p'pa.

— Je t'aime moi aussi, papa.

Lorsque les enfants eurent regagné leur chambre, heureux d'avoir entendu leur père mais également déconcertés par cet appel nocturne, vint le moment de régler des questions délicates, de garder la tête froide, de faire preuve d'un esprit méthodique et pratique.

— Cliff ?

— Myra, il est indispensable que nous abordions certains sujets...

Elle devrait affronter l'avenir sans lui, mais au moins pourrait-il faciliter la transition. Quel que soit le destin des individus, la vie des autres continue ; et les hypothèques, les crédits immobiliers, les polices d'assurance et les comptes joints étaient toujours de dures réalités de ce siècle. Presque impersonnellement, comme si cela concernait un tiers – ce qui serait d'ailleurs bientôt le cas –, Cliff parla de ces choses. Il existait un instant pour le cœur et un autre pour la raison. Il redeviendrait sentimental dans trois heures, après avoir entamé sa descente vers le sol lunaire.

Personne ne les interrompit. Ils étaient probablement écoutés par de nombreux indiscrets, mais ils avaient l'impression d'être seuls dans tout l'univers. Alors que Cliff

s'entretenait avec Myra, ses yeux restaient rivés sur la Terre miroitante, désormais à mi-chemin dans le ciel. Il lui était impossible de croire que sept milliards d'êtres humains y vivaient.

Seuls trois d'entre eux avaient de l'importance à ses yeux, désormais.

Ils auraient dû être quatre, mais en dépit de sa bonne volonté il ne pouvait placer le nouveau-né sur un pied d'égalité avec les autres. Il n'avait jamais vu son plus jeune fils, et ne le verrait jamais.

— Je suppose que nous avons épuisé les sujets de conversation.

Pour certaines choses, toute une existence peut s'avérer trop courte et une heure trop longue.

— Je comprends, Cliff.

Il se sentait las, physiquement et émotionnellement, et la tension de Myra devait être aussi grande que la sienne. Il éprouvait le besoin de rester seul avec ses pensées et avec les étoiles, de se recueillir et de trouver la paix intérieure.

— J'aimerais interrompre la liaison pendant une heure, ma chérie. (Les explications étaient inutiles ; ils se connaissaient trop bien.) Je te rappellerai... et nous aurons encore beaucoup de temps devant nous.

Il attendit longtemps avant d'entendre :

— À tout à l'heure, mon amour.

— À tout à l'heure.

Puis il coupa le circuit et fixa sans le voir le petit tableau de contrôle. Quelques secondes plus tard ses yeux étaient humides. Brusquement, il se mit à pleurer comme un enfant.

Il pleurait les siens et lui-même. Il pleurait ses erreurs et le second départ qu'il n'aurait jamais l'opportunité de prendre. Il pleurait l'avenir qu'ils auraient pu avoir en d'autres circonstances et tous leurs espoirs qui se changeraient sous peu en vapeurs incandescentes parties à la dérive entre les étoiles. Et il pleurait parce qu'il n'avait rien de plus pressant à faire.

Finalement, il éprouva un semblant de réconfort et se reprit au point de noter les tiraillements de son estomac. En d'autres circonstances, il eût trompé sa faim en dormant jusqu'à

l'amarrage de la capsule à la station de transit L-1, mais il avait des rations de secours à sa disposition et aucune raison valable de mourir le ventre vide. Il fouilla dans un des filets et y trouva la nourriture. Il était occupé à aspirer le contenu d'un tube de poulet au jambon quand il reçut un appel :

- Leyland, me recevez-vous ?
- Je ne me suis pas absenté.
- Ici Van Kessel, le responsable des opérations.

Cette voix était différente de la précédente et elle traduisait de l'énergie et de la compétence. Elle semblait appartenir à un individu peu disposé à tolérer la moindre désobéissance de la part de simples machines.

— Écoutez bien, Leyland. Nous pensons avoir trouvé une solution. Elle est risquée... mais c'est votre seule possibilité de vous en sortir.

Les successions de périodes d'espoir et de désespoir avaient mis son système nerveux à rude épreuve, et il eut un étourdissement. S'il s'était trouvé en un lieu suffisamment spacieux pour le lui permettre, peut-être se serait-il effondré.

— Dites toujours, répondit-il d'une voix à peine audible lorsqu'il se fut repris.

— Entendu. Nous pensons qu'il reste encore une possibilité de modifier votre orbite, lorsque vous aurez atteint l'apogée...

Cliff écouta Van Kessel avec un intérêt qui décrut graduellement pour se changer en incrédulité.

— Je ne peux pas le croire ! dit-il finalement. C'est complètement absurde !

— On ne peut mettre en doute les conclusions des ordinateurs, répondit son interlocuteur. Nous avons vérifié ces calculs de vingt façons différentes, et c'est une solution valable. La vitesse de la capsule sera fortement réduite, à l'apogée ; à ce stade, il ne sera pas nécessaire de fournir une poussée très importante pour modifier votre orbite de façon significative. Avez-vous déjà marché dans l'espace ?

- Non, bien sûr que non.

— C'est dommage, mais secondaire. La seule chose requise pour cela est une légère adaptation psychologique. C'est presque comparable à se déplacer sur la Lune. Et encore moins

dangereux, croyez-moi. Le principal, c'est qu'on dépend uniquement de l'oxygène des réservoirs de sa combinaison pendant quelques instants. C'est pourquoi vous devez ouvrir la trappe du compartiment de secours située sur le sol et y prendre un équipement respiratoire portable.

Cliff trouva un panneau carré sur lequel il lut O₂ en bleu et les mots CAS D'URGENCE UNIQUEMENT en rouge. À l'intérieur se trouvait une bouteille d'oxygène qui s'adaptait à une valve dépassant sur le devant de sa combinaison. L'emboîter était une opération qu'il avait pratiquée dans le cadre de nombreux exercices.

— C'est fait, je l'ai accrochée.

— Ne touchez pas à la valve, pour l'instant. Mais il ne faudra pas oublier de l'ouvrir avant de sortir faire votre petite promenade. Maintenant, je vais vous expliquer comment dégager l'écouille.

L'estomac de Cliff se mit à flotter dans une direction différente du reste de sa personne, lorsqu'il se retrouva devant la grosse poignée rouge près de laquelle était écrit : DANGER, BOULONS EXPLOSIFS.

— Vous devrez la tirer vers vous puis lui imprimer un mouvement de rotation sur la gauche. Le capot sera propulsé dans l'espace et il se produira une décompression. C'est pour cette raison qu'il vous faudra caler les pieds de chaque côté de l'écouille avant de déclencher son ouverture. Dans le cas contraire, un élément du système de survie de votre scaphandre risquerait d'être endommagé pendant votre expulsion.

— Je comprends.

— Vous avez encore une dizaine de minutes devant vous, avant d'atteindre l'apogée. Continuez de respirer l'air de la capsule, en attendant. Quand nous vous donnerons le signal, fermez votre casque, éjectez le panneau, sortez de la cabine et sautez.

Il finit par assimiler ce qu'impliquait le verbe sauter. Il parcourut du regard la petite cabine familière et rassurante, en pensant au néant et à la solitude qui l'attendaient au-dehors... ces abysses silencieux au sein desquels un homme pouvait choir jusqu'à la fin des temps. Il ne lui était jamais arrivé de sortir

dans l'espace, faute d'avoir la moindre raison d'effectuer pareille expérience. Il n'était qu'un fils de fermier qui avait décroché une maîtrise en agronomie et participé au Projet de défrichement du Sahara, avant d'être mis en disponibilité pour aller essayer de faire pousser quelques plantes sur la Lune. L'espace n'était pas son domaine, il se sentait plus proche de la terre et des rochers, de la poussière et de la pierre ponce. Ce qui lui manquait le plus, c'était le limon du Nil.

— Je ne pourrai jamais, murmura-t-il. Il n'existe pas d'autre solution ?

— Aucune, rétorqua sèchement Van Kessel. Nous nous creusons les méninges pour vous sauver et ce n'est vraiment pas le moment d'avoir des angoisses, Leyland. Des douzaines d'hommes se sont trouvés dans des situations bien pires que la vôtre... grièvement blessés, coincés dans des épaves à un million de milles de tout secours. Vous n'avez pas une seule égratignure et vous osez vous plaindre ? Reprenez-vous immédiatement, si vous ne voulez pas que nous vous abandonnions à votre sort !

Il rougit. Ce fut seulement plusieurs secondes plus tard qu'il répondit.

— Ça ira. Pourriez-vous me répéter vos instructions ?

— Voilà qui est mieux, fit Van Kessel sur un ton approuveur. Dans dix minutes, lorsque vous aurez atteint l'apogée, fermez votre casque, calez vos pieds, faites sauter le capot et sortez. Les communications seront alors interrompues, car elles passent malheureusement par le relais de l'émetteur-récepteur hors d'usage. Mais nous vous suivrons au radar et pourrons vous parler quand vous passerez au-dessus de la base. Maintenant, n'oubliez pas qu'une fois au-dehors...

Les dix minutes s'écoulèrent rapidement. À la fin de ce délai, Cliff connaissait par cœur toutes ses instructions. Il en était même arrivé à croire qu'il avait quelque chance de s'en sortir vivant.

— Le moment de sauter est venu, annonça Van Kessel. La capsule est toujours verticale et n'a pas subi le moindre mouvement de roulis. L'écouille se trouve donc orientée vers votre destination. La précision du cap sera moins importante

que votre vitesse. Alors, ne ménagez pas vos muscles pour sauter ! Et bonne chance.

— Merci, répondit Cliff, conscient que sa réponse était inadéquate. Désolé de...

— Laissez tomber, l'interrompit Van Kessel. Maintenant, bouclez hermétiquement votre combinaison et magnez-vous un peu !

Il ferma son casque et parcourut une dernière fois la minuscule capsule du regard, en se demandant s'il n'avait rien oublié. Il devait abandonner toutes ses affaires personnelles, mais il lui serait facile de les remplacer. Puis il se souvint du petit sachet de poussière lunaire qu'il avait promis à Brian.

Il ne put se résoudre à décevoir son fils et plongea vers le filet à bagages, ouvrit un sac, repoussa ses vêtements et son nécessaire de toilette, puis trouva le petit sac en plastique. Sa faible masse – seulement quelques grammes – ne changerait rien à son destin. Il le glissa dans une poche de sa combinaison, où ses doigts rencontrèrent un objet qui n'aurait pas dû s'y trouver. Mais il n'avait pas le temps d'en être surpris.

Il accrocha la sangle de sécurité au mousqueton prévu à cet effet, saisit la poignée d'ouverture des deux mains et s'accroupit sur l'écouille, un pied de chaque côté du capot. Avant d'actionner le levier, il regarda par-dessus ses épaules pour s'assurer que rien ne flottait librement dans la cabine. Tout paraissait arrimé.

Il tira. Le mécanisme refusa de bouger. Trop pressé par le temps pour éprouver de l'angoisse, il recommença l'opération en mettant toutes ses forces à contribution. La poignée sortit de son logement et il lui imprima un mouvement de rotation. L'onde de choc de six explosions simultanées lui fut transmise par ses semelles. Le panneau s'éloigna de lui au sein d'un nuage de vapeur.

La décompression fut moins brutale qu'il ne s'y était attendu. La capsule contenait un volume d'air peu important et l'écouille était relativement large. Le vent mourut rapidement.

En refermant ses mains gantées sur la coque, il se tira hors de la cabine. Il se releva avec précaution sur la surface extérieure incurvée de la petite boîte de conserve spatiale,

agrippant avec force la sangle de sécurité. La splendeur de la scène qu'il avait sous les yeux le figea et sa peur du vertige l'abandonna. Même son angoisse s'évanouit lorsqu'il regarda autour de lui, à présent que des hublots minuscules ne limitaient plus son champ de vision.

La Lune dessinait un croissant gigantesque et la ligne de séparation entre le jour et la nuit formait un arc dentelé qui emplissait un quart du ciel. En contrebas le soleil se couchait et marquait le début d'une longue nuit lunaire, mais il embrasait toujours les hauteurs des pics isolés et ces derniers semblaient vouloir lancer un défi à l'obscurité qui les cernait déjà.

Ces ténèbres n'étaient pas absolues, cependant. Si le jour avait fui cet hémisphère de la Lune, un autre astre le nimbait de son éclat. Le clair de Terre permettait à Cliff de discerner avec netteté les contours des « mers » et des plateaux, les pointes des sommets lumineux, les cercles noirs des cratères. Juste au-dessous de lui, il découvrait les lumières de la Base Cayley qui scintillaient dans la pénombre. Cet unique bastion de l'humanité excepté, il survolait une planète spectrale et assoupie. Un monde qui tentait de l'attirer vers lui et vers la mort.

Loin au-dessus de sa tête se trouvait un anneau de vie inaccessible, la station spatiale L-1 dont il ne pouvait voir les structures illuminées par le soleil en raison de la distance qui les sépare.

Il était arrivé à l'apogée de son orbite et il lui fallait agir.

Il fléchit les jambes et s'accroupit sur la coque. Puis, en mettant toutes ses forces à contribution, il bondit vers les étoiles et la station spatiale invisible. La sangle de sécurité se déroula rapidement derrière lui. Tant qu'il n'aurait pas atteint l'extrémité du filin en polyfibres il lui serait possible de revenir sur sa décision.

La capsule s'amenuisait avec une rapidité surprenante, un simple point de ténèbres se découpant contre la Lune révélée par le clair de Terre. En la voyant se réduire ainsi, Cliff éprouva une étrange sensation. Il s'était attendu à la terreur, ou dans le meilleur des cas au vertige, mais pas à cette impression de déjà-vu. Cela était déjà arrivé. Pas à lui, naturellement, mais à une

autre personne. Il ne put retrouver l'origine de ce souvenir d'emprunt et il n'avait pas le temps d'approfondir la question.

Il adressa un bref regard à la Terre, à la Lune, et à ce qu'il voyait encore de la capsule, et il prit une décision sans véritablement y penser. Il tira la goupille de libération du filin de sécurité et la sangle s'éloigna brusquement de lui pour disparaître presque aussitôt.

Il se retrouvait coupé de tout, à trois mille kilomètres de la Lune et cent trente fois plus loin de la Terre. Il ne lui restait qu'à attendre, désormais. Ce serait seulement dans deux heures et demie qu'il saurait s'il vivrait, si ses muscles avaient accompli ce que des fusées n'étaient pas parvenues à réaliser.

Et, alors que les étoiles valsaienl lentement autour de lui, il se remémora brusquement l'origine de ce souvenir harcelant. Bien des années s'étaient écoulées depuis sa découverte des histoires d'Edgar Allan Poe, mais qui aurait pu les oublier ?

Il se retrouvait captif d'un maelström qui l'emportait vers sa destinée. Comme le pêcheur de Poe, il avait espéré trouver le salut en abandonnant son esquif. Si la nature des forces en présence s'avérait très différente, la comparaison n'en était pas moins frappante. Le personnage *d'Une descente dans le Maelström* avait décidé de s'attacher à une barrique pour la simple raison que le tourbillon aspirait les objets cylindriques de faible hauteur plus lentement que les autres. Il s'agissait d'une application brillante des lois de l'hydrodynamique. Cliff pouvait seulement espérer avoir utilisé celles de la mécanique céleste avec autant d'inspiration.

Quelle vitesse lui avait apportée son bond ? À peu près deux mètres par seconde – guère plus de sept kilomètres à l'heure –, ce qui était insignifiant à l'échelle astronomique mais malgré tout suffisant pour modifier son orbite, lui faire suivre une nouvelle trajectoire qui, à en croire les promesses de Van Kessel, lui permettrait de survoler la Base Farside à quelques milliers de mètres. Si une telle marge n'était guère importante, elle le serait assez sur ce monde privé d'une atmosphère désireuse de le happer.

Puis il fut assailli par un brusque sentiment de culpabilité en s'apercevant qu'il avait oublié de rappeler Myra. La faute en

revenait à Van Kessel, qui s'était ingénier à accaparer son attention pour l'empêcher de penser à ses problèmes personnels. Il avait naturellement eu raison d'agir ainsi. Dans une situation pareille, un homme ne devait penser qu'à lui-même. Il lui fallait concentrer toutes ses capacités, tant mentales que physiques, pour assurer sa survie. Cela ne laissait aucune place à la tendresse et à l'amour.

Il se ruait à présent vers la face nocturne de la Lune et le croissant du jour ne cessait de s'amenuiser. Le disque aveuglant du soleil, qu'il n'osait regarder directement, s'abaissait rapidement vers la courbe de l'horizon. Le paysage lunaire s'amenuisait en un arc de clarté tendu devant les étoiles. Puis il se fragmenta en douzaines de perles brillantes, que les ombres éteignirent les unes après les autres.

La disparition du soleil faisait paraître le clair de Terre plus lumineux encore et une couche de givre argenté enrobait désormais son scaphandre, alors qu'il effectuait de lentes rotations sur lui-même en suivant son orbite. Chaque révolution complète durait une dizaine de secondes, et il ne pouvait exercer le moindre contrôle sur elle. En fait, il appréciait ces modifications constantes de son champ de vision. À présent que le soleil n'attirait plus son regard, il découvrait des milliers d'étoiles là où il n'en avait vu auparavant que des centaines. Elles engloutissaient les constellations familières et même les plus brillantes des planètes étaient difficiles à discerner au sein de cette débauche de clarté.

Le disque sombre de la face nocturne de la Lune dissimulait une partie de ce champ stellaire telle l'ombre d'une éclipse, et il ne cessait de croître au fur et à mesure que l'homme tombait vers lui. À chaque instant une étoile passait derrière l'horizon pour ne plus exister. Cliff avait presque l'impression d'assister à l'expansion d'un trou noir occupé à engloutir les cieux.

Rien n'indiquait qu'il se déplaçait et que le temps s'écoulait, à l'exception de ses révolutions régulières qui duraient dix secondes. Lorsqu'il posa les yeux sur le chronomètre de sa combinaison, il fut sidéré de constater qu'une demi-heure s'était déjà écoulée depuis son départ de la capsule. Il la chercha du regard parmi les étoiles... vainement. Elle devait à présent se

trouver plusieurs kilomètres derrière lui. Mais, selon Van Kessel, elle finirait par le doubler en raison de son orbite inférieure et atteindrait la Lune la première.

Cliff réfléchissait à un fait paradoxal – les équations de la mécanique céleste que les physiciens trouvaient si évidentes lui paraissaient impénétrables, alors qu'il se sentait parfaitement à son aise avec la complexité des diploïdies, des triploïdies et des principes de sélection que ces mêmes physiciens ne parvenaient généralement pas à comprendre – lorsque la tension nerveuse des heures écoulées, ajoutée à l'euphorie d'une apesanteur sans fin, eut un effet pour le moins inattendu. Bercé par les doux murmures de la valve d'admission d'oxygène, virevoltant en se sentant plus léger qu'une plume sous la voûte étoilée, il finit par sombrer dans un sommeil sans rêves...

12

Le poste de contrôle du lanceur électromagnétique était un réduit souterrain exigu qu'encombraient deux rangées de consoles, en face d'une paroi entièrement occupée par de grandes vidéoplaques. Les six techniciens avaient ainsi sous les yeux toutes les données qui se rapportaient à l'alimentation en énergie de la rampe, l'alignement des éléments de la piste, le chargement du fret, la maintenance des capsules – la totalité des paramètres fournis aux sous-systèmes de cette installation complexe.

En surface, tous les travaux étaient exécutés par des robots et des téléopérateurs ; le lanceur devait fonctionner sans trêve et les radiations de l'espace empêchaient les humains d'effectuer des séjours prolongés hors des abris. Mais pour l'instant son alimentation avait été coupée. Les réacteurs auxiliaires chargés de lui fournir de l'énergie pendant la longue nuit lunaire refroidissaient aussi rapidement que le permettaient les normes de sécurité, et l'électricité produite par les panneaux solaires depuis le lever de l'aube était stockée dans des condensateurs et d'énormes batteries. Nulle capsule n'emprunterait la rampe de lancement tant que les causes de l'accident survenu à Leyland n'auraient pas été comprises et éliminées.

Certaines des vidéoplaques de la paroi montraient des détails de l'extérieur de la base. On y voyait la piste du lanceur s'étirer vers l'est, en dessinant une ligne droite surnaturelle qui allait se perdre dans un infini uniquement délimité par les sommets éloignés de la muraille circulaire ceignant la Mer de Moscou. Quant aux radiotélescopes, ils étaient ourlés en contre-jour par le halo d'un soleil proche de l'horizon ; la centaine d'oreilles rondes d'un poste d'écoute démesuré.

L'alerte avait été donnée par scaphcom à toutes les personnes qui travaillaient en surface dans les parages de la

base. Les hommes et les femmes en combinaison spatiale avaient immédiatement interrompu leurs activités et se dirigeaient à présent vers les abris d'une démarche bondissante. Les tracteurs et les buggies lunaires venaient de faire demi-tour et regagnaient avec une lenteur majestueuse les dômes et les hangars.

À l'intérieur de ces structures et dans tous les passages et les salles du labyrinthe des installations souterraines, des lumières jaunes clignotaient et des sirènes meuglaient. Des spécialistes réunissaient leur matériel et gagnaient les postes qui leur avaient été assignés. Ceux dont le travail n'était pas indispensable pour assurer la sécurité, les communications ou les urgences avaient reçu l'ordre de gagner les abris aménagés dans les mines de glace.

L'épaisseur de la couche de régolite couvrant les sections habitées suffisait pour les protéger des météorites de toutes tailles, des grains de poussière cosmique aux gros blocs d'une tonne. En outre, si les calculs des probabilités indiquaient qu'un de ces monstres risquait de tomber à l'intérieur du périmètre de la base une fois tous les dix millions d'années, il était probable qu'il épargnerait même en ce cas les structures importantes.

La capsule en perdition possédait cependant une masse bien plus conséquente que celle d'un petit astéroïde. Avec une accélération légèrement supérieure, l'épave serait passée au-dessus de la base ; légèrement inférieure, elle eût percuté le sol lunaire bien avant d'atteindre la Mer de Moscou. Mais, par un caprice du hasard si improbable qu'il avait été considéré comme négligeable lors de la conception de l'accélérateur linéaire, l'engin se dirigeait droit sur les installations. Le seul point positif auquel pouvaient encore se raccrocher les contrôleurs, c'était la possibilité de calculer le moment de l'impact avec une marge d'erreur presque insignifiante.

Van Kessel et d'autres hommes visiblement inquiets s'étaient regroupés autour d'un bureau installé à l'extrémité de la pièce. Le crâne luisant du responsable des opérations était ceint d'un bourrelet de cheveux gris hérisrés qui lui eût donné un aspect comique s'il n'y avait eu la menace que contenaient ses yeux gris et l'étroite ligne formée par ses lèvres serrées. Ces personnes

n'accordaient pas la moindre attention aux opérations d'évacuation de la base. Leurs regards restaient rivés à l'écran d'un ordinateur sur lequel toutes les données concernant la trajectoire que suivait la capsule étaient constamment mises à jour. Partout où les radars lunaires pouvaient relever la position de l'engin incontrôlé, ils indiquaient sa progression et établissaient des comparaisons entre les prévisions et les faits.

— Ça ne laisse toujours rien présager de bon, marmonna Frank Penney.

Il s'agissait d'un jeune homme athlétique au physique assez agréable, dont le bronzage artificiel paraissait incongru au milieu des autres contrôleurs au teint blême.

— Aucune déviation de trajectoire significative, reconnut Van Kessel. Ça va être un beau merdier.

— Leyland a-t-il une vague idée de ce qui l'attend ? lui demanda Penney.

— Absolument pas. Je n'ai pas osé le lui annoncer. J'ai déjà cru qu'il allait tomber dans les pommes.

— Espérons qu'il ne subira pas cette épreuve pour rien.

— Au moins sommes-nous parvenus à distraire l'esprit de ce pauvre diable pendant quelques minutes. Quoi qu'il advienne, il aura fait un voyage mémorable.

*

Aiguillonné par son subconscient, le « pauvre diable » en question finit par s'éveiller. Où était-il ? Où se trouvaient les murs de sa maison ? Non, ceux de la petite chambre qu'on lui avait attribuée dans la base lunaire, ou plutôt les parois de la capsule spatiale. Il ne pouvait voir que des étoiles et...

Il se souvint. C'était la lune, qu'il avait sous les yeux. Il traversait le vide de l'espace sans autre protection qu'un fragile scaphandre.

La sphère blanc et bleu de la Terre descendait vers l'horizon et cette vision l'incita à s'apitoyer à nouveau sur son sort. Pendant un instant, il dut lutter pour reprendre le contrôle de ses émotions. C'était peut-être la dernière fois qu'il voyait sa planète d'origine, car son orbite le ramenait vers Farside et la

face que le clair de Terre n'illuminait jamais. Les scintillements de la calotte antarctique, la blancheur de la ceinture de nuages équatoriale, la réverbération du soleil sur l'océan Pacifique, tout cela s'enfonçait rapidement derrière les montagnes lunaires. Puis la Terre disparut et il se retrouva dans les ténèbres. Sous lui, le sol invisible était si noir que ses yeux le faisaient souffrir dès qu'il tentait d'y discerner quelque chose.

Une constellation apparut à l'intérieur du disque de noirceur, là où nulle étoile n'aurait dû se trouver. Faute de s'être pleinement éveillé, Cliff étudia ces lumières sans comprendre leur nature. Finalement, il prit conscience qu'il survolait un des avant-postes de recherche scientifique de la Base Farside. Là en bas, sous des dômes pressurisés portables, des hommes et des femmes attendaient la fin de la nuit lunaire. Ils pouvaient dormir, travailler, se reposer, ou encore se quereller ou faire l'amour. Savaient-ils qu'en cet instant même un homme passait au-dessus de leurs têtes telle une météorite invisible, filant dans l'espace à plus de six mille kilomètres à l'heure ? C'était probable. Toutes les personnes qui vivaient sur la lune et sur la Terre devaient être désormais au courant de ce qui lui était arrivé. Des radars suivaient probablement sa progression, peut-être même des télescopes, mais les observateurs éventuels ne disposeraient que d'un laps de temps très limité pour le trouver. Quelques secondes plus tard l'avant-poste non identifié avait disparu dans le lointain et il se retrouvait à nouveau seul au-dessus de la face nocturne de la lune.

Il lui était impossible d'évaluer à quelle altitude il survolait le néant. Il ne voyait aucune perspective et ne disposait daucun point de repère permettant d'établir une échelle de grandeurs. Parfois, il lui semblait qu'il n'aurait eu qu'à tendre la main pour toucher le sol, mais il avait conscience de se trouver à plusieurs kilomètres de lui.

Cependant, il savait aussi qu'il perdait constamment de l'altitude et qu'il risquait à tout instant de percuter le pourtour d'un cratère ou le pic d'une montagne invisible.

Dans les ténèbres, quelque part devant lui, se trouvait le dernier obstacle... le danger qu'il redoutait le plus : la muraille haute de deux mille mètres qui ceignait la Mer de Moscou.

L'aspect de ces pics familiers, qu'il avait si souvent survolés à bord de capsules automatiques au cours des mois écoulés, était trompeur. Comme toutes les collines et les vallées de la lune, ces monts avaient été érodés par l'impact des innombrables micrométéorites qui les avaient criblés depuis des milliards d'années. Mais si les débris comblaient leurs gorges et leurs crevasses, ils étaient aussi abrupts que des montagnes terrestres et suffisamment hauts pour stopper sa trajectoire avant que cette dernière ne l'eût ramené au-dessus de la base.

L'éruption de l'aube le prit au dépourvu. Une explosion de lumière se produisit devant lui pour s'étendre d'un pic à l'autre jusqu'au moment où tout l'arc de l'horizon fut embrasé. Sa trajectoire le projetait hors de la nuit lunaire, droit dans le soleil. Il ne mourrait pas dans les ténèbres.

Le plus grand des dangers approchait rapidement. Il jeta un coup d'œil à son chronomètre et constata que cinq bonnes heures s'étaient écoulées. Il se retrouverait sous peu à son point de départ, et également au périgée de son orbite. Dans quelques instants il percuterait la lune... ou la frôlerait et repartirait indemne vers l'espace.

Pour autant qu'il pouvait en juger, il se trouvait à une trentaine de kilomètres de la surface et descendait toujours, bien que très lentement. Sous lui, les ombres étirées de l'aube lunaire évoquaient des dagues de noirceur qui poignardaient la nuit. L'incidence de la clarté solaire accentuait les reliefs et métamorphosait la moindre éminence en montagne.

Et à présent le sol prenait des formes qu'il avait appris à reconnaître au cours de tant de voyages. Devant lui et sur sa gauche apparut Shatalov, une profonde cuvette à la bordure de Belyaev, un cratère plus important situé au pied de la partie ouest de la grande muraille circulaire de la Mer de Moscou. Cette dernière se dressait désormais devant lui, encore à plus de cent cinquante kilomètres mais se rapprochant rapidement. Il s'agissait d'une vague rocheuse qui s'enflait et se ruait vers lui, pour l'engloutir.

Et il ne pourrait rien faire pour l'éviter ; son chemin était tracé et impossible à modifier. Tout ce qui pouvait être tenté l'avait déjà été, deux heures et demie plus tôt.

Il prit rapidement conscience que ces mesures seraient insuffisantes. Il ne passerait pas au-dessus des montagnes ; ces dernières le surplombaient. Il discernait à présent devant lui la silhouette caractéristique du mont Tereshkova, le plus haut sommet de la bordure ouest du cratère.

Cliff se reprocha d'avoir omis de joindre une dernière fois sa femme. Elle devait toujours attendre son appel, si loin de là. Mais peut-être était-ce préférable, tout compte fait : sans doute n'auraient-ils rien eu à ajouter.

Des voix emplirent l'éther dès qu'il arriva à portée de la base. Elles ne s'adressaient pas à lui, cependant. Elles faiblirent puis se turent dès qu'il pénétra dans l'ombre radio de la muraille rocheuse. S'il faisait l'objet de certaines de ces conversations, il le nota à peine. Il les écoutait avec indifférence, comme s'il s'agissait de messages provenant d'un point lointain de l'espace ou du temps et qui ne le concernaient pas.

Il entendit Van Kessel dire, très distinctement :

— ...confirmons que nous vous communiquerons l'orbite d'interception immédiatement après le passage de Leyland au périgée. Selon nos estimations, le contact devrait avoir lieu dans une heure et cinq minutes.

Désolé de vous poser un lapin, pensa-t-il, mais je ne serai pas au rendez-vous.

À présent, la paroi rocheuse ne se trouvait plus qu'à quatre-vingts kilomètres et chaque fois que ses rotations l'orientaient vers les montagnes ces dernières se rapprochaient de quinze kilomètres. L'optimisme n'était plus de mise. Cliff se ruait plus rapidement que la balle d'un fusil vers cette barrière infranchissable, et il accorda brusquement beaucoup d'importance au fait de savoir s'il la percuterait de front en gardant les yeux ouverts, ou en lui tournant le dos tel un lâche.

Il ne revécut aucun épisode de son passé, alors qu'il effectuait le décompte des dernières secondes de son existence. Les moindres détails du paysage lunaire qui basculait sous lui étaient révélés par la clarté crue de l'aube. Il n'avait plus à vivre que trois de ses journées d'un sixième de minute. Il s'était détourné des monts qui se ruaien vers lui et regardait le

chemin qu'il avait parcouru, ce chemin qui aurait normalement dû le conduire vers la Terre, quand à sa grande surprise...

...Le sol qu'il survolait s'embrasait sans un bruit. D'un endroit situé quelque part derrière lui une explosion aussi aveuglante que le soleil souffla instantanément les longues ombres, incendia les sommets environnants, ourla d'une clarté insoutenable les cratères disséminés en contrebas. Cela ne dura qu'une fraction de seconde, et le temps d'achever cette révolution tout était terminé.

Juste devant lui, à seulement trente kilomètres, un énorme nuage de poussière montait à la rencontre des étoiles. Un volcan semblait être entré en éruption sur ce versant du mont Tereshkova... ce qui était naturellement impossible. La seconde hypothèse de Cliff fut aussi absurde. Il pensa que grâce à un exploit d'organisation et de logistique impensable les techniciens de la base étaient parvenus à dégager cet obstacle de sa route.

Car le mont avait disparu. Une énorme section de l'horizon s'était effacée et des tourbillons de roches et de poussière s'élevaient encore d'un cratère venant d'apparaître. Seule la puissance destructrice d'une bombe nucléaire aurait pu permettre de réaliser un tel miracle. Et Cliff ne croyait pas aux miracles.

Il poursuivait cependant ses révolutions et cessa de voir cet étrange spectacle. Il avait effectué une rotation complète et presque atteint les montagnes, lorsqu'il se rappela qu'un bulldozer cosmique l'avait jusqu'alors précédé. L'énergie kinétique de la capsule abandonnée – de nombreuses tonnes se déplaçant à près d'un kilomètre et demi par seconde – était amplement suffisante pour dégager l'ouverture dans laquelle il s'engouffrait à présent. Impressionné par l'importance des dégâts, il se demanda quelles auraient été les conséquences de l'impact de cet astéroïde artificiel sur la Base Farside.

Sa chance insolente ne l'abandonna pas. S'il fut pendant quelques instants cinglé par une pluie de grains de poussière, aucun d'eux ne perfora sa combinaison spatiale – la plupart des débris avaient été projetés plus loin – et il ne fit que voir les roches incandescentes et la fumée qui se dispersait rapidement

au-dessous de lui. Que cette vision d'un nuage sur la lune était donc étrange !

Puis il se retrouva au-dessus du versant opposé des montagnes, et il n'eut plus devant lui qu'un ciel noir dégagé. Pour l'instant, tout au moins.

Un kilomètre en contrebas et sur la gauche de sa trajectoire, il vit la piste de la catapulte électromagnétique défiler comme s'il était le pilote d'une voiture de course longeant une clôture. Le lanceur était un trait rectiligne tracé en travers de la Mer de Moscou. Ici et là, les éclairs et les nuages de poussière qui s'élevaient du régolite lui désignaient les points d'impact des débris de l'explosion.

Cliff effectua une autre révolution paresseuse à la fin de laquelle il se retrouva à l'aplomb du centre de la piste. Les dômes jumeaux qui couvraient les sections habitées de la base passèrent sous lui, loin sur sa droite. Juste devant ses yeux, à quinze kilomètres de distance, s'ouvraient la centaine de paraboles argentées des radiotélescopes. Brusquement, des millions d'étincelles les firent scintiller comme un sapin de Noël...

Un tour supplémentaire. Les yeux de Cliff effectuaient des panoramiques tel l'objectif d'une caméra, mais si la base avait subi des dommages il lui était impossible de s'en rendre compte. Puis il regarda à nouveau devant lui, à l'instant où il survolait les immenses antennes. Le soleil les ourlait et elles paraissaient n'avoir subi aucun dégât important, mais Cliff eut la vague impression d'y voir une multitude de petits points noirs...

... puis il se retrouva au-delà. S'agissait-il vraiment de taches ? Ces paraboles brillantes n'étaient-elles pas plutôt criblées de perforations ? La pluie d'étincelles... Les shrapnels de la déflagration avaient poursuivi leur trajectoire, et les antennes se trouvaient exactement sur leur chemin.

— J'appelle Leyland. Leyland, me recevez-vous ?

Cliff prit brusquement conscience que la voix de Van Kessel résonnait dans ses oreilles depuis plusieurs secondes.

— Ici Leyland, je vous reçois.

Le responsable des opérations n'eut qu'une très brève hésitation avant de dire d'une voix encore plus bourrue que de coutume :

— Ce n'est pas trop tôt. Je présume que vous êtes indemne ?

— Tout baigne, compte tenu des circonstances. Ce feu d'artifice était-il prévu depuis longtemps ?

— Disons que j'ai estimé préférable de ne pas vous communiquer le programme des réjouissances. J'avoue que ce projet de sauvetage était assez risqué, Leyland.

— Oui, j'ai pu le constater.

Le ton de Van Kessel redevint autoritaire.

— J'ai plusieurs choses à vous dire, pendant que nous restons en contact radio. Vous serez dans moins d'une heure au point de rendez-vous avec la barge *Callisto* qui a quitté L-1. Un membre de son équipage ira vous chercher, relié à l'appareil par un filin de sécurité. N'oubliez pas votre inertie. En principe, il devrait pouvoir vous attraper sans difficulté, mais pour l'amour de Dieu soyez prudent et ne faites pas tout foirer. Parce que ce sera vraiment votre dernière chance.

— Ne vous tracassez pas pour ça, Van Kessel. Je ne ferai rien foirer. Et merci.

— Il n'y a pas de quoi. Au fait, si vous n'avez pas encore épuisé votre réserve de panique, je vous conseille de fermer les yeux...

Cliff terminait une nouvelle révolution et allait affronter une fois de plus les montagnes lunaires. Il approchait de la bordure est de la Mer de Moscou. Il n'avait pas oublié l'existence de ce second obstacle mais s'était efforcé de ne pas y penser. Les monts se dressaient devant lui, aussi élevés et menaçants que ceux de l'ouest du cratère. Son cœur s'emballa à nouveau. Comment son chemin serait-il dégagé, cette fois ?

Il prit conscience de la vulnérabilité de son corps. Seule sa mince combinaison spatiale le protégeait, alors qu'il se ruait vers ces monts abrupts aux reliefs trompeusement adoucis. Il percuterait certainement ces hauteurs... Mais le mont Tereshkova ne lui barrait pas le passage et il franchit la crête accidentée avec dix mètres de marge.

Un instant plus tard, il put à nouveau respirer normalement.

— Une autre surprise de ce genre, Van Kessel, et je jure d'avoir votre peau !

— Plus de surprises, Leyl...

Et cette voix mourut comme Cliff pénétrait dans l'ombre radio de la bordure est du cratère.

La perte de tout contact n'affecta pas son moral. Il venait d'entamer sa deuxième orbite et il savait qu'une heure plus tard, quelque part dans l'espace étoilé, une barge se trouverait sur sa route et l'intercepterait. Il avait tout son temps, désormais. Il était parvenu à s'échapper du maelström. Pour le meilleur ou pour le pire, il avait bénéficié d'une grâce.

Et lorsqu'il se retrouva finalement à bord de l'engin spatial et qu'il put effectuer un appel à destination de la Terre, il s'empressa de contacter une femme, son épouse, qui attendait toujours de recevoir de ses nouvelles, plongée dans les affres de l'angoisse.

13

Si plus d'une semaine était nécessaire aux navettes et aux barge de type classique pour se rendre de l'orbite basse terrestre à la station de transit L-1, un cutter du Bureau spatial pouvait en cas d'urgence effectuer le trajet en une seule journée. Le pilote de l'appareil à bord duquel se trouvait Sparta coupa les torches plasmatiques et se laissa dériver vers un assemblage disparate de cylindres, de poutrelles et de panneaux solaires. Des sas s'ouvrirent et la jeune femme s'engagea dans le tube de débarquement pour gagner la station en tirant deux sacs de marin derrière elle. Ses oreilles bourdonnaient et une violente migraine paraissait sur le point d'expulser ses globes oculaires hors de leurs orbites.

— Soyez la bienvenue, inspecteur Troy. Je m'appelle Brick et j'appartiens aux services de sécurité.

Comme Sparta, ce Noir était d'origine nord-américaine, mais il possédait la souplesse propre aux personnes ayant passé toute leur existence dans l'espace.

Elle laissa les sacs flotter en apesanteur pendant qu'elle serrait sa main tendue ; elle-même était en suspension au milieu du cylindre capitonné de l'aire d'accueil.

— Monsieur Brick.

Seul un cillement de l'homme traduisit sa surprise face à sa jeunesse et à sa fragilité physique.

— Désirez-vous le voir immédiatement ?

— Je souhaiterais d'abord obtenir un certain nombre de renseignements. Y a-t-il un endroit où nous puissions discuter tranquillement ?

— Mon bureau. Donnez-moi ça... Vous vous dirigerez plus facilement, avec une main libre.

Il prit des sacs et s'éloigna vers le cœur de la station. En chemin, ils croisèrent plusieurs membres du personnel. La

plupart des secteurs habités de L-1 étaient constitués par un assemblage de cylindres d'acier et de fibre de verre, les anciens réservoirs de comburant avec lesquels cette base spatiale avait été bâtie une cinquantaine d'années plus tôt.

— C'est votre première visite ? lui demanda Brick par-dessus l'épaule.

— Oui, et je ne parle pas seulement de L-1. Ce sera également mon premier séjour sur la lune.

— Mais vous êtes par contre une des neuf personnes qui ont posé le pied sur Vénus ?

— Je n'ai pas recherché cet honneur, croyez-moi.

— Vous avez fait un sacré travail, si la moitié de ce qu'ont raconté les médias est exact.

— Moins de la moitié. Mais parlez-moi plutôt de L-1, monsieur Brick.

— Voulez-vous entendre le laïus habituel ou avez-vous changé de sujet de conversation simplement pour que je me taise ?

— Je suis sérieuse.

— Entendu, vous aurez droit aux explications classiques. Dans les années 1770, Joseph Louis Lagrange a étudié ce qu'on appelle le problème des trois corps et découvert que dans tout système où une masse est en orbite autour d'une autre – la lune autour de la Terre, par exemple – existent certains points de l'espace environnant où les forces gravitationnelles sont nulles et où n'importe quel objet a tendance à demeurer immobile. (Il fit une pause.) Arrêtez-moi, si vous avez déjà entendu tout cela.

— Il y a longtemps. Rafraîchir mes connaissances me sera utile.

— Entendu. Trois de ce qu'on appelle les points de Lagrange sont situés sur l'axe qui sépare les deux masses principales, et leur stabilité n'est que relative. La moindre perturbation est suffisante pour qu'un objet occupant un de ces emplacements – cette station, par exemple – ait tendance à céder à l'une ou l'autre des forces d'attraction. Dans notre cas, nous serions attirés par la Terre ou la lune. Deux autres de ces points, situés sur l'orbite du satellite mais soixante degrés devant et derrière lui, sont par contre très stables. Ces points, L-4 et L-5,

pourraient être considérés comme les « emplacements » ayant le plus de valeur dans la totalité du système Terre-lune.

— Les colonies spatiales.

— Oui. Je dois cependant préciser qu'en raison de l'influence exercée par le soleil, ces dernières n'occupent pas exactement les points L-4 et L-5 mais suivent des orbites autour d'eux.

— Pour résumer, la Terre est en orbite autour du soleil, la lune est en orbite autour de la Terre, et la colonie L-5 est en orbite autour du point L-5, lui-même en orbite autour de la lune. Une succession d'orbites autour d'autres orbites.

— Absolument. Ptolémée appelait cela des épicycloïdes, mais il s'agit en l'occurrence de choses bien réelles et non de simples hypothèses. Elles donnent forme à l'espace. Par rapport à la lune, L-3 se trouve du côté opposé de la Terre et n'a pas la moindre utilité, mais ce n'est pas le cas de L-1 et de L-2, les points de Lagrange relativement stables proches de la lune. Ici, à L-1, il suffit d'utiliser une quantité négligeable de combustible pour manœuvrer et conserver une position géostationnaire à la verticale du centre de la face visible. C'est en ce lieu que se trouvent réunis la plupart des humains qui vivent sur la lune, principalement à Cayley. Nous sommes chargés du contrôle des déplacements en surface, du trafic cislunaire, ainsi que des communications. L-2 se trouvait de l'autre côté de la lune et occupait un emplacement idéal pour le transit des matériaux de construction provenant des mines de Cayley, lorsqu'ils ont construit L-5.

— Se trouvait ?

— Cette station a été presque entièrement démontée après la fin des travaux sur L-5. Ils ont récupéré toutes ses toiles d'araignées pour bâtir le lanceur de la Base Farside.

— Ses toiles d'araignées ?

— Approchez.

Il lui fit signe de venir le rejoindre près d'un épais hublot de verre. À travers la paroi cylindrique, elle aperçut, se découplant sur les étoiles, deux énormes structures d'aspect fragile, un étrange fouillis de longues tiges et de filets.

— Ce sont en fait de grandes nasses qui servent à attraper le fret. Nous nous trouvons approximativement à une demi-orbite

de la catapulte de Farside. Elle lance dans l'espace des conteneurs qui arrivent vers nous à une vitesse d'environ deux cents mètres par seconde. Un radar les suit et place sur leur trajectoire ces filets, qui les capturent et les halent jusqu'à nous. On en dénombre soixante par toile d'araignée et ils en avaient cinq, à L-2. Ces mécanismes fonctionnaient à longueur de temps pour saisir au passage des roches lunaires envoyées de Cayley. Comme les filets s'emmêlaient fréquemment, deux étaient constamment inutilisables. Ici, nous réceptionnons beaucoup moins de fret, principalement de l'oxygène liquide et de la glace extraite des mines de Farside. (Il se détourna du hublot.) Nous sommes donc pour l'instant la seule véritable station spatiale entre la Terre et la lune. Tout transite par L-1, y compris les drogues. Il m'arrive parfois de penser *principalement* les drogues.

Brick guida Sparta dans d'étroites coursives zigzagantes jusqu'à un bureau exigu aux parois incurvées qui occupait le quart d'une tranche du cylindre.

— J'y suis un peu à l'étroit, mais la vue est imprenable. D'autres questions auxquelles je pourrais répondre ?

— Comment avez-vous trouvé Leyland, à son arrivée ?

— Heureux de vivre. Le pilote de la barge a déclaré qu'il n'avait pas cessé de jacasser pendant deux heures, après son sauvetage. Il ne parvenait pas à dormir et voulait uniquement bavarder. Bien sûr, il a immédiatement subi un examen médical. Cet homme était en pleine forme ; il n'y avait rien d'anormal dans son organisme.

— À qui a-t-il parlé ?

— L'équipage du *Callisto* et moi-même. Les autorités exceptées, personne n'est au courant de cette affaire, mais je l'ai malgré tout autorisé à appeler sa femme. Nous avons branché un crypteur sur le canal, afin qu'ils puissent discuter sans que tous les journalistes du système solaire suivent leur conversation.

— Parfait. Mais je présume que vous avez écouté leurs propos ?

— Ça fait partie de mes attributions.

— Et ?

Le Noir haussa les épaules.

— Rien d'important. Il semblait éprouver un profond soulagement... auquel se mêlait peut-être une vague trace de culpabilité. Mais il n'a rien dit de très intéressant.

— *Vague* ?

— C'est exact, inspecteur. Il ne s'exprimait pas comme un passeur venant de se faire épingler avec cinq cents grammes de drogue dans la poche de sa combinaison spatiale.

— Qu'a donné l'analyse ?

— Acide gabaphorique.

— Je ne connais pas.

— C'est également une nouveauté pour nous. Probablement préparé sur L-5. Et de toute évidence très prisé sur la lune. Ce produit rend la personne qui en prend aussi gaie qu'un pinson pendant près de six mois, et ensuite l'hippocampe se métamorphose en bouillie d'avoine. Le drogué ne pourrait même plus reconnaître sa propre mère. Nous avons déjà eu affaire à deux cas de ce genre.

— Pourquoi voulait-il en emporter sur Terre ?

— Hum... (Brick écarta les doigts d'une main et utilisa l'autre pour les plier au fur et à mesure qu'il énumérait les possibilités.) Parce qu'il est un accro de cette merde et qu'il sait ne pas pouvoir s'en procurer sur la Terre. Parce que les types qui se sont servis de lui comme passeur l'ont payé en nature. Parce qu'il espérait trouver de nouveaux marchés une fois arrivé à destination...

Il hésita.

— Continuez.

— Ou encore parce que quelqu'un a voulu lui jouer un sale tour.

— Et à votre avis ?

Brick haussa les épaules.

— Les possibilités sont nombreuses. Je vous laisse le soin de procéder au tri.

— Je vais lui parler tout de suite. En tête à tête, de préférence.

— Attendez une minute. Je vous l'envoie.

— Eh, Brick... les consignes de discréction tiennent toujours. À l'exception de ceux qui sont déjà au courant de cette affaire, personne ne doit savoir ce que vous avez trouvé sur cet homme.

*

Lorsque l'agronome entra dans le réduit il portait un bleu de travail d'emprunt bien trop ample pour lui et son expression était sinistre.

— Vous appartenez au Bureau du Contrôle spatial ?

— Effectivement, monsieur Leyland. Je suis l'inspecteur Troy.

— Un inspecteur ? Vous n'avez pas le physique de l'emploi.

— Je ne puis vous tenir rigueur de votre mauvaise humeur, monsieur Leyland. Je suis venue ici le plus rapidement possible et je m'efforcerai de ne pas vous retarder outre mesure.

— J'ai passé une journée complète à bord de la barge et une autre dans cette boîte de conserve puante. Je regrette presque de ne plus être en orbite autour de la lune.

Sparta l'étudia intensément, en utilisant des méthodes qu'il n'aurait pu suspecter. Son œil macrozoom scruta les iris de ses yeux bruns, les pores de son épiderme pâle. L'air apportait jusqu'à elle sa signature chimique, dont elle mémorisa la formule en vue d'une étude ultérieure. Son odeur, tout comme sa voix, traduisait de l'exaspération mais pas la moindre peur ou dissimulation.

Elle lui tendit un des sacs.

— On m'a chargée de vous remettre ceci, avant mon départ. Ils m'ont affirmé que c'était votre taille.

Il prit les vêtements roulés en boule qu'elle lui tendait.

— Eh bien... c'est très aimable de la part de la personne qui y a pensé.

— Voulez-vous que je vous laisse, pendant que vous vous changez ?

— Non, je préfère en finir tout de suite. J'avoue ne pas comprendre pourquoi vous n'avez pas attendu mon retour sur Terre pour m'interroger.

« C'est bien simple. Si les réponses que vous fournirez à mes questions ne sont pas satisfaisantes, vous ne remettrez jamais les pieds sur votre monde d'origine », eût voulu rétorquer Sparta. Mais elle se contenta de se masser la nuque et de dire d'une voix posée :

— Il existe d'excellentes raisons à cela, monsieur Leyland. Le sachet de drogue trouvé sur vous en est une.

— Je n'ai pas cessé de vous répéter que n'importe qui aurait pu me le refiler. C'était une poche extérieure ! Si j'étais un trafiquant, je me serais donné la peine de le cacher, il me semble ?

— Sans cet incident, vous auriez eu deux jours devant vous pour prendre d'autres dispositions. Mais votre voyage a été interrompu. Compte tenu des circonstances, vous avez pu oublier ce que vous transportiez.

— Je suis donc en état d'arrestation ? fit-il d'une voix pleine de défi.

— J'estime une telle mesure superflue, à moins que vous n'insistiez. Mais ce n'est pas notre seule raison de vous garder ici, et je pense que nos motivations vous paraîtront sous peu évidentes.

— Alors, continuez, je vous prie, dit-il sur un ton qui se voulait sarcastique.

— Je préférerais que vous me racontiez en détail ce qui s'est passé. J'ai besoin de l'entendre...

— Je l'ai déjà répété je ne sais combien de fois depuis...

— ...de votre bouche. Commencez au moment où vous avez préparé vos bagages.

— Bon. D'accord.

Il soupira, puis entreprit de narrer une fois de plus son histoire. S'il débuta son récit sur un mode apathique, sa voix s'anima au fur et à mesure qu'il revivait son expérience.

Sparta restait immobile à l'intérieur de ce bureau minuscule et l'écoutait attentivement. Elle se concentrail, car si tous les détails de sa déposition lui étaient familiers elle découvrait dans les intonations de la voix de cet homme les émotions qu'il avait éprouvées à chaque stade de son aventure terrifiante et de sa délivrance finale du maelström gravitationnel.

Lorsqu'il eut terminé, elle garda un instant le silence avant de demander :

— Combien de personnes pourraient désirer votre mort, monsieur Leyland ?

— Ma mort ? répéta-t-il, visiblement ébranlé. Vous voulez dire...

— Qui voudrait vous assassiner ? En raison d'une chose que vous avez pu faire, ne pas faire, ou que vous pourriez encore accomplir. Ou simplement à titre d'exemple.

Il la fixa droit dans les yeux en arborant une expression d'innocence outragée. Elle faillit éclater de rire et en fut surprise. Était-elle devenue cynique à ce point ?

— J'ai débuté ma carrière au Bureau spatial en travaillant pour les services des douanes et de l'immigration, monsieur Leyland. La première chose qui m'est venue à l'esprit, en compulsant votre dossier, c'est que vos fréquentes navettes entre L-5 et Farside auraient fait de vous un passeur idéal.

— Un quoi ?

— Je parle de ces personnes qui transportent de la drogue pour le compte des trafiquants. Dans vos caissons à graines vous auriez facilement pu dissimuler divers petits objets. Fausses Idcartes. Nanopuces. Cultures micromécaniques. Documents secrets. Pierres précieuses. Et – ce qui est à la fois le plus évident et le plus probable – de la drogue. Il semble que cette pensée soit également venue à une personne qui se trouve à Farside.

Il rougit.

— C'est donc cela, fit-elle en interprétant son expression. Avez-vous servi de passeur, monsieur Leyland, ou avez-vous repoussé cette offre ?

— J'ai refusé, murmura-t-il. Je pensais le leur avoir fait clairement comprendre. Même après qu'ils m'ont passé à tabac.

Sa voix était alourdie par la pitié qu'il s'inspirait.

— Eh bien, nous avons fait des progrès, ne pensez-vous pas ? déclara-t-elle dans le but de l'encourager à poursuivre ses explications. Précisez-moi l'identité de ces personnes et les circonstances dans lesquelles tout cela s'est passé, s'il vous plaît.

— J'ignore comment ils s'appellent. Je crois que je pourrais reconnaître un de ces types, mais c'est un simple comparaison sans importance...

— Laissez-moi en juger, d'accord ?

Leyland hésita.

— Bon sang ! La voix...

— Qu'y a-t-il ?

— L'assistant... Lors du lancement de la capsule, l'homme qui m'a sanglé sur la couchette avant que l'engin ne pénètre dans la culasse du lanceur. Je suis certain que c'était lui. Un des types qui m'ont roué de coups.

— Estimez-vous possible qu'il ait pu glisser ce sachet de drogue dans votre poche ?

— Ça ne fait aucun doute... Pendant qu'il vérifiait le harnais de sécurité. Mais j'avoue n'avoir rien remarqué.

— Entendu, il sera facile à identifier.

— Mais je ne vois pas pourquoi celui qui m'a refilé cette drogue aurait voulu me tuer. À quoi ma mort lui aurait-elle servi ?

— Tout à fait exact. Qui d'autre ? Qui aurait des raisons de vouloir se venger de vous ? (Tout en flottant en apesanteur, elle se pencha vers Leyland pour donner du poids à sa question.) Exprimez tout ce qui vous vient à l'esprit, même si cela vous paraît insignifiant.

Il garda le silence, se contentant de hausser les épaules, et elle sut qu'il lui cachait quelque chose.

— Vous êtes assez bel homme, monsieur Leyland. (Certaines personnes pourraient le penser, en tout cas.) Vous l'a-t-on déjà dit ?

— Il y a bien eu cette femme, marmonna-t-il. Mais j'ignore comment...

— Son nom ?

— Katrina Balakian. Une radioastronome.

— Elle a donc manifesté de l'intérêt pour vous. Vous a-t-elle dit quels sentiments vous lui inspiriez ?

Il hocha la tête. Sparta était amusée par la réaction de cet homme face à ce qu'il devait prendre pour de l'intuition féminine.

— Et vous avez repoussé ses avances, reprit-elle. Ou vous les avez acceptées. Dans un cas comme dans l'autre, vous êtes parti pour aller retrouver votre femme et vos enfants.

— Je ne l'ai revue qu'une seule fois. Est-ce que...

— Il n'est pas dans mes intentions de vous mettre dans l'embarras, ou de vous extorquer des confidences, monsieur Leyland. Mais je dois tout savoir.

À contrecœur, Cliff raconta son histoire. Lorsqu'il eut terminé, Sparta lui dit :

— Il sera assez simple de découvrir si cette Balakian avait la possibilité de saboter le lanceur. Il ne sera pas nécessaire de vous mêler à cela.

— Pourquoi pensez-vous à un sabotage et éliminez-vous la thèse de l'accident ? Des pannes se sont déjà produites, il me semble ?

— Parfois.

Il s'agissait d'un euphémisme. La catapulte électromagnétique de Cayley avait connu de nombreuses défaillances, au début de sa mise en service. L'effort réclamé à ce lanceur pour envoyer toutes les secondes un bloc de dix kilos de roche en orbite avait été à l'origine d'un bon nombre de baisses de puissance. Si la zone qui s'étendaient au-delà de la piste étaient moins dangereuse qu'un stand de tir, cette étroite bande de sol lunaire se trouvait piquetée de cratères d'un mètre de diamètre dus à des tirs ratés.

Les ingénieurs chargés de construire la grande catapulte de Farside avaient bénéficié de l'expérience acquise à Cayley, cependant, et l'accident survenu à Cliff Leyland était le premier qu'on eût enregistré avec cet autre lanceur.

— Rien ne prouve que ce n'est pas accidentel, reconnut-elle. Je dois même admettre que l'hypothèse du sabotage peut paraître à première vue absurde, sauf si cette femme est l'archétype d'une harpie vengeresse, ajouta-t-elle avec un sourire. Mais il en faut plus pour que je renonce à suivre une piste. En outre, je dois bien débuter cette enquête quelque part.

Presque à son corps défendant Leyland finit par se dérider.

— Eh bien, je présume que je devrais vous remercier de me garder ici, s'il est exact que certaines personnes souhaitent avoir ma peau.

— J'espérais que vous comprendriez, monsieur Leyland. Bon, je n'ai plus que deux ou trois questions à vous poser...

*

Une heure plus tard Sparta descendait vers Farside, captive d'une capsule semblable à celle que Clifford Leyland s'était vu contraint d'abandonner en plein vol. Elle venait de renoncer au confort d'un trajet en cutter jusqu'à la base lunaire pour tenter de se familiariser avec l'expérience que le naufragé de l'espace avait vécue un peu plus tôt.

Avant son départ, elle l'avait autorisé à reprendre son voyage interrompu vers la Terre. Le retour tant attendu de ce pauvre homme risquait d'être gâché par les journalistes, et c'était une des raisons pour lesquelles le Bureau spatial l'avait retenu à L-1... pour le protéger non pas des tentatives d'assassinat d'éventuels meurtriers mais de la curiosité des médias.

Sparta passerait quant à elle ce trajet à sommeiller, et ensuite elle poserait pour la première fois de son existence le pied sur la lune...

CINQUIÈME PARTIE

À LA CROISÉE DES CHEMINS

14

Un buggy l'attendait sur l'aire d'alunissage, et elle se rendit ensuite dans le minuscule bureau des services de sécurité de la base où elle consacra une demi-heure à compulser des fichiers informatiques, avant de joindre par communicateur le poste de contrôle du lanceur.

— Inspecteur Troy, du Bureau du Contrôle spatial. Je vous propose mon assistance pour tenter de découvrir ce qui a pu clocher, monsieur Van Kessel.

— Je passe vous prendre dans vingt minutes, lui répondit-il aussitôt.

*

— C'est d'ici que nous surveillons l'ensemble des opérations, lui déclara un peu plus tard Van Kessel avec suffisance.

Ils étaient arrivés dans la petite pièce à l'instant de la relève des équipes, et des hommes et des femmes se glissaient près d'eux pour aller prendre place devant leurs consoles ou se diriger vers l'arrêt de trolleybus le plus proche.

— La plupart des systèmes sont entièrement automatiques, ajouta-t-il. Mais l'être humain ne peut s'empêcher de superviser tout ce que font ses amies les machines.

Sparta écouta ses explications détaillées des fonctions de chaque appareil sans s'autoriser le moindre commentaire, bien qu'il fût aisé de deviner l'utilité de la plupart d'entre eux au premier coup d'œil. Il s'agissait seulement de la première étape de ce qui s'annonçait comme une longue visite guidée du lanceur électromagnétique, et elle souffrait à nouveau de violentes migraines. Elle concentra son attention sur les vidéoplaques géantes qui occupaient la paroi opposée : à

l'exception de la catapulte toujours au repos, le reste de la Base Farside avait repris ses activités habituelles.

Les seules anomalies décelables à l'aide d'une vision de type classique étaient des étincelles qui dansaient par instants dans les ombres concaves des radiotélescopes. La caméra de surveillance couvrant la zone est de la base avait été installée au milieu du lanceur, et son objectif révélait la piste qui s'étirait vers le soleil sur une vingtaine de kilomètres ainsi que le champ d'antennes paraboliques situé loin sur le côté : une rangée de cercles soulignés sur tout leur pourtour par un filet de lumière et évoquant sous cet angle un rideau de bulles de savon. La résolution de l'écran était bonne et l'œil droit de Sparta effectua un zoom afin d'agrandir l'image des radiotélescopes. Les paraboles étaient baissées et orientées vers le secteur sud du ciel, et leur champ englobait actuellement la piste du lanceur. À l'intérieur de certaines de ces antennes, des humains en combinaison spatiale et des servos en métal rampaient au milieu des gerbes d'étincelles des postes de soudure afin de raccommoder les accrocs dus aux débris du « cratère de Leyland ».

— Je vous présente l'inspecteur Troy, Frank, dit Van Kessel.

Sparta reporta son attention sur la salle de contrôle. Un homme blond d'une trentaine d'années, au visage sympathique et artificiellement bronzé, lui adressait un sourire.

— Voici Frank Penney, inspecteur, ajouta Van Kessel. Frank est responsable de cette équipe et il dirigeait les opérations lorsque l'incident s'est produit.

— C'est bien vous qui êtes allée récupérer ces archéologues sur Vénus, n'est-ce pas ? fit Penney avec un enthousiasme juvénile tout en se penchant pour lui tendre la main. Votre exploit est formidable.

— Monsieur Penney.

Lorsque leurs paumes entrèrent en contact, son sourire s'élargit encore, révélant deux rangées de dents blanches et parfaites. Il faisait le paon, et Sparta ne put s'empêcher de noter que sa chemisette à manches courtes était tendue par une large poitrine, que des muscles saillaient sur ses avant-bras, et qu'il avait une poigne énergique.

— C'est vraiment un grand honneur pour moi.

Il soutenait son regard et déployait sur elle tout son charme... par habitude.

Elle dégagea sa main. L'intérêt qu'elle lui portait n'était pas celui qu'il devait espérer, cependant. Tout en l'étudiant, elle huma sa légère odeur. Elle décelait derrière les senteurs de son après-rasage et de sa sueur un étrange arôme dont la formule s'inscrivit automatiquement dans son esprit, un stéroïde complexe avec des chaînes latérales peu communes. Penney se dopait-il à l'adrénaline ? Rien en lui ne traduisait pourtant la moindre peur ou surexcitation ; il semblait être en fait un personnage extrêmement paisible et détendu.

— Nous comptons aller jeter un coup d'œil sur place, Frank, déclara alors Van Kessel. Ça vous dirait de nous accompagner ?

— Avec joie, si je ne vous dérange pas.

— Ne soyez pas stupide, répondit l'autre homme en jouant au patron paternaliste. Allons enfiler nos combinaisons et en route.

*

— Nous sommes arrivés à l'extrême de la section d'accélération approximative qui mesure vingt-sept kilomètres et nous entrons à présent dans le secteur d'ajustement long de trois kilomètres.

Van Kessel emplissait le siège du conducteur du buggy lunaire et en débordait, alors que Sparta et Penney se serraient sur la banquette arrière. L'engin longeait en bondissant la piste impressionnante du lanceur qui semblait se poursuivre à l'infini sur le sol régulier de la Mer de Moscou, et chaque fois que Van Kessel levait la main pour désigner quelque chose le véhicule effectuait des embardées périlleuses en direction des supports de la voie. Cet homme n'était pas un conducteur émérite et Sparta brûlait d'envie de prendre sa place.

— À quel point approximative ? s'enquit-elle d'une voix rauque.

— La catapulte est composée de cantons de dix mètres dotés d'une alimentation indépendante, cria-t-il par-dessus son

épaule. D'un bout à l'autre de cette zone, la tolérance en matière de gauchissement est de quatre ou cinq millimètres. Au-delà de ce seuil, il se produirait des oscillations si violentes que le passager de la capsule en perdrait toutes ses dents. En outre, il n'est pas nécessaire de contrôler avec une extrême précision le vecteur d'accroissement de la vitesse, car la marge est d'un centimètre par seconde. Dans le secteur d'ajustement, la tolérance est inférieure à une déviation d'un millimètre par rapport à une droite parfaite pour la piste et à un millimètre par seconde au carré pour l'accélération.

— Comment parvenez-vous à maintenir ces rails absolument rectilignes ?

Sparta s'était adressée à Penney. Sa migraine s'atténua et elle pouvait désormais feindre de s'intéresser aux installations, bien qu'elle eût mémorisé les plans et toutes les caractéristiques techniques du lanceur de Farside avant même de quitter la Terre, et qu'elle eût un accès instantané à l'ensemble de ces données. Il s'agissait cependant d'un détail qu'elle ne souhaitait révéler à personne.

— En premier lieu, les variations ne sont guère importantes, expliqua Penney. Nous ne sommes confrontés qu'aux problèmes de dilatation et de contraction dus aux écarts de température entre le jour et la nuit, ainsi qu'à un léger affaissement des supports de la piste. La technique est relativement ancienne. Elle a été mise au point au siècle dernier pour les accélérateurs de particules et les composants des télescopes optiques, ce genre de choses.

Van Kessel décida d'intervenir. Il était évident que cet homme préférait s'entendre parler plutôt que d'écouter les autres.

— Les réglages s'effectuent à l'aide de rayons laser et d'éléments de piste mobiles. Les pistons que vous pouvez voir sous les supports poussent continuellement la voie d'un côté ou de l'autre, dès que le faisceau dévie de la cellule photoélectrique placée au point idéal. Quant à l'accélération, ses paramètres sont fournis par la capsule elle-même. Ce sont ses instruments de bord qui transmettent les données nécessaires aux modules de contrôle d'alimentation de la section de piste suivante.

— Quelle est l'utilité de ce secteur d'ajustement ?

— Le besoin d'atteindre une cible, dit Penney.

— Exact, s'empressa de confirmer Van Kessel. Si un projectile quitte le lanceur avec un écart latéral d'un centimètre par rapport à la trajectoire prévue, ou avec une accélération supérieure d'un centimètre par seconde, la différence sera de plusieurs centaines de mètres à l'apogée. Il passera alors hors de portée des toiles d'araignées de L-1. Je ne parle naturellement que des conteneurs de fret, car les capsules sont pour leur part dotées de propulseurs auxiliaires qui autorisent une modification de cap lorsqu'elles ont quitté la catapulte.

— Si les trente premiers kilomètres servent à l'accélération de la charge, quelle est l'utilité des dix derniers ?

— Il s'agit de la section libre, répondit Penney. Le projectile, qui a déjà atteint sa vitesse de libération – en principe, tout au moins – continue sur sa lancée pendant que nous avons la possibilité d'apporter d'ultimes corrections à sa trajectoire. À son extrémité, la piste s'incurve progressivement vers le bas et laisse l'engin filer au-dessus des montagnes, vers l'espace.

À cet instant Van Kessel poussa brusquement la manette de direction du buggy qui s'arrêta en dérapant.

— Nous y sommes. Voici le canton où l'inversion de phase s'est produite. Fermons nos combinaisons.

Ils abaissèrent la visière de leurs casques et Van Kessel pressa la touche commandant aux pompes d'aspirer l'air du cockpit dans des réservoirs de stockage. La bulle du véhicule se releva et ses passagers en descendirent.

Quelques secondes plus tard Van Kessel escaladait un des trépieds soutenant la piste d'accélération.

— Soyez prudents.

Sparta le suivit, imitée par Penney.

Elle se dressait sur la catapulte en compagnie des deux hommes. C'était le matin et la voie de métal épargnée par la corrosion et l'oxydation dessinait une ligne brillante qui filait droit vers le soleil. Les boucles des électro-aimants de guidage les surplombaient et se succédaient à perte de vue. La perspective les rapprochait progressivement et elles semblaient se fondre en un tube de métal solide s'achevant sur un point

brillant. Sparta avait l'impression de se trouver à l'intérieur du canon d'un fusil. Quand elle se tourna pour regarder dans l'autre direction, la sensation fut identique.

Lorsque le lanceur était en activité, des courants électriques de forte intensité ne cessaient de le parcourir, mais ils pouvaient pour l'instant y demeurer sans crainte.

— Nous avons soigneusement étudié les éléments incriminés, déclara Van Kessel. Et je doute que vous trouviez quelque chose nous ayant échappé.

Sparta se contenta de hocher la tête, sans faire le moindre commentaire. Un moment plus tard, elle dit aux deux hommes :

— Attendez-moi ici.

Puis elle s'éloigna le long de cette section de cinq cents mètres.

Le lanceur était un accélérateur à induction linéaire, une sorte de moteur électrique déroulé à plat. Le projectile tenait le rôle du rotor, et la piste celui du stator. Alors que la capsule, maintenue en suspension au cœur du champ engendré par ses propres aimants supraconducteurs, passait d'un secteur de voie au suivant, les phases de l'alimentation étaient inversées devant et derrière elle, la propulsant en avant toujours plus vite en fonction de l'alternance des phases.

Mais, en cas d'inversion de ces dernières, un moteur s'arrête brutalement. Avant de visiter le poste de contrôle, Sparta avait étudié les enregistrements du lancement raté, et toutes les données semblaient corroborer les affirmations de Van Kessel. C'était bien un incident de cette nature qui s'était produit dans ce canton pendant l'accélération de la capsule de Cliff Leyland, la ralentissant fortement et l'empêchant d'atteindre la vitesse de libération lunaire.

Il avait fallu une fraction de seconde aux moniteurs installés le long de la voie pour enregistrer cette erreur et déconnecter le canton fautif. Une autre fraction de seconde s'était écoulée avant le rétablissement de l'accélération... mais il était déjà trop tard.

Alors que Sparta suivait la piste et l'inspectait en mettant à contribution des sens dont les deux techniciens ne pouvaient suspecter l'existence, elle ne découvrit pas la moindre trace de

défaut ou de sabotage. Elle s'arrêta sur les lieux de l'accident et y demeura une minute, sans faire le moindre bruit. Elle allait revenir sur ses pas lorsqu'elle éprouva soudain une étrange sensation, une sorte de nausée accompagnée d'un babil inaudible qui résonnait à l'intérieur de son crâne. Elle regarda de toutes parts, sans rien noter d'anormal. Puis le phénomène prit fin, aussi brusquement qu'il avait débuté.

Lentement, Sparta regagna le point où l'attendaient les deux hommes.

— Est-ce le module de contrôle d'alimentation de cette section ?

Elle avait posé cette question en désignant de la tête une boîte noire hérissée d'antennes perchée sur un piquet, juste à côté de la piste.

— Oui, et son fonctionnement est irréprochable. Nous avons vérifié.

— Reprenez-moi si je me trompe, pendant que je résume ce que je pense avoir compris. En accélérant, la capsule – ou le conteneur de fret – transmet à ces modules toutes les informations nécessaires sur sa position et son accélération. Elle leur indique la phase et l'intensité du champ, et donne le signal d'alimentation des sections ?

— Exact.

— L'émetteur de la capsule aurait-il pu envoyer des indications erronées ou émettre au mauvais moment un ordre d'inversion de phase à cette section de la piste ?

— C'est pratiquement impossible. Toutes les données sont préalablement analysées par trois microprocesseurs qui portent sur elles un jugement en fonction des paramètres fournis par l'accéléromètre. Pour qu'elles soient validées, leur verdict doit être unanime.

— Il en découle que si la capsule était en cause, il faudrait que tous les microprocesseurs aient perdu les pédales exactement de la même manière et au même instant, ou encore qu'on les ait programmés pour mentir ?

Van Kessel hocha la tête avec gravité.

Sparta lui adressa un semblant de sourire.

— Vous ne semblez pourtant pas mâcher vos mots, mais je ne vous ai pas entendu prononcer une seule fois le terme de sabotage.

Les lèvres de l'homme s'incurvèrent à leur tour.

— Je savais que vous parviendriez sans mon aide à cette conclusion.

— Il n'était pas nécessaire que je vienne jusqu'ici pour le déduire. Ce qui s'est passé démontre qu'il y a eu une intervention extérieure.

— Oh ? gazouilla Frank Penney. Vous êtes parvenue à cette conclusion bien plus vite que nous.

— Je ne parle pas du fait que le lancement a échoué, mais de la façon dont il a échoué.

— Étrange, n'est-ce pas ? fit Van Kessel en hochant à nouveau la tête. Une modification de l'accélération si précise que l'orbite de Leyland le ramenait exactement à son point de départ. Les probabilités pour que ce soit un pur effet du hasard sont infimes.

— En outre, l'incident s'est produit dans un canton où toute intervention de votre part eût été sans objet. La longueur de piste restante était insuffisante pour rendre à la capsule la vitesse initialement prévue ou pour permettre de la stopper sans tuer son passager.

— Tout juste, dit Penney. Si nous avions tenté de l'arrêter avant la fin du secteur libre, la décélération aurait été telle que Leyland se serait répandu dans l'habitacle comme un moustique contre un pare-brise.

— J'ai immédiatement pensé à un acte de sabotage, déclara Van Kessel. Mais les vieux techniciens sont superstitieux. Nous savons que tôt ou tard tout ce qui risque de tomber en panne finira par foirer. C'est la Loi de Murphy.

— Oui, et un tel mode de pensée est très sain, sur le plan statistique. C'est la raison pour laquelle j'ai tenu à voir l'installation de mes propres yeux.

Puis Sparta resta un instant silencieuse. Elle regardait dans la direction de ce que tous appelaient déjà le cratère de Leyland, loin sur les pentes du mont Tereshkova. Finalement, elle pivota vers eux.

— Serait-il possible d'aller jeter un coup d'œil au hangar de chargement ?

Ils descendirent du lanceur et s'entassèrent dans le véhicule. Puis Van Kessel poussa l'accélérateur, les énormes roues soulevèrent un nuage de poussière, et le buggy fit demi-tour pour s'éloigner à une vitesse folle en direction de la base.

*

Quelques minutes plus tard Sparta et Van Kessel se penchaient vers la vitre épaisse d'une baie donnant sur la remise ; une vaste bâtisse de cinq cents mètres de long, au toit plat soutenu par une forêt de piliers d'acier, et éclairée par des rangées de tubes au néon qui diffusaient une clarté bleutée.

Penney avait regagné le poste de contrôle, mais Van Kessel était ravi de continuer de servir de cicérone à Sparta et se montrait toujours aussi loquace.

— J'aimerais que vous puissiez voir cet endroit en pleine activité, dit-il. Sur toutes ces voies les capsules se suivent comme des chars lors d'un défilé de carnaval.

Il s'agissait en fait d'une gare de triage, d'un plat de spaghetti de pistes magnétiques disposées de façon que les capsules et les conteneurs soient accessibles aux passagers et au fret à une extrémité de l'abri, avant d'être dirigés à la queue leu leu vers la rampe de la catapulte. Au fur et à mesure qu'ils approchaient de cette dernière, les champs qui les propulsaient devenaient plus puissants et les poussaient dans la culasse du lanceur.

— Nous pouvons commander le départ d'une capsule ou d'un conteneur par seconde, précisa Van Kessel. Comme la piste est divisée en cantons, l'accélération de chaque projectile est indépendante, même si une trentaine l'occupent en même temps.

Les conteneurs et les capsules chargées de fret étaient placés sur les rails par des tracteurs et des grues automatiques, mais les véhicules destinés à recevoir des passagers ou des colis fragiles transitaient par une salle pressurisée située à une extrémité du hangar. Sparta et Van Kessel s'y trouvaient,

toujours en combinaison spatiale mais ayant relevé la visière de leur casque. Les capsules en attente s'alignaient au bord d'un quai et ces lieux évoquaient une station de métro.

Rien ne bougeait, dans l'immense remise, exception faite des ombres dansantes dues au chalumeau d'un robot solitaire chargé d'effectuer quelques soudures. Sparta se détourna de la baie et se pencha pour pénétrer dans un des tubes d'embarquement. Elle se faufila dans l'écouille d'une capsule vide.

Elle consacra quelques instants à obtenir la confirmation que son agencement intérieur était identique à celui de l'engin qu'elle avait emprunté pour venir sur la lune... panneau de commande, couchettes d'accélération, filets à bagages, rations d'urgence et le reste.

— De combien de temps les passagers disposent-ils pour s'installer à bord ? s'enquit-elle.

— Nous leur demandons de se présenter ici une heure avant le lancement, mais les plus expérimentés savent mettre leur harnais et se familiariser avec les divers systèmes bien plus rapidement... une dizaine de minutes leur suffit. (Van Kessel lui tendit la main pour l'aider à ressortir du tube d'embarquement.) Nous avons en outre une équipe d'assistants chargés de faciliter ces opérations aux voyageurs.

— Ces derniers ne peuvent donc pas entrer librement et s'installer dans la première capsule disponible ?

— Non, elles sont attribuées à l'avance, habituellement le jour précédent. Nous veillons à ne pas catapulter dans l'espace une masse supérieure à celle qui reviendra. C'est pourquoi nous avertissons L-1 et tentons de calculer de façon optimale les besoins en comburant pour le voyage de retour.

— L'auteur du sabotage pouvait-il savoir la veille que Cliff Leyland serait seul à bord ?

— C'est possible. Nous avons actuellement une douzaine de personnes qui attendent la remise en activité du lanceur. Chacune de ces capsules est déjà réservée.

— Nous venons cependant de monter à bord de l'une d'elles.

— Si nous n'étions pas ce que nous sommes, inspecteur, je vous assure que vous n'auriez pu pénétrer dans cette zone. Elle

est bien gardée... par des robots qui ne perdent pas leur temps à poser des questions.

Sans rien dire, Sparta continua d'étudier son interlocuteur. Avec nervosité, ce dernier torsada une mèche de cheveux gris.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

— Savez-vous qui étaient les personnes chargées de donner un coup de main aux voyageurs, quand Leyland a embarqué ?

— Penney doit le savoir. Comme je crois vous l'avoir déjà précisé, c'est lui qui était responsable des lancements, ce jour-là.

*

— Frank, l'inspecteur Troy aurait une information à vous demander, déclara Van Kessel.

— Inspecteur ?

Penney fit pivoter son siège vers elle tout en levant la main pour réordonner sa chevelure.

— J'ai cru comprendre que quelques personnes attendent impatiemment la remise en service de la catapulte.

— Vous êtes en dessous de la vérité, répondit Penney en lui adressant son sourire charmeur. Vous pouvez voir la liste d'attente sur cet écran... tous les lancements ont été suspendus.

Il désigna un moniteur sur lequel apparaissaient de nombreux noms et numéros de bordereaux d'expédition.

Elle y jeta un coup d'œil, et l'enregistra immédiatement dans sa mémoire.

— On pourrait dire que la situation économique de la Base Farside dépend entièrement de vous, inspecteur, ajouta Penney avec désinvolture. Nous attendons tous que vous nous autorisiez à reprendre nos activités.

Sparta parcourut la petite pièce du regard. Tous les contrôleurs l'observaient. Elle se tourna vers Van Kessel.

— Je vais m'efforcer de régler la question le plus rapidement possible. Vous pouvez faire une chose pour moi.

— Et c'est ?

— Je voudrais avoir un buggy à ma disposition.

— Je serais ravi de vous conduire...

— Je vous en remercie, mais je pense pouvoir me débrouiller seule. Je suis qualifiée pour piloter ces engins.

Il vint à l'esprit de Van Kessel qu'une femme ayant conduit un rover vénusien pouvait prendre sans risque les commandes d'un véhicule lunaire.

— Vous n'aurez qu'à emprunter celui que nous avons déjà utilisé.

— Merci. Au fait, monsieur Van Kessel, j'ai noté qu'à partir de chacune de vos consoles n'importe qui peut exécuter de son propre chef une intervention en cours de lancement, sans qu'il soit pour cela nécessaire d'obtenir le feu vert des systèmes automatiques.

— Oh ! Vous parlez de la commande manuelle ? Elle est prévue pour les cas d'urgence. L'occasion de s'en servir ne s'est encore jamais présentée.

— L'accident de Leyland est le premier que nous ayons à déplorer, précisa Penney. Mais nous n'aurions rien pu faire, en l'occurrence.

— Vous devriez installer des sécurités sur ces commandes, suggéra Sparta.

— Est-ce une directive officielle ?

— Non, ce sont vos affaires et vous êtes libres d'agir à votre guise. En tant que représentante du Bureau du Contrôle spatial, je vous autorise à reprendre vos activités. J'ai désormais la confirmation que la fiabilité de vos installations n'est pas en cause.

— Nous ne manquerons pas de nous pencher sur ce problème.

— Parfait, et tenez-moi au courant de votre décision.

Elle se dirigea vers la porte.

— Au fait, inspecteur, l'appela Van Kessel. Ne voulez-vous pas demander à Frank... ?

— Qui étaient les personnes chargées d'assister les passagers, le jour de l'accident ? Non, monsieur Van Kessel. Je le sais déjà. Il s'agit de Pontus Istrati, Margo Kerth et Luisa Oddone. Je vous ai simplement demandé si vous le saviez.

Sur ces mots, Sparta sortit du poste de contrôle. Van Kessel suivit la jeune femme des yeux avec une expression pensive qui

ne lui ressemblait guère. Quant à Penney, il semblait avoir perdu sa bonne humeur coutumière et contemplait sa console d'un air morose.

15

La nuit de son évasion, l'interminable crise de logorrhée de Blake le contraignit à haranguer les flots de la Seine pendant des heures, avant de se réduire à des marmonnements inintelligibles. Il finit malgré tout par s'allonger sur le sol et s'endormit, à bout de forces.

La clarté cuivrée du matin se reflétait sur les ondulations huileuses du fleuve, lorsqu'il estima pouvoir accorder à nouveau sa confiance à sa bouche. Il se rendit alors dans un café pour signaler à la police – sous le couvert de l'anonymat – un « accident » survenu rue Bonaparte, dans le sous-sol des Éditions Lequeu.

Compte tenu de sa colère, il ne se serait guère apitoyé sur le sort de l'éditeur et de Pierre s'il avait appris que ces derniers venaient de succomber à une intoxication par le chlore, mais il connaissait suffisamment les produits toxiques pour ne pas ignorer que les seules séquelles seraient une irritation de la gorge et des quintes de toux persistantes. S'il était également certain que les deux hommes avaient pris la fuite depuis longtemps, il estimait qu'envoyer des policiers fourrer leur nez dans ce qu'ils avaient pu oublier derrière eux leur donnerait une bonne leçon.

Il raccrocha et gagna rapidement un autre café, où il dopa son organisme avec un espresso tout en réfléchissant à ce qu'il ferait ensuite. Il avait conscience d'être en danger ; autant que Sparta, peut-être. Il avait appris trop de choses sur le compte des Athanasiens. En fait, il en savait bien plus que les adeptes du Libre Esprit ne devaient le supposer.

S'il n'avait subi aucune intervention chirurgicale destinée à étendre sa mémoire ou ses capacités de calcul, le projet SPARTA lui avait malgré tout permis de développer considérablement son esprit. Avant de remettre le papyrus volé à Lequeu, par

exemple, il s'était donné le temps de l'étudier en détail et il avait disposé depuis de plus d'une semaine d'isolement pour réfléchir à sa signification à la lumière des enseignements de la secte.

Il s'agissait d'une carte stellaire. De toute évidence, les *prophètes* s'intéressaient à une étoile et Catherine avait été chargée de découvrir laquelle. Plus que cela, elle devait intervenir.

Mais que pouvait-on faire d'une étoile, sinon l'observer ? Et que pourrait révéler une telle observation ? Blake ne voyait qu'une seule chose à même d'intéresser le Libre Esprit. Les membres de cette secte croyaient en l'avènement d'un nouvel Age d'Or. Sans doute espéraient-ils apprendre de quel point de l'univers arriveraient les Sauveurs de l'humanité. Au cours de ces interminables journées de captivité et d'introspection, Blake avait mentalement érigé l'édifice décrit dans l'ancien papyrus. On trouvait dans le texte la date à laquelle la pyramide en question eût tracé une ligne qui, une fois prolongée dans les cieux, eût désigné le « chemin tracé entre les étoiles » que les messagers divins « avaient suivi », pour reprendre les termes de ce vieux document. Les rapports entre le ciel visible et la Terre avaient considérablement changé au fil des millénaires, de même que le calendrier. Faute d'avoir accès à des logiciels appropriés, Blake ne pouvait calculer quelle était cette étoile, mais il lui était par contre possible de désigner un groupe de candidates. Et il savait exactement dans quelle constellation les chercher.

Il trouva une autre cabine télématique et appela Londres. Une fois en liaison avec son ordinateur personnel, il apprit qu'une personne – probablement Sparta – était parvenue à accéder au fichier LIS-MOI. Si elle l'avait lu, elle devait également avoir découvert et déchiffré son message. Pourquoi n'était-elle pas venue le rejoindre, en ce cas ?

Il coupa la communication avant que la chaleur des composants de l'appareil ne devînt excessive et prit la ferme résolution de mettre au point un système permettant de les refroidir à distance dès son retour chez lui. Puis, en utilisant son appartement londonien comme relais, il contacta le quartier général du Bureau du Contrôle spatial, à Terre Central.

— Mon nom est Blake Redfield et je souhaite transmettre un message à l'inspecteur Ellen Troy.

— Où vous trouvez-vous, monsieur Redfield ?

— Je ne peux pas vous le dire. Pour des raisons de sécurité personnelle.

— Veuillez attendre un instant...

— Je rappellerai, se hâta-t-il d'annoncer. Informez simplement Troy que j'ai essayé de la joindre.

Il coupa la communication et s'éloigna rapidement de la cabine.

Il remontait le boulevard Saint-Michel en quête d'un autre box télématique quand une limousine électrique vint se ranger silencieusement contre le trottoir, à quelques pas devant lui. Un homme de grande taille aux yeux bleus et aux cheveux grisonnants, à la peau si sombre que Blake le prit tout d'abord pour un Arabe, sortit du côté passager du véhicule avec une souplesse d'athlète. Il gardait sa paume gauche ouverte et écartée de son flanc, afin de lui montrer qu'il ne tenait aucune arme, tout en exhibant dans sa main droite un étui dans lequel apparaissait l'étoile dorée du Bureau du Contrôle spatial.

— Monsieur Redfield, je présume ? fit l'inconnu.

Sa voix était si rauque que les mots paraissaient se bloquer dans sa gorge.

— Il est pour l'instant impossible de contacter Troy, mais je me trouvais dans les parages.

— Qui êtes-vous ?

— Nous n'avons malheureusement pas le temps de procéder aux présentations. Quelle que soit l'information que vous souhaitez communiquer à Troy, je ferai en sorte qu'elle en prenne connaissance.

Blake se plaça de côté afin de réduire la largeur de la cible qu'il offrait à l'autre homme, tout en s'apprêtant à prendre la fuite.

— Ce que j'ai à lui dire est strictement confidentiel. Son interlocuteur se contenta de hocher la tête.

— Il est possible d'arranger cela.

— Comment ?

— Je suis disposé à vous laisser agir seul, si vous y tenez. Mais je dois malgré tout vous conseiller la prudence, Redfield. Nous sommes remontés jusqu'au point d'origine de votre appel en seulement cinq secondes. Vous avez de la chance, car si Troy ne m'avait pas demandé de rester à Paris et de vous rechercher...

— Vous travaillez pour elle ?

— En quelque sorte. Si vous voulez la rencontrer, il vous suffit de m'accompagner... ou de vous rendre par vos propres moyens au spatioport Charles-de-Gaulle, si vous préférez. Le tout, c'est que vous soyez à vingt-deux heures au terminal C, porte neuf. Nous vous conduirons jusqu'à elle. Si vous décidez de décliner cette offre, oubliez tout ce que je viens de vous dire.

— Où est-elle ?

— Vous n'aurez aucune difficulté à reconnaître les lieux, une fois sur place.

— Entendu, répondit Blake qui sentait la tension le quitter. Je suppose qu'il serait plus simple de vous accompagner.

*

L'homme à la voix rauque le laissa devant la porte du terminal des navettes et l'engin du Bureau spatial décolla après seulement quelques minutes d'attente.

Moins d'une heure plus tard, Blake se déplaçait en apesanteur dans les coursives d'une station spatiale en orbite terrestre basse, se dirigeant vers un autre appareil. Si tous les traitèrent avec une courtoisie impersonnelle, même ses questions les plus anodines restèrent sans réponse. Et lorsqu'il prit conscience de se trouver à bord d'un cutter du Bureau du Contrôle spatial, un sentiment de respect vint insidieusement se mêler à sa désinvolture. Des moyens considérables avaient été mis à la disposition de Sparta. Il ne pouvait savoir que son amie en eût été aussi impressionnée et déconcertée que lui...

Le vaisseau appareilla et quitta l'orbite de cette base en le soumettant à une accélération brutale et, après guère plus d'un jour de voyage, Blake vit leur destination apparaître sur les vidéoplaques de sa cabine. Comme l'avait annoncé le

mystérieux intermédiaire, il n'eut aucune difficulté à reconnaître la base lunaire vers laquelle plongeait son appareil.

*

Katrina Balakian étudia longuement la frêle silhouette de Sparta, avant de demander :

— Vous êtes l'inspecteur Troy ? La femme qui est descendue récupérer Forster et Merck sur Vénus ?

— La chance m'a souri, marmonna Sparta.

Si sa brusque célébrité ne lui plaisait guère, elle commençait à s'y résigner.

— Je suis très honorée de vous rencontrer, déclara la radioastronome en tendant sa main gantée.

Elles portaient toutes deux des combinaisons pressurisées. Katrina revenait d'effectuer une inspection des travaux de remise en état des antennes.

Elle précéda Sparta dans une petite salle de repos située à l'extrémité du corridor brillamment éclairé. Elles se trouvaient à l'intérieur du bunker central de l'installation des radiotélescopes. Katrina Balakian ne semblait guère se soucier de ce que pouvaient penser les hommes et les femmes qui fréquentaient ce salon et qui leur adressaient des regards intrigués. La pièce souterraine était saturée d'odeurs corporelles, et Sparta y releva une senteur personnelle particulière qu'il lui avait déjà été donné de humer quelque part.

— Piet Gress en sera probablement jaloux.

— Oh ?

Sparta consacra une fraction de seconde à chercher ce nom dans sa mémoire. Il figurait sur la liste des passagers en attente d'embarquement et du fret en souffrance qu'elle avait lue sur le moniteur du poste de contrôle du lanceur.

— Albers Merck est son oncle, précisa l'astronome. (Elle eut un large sourire et rougit imperceptiblement.) Il m'enviera de vous avoir rencontrée. Et il est déjà irrité contre moi.

— Pourquoi donc ?

Cette femme paraissait désireuse de lui faire partager ses pensées, qu'il existât ou non un lien entre ces dernières et l'affaire dont Sparta s'était vu confier l'enquête.

— Il est analyste de signaux. Il fait partie de l'équipe qui élabore les programmes permettant de disséquer les ondes radio que nous captions... et d'essayer de leur trouver un sens. Il rêve de recevoir un jour un message qui nous serait adressé par une civilisation lointaine, d'être le premier à en déchiffrer le contenu. Il reproche aux radioastronomes dans mon genre d'étudier des secteurs de l'univers qu'il juge sans intérêt. Et il me tient surtout rigueur d'apporter mon soutien au programme actuel.

— Il semble prendre son travail très à cœur.

— L'impatience de faire une grande découverte le ronge. Mais il lui faudra attendre, car les radiotélescopes sont pour l'instant orientés vers un point que nous estimons pour notre part bien plus intéressant.

— La Croix du Sud, c'est bien cela ?

— Je constate que vous êtes au courant de nos travaux. Quoi qu'il en soit, personne ne pourra utiliser ces antennes avant un certain temps... tant qu'elles n'auront pas été remises en état. La pluie des débris de la capsule que Leyland a dû abandonner ne leur a cependant infligé que des dommages superficiels.

— Oui, je sais. Vos installations ont été construites dans le but de démontrer l'existence de civilisations extraterrestres, n'est-ce pas ?

— Il est exact que nous espérons capter des signaux cohérents qui prouveraient qu'elles tentent de communiquer avec nous. À en croire les médias, on pourrait penser que c'est notre unique tâche, mais je vous assure que nous servons également la science.

— Eh bien, j'espère sincèrement que l'animosité que M. Gress nourrit à votre égard sera de brève durée.

— Autrefois, j'accordais beaucoup d'importance à ses opinions. J'ai cependant découvert depuis qu'il se fichait des miennes. (Elle haussa les épaules.) Mais c'est désormais secondaire. Personne ne fera de radioastronomie et ne restera à l'écoute des extraterrestres jusqu'au jour où les antennes seront

à nouveau en état, fit-elle avant de sourire. Mais je constate que je parle sans cesse ! Je présume que si vous êtes venue me voir, c'est pour me poser des questions ?

La perspective d'être soumise à un interrogatoire par un représentant de la loi ne semblait pas la troubler le moins du monde.

— Quelqu'un a voulu assassiner Clifford Leyland, lui dit Sparta. Or, vous avez connu cet homme...

Katrina eut un rire sonore et chaleureux qui traduisait de l'amusement.

— Vous croyez que j'accorde de l'importance à cet individu ? C'est une larve.

— Il a déclaré qu'après votre premier rendez-vous — une rencontre qui s'est déroulée dans votre chambre et au cours de laquelle il se serait contenté de boire un verre — il a exprimé le désir de vous revoir.

La déposition de Leyland contenait bien d'autres détails. Il avait par exemple précisé qu'il ne parvenait pas à chasser Katrina de son esprit, peut-être parce que cette grande femme audacieuse et directe était très différente de son épouse. Mais, quelle que fût la nature de l'attraction qu'elle exerçait sur lui, cet homme avait découvert qu'il ne pouvait y échapper.

— Me revoir, effectivement. Si c'est le terme qui convient, dit Katrina qui paraissait toujours amusée.

Il m'a contactée le lendemain du soir où j'ai tenté de le séduire. Après m'avoir présenté des excuses, il a déclaré qu'il éprouvait le besoin de parler à quelqu'un et ajouté qu'il ne connaissait que moi sur la lune. Il m'a proposé de dîner avec lui. J'ai accepté, tout en l'invitant à passer prendre un verre. Il est venu et m'a appris que des types l'avaient roué de coups le soir précédent, après qu'il m'eut quittée. Je l'ai convaincu de me montrer ses bleus. Des ecchymoses probablement douloureuses mais sans gravité. (Elle eut un sourire carnassier.) Dois-je préciser que nous ne sommes pas allés au restaurant ?

Sparta secoua lentement la tête. Selon les propres aveux de Leyland, ils avaient passé la nuit ensemble et au matin, lorsqu'il s'était rendu à son travail, épuisé et écrasé par un profond sentiment de culpabilité, il avait appris qu'il venait d'être

rappelé sur Terre... auprès des siens. Il n'avait pas osé en informer Katrina et, terrifié par les conséquences que pourraient avoir ses actes, il avait débranché son communicateur et refusé de répondre à ses appels.

— Imaginez que vous finissiez par céder à un homme et qu'après avoir couché avec vous il fasse comme si vous n'existiez pas, qu'il ne daigne plus vous adresser la parole, qu'il n'ait même pas la politesse de vous dire « tout est fini entre nous ». Qu'auriez-vous ressenti, à ma place ?

Katrina avait cessé de sourire et l'indignation empourprait désormais son visage.

Faute de s'être trouvée dans une pareille situation, Sparta ne pouvait se mettre dans la peau de son interlocutrice. Pendant un instant, elle se considéra plus comme une confidente que comme une enquêtrice et prit conscience de sympathiser avec cette femme. Il émanait de Cliff Leyland quelque chose d'indéfinissable qu'on prenait tout d'abord pour de la timidité mais qui finissait par devenir exaspérant. Cet homme évoquait aux yeux de Sparta une éternelle victime qui s'attendait constamment à voir une calamité s'abattre sur elle. Sparta s'abstint cependant d'exprimer de telles pensées.

— Vous reconnaissiez donc que vous aviez une raison de vous venger de lui ?

— Oui, si vous estimatez qu'une humiliation de ce genre représente un mobile suffisant, ce dont je doute. En outre, je lui aurais plutôt tordu le cou, si j'avais désiré le tuer.

— Je vois.

Les gants de la combinaison spatiale dissimulaient les mains de Katrina, mais ses bras étaient longs et ses épaules larges. Elle semblait posséder la conformation idéale pour dompter des chevaux. Peut-être comptait-elle parmi ses lointains ancêtres quelques Scythes légendaires. Quoi qu'il en soit, elle paraissait entrer dans la catégorie des impulsifs. Elle préférait probablement tirer un trait sur ses échecs plutôt que de ruminer inlassablement de sombres pensées.

L'accident s'était produit le jour où Sparta se rendait de Londres à Paris pour y retrouver Blake... Peu après que Cliff eut rencontré Katrina Balakian qui revenait d'une longue

permission sur Terre. Cette dernière aurait eu le temps d'organiser sa mort, mais Sparta ne pouvait croire en son for intérieur qu'elle eût participé à ce sabotage.

— Si nécessaire, pourriez-vous reconstituer votre emploi du temps au cours des vingt-quatre heures qui ont précédé le lancement ?

Katrina sourit à nouveau.

— Quand on vit dans une communauté si petite, tous savent où se trouvent les autres. Ou pensent le savoir.

— En supposant que vous n'ayez pas tenté de tuer Leyland...

— Désolée, mais j'ignore qui a pu faire une chose pareille. Cliff m'a dit que les hommes qui l'avaient agressé voulaient lui faire transporter de la drogue pour leur compte, et qu'il avait refusé. Ils ont pu décider d'aller plus loin, afin d'être certains qu'il ne raconterait cette histoire à personne.

— Connaissez-vous leur identité ?

— On entend circuler des noms.

— Dont celui de Pontus Istrati ?

— C'est possible.

— D'autres ?

— Les drogués sont nombreux, ici. Et les dealers également. Je n'aime pas colporter les on-dit.

— Nous ne sommes plus au XX^e siècle, répliqua Sparta. Nous n'envoyons pas un suspect en prison sans disposer de preuves irréfutables contre lui. Qui ?

Katrina s'accorda une seconde de réflexion puis libéra sa respiration, ce qui eut pour effet de dilater ses narines.

— Entendu, fit-elle. (Et elle indiqua à Sparta une demi-douzaine de noms.) Mais, inspecteur, êtes-vous absolument certaine que ce n'est pas un simple accident ?

— Il ne fait pratiquement aucun doute que la capsule a été sabotée.

— Je ne parle pas de cela, mais du fait que Cliff y ait embarqué. Les coupables voulaient peut-être détruire l'engin, ou quelque chose qui se trouvait à bord.

Sparta sourit.

— Voilà une hypothèse fort intéressante.

— Mais à laquelle vous aviez de toute évidence déjà pensé.

— Je vous informerai de la suite des événements, déclara Sparta en se levant. Merci pour votre compréhension.

L'autre femme était accoutumée à la faible gravité et elle l'imita avec plus d'aisance avant de retirer son gant afin de lui donner une poignée de main vigoureuse. Brusquement, elle parut hésiter et son regard se perdit à l'autre bout de la pièce.

Sparta vit apparaître un jeune homme élancé, au regard triste, en combinaison pressurisée. Il tenait une mallette.

— Adieu, Piet, lui murmura Katrina.

L'homme se contenta de la saluer rapidement de la tête, sans s'arrêter.

Elle reporta son attention sur Sparta, lui sourit et la laissa.

Si sa brusque tristesse était surprenante, ce n'était qu'un des nombreux faits déroutants relevés au cours de ce bref entretien. Au contact de sa main nue, Sparta avait instantanément analysé la signature de ses acides aminés et identifié son odeur, à laquelle s'était jusqu'alors mêlée la puanteur des nombreuses personnes présentes autour d'elles.

Katrina Balakian n'était autre que la femme qui avait fouillé l'appartement de Blake Redfield.

*

Les rétrofusées d'un vaisseau en approche crachèrent des flammes au-dessus du buggy lunaire de Sparta qui s'éloignait rapidement dans la vaste plaine grise. L'appareil blanc armorié d'une bande bleue et d'une étoile dorée descendait lentement vers le terrain d'alunissage situé au-delà des dômes. Elle se demanda pour quelle raison le cutter du Bureau spatial qu'elle avait emprunté pour quitter la Terre était déjà de retour.

16

Après avoir effectué vingt kilomètres en cahotant et en soulevant des panaches de poussière le long de la piste interminable du lanceur, Sparta atteignit les dômes de la base. Pendant la majeure partie du trajet, elle s'était demandé quel rapport pouvait exister entre Blake Redfield et Katrina Balakian. Le dossier de l'astronome indiquait qu'elle venait de séjourner trois mois sur Terre, une période de congés passée sur les rives de la Mer Caspienne. Mais personne ne savait mieux qu'elle à quel point il était aisé de falsifier de tels fichiers.

Existait-il une explication innocente à la présence des empreintes de cette femme dans l'appartement de son ami ? Elle en doutait. D'autre part, elle avait l'intime conviction qu'il n'y avait pas le moindre rapport entre la mésaventure survenue à Cliff Leyland et la découverte d'un lien unissant Blake à Balakian, car elle avait déjà trouvé la solution au mystère posé par la défaillance du lanceur...

Son auricom bourdonna.

— Ici Van Kessel, inspecteur Troy. Nous avons installé des sécurités sur les commandes manuelles, conformément à vos suggestions.

— Je constate que vous n'avez pas perdu de temps.

— La modification des circuits n'a posé aucun problème. Toute décision unilatérale d'un contrôleur devra désormais être avalisée par l'ordinateur qui régule l'alimentation de la section de piste correspondante.

— Voilà qui est parfait. Quand comptez-vous reprendre les lancements ?

— Regardez sur votre droite.

Sparta releva les yeux à l'instant où un conteneur chargé de fret se ruait silencieusement vers elle. Il disparut le long de la voie électromagnétique et, une seconde plus tard, un autre

projectile passait près d'elle. Suivi d'un troisième. Et d'un quatrième. Peu après, un long chapelet de perles invisibles s'étirait dans l'espace.

Sparta stoppa son véhicule qui s'immobilisa à côté du dôme de maintenance au terme d'un long dérapage. Elle n'eut pas à commander sa dépressurisation, car elle avait gardé son casque sans prendre la peine de rétablir une atmosphère respirable à l'intérieur de l'habitacle. Elle sauta à bas de l'engin et se dirigea vers l'entrée la plus proche.

Son auricom bourdonna à nouveau.

— Ici le contrôle de trafic de l'aire d'alunissage, inspecteur Troy. Un cutter du Bureau spatial vient de se poser et son pilote vous demande d'aller chercher une personne qui se trouve à bord.

— Établissez une liaison directe, je vous prie.

— Elle est en ligne.

— Quelle est l'identité de votre passager ? s'enquit Sparta.

— Je ne suis pas autorisée à révéler son nom et j'ai reçu l'ordre de vous le remettre personnellement.

Elle reconnut la voix de son interlocutrice.

— Êtes-vous très pressée, capitaine Walsh ?

— Le plein prendra approximativement une heure, et ensuite nous repartirons immédiatement.

— J'ai une affaire urgente à régler. Je passerai prendre ce passager avant votre appareillage.

— Ça ne me pose aucun problème, inspecteur Troy.

L'affaire à laquelle Sparta venait de se référer n'était autre que l'interrogatoire d'un technicien du lanceur électromagnétique, un individu qu'elle comptait escorter jusqu'aux locaux des services de sécurité de la base avant le prochain changement d'équipe. Elle avait inscrit le nom de Pontus Istrati en bonne place sur sa liste de suspects peu après son arrivée sur la lune. Il figurait dans le fichier du personnel : Istrati était un des trois assistants présents le jour du lancement qui avait failli coûter la vie à Clifford Leyland. Les deux autres étaient des femmes, or la voix entendue par la victime avant la fermeture de l'écouille de sa capsule était indubitablement masculine. Et très caractéristique.

Sparta avait été amusée de découvrir, grâce à quelques recoupements, qu'Istrati ne s'était pas donné la peine de déguiser le timbre de sa voix, pourtant devenue célèbre depuis qu'il chantait dans un petit orchestre de jazz local.

Quant au réseau de passeurs dont il s'avérait être un membre pour le moins imprudent, Sparta soupçonnait Frank Penney de le diriger. En plus de disposer des moyens et des opportunités de se livrer à ces transactions lucratives, cet homme contrôlait la totalité des opérations de lancement. Il émanait même de lui une odeur de stupéfiants. En outre, Katrina Balakian n'était pas la seule à l'avoir cité parmi les personnes censées pouvoir fournir tout ce qu'on leur demandait.

Ce qui ne constituait naturellement pas une preuve, ni même une présomption de culpabilité recevable. Sparta espérait qu'Istrati lui apprendrait ce qu'elle ignorait. Et il n'y avait pas en jeu que ce réseau de trafiquants. Elle était pratiquement certaine que Frank Penney avait cédé à la panique et voulu éliminer Cliff Leyland, en se croyant plus malin que les autres.

Elle pénétra dans le sas le plus proche. L'air s'engouffra dans le réduit et elle ouvrit son casque, battant des pieds pour faire tomber la poussière lunaire qui adhérait à ses bottes. Elle attendait que le portier robot se fût assuré de son identité, lorsque des sirènes se mirent à hurler.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-elle.

— Veuillez ne pas encombrer les canaux de communication, s'il vous plaît, lui ordonna une voix de synthèse.

Sparta arracha le gant de sa main droite et inséra ses sondes digitales dans la fente télématique. Son code lui permit d'accéder directement à l'ordinateur central de la base.

— Ici Troy. Canal prioritaire !

— Accès accordé.

— Nature de l'alerte ?

— Apparemment, tentative de détournement d'une barge orbitale.

— Rapport sur la situation actuelle.

— L'appareil en question ne peut décoller. Le détourneur présumé ne connaît pas les codes d'accès aux commandes.

— Identité de cet individu ?

— Le coupable présumé serait un certain Pontus Istrati. Qu'il soit armé n'est pas à exclure et il doit en conséquence être considéré comme dangereux.

Sparta retira les sondes de la fente, remit ses gants, et referma son casque. Elle ouvrit la porte du sas sans attendre que les pompes à vide aient achevé leur travail et elle fut presque projetée à l'extérieur. Elle parvint malgré tout à ne pas tomber et regagna son buggy en quelques bonds.

Un instant plus tard elle roulait à vive allure vers l'aire d'alunissage.

Il fallait connaître la nature de l'alerte pour se rendre compte que la situation était anormale. À un bout du terrain, une tour de lancement roulante ravitaillait le grand cutter blanc du Bureau spatial, alors qu'à l'autre extrémité des rampes de projecteurs illuminaien la barge cislunaire ventrue censée être en cours de détournement. Entre le buggy de Sparta et cet appareil, à bonne distance de ses propulseurs, un autre véhicule lunaire stoppa en labourant le sol. Son gyrophare rouge signalait la position occupée par un tiers des forces d'intervention des services de sécurité de la base.

Sparta s'arrêta près de lui. Par son scaphcom, elle annonça :

— Sécurité de Farside, ici l'inspecteur Troy du Bureau du Contrôle spatial. Je demande l'autorisation d'approcher de la barge.

Après une brève hésitation, une voix masculine bourrue lui répondit :

— Cet individu est peut-être armé, inspecteur.

— Qu'est-ce qui vous incite à le penser ?

— Euh... simple supposition.

— Une supposition basée sur des indices ?

Cette fois, la pause fut plus longue.

— Nous ne savons pas grand-chose, inspecteur.

— Vous devez probablement connaître Istrati. Est-il du genre à utiliser une arme ?

— Euh... nos fichiers ne contiennent pas de tels renseignements, inspecteur.

— Je répète : m'autorisez-vous à approcher de cette barge ?

Le policier soupira et, l'air exaspéré, gronda dans son communicateur :

— Si vous tenez à risquer votre peau c'est vous que ça regarde, après tout.

— Merci.

Elle souleva le dôme du buggy et en descendit. Faute d'avoir eu le temps de s'accoutumer à la faible gravité lunaire, ce fut en sautillant prudemment qu'elle passa près du véhicule au gyrophare rouge et s'éloigna en direction de l'engin spatial.

Personne ne lui lança le moindre défi, alors qu'elle gravissait sans effort l'échelle de l'appareil et s'élevait de neuf étages le long de ses réservoirs trapus qu'illuminaient les projecteurs. Elle atteignit le module de pilotage fuselé et s'immobilisa devant le sas. Il était fermé de l'intérieur et elle glissa sa main gantée dans la niche qui contenait la commande de secours. Le panneau s'ouvrit en libérant de l'oxygène dans le vide lunaire et elle se hâta d'entrer dans le sas.

Puis elle entreprit d'analyser le code du verrou magnétique interdisant l'accès aux sections intérieures, une tâche qui lui prendrait une quinzaine de secondes.

— Si vous êtes là-dedans, Istrati, je vous conseille d'enfiler une combinaison au plus vite, dit-elle dans son scaphcom. Parce que j'arrive et que...

Une explosion se produisit devant son visage et elle fut percutée par le panneau de l'écouille interne dont tous les boulons venaient de sauter. Elle se retrouva projetée en arrière, heurta une paroi, puis bascula dans l'ouverture extérieure. En tournoyant et en agrippant le vide, elle entama alors une chute vertigineuse.

Elle tomba sur trente mètres. Sur Terre, quelqu'un qui se jette d'un immeuble de neuf étages s'écrase au sol moins de deux secondes et demie plus tard, et l'impact est assez violent pour le réduire en bouillie. Sur la lune, une personne qui tombe de la même hauteur n'atteint pas le sol avant dix interminables secondes. L'impact, lorsqu'il se produit finalement, est brutal — comme la prise de contact avec le sol d'un parachutiste — mais il suffit d'arriver en position verticale et avec les jambes légèrement ployées pour s'en tirer sans une égratignure. Si

Sparta se contorsionnait et battait des bras, ce n'était pas sans raison. Comme un chat, elle retomba sur ses pattes.

Au-dessus d'elle, Istrati se laissait glisser le long de l'échelle. Lorsqu'il la vit se relever, il interrompit sa descente, cala ses pieds sur un des barreaux, et sauta en mettant tous ses muscles à contribution. Le bond qu'il effectua lui permit de passer loin à la verticale de la jeune femme. Il toucha le sol quelques secondes plus tard, roula à deux reprises sur lui-même, et se releva. Il se mit à courir en bondissant dans la plaine.

En raison d'un brusque afflux d'adrénaline dans son sang, Sparta faillit se lancer à sa poursuite. Elle parvint cependant à se contenir et se dirigea vers le véhicule des services de sécurité.

— Où va-t-il ? demanda-t-elle.

La voix qui résonna dans son casque traduisait de la stupéfaction :

— Nulle part. On ne trouve absolument rien, dans cette direction. Nous ferions mieux d'aller le récupérer avant qu'il n'endommage sa combinaison.

— Je m'en charge. Votre présence est nécessaire au poste de contrôle.

— Nécessaire ?

— Elle le sera, vous pouvez me croire. Allez m'y attendre.

— Si c'est un ordre, inspecteur...

Le petit engin surmonté d'un gyrophare rouge fit immédiatement demi-tour et repartit vers les dômes.

Par quelques pichenettes Sparta fit tomber la poussière lunaire qui recouvrait sa combinaison puis elle se dirigea vers son propre buggy. Elle démarra et suivit lentement la silhouette blanche qui s'amenuisait dans le lointain. Istrati bondissait en direction des montagnes.

Ils s'éloignèrent ainsi sur deux ou trois kilomètres, et Sparta s'attendait à voir le fuyard recouvrer son bon sens et se résigner à se rendre. Au bout de deux autres kilomètres, elle commença à trouver cette poursuite monotone et accéléra.

Tout en se rapprochant graduellement de l'homme, elle tenta de le contacter par scaphcom.

— Monsieur Istrati, je ne trouve pas cette petite escapade très distrayante, alors que je n'ai pas à fournir le moindre effort

physique. Et vous ? Vous courez déjà depuis plus de cinq minutes. Pourquoi vous épuisez-vous ? Arrêtez-vous et nous pourrons discuter. Je resterai à la distance qui vous plaira.

Le communicateur de l'homme était branché, mais elle n'entendait que les sifflements de sa respiration haletante.

Sparta conduisait d'une main, et si elle pénétrait dans les vastes cratères qui piquetaient le sol de la Mer de Moscou, elle prenait soin de contourner les plus petits. Les gémissements des moteurs électriques du véhicule lunaire servaient d'accompagnement aux crépitements de la radio.

— Vous savez que vous ne pourrez aller nulle part. Simplifions-nous les choses, d'accord ? Arrêtez-vous, et je fais de même.

Devant elle, le fuyard franchit d'un bond un cratère de dix mètres de diamètre et disparut de l'autre côté. Elle ne prit pas la peine de contourner cette cuvette — qui s'avéra plus profonde qu'elle ne l'avait cru — et ce fut en patinant que son véhicule gravit la pente opposée. Arrivé au sommet, l'engin décolla littéralement et reprit contact avec le sol dans un nuage de poussière.

— Disons-le tout net, monsieur Istrati. C'est très volontiers que je vous offrirais un passage pour...

Mais l'homme venait de disparaître. Elle freina et son engin s'immobilisa au terme d'un long dérapage.

Quelque chose percuta la bulle de plastique, juste au-dessus de sa tête. Istrati venait de réapparaître derrière le buggy. Il tenait des deux mains un énorme bloc de basalte et l'abattit sur le toit du véhicule. Il ne lâcha pas son arme improvisée et l'utilisa à nouveau contre le dôme transparent, pour tenter de le briser.

Derrière la visière de son casque, Sparta voyait ses yeux injectés de sang et ses lèvres ourlées d'écume. Istrati n'était pas simplement en proie à la panique. Il avait la rage — une rage d'origine chimique.

Elle passa la marche arrière et recula, tout en se dégageant du harnais de sécurité. Son adversaire était sur le point de sauter à nouveau sur le véhicule, lorsqu'elle repoussa la bulle et bondit vers lui. Il tenta alors de lui porter un coup avec le rocher

aux arêtes vives, et la rata. En raison de la faible gravité, elle ne parvint pas à le saisir et à l'immobiliser.

La force d'inertie avait cependant déséquilibré Istrati, qui tomba sur le côté, roula, et glissa dans la poussière. Il se mit lentement à genoux, puis se releva. Sparta s'accroupit afin d'effectuer un nouveau bond, mais l'homme la prit une fois de plus de vitesse et se projeta en avant...

Horrifiée, elle le vit plonger sur le rocher que serraient ses mains gantées. Une arête de basalte aussi effilée qu'une hache de pierre primitive fit voler sa visière en éclats. S'il respirait toujours, lorsqu'elle arriva près de lui, il était trop tard pour faire quoi que ce soit. Le sang qui affluait dans les yeux d'Istrati les rendit encore plus rouges, puis un frisson spasmodique l'ébranla et le vide gela son haleine.

La jeune femme resta agenouillée près du cadavre pendant d'interminables secondes. Si elle entendait des parasites crémier dans son scaphcom, elle n'utilisa pas cet appareil. Les larmes lui piquaient les yeux et l'aveuglaient ; un raz de marée de tristesse et de colère la submergeait. Elle n'était décidément pas faite pour ce métier. Elle ignorait dans quel but on avait altéré son être, mais ce ne pouvait être pour ceci.

Elle laissa le chagrin l'envahir, puis décroîtra lentement, jusqu'au moment où elle se sentit épuisée et que son corps fut ankylosé. Elle se releva et souleva le cadavre dans ses bras.

Elle le porta jusqu'au buggy lunaire et l'installa à l'arrière en le redressant et en l'immobilisant à l'aide du harnais de sécurité. Puis elle prit place sur le siège du conducteur, referma la bulle, et pressurisa la cabine. Dès que la pression fut normale, elle ouvrit son casque et huma l'air ambiant.

D'interminables formules chimiques s'inscrivirent sur l'écran intérieur de sa conscience... un cocktail complexe de drogues adrénocorticales qu'exhalait toujours le cadavre.

Elle fit démarrer le buggy et repartit lentement vers la base.

— Troy aux services de sécurité de Farside. Canal prioritaire.

Pas de réponse. Sparta leva les yeux pour découvrir qu'au cours de sa première attaque Istrati avait détruit les antennes de l'émetteur. Son communicateur ne fonctionnait plus.

Elle se dirigea vers la base lointaine, profondément déprimée. Elle était venue sur la lune pour enquêter sur une simple tentative d'assassinat et se retrouvait avec un meurtre sur les bras. On avait délibérément administré une overdose à cet homme... et les deux crimes étaient attribuables au même individu, et aux mêmes motivations. Penney était aux abois et tentait désespérément de faire disparaître quiconque représentait un danger pour lui...

Elle fut tirée de ses pensées par une étrange apparition non loin de la zone de l'aire d'alunissage où le cutter blanc fuselé se découpait contre la noirceur d'un ciel constellé d'étoiles. Très nette en raison de l'absence d'atmosphère, une silhouette en combinaison spatiale éclairée en contre-jour venait vers elle et lui adressait des gestes de la main. Son œil droit effectua un zoom sur le personnage qui se trouvait encore à cinq kilomètres, rapprochant son image...

Et elle reconnut Blake Redfield.

Elle referma son casque et dépressurisa l'habitacle. Quelques minutes plus tard elle stoppait près de lui. Lorsqu'elle eut relevé la bulle, elle put constater qu'il arborait un large sourire.

Son scaphcom grésilla.

— Tu es le passager que je devais passer prendre ?

— En personne. Je suis parvenu à les convaincre de m'autoriser à débarquer.

Il semblait satisfait de l'effet produit par son apparition.

— Ça ne te fait rien de partager la banquette arrière ?

— Rien du...

Son sourire s'évanouit lorsqu'il découvrit que la visière du casque de l'autre occupant avait volé en éclats.

— Jusqu'au moment où je pourrai remettre cet homme aux autorités, tout au moins.

Il perçut de la nervosité, dans sa voix. Elle paraissait le mettre au défi d'oser faire une plaisanterie à ce sujet.

— Dans ce cas...

Il s'assit rapidement à l'arrière et se pencha dans le harnais de sécurité afin de rester le plus loin possible du cadavre. Elle rabaisse la bulle et le buggy reprit son voyage en direction de la base.

Après quelques instants de silence, elle lui demanda :

— Que fais-tu à bord d'un cutter ? Leur usage est réservé pour les affaires de priorité absolue.

— Ce n'est pas toi qui l'as envoyé me chercher ?

— Qui t'a laissé croire une chose pareille ?

— Un grand type aux cheveux grisonnantes et aux yeux bleus, avec une voix qui évoque le ressac sur une grève de galets. Il ne m'a pas dit son nom mais a daigné m'indiquer qu'il travaillait pour toi.

Sparta faillit s'étrangler et dut feindre de se racler la gorge.

— Exact. J'ai trouvé ton message et je me suis rendue à Paris, mais trop tard pour pouvoir t'être utile. Et j'ai ensuite été chargée de cette affaire.

— Quelle affaire ? Personne n'a pris la peine de me fournir la moindre explication ou seulement de m'informer des raisons de ta présence sur la lune.

— Il y a quelques jours, le lanceur de Farside n'a pas fonctionné correctement et le type qui se trouvait dans la capsule a bien failli y laisser sa peau. On m'a envoyée ici pour découvrir s'il s'agissait d'un accident ou d'un sabotage. La seconde hypothèse est la bonne et je suis sur le point de procéder à l'arrestation du coupable.

— Oh ! Je suppose que tu n'as pas eu le temps de t'ennuyer.

Le silence qui régna ensuite dans l'habitacle fut uniquement troublé par les plaintes des moteurs électriques.

— Ellen, tu parais mécontente de me voir.

Elle continua de regarder droit devant elle pendant un long moment. Finalement, elle secoua la tête.

— Je regrette. Je... C'est seulement que je suis un peu surmenée et que je commence à manquer de tonus.

— Ah ! Une des choses que je voulais te dire... c'est que j'ai retrouvé William Laird. Si tel est bien son nom.

Elle ravalà sa salive et découvrit que sa gorge était sèche. Laird, cet homme qui avait tenté de l'éliminer et qui devait avoir fait assassiner ses parents. S'ils étaient effectivement morts.

— Où ? parvint-elle à murmurer.

— À Paris, où il se faisait appeler Lequeu. Il a appris quelle était ma véritable identité avant que je ne réussisse à découvrir

la sienne. Ses gens m'ont gardé prisonnier plus d'une semaine, puis je suis parvenu à m'échapper.

— Pourquoi as-tu volé ce papyrus ?

— Je fais désormais partie de la secte du Libre Esprit et c'était ma première mission. J'espérais un peu que tu arriverais à temps pour me ramener sur le droit chemin. J'ai tout tenté pour faire rater ce vol, et j'ai laissé derrière moi une piste conduisant à Lequeu. Mais ce type est bien trop malin pour les flics.

— Blake, connais-tu une certaine Katrina Balakian ?

— Non. Pourquoi cette question ?

— J'ai trouvé ses empreintes disséminées dans ton appartement. Elle l'a fouillé, après ton départ.

— Bon sang ! Ils ont dû me surprendre quand j'envoyais ce message t'invitant à jouer à cache-cache. Qui est cette femme ?

— Une astronome soviétique affectée aux radiotélescopes de Farside. Une grande blonde athlétique aux yeux gris...

— Catherine !

— Qui ?

— L'assistante de Lequeu. Mais d'après toi elle est russe ?

— Transcaucasienne. Une vraie dévoreuse d'hommes. Avec un accent absolument charmant.

— Catherine parle impeccablement le français, dit Blake, avant d'ajouter doucement. Et, *naturellement*, elle est astronome...

— Naturellement ?

Il se pencha vers elle avec excitation.

— Ce que je tenais surtout à te dire... c'est que j'ai découvert ce qu'ils voulaient faire de toi. Et de tous les cobayes du projet SPARTA. Je sais désormais quel était leur but.

— Je ne vois pas le rapport avec cette Catherine/Katrina.

— Lequeu... Enfin, Laird et les autres croient que des êtres divins sont venus sur Terre et ont étudié l'évolution de l'humanité pendant un milliard d'années, enregistrant ses progrès, attendant qu'elle arrive à maturité. Les prophètes se prennent pour les grands prêtres de toute notre race et se sont donné pour tâche de créer un être parfait, l'équivalent d'un

dieu, l'émissaire idéal. Pour employer leurs propres termes, ils entendent former l'Empereur des Derniers Jours chargé d'accueillir les Hôtes Célestes quand ces derniers viendront nous ouvrir les portes du Paradis...

— Tu me donnes le tournis. Viens-en aux faits.

— Les voici, Ellen : tu es censée être cet Empereur... ou plutôt cette Impératrice. Voilà ce qu'ils ont essayé de faire de toi. Le porte-parole de l'humanité.

Elle eut un rire amer.

— Ils se sont complètement plantés.

— Tout cela peut paraître confus et ridicule, mais ils savent d'où sont venues ces soi-disant divinités.

— Blake, fit-elle avec exaspération. Quelle...

— Leur étoile est située dans la Croix du Sud.

— La Croix du Sud !

— Tu paraissais surprise. Pourquoi ?

— Comment le sais-tu ?

— Ils disposent de ce qu'ils appellent la Connaissance... des textes très anciens relatant les visites que ces dieux nous ont rendues depuis l'aube des temps ! Ce papyrus, par exemple... il désigne cette constellation à quiconque pourrait construire une pyramide et lire une carte stellaire.

Elle vira brusquement et le buggy dérapa. Blake fut ballotté dans son harnais de sécurité et son regard plongea dans les yeux morts d'Istrati.

— Qu'est-ce qui...

— Les antennes de Farside étaient orientées vers la Croix du Sud, lorsque la capsule de Leyland s'est écrasée, et elles n'ont pas bougé depuis.

L'engin lunaire roulait aussi vite que le permettaient ses moteurs. Il s'éloignait des dômes de la base et du hangar du lanceur électromagnétique, filant en direction de l'extrémité opposée de la catapulte. Sparta se dirigeait en ligne droite vers les radiotélescopes.

— Cela va se reproduire. Il va y avoir un autre lancement raté.

— Comment...

— Tais-toi, Blake. Laisse-moi réfléchir.

— Tu n'as qu'à avertir le poste de contrôle, si tu es certaine de ce que tu avances. Donne l'ordre de tout arrêter !

— Le type qui se trouve à côté de toi a détruit l'antenne de l'émetteur. Or, si je ne me trompe pas... (Et elle savait qu'elle avait raison)... la capsule qui est en cet instant même chargée dans la culasse du lanceur est celle qui doit percuter la base de plein fouet.

— Bon sang, Ellen, comment peux-tu le savoir ?

— Parce que je connais l'identité de la personne qui se trouve à bord.

La piste d'accélération s'étirait à perte de vue devant et derrière eux. Un objet approcha à une vitesse de trois mille six cents kilomètres à l'heure, continua d'accélérer, et disparut le long de la voie. Une seconde plus tard, un deuxième projectile passa près d'eux en un éclair. Puis un troisième. Et ils étaient suivis par une multitude d'autres conteneurs lancés avec la régularité d'une horloge, d'un appareil à mesurer le temps qui marquait les secondes en tirant des objets dans l'espace. Le silence paraissait surnaturel.

— Nous nous trouvons au cœur de nulle part ! protesta Blake. Où vas-tu ?

Sparta ne lui répondit pas, perdue dans ses pensées. Le buggy lunaire avait suivi en gémissant cinq cents mètres de piste supplémentaires lorsqu'elle sortit finalement de son mutisme :

— Nous arriverons sur place dans dix secondes. Prends les commandes et tâche de maintenir cet engin en ligne droite.

Il se dégagea de son harnais pour se pencher vers la jeune femme, qui lâcha la manette de direction à l'instant où il la saisissait.

— Que... ouh... vas-tu faire... aagh !... à présent ? Le dossier du siège du conducteur martelait son estomac, alors que le buggy bondissait et faisait des embardées dans cette plaine piquetée de cratères.

— Cramponne-toi.

— Oh !... ough... bien sûr...

Elle venait d'ouvrir le dôme. Les gros pneus du véhicule creusaient la poussière et la projetaient derrière eux comme une gerbe d'écume soulevée par un hors-bord.

— Je sauterai dans deux secondes. Essaie de ne pas renverser le buggy.

— Tu vas...

Mais elle ne se trouvait plus près de lui. Sparta avait sauté avant même d'achever sa phrase. Il eut alors la vision indistincte d'une silhouette qui s'éloignait en flottant dans le vide, les bras écartés, telle une créature ailée, pendant qu'une capsule habitée se ruait vers eux le long de la piste. Sparta incurva les bras et les poignets, devenant pour quelques instants une prêtresse pratiquant la lévitation...

La bulle du buggy lunaire retomba en claquant. Blake tendit la main vers la commande des gaz alors qu'une roue s'enlisait dans le tertre de poussière qui bordait cette route fréquemment empruntée. Il sentit la manette de direction lui échapper des mains ; le véhicule dérapa, effectua un tête-à-queue, et s'immobilisa en se cabrant juste à la bordure de la piste du lanceur.

Blake se laissa retomber sur la banquette arrière et ferma les yeux en prenant une inspiration profonde.

Puis il rouvrit les paupières et serra les dents. Il avait oublié qui lui tenait toujours compagnie. Les yeux vitreux et injectés de sang d'Istrati semblaient le fixer avec colère.

Il repoussa la bulle et descendit du buggy. L'excès d'adrénaline communiquait des tremblements à ses jambes, lorsqu'il vit Sparta. La jeune femme gisait dans la poussière, à côté de la catapulte. Il voulut courir vers elle, mais son bond fut interminable et il perdit l'équilibre en reprenant contact avec le sol. Il tomba à genoux alors qu'elle se redressait.

— Il serait préférable que tu modères ton enthousiasme, si tu ne veux pas te blesser, lui dit-elle d'une voix rauque.

— Est-ce que ça va ?

— Je suis en pleine forme. (D'une légère poussée elle se retrouva debout.) Nous devrions regagner la base sans perdre plus de temps. Peux-tu te relever sans aide ?

— Oui, évidemment, fit-il avec irritation.

Il démontra l'exactitude de son affirmation en se redressant avec maladresse.

— Que s'est-il passé ?

— Je te l'expliquerai plus tard. Commençons par faire un brin de toilette.

Elle entreprit d'épousseter sa combinaison spatiale recouverte de poussière adhésive.

Il n'était pas dans ses intentions de lui révéler tout ce qu'elle savait.

*

Lorsqu'ils atteignirent le poste de contrôle du lanceur, l'animation s'apaisait déjà. Si quelques personnes tapaient encore sur les claviers des ordinateurs avec frénésie, d'autres se contentaient de fixer les écrans d'un air absent. Frank Penney était assis à la console du directeur de lancement.

Van Kessel foudroya Sparta du regard. Il ouvrit la bouche, mais ne trouva rien à dire. Finalement, il bêla :

— Encore un, Troy ! Un autre tir de capsule habitée qui vient de rater.

Elle ne lui accorda pas la moindre attention.

— Frank Penney... (L'homme se tourna vers elle.) Je vous arrête pour tentative de meurtre, homicide volontaire sur la personne de Pontus Istrati, ainsi que pour trafic de stupéfiants en violation de nombreuses lois du Conseil des Mondes. Vous pouvez décider de garder le silence et vous êtes libre de vous faire assister par un avocat, dont vous pourrez exiger la présence lors de vos interrogatoires. Sachez en outre que tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous. Avez-vous bien compris quels sont les droits que vous octroie la charte du Conseil des Mondes ?

Le visage hâlé de Penney vira au rouge brique. Cet homme qui aimait se faire remarquer avait conscience d'être la cible de tous les regards.

— À moins que vous n'optiez pour la fuite, Frank ? Comme Istrati, ne put-elle s'empêcher d'ajouter avec malice. Sachez que je n'irai pas vous chercher.

— Je veux consulter mon avocat, fit l'homme d'une voix étranglée.

— C'est votre droit le plus strict, mais allez faire cela hors de cette pièce. Nous avons un tas de choses à régler, ici.

Penney se leva avec raideur et sortit. Deux membres des services de sécurité l'attendaient à la porte. Tous le suivirent du regard.

Blake haussa un sourcil.

— Comment le savaient-ils ?

— Je leur ai dit de venir m'attendre ici, avant de me lancer à la poursuite d'Istrati.

— Inspecteur Troy ! rugit Van Kessel.

— Oui, je sais. Le lancement raté. Mais nous avons un peu de temps devant nous pour tenter de faire quelque chose, il me semble ?

— Vous le *savez* ! Comment diable pouvez-vous le *savoir* ?

— Parce que j'ai été envoyée ici afin de découvrir les raisons pour lesquelles le tir de la capsule de Cliff Leyland s'est soldé par un échec et que je n'ai pratiquement pensé à rien d'autre depuis mon arrivée. Si ce n'était pas le cas, je n'aurais pas pris des dispositions pour faire procéder à l'arrestation de M. Penney.

— Je ne vois pas le rapport, s'emporta Van Kessel. Tout le monde savait ce que Frank et Istrati traficotaient ensemble !

Il se tut brusquement et son visage perdit ses couleurs. Sparta lui adressa un sourire sans chaleur :

— Vous auriez pu m'en parler. Mais peut-être pourrez-vous m'apprendre une chose. Saviez-vous également qu'Istrati avait tenté de recruter Cliff Leyland pour le compte de Penney ?

— Vous ignorez comment ça se passe, ici... Nous n'avons pas l'habitude de nous mêler des affaires des autres.

— Je ne suis ni juge ni procureur, lui rappela-t-elle dans l'espoir de le rassurer. Istrati était chargé d'assister les personnes qui devaient emprunter les capsules. C'est lui qui a eu l'idée de faire une proposition à l'agronome, pour la simple raison que ce dernier se rendait fréquemment sur L-5 pour des raisons professionnelles. Leyland a refusé. Ils l'ont passé à tabac, mais il n'est pas revenu sur sa décision. Cependant, il n'a pas non plus averti les autorités... Une erreur qui aurait pu lui être fatale. Istrati a voulu lui donner une leçon, en plaçant un sachet de drogue dans sa combinaison spatiale, là où le service de sécurité de L-1 ne manquerait pas de le trouver.

Elle parcourut la pièce du regard et put constater que tous l'écoutaient, captivés par son récit.

— Comme nul ne semble l'ignorer, poursuivit-elle, Penney était le chef de ce réseau et il avait la responsabilité des lancements, ce jour-là. Il est probable qu'Istrati l'a averti de son exploit dès que la capsule de Leyland s'est trouvée sur la catapulte. Penney a dû comprendre qu'il s'agissait d'une grave erreur, d'une catastrophe qui risquait de provoquer le démantèlement de toute son organisation. Or, pour détruire les preuves — autrement dit Leyland et sa capsule qui était encore au milieu de la piste — il lui suffisait de saboter le lancement en coupant l'alimentation d'une section de voie.

— Comment voulez-vous qu'il...

— Dois-je vous rappeler qu'il n'existant aucun système de sécurité sur vos commandes manuelles, monsieur Van Kessel ? N'importe quelle personne présente dans cette pièce aurait pu le faire. Penney avait un mobile, et les moyens d'envoyer Leyland se perdre dans l'espace ou s'écraser sur la lune.

Elle marqua une pause, puis reprit :

— Opter pour la deuxième solution s'imposait, car le projeter dans l'espace eût été sans objet. Le sort de Leyland importait peu à Penney, mais il ne pouvait permettre que les autorités récupèrent la capsule. Lorsque l'ordinateur a signalé qu'il était trop tard pour interrompre le lancement il disposait encore d'une fraction de seconde pour provoquer l'accident. La perte d'accélération donnerait une orbite particulière à la capsule, une trajectoire qui la ferait revenir pratiquement à son point de départ. Tout en feignant de vouloir secourir Leyland, il pouvait envoyer des signaux destinés à déconnecter le système de pilotage manuel.

— Vous avez imaginé tout ceci...

— Cette hypothèse m'est venue à l'esprit avant même que je n'arrive sur la lune. Je disposais déjà de la plupart des informations nécessaires.

Van Kessel prit une inspiration profonde.

— Je suppose que je devrais vous féliciter.

— Surtout pas. Je me suis trompée sur toute la ligne. Penney n'est pour rien dans la mésaventure de Leyland.

— Pour rien ?

Van Kessel en resta interloqué.

— Il est cependant exact que Penney est un assassin. Il ne devrait pas être bien difficile de démontrer qu'Istrati a perdu la raison et s'est suicidé parce que Penney lui a délibérément administré une overdose d'hyperstéroïdes juste avant de venir prendre son poste dans cette salle. Cet homme savait que j'étais sur sa piste. Mais il n'est pas responsable des lancements ratés.

— Qui, alors ?

— Piet Gress.

— Gress ! aboya Van Kessel. Mais il se trouve...

Sparta hocha la tête.

— À bord de la capsule qui vient d'être catapultée, c'est exact. Cet homme est un analyste qui travaille à la station des radiotélescopes. Sa tâche consiste à démontrer que certains signaux que nous recevons proviennent d'une intelligence extraterrestre, mais il semble prêt à se sacrifier pour qu'une telle preuve ne soit pas découverte.

— Tu veux dire qu'il souhaite détruire les antennes ? intervint Blake.

— Et vous, qui êtes-vous ? lui demanda Van Kessel en le foudroyant du regard comme s'il venait seulement de noter sa présence.

— Blake Redfield, mon associé, répondit Sparta. (Sans prendre la peine de compléter les présentations, elle se tourna vers son ami :) Il a fait cela parce que les radioastronomes sont sur le point de s'intéresser à la Croix du Sud où, selon toi, ils auraient de fortes chances de trouver l'étoile d'origine des « dieux »... de la Culture X.

— La Culture X, la Culture X. Quel peut être le rapport entre ces gribouillis gravés sur de vieilles plaques et toute cette affaire ? demanda Van Kessel.

Mais nul ne prêta attention à sa question.

— Tu oublies qu'il a déjà fait une telle tentative et qu'elle s'est soldée par un échec, protesta Blake. Tu m'as dit que la capsule de Leyland avait percuté les montagnes. Ces dernières protègent les antennes.

— Plus à présent.

Blake comprit.

Van Kessel aussi, même s'il n'avait pas très bien suivi toute la discussion.

— Le cratère de Leyland, gémit-il.

Gress avait utilisé le premier projectile pour ouvrir un col dans le cercle montagneux qui assurait la protection des radiotélescopes de la Base Farside. Une deuxième capsule suivant la même trajectoire s'engouffrerait dans cette brèche... et atteindrait cette fois le centre de la cible.

— Quelle est l'orbite de Gress ? demanda Sparta.

Elle venait de s'adresser à Van Kessel.

— Il est encore trop tôt pour disposer d'informations très précises, mais l'incident s'est produit exactement dans la même section de piste que le précédent. Les premiers calculs indiquent que la capsule suit approximativement la même trajectoire.

— Avez-vous contacté cet homme ?

— Il ne répond pas. Sa radio doit être hors d'usage.

— Laissez-moi essayer.

Elle s'assit devant la console du directeur de lancement et brancha le communicateur.

— Gress, ici Ellen Troy du Bureau du Contrôle spatial. Vous êtes prêt à mourir, et je sais pourquoi. Mais vous vivrez et ne réussirez pas à mener à bien votre mission.

Seuls les sifflements de l'éther sortaient des haut-parleurs.

— Gress, insista-t-elle. Vous croyez suivre une orbite identique à celle de Leyland, ou en tout cas très proche. Mais votre capsule ne franchira pas la percée ouverte dans l'enceinte des montagnes. Sans notre aide, vous ne pourrez pas effectuer la moindre correction de cap. Vous ne percuterez pas les antennes. Vous avez le choix entre vivre ou vous sacrifier pour rien.

Pendant plusieurs secondes ils n'entendirent que les bruissements du cosmos, puis une voix à la fois triste et agressive déclara :

— Vous bluffez.

Sparta regarda Van Kessel : il était blême.

— Monsieur Van Kessel, dit-elle. Il est nécessaire que vous sachiez contre quoi nous luttons. Mon collègue, M. Redfield,

m'a informé que Piet Gress appartient à une secte de fanatiques convaincus que notre système solaire a été envahi dans un lointain passé par des extraterrestres. Ces gens sont persuadés que ce peuple va revenir sous peu nous rendre une autre visite. Le problème, c'est qu'ils attendent impatiemment leur venue tout en veillant à ce que cela demeure secret. Leur impatience est telle, en fait, que certains d'entre eux – dont Gress – sont prêts à sacrifier leur vie et celles d'un grand nombre d'innocents simplement pour que les non-initiés restent dans l'ignorance.

À présent, Van Kessel avait les yeux exorbités et le visage empourpré.

— Je n'ai jamais rien entendu de plus insensé !

— Je partage votre opinion sans la moindre réserve, lui répondit Sparta. Mais ce n'est pas la première fois que des fous se suicident en entraînant avec eux dans la mort un grand nombre de simples spectateurs, au nom de leurs croyances. Et je doute malheureusement que ce soit la dernière.

Elle se pencha vers le microphone.

— Non, Gress, je ne bliffe pas, dit-elle à son interlocuteur invisible. Je connaissais vos projets avant le lancement de votre capsule... (*Approximativement deux minutes plus tôt, grâce aux révélations de Blake...*) Et des mesures ont été prises pour modifier votre trajectoire...

Des mesures désespérées, songea-t-elle. J'ai sauté d'un buggy lunaire lancé le long de la catapulte tout en captant les données se rapportant à l'accélération et aux phases des sections de voie ; puis mon ventre s'est embrasé et j'ai émis une impulsion télémétrique vers le module de contrôle d'énergie situé sur le côté de la piste, en utilisant un code préalablement mémorisé et en m'efforçant de couvrir les signaux envoyés par la capsule. J'ai effectué tout cela avant même de reprendre contact avec le sol, et il ne me reste désormais qu'à espérer que mes efforts n'ont pas été vains, sans avoir toutefois la moindre certitude...

— Vous n'atteindrez pas la Base Farside. Vous vous écraserez sur la lune, mais pas au point d'impact prévu. À moins que vous ne partiez dans l'espace où vous errerez à jamais. Mais une chose est certaine, vous ne détruirez pas les antennes. Il est

inutile de vous sacrifier, Gress. Utilisez vos fusées de manœuvre.

— Vous bluffez, répéta la voix de l'homme.

Blake se pencha vers Sparta et désigna le micro en haussant les sourcils :

— Puis-je lui parler ?

Elle hocha la tête.

— Piet, je m'appelle Guy et je suis chargé de vous transmettre un message des Initiés. (Il fit une pause.) Tout est bien.

— Qui êtes-vous ? s'enquit instantanément Gress, avec colère.

— *Un prophète.* Un ami de Katrina. De Catherine. (Il regarda Sparta, comme pour lui présenter des excuses.) Il est trop tard, désormais. Ils sont intervenus au cours du lancement. Quoi qu'il arrive, vous n'atteindrez pas les antennes. En outre, ils savent à présent dans quel secteur chercher cette étoile. Ils la trouveront à l'aide d'une simple parabole de trente mètres installée sur la Terre.

Blake attendit que l'homme eût assimilé le sens de ses paroles. Seuls les sifflements de l'espace parvenaient jusqu'à eux.

Puis la voix de Gress emplit la salle, brusquement très forte.

— Vous n'êtes qu'un imposteur, un traître.

Il semblait sur le point d'éclater en sanglots.

— Ne vous sacrifiez pas inutilement ! insista Blake.

Il attendit vainement une réponse, alors que seuls des parasites parcouraient les vidéoplaques.

Blake s'écarta du micro.

— Désolé, mais je crains que sa décision ne soit irrévocable.

*

Leur veille se poursuivit. Comme celle de Leyland, la capsule de Piet Gress finit par retomber vers Farside après avoir atteint l'apogée de sa trajectoire.

Dans le poste de contrôle, le personnel avait été remplacé mais Sparta, Blake et Van Kessel étaient restés. Tout en buvant des tasses de café amer ils parlèrent à bâtons rompus d'Istrati, de Penney et de Leyland, de Gress et de Balakian. Penney se trouvait dans une cellule et refusait de parler, mais les membres des services de sécurité de la base avaient procédé à l'arrestation d'autres éléments de cette bande qui commençaient à sortir de leur mutisme.

Katrina faisait l'objet d'une mesure de détention préventive. Personne ne lui avait lu ses droits ou précisé les chefs d'accusation.

Ce que Gress avait effectué pour provoquer l'accident qui avait failli coûter la vie à Leyland – avec ou sans l'aide de cette femme – entrail toujours dans la catégorie des mystères non élucidés. Sparta ordonna aux services de sécurité de reconstituer les faits et gestes de ces deux personnes au cours des vingt-quatre heures ayant précédé le départ de Leyland. Le rapport leur parvint presque trop rapidement ; ni Gress ni Balakian ne semblaient s'être éloignés de la section de radioastronomie.

— S'ils n'ont pas eu accès à la capsule, comment ont-ils pu perturber son lancement ? demanda Van Kessel.

Sparta garda le silence, perdue dans ses pensées. Des cernes sombres étaient apparus sous ses yeux. Elle restait voûtée et ses mains se crispaien sur son ventre.

— Je peux peut-être avancer une réponse, répondit Blake. Gress est analyste de signaux ; il a dû lui être facile de décoder les trains d'impulsions qui contrôlent l'alimentation de la piste. Il lui suffisait de fournir un programme écrit de la même manière à un émetteur devant se déclencher automatiquement lorsque Leyland atteindrait la section prévue. Je parle d'un signal assez puissant pour couvrir celui envoyé par la capsule. Il a pu tout aussi aisément rendre les ordinateurs de bord inutilisables à l'aide d'une autre impulsion, après que Leyland eut quitté la catapulte.

— Un émetteur ?...

Van Kessel paraissait sceptique.

— J'en connais qui se trouvent actuellement orientés droit sur le lanceur, murmura Sparta. Je parle des radiotélescopes. Tout émetteur peut servir de récepteur, et vice versa.

Elle savait à présent que les nausées éprouvées lorsqu'elle s'était dressée sur la piste de la catapulte avaient été engendrées par des ondes télémétriques destinées à tester les antennes en cours de réparation.

— Lorsque les services de sécurité se pencheront sur la question, je parie qu'ils découvriront que Gress a fait des heures supplémentaires sur les ordinateurs et que Katrina a participé à l'alignement des télescopes, déclara Blake.

Van Kessel haussa les épaules.

— Nous verrons bien. (Il regarda Sparta :) Pensez-vous qu'elle ait jeté son dévolu sur Leyland pour cette raison précise ?

— J'en doute. Elle n'a pratiquement pas eu plus de chance que lui. Il s'est trouvé par hasard sur la piste, au mauvais endroit et au mauvais moment.

Le temps s'écoulait. Alors que les paramètres fournis par les stations radars lunaires s'accumulaient dans le poste de contrôle, les estimations de la trajectoire de Gress devenaient de plus en plus précises.

Van Kessel fut le premier à les exprimer sous forme de mots.

— Il ne retombera pas sur la lune.

*

Gress ne pouvait naturellement pas le savoir, puisqu'il refusait de croire à leurs affirmations et avait interrompu toute communication avec eux. Sparta observait les lignes brillantes apparaissant sur les écrans graphiques, les courbes qui symbolisaient la descente de cet homme vers la surface de la lune, et elle tenta d'imaginer quelles pouvaient être ses pensées et ses émotions alors que le cercle de montagnes grimpait à sa rencontre. Il désirait mourir, il voulait voir la lune bondir vers lui et le broyer...

Van Kessel étudiait Sparta. Elle n'avait manifesté aucune surprise en apprenant que Gress ne s'écraserait pas sur la lune.

— Vous *bluffiez*, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Le hasard nous a été favorable, murmura-t-elle.

— Mais si Gress a pu programmer la capsule de Leyland avec une précision quasi absolue en utilisant les radiotélescopes comme émetteurs, pourquoi n'est-il pas parvenu à en faire autant avec celle dans laquelle il se trouve ? s'enquit-il. Il est à bord de cet engin, bon sang !

Sparta regarda Blake, et nota qu'il haussait à nouveau les sourcils. Pourquoi, vraiment ? s'interrogeait-il. Il se demandait également ce qu'avait fait Sparta en sautant de leur buggy lunaire. Ce n'était cependant pas une question qu'il pouvait lui poser devant témoin.

Elle s'adressa à Van Kessel, sèchement.

— La première fois, il a pu bénéficier de la chance des débutants...

L'homme libéra un grognement.

— Dois-je en déduire qu'il existe un certain nombre de choses que le Bureau spatial ne souhaite pas divulguer au sujet de cette affaire ?

— C'est une excellente façon de résumer la situation, monsieur Van Kessel.

— Vous auriez dû le dire tout de suite, marmonna-t-il.

Puis il s'abstint d'exprimer ses pensées. Quelle que fût la nature des secrets que le Bureau spatial refusait de divulguer, il doutait de les découvrir un jour.

*

L'alerte résonna à nouveau dans la base, mais cette fois une telle mesure ne se justifiait pas véritablement. Quelques personnes gagnèrent les abris d'un pas tranquille, mais les ouvriers les plus hardis restèrent à la surface pour voir de leurs yeux l'engin spatial franchir la crête des monts délimitant la Mer de Moscou.

Lorsque la capsule passa au-dessus de leurs têtes, brillamment éclairée par un soleil toujours bas, ce fut avec une marge d'un kilomètre d'altitude.

Quelques secondes plus tard, Gress remontait vers l'espace.

Au bord de l'épuisement, Sparta le contacta à nouveau.

— Nous avons calculé votre orbite avec plus de précision, Gress. Vous vous éloignerez à chaque passage et finirez par vous retrouver dans la toile d'araignée de L-1. Il est malheureusement improbable que vos rations de nourriture vous permettent de tenir jusque-là.

Seuls des grésillements lui répondirent. Ce silence dura si longtemps que tous, à l'exception de Sparta et de Blake, avaient renoncé à tout espoir lorsque les voyants des consoles se mirent à clignoter et que les contrôleurs épuisés se redressèrent sur leurs sièges. Les écrans se couvrirent d'informations transmises par la capsule ; peu après, la voix de Gress leur parvint par radiocom.

— Vous pouvez à nouveau diriger cet engin. Faites-en ce que bon vous semble.

— Il vient de basculer l'inverseur en position automatique, confirma Van Kessel.

Avant que quiconque pût réagir, Sparta saisit des instructions sur le clavier de la console.

— Dans quelques secondes vous subirez une accélération, Gress. Il serait préférable de vous sangler.

Elle venait de réécrire les programmes de l'engin spatial et de les verrouiller, avant même que Van Kessel n'eût vérifié ses calculs.

— Nous aurions pu nous en charger, grommela-t-il.

— Je ne voulais pas lui laisser le temps de revenir sur sa décision.

Ils lurent sur les consoles que les moteurs de la capsule de Gress crachaient des flammes...

...pour l'orienter vers L-1 où elle serait rapidement récupérée.

Sparta était épuisée.

— Est-il indispensable de nous attarder ici plus longtemps ? lui demanda Blake.

— Non. La seule chose qui me soit encore nécessaire, c'est de t'avoir près de moi.

*

Ils avaient une dernière tâche à accomplir avant d'aller prendre un repos bien mérité. Katrina Balakian était détenue dans la petite prison des services de sécurité de la base, sous le dôme de maintenance. Sparta et Blake étudièrent l'image de cette femme sur la vidéoplaque extérieure. La radioastronome était assise dans un fauteuil de la cellule, et ses yeux restaient rivés sur ses mains jointes.

Sparta se tourna vers Blake.

— Catherine ?

Il hocha la tête.

— Nous allons entrer, déclara-t-elle au gardien.

L'homme composa un code sur un pavé numérique encastré dans la paroi et la porte s'ouvrit. Katrina resta immobile et ne releva pas les yeux vers eux. Ils reconnurent immédiatement l'odeur qui régnait dans ce réduit, une senteur d'amande caractéristique.

Quelques secondes plus tard Sparta obtenait la confirmation que Katrina Balakian avait succombé à une dose de cyanure qu'elle était parvenue à s'administrer grâce au plus ancien des accessoires utilisés par les agents secrets et les espions, la fausse dent creuse. Dans son visage aux traits figés par la mort, les yeux avaient été écarquillés par l'interruption brutale du processus respiratoire.

— Elle a souri à Gress, quand ils se sont vus pour la dernière fois, déclara Sparta. J'ai pensé que c'était par amour, et il est possible que je ne me sois pas trompée, mais elle savait surtout qu'il était sur le point de se sacrifier pour leur cause.

— Elle a été plus courageuse que lui, en tout cas, commenta Blake.

Sparta secoua la tête.

— J'en doute. Je suis presque certaine qu'ils ne trouveront qu'un cadavre, lorsqu'ils ouvriront cet engin sur L-1.

— Pourquoi Gress nous permet-il de récupérer la capsule, en ce cas ?

— Pour nous démontrer qu'il a librement choisi de mourir.

— Seigneur, Ellen ! J'espère que pour une fois tu fais erreur.

Sparta ne se trompait pas, mais ils n'en obtiendraient la confirmation que le lendemain...

Cette nuit-là, ils se trouvèrent une chambre dans les quartiers des visiteurs, une pièce aux parois tendues de brocart et au sol et au plafond moquettés. Les meubles modernes et carrés n'avaient pas d'âme, mais ils ne leur accordèrent pas la moindre attention. Ils ne prirent même pas la peine d'éteindre la lumière.

L'armure de Sparta céda lentement. Si elle ne lui facilita pas la tâche, elle ne lui opposa aucune résistance. Et lorsqu'ils furent nus tous les deux, ils s'étreignirent longuement, sans bouger et sans rien dire. La respiration de la jeune femme se fit plus profonde, plus lente, et il l'aida à s'allonger sur le lit. Alors qu'il s'installait près d'elle, il s'aperçut qu'elle s'était déjà endormie.

Il déposa alors un baiser sur le fin duvet couvrant sa nuque puis, presque sans s'en rendre compte, il se laissa à son tour terrasser par le sommeil.

18

Trois fois plus proche du soleil que la Base Farside, Port Hespérus poursuivait sa ronde incessante au-dessus de la gangue de nuages dans laquelle Vénus se trouvait enchâssée. Un homme de grande taille au regard mélancolique était assis dans une pièce plongée dans la pénombre et étudiait pensivement une vidéoplaque sur laquelle apparaissaient d'étranges symboles, des signes qui lui étaient depuis longtemps devenus familiers. Une voix le tira de ses méditations.

— Merck, je crains d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer, lui dit J.Q.R. Forster d'une voix vibrante de joie.

Il se trouvait devant un écran similaire installé à l'autre extrémité de la salle, une galerie désaffectée du Musée Hespérien situé sur l'artère animée qui faisait le tour de la sphère-jardin de la station spatiale, il était temporairement interdit aux visiteurs, les deux archéologues exceptés.

— Quelles mauvaises nouvelles ?

Albers Merck releva les yeux de l'écran luminescent et ses lèvres furent incurvées par une esquisse de sourire. Il dut repousser une mèche de cheveux blonds qui tombait devant ses yeux dès qu'il bougeait la tête.

— J'ai identifié les derniers signes de chaque bloc de texte, ces symboles qui nous intriguaient tant.

— Oh ! Vraiment ?

— Oui, à l'instant. Leur signification aurait pourtant dû nous paraître évidente.

— Mmm ?

— Si cela n'avait pas semblé absolument impossible, naturellement.

— Impossible ?

— Nous supposons que ces tablettes étaient vieilles d'un milliard d'années.

Que c'était stupide de notre part, sous-entendait l'intonation de sa voix...

Merck hocha la tête avec gravité.

— C'est la seule supposition raisonnable. Vénus est un véritable enfer depuis cette époque, ainsi que le confirme la datation des strates de la grotte.

Forster se leva brusquement et se mit à faire les cent pas dans la salle, qui ressemblait elle aussi à une caverne. Les vitraux aux couleurs criardes de la coupole qui la surmontait étaient pour la plupart brisés et recouverts d'une bâche en plastique noir opaque. Autrefois, ce lieu avait été encombré par le bric-à-brac rococo qu'affectionnait son fondateur. À présent, cet homme était mort et le musée avait acquis une sinistre réputation. Les membres de son conseil d'administration, qui faisaient partie des commanditaires de l'expédition archéologique sur Vénus, avaient laissé aux chercheurs la disposition des lieux afin qu'ils puissent y poursuivre leurs travaux.

— Que la grotte soit vieille d'un milliard d'années ne fait pas le moindre doute, rétorqua Forster. On trouve cependant dans le Grand Canyon du Colorado des cavernes aussi anciennes, et cela ne signifie pas pour autant que personne ne les a visitées depuis leur formation. (Il leva la main, afin de couper court à toute objection.) Non, il est inutile d'exprimer ce que vous pensez. Afin de faciliter la discussion, j'admets que certains des objets découverts dans cette grotte peuvent remonter à un milliard d'années, bien qu'il soit impossible de procéder à la datation de choses dont nous n'avons pu récupérer aucun échantillon. Mais la nuit dernière, il m'est venu à l'esprit – et je me demande pourquoi je n'y ai pas pensé *avant* – que les êtres appartenant à la Culture X pouvaient s'être rendus dans cette grotte à plusieurs reprises au cours d'une très longue période...

Merck traduisit son exaspération par un soupir.

— Entre nous soit dit, vous êtes certainement le seul archéologue de tout le système solaire qui puisse admettre cette possibilité. Vous parlez d'une civilisation qui aurait duré un milliard d'années, bon sang ! Et dont les représentants seraient régulièrement passés prendre de nos nouvelles. Mon cher ami...

Forster avait cessé de faire les cent pas.

— Les signes, Merck, les signes ! Dans chaque bloc de texte le groupe de gauche est le reflet de celui de droite. Une copie parfaite dans ses moindres détails... *exception faite* du caractère final de la partie gauche...

— La dernière ligne de chacune de ces sections se termine par un signe différent, que l'on ne retrouve nulle part ailleurs, acheva Merck à sa place. Tout laisse supposer qu'il s'agit de marques honorifiques.

— Oui ! Et je hasarderais même que la totalité du texte-miroir est honorifique, qu'il s'agit d'un mode de duplication des écrits jugés dignes d'être conservés. Nous pouvons présumer que ce n'est pas une pratique courante, car l'inscription de la plaque martienne n'a pas de pendant inversé.

L'autre homme lui adressa un sourire méfiant.

— Veuillez m'excuser si je retourne vos propres arguments contre vous, mais en un milliard d'années ou un siècle, voire même seulement une décennie, les usages d'un peuple peuvent changer.

— Certes, certes, dut admettre Forster. (Son collègue venait de marquer un point, mais il n'était pas disposé à le reconnaître.) Où je veux en venir, c'est que nous pouvons *déchiffrer* ces textes, à présent que nous connaissons les signes terminaux !

Merck l'étudia avec une expression qui vacillait entre l'amusement et l'appréhension.

— Vraiment ?

— Celui-ci – dans le troisième ensemble – est un hiéroglyphe égyptien, un disque solaire, le son *kh*...

— Il s'agit d'un simple cercle, Forster.

— Et cet autre, dans le cinquième ensemble, est le signe cunéiforme sumérien qui symbolise le ciel...

— Qui ressemble à s'y méprendre à un astérisque.

— Dans le second groupe, on trouve l'idéogramme chinois du cheval... pensez-vous qu'il soit universel ? Dans le neuvième, je vois le mot vin en linéaire A minoen. Nos visiteurs étaient-ils amateurs de vin ? À nouveau dans le second, voici la lettre

hébraïque aleph. Dans le septième, le signe en forme de poisson du manuscrit non encore déchiffré de Mohenjo-Daro...

— Mon ami, fit doucement Merck. Cela fait bien trop de choses à assimiler à la fois. Supposez-vous vraiment que des représentants de la Culture X sont venus sur Terre pendant l'Age du Bronze, puis se sont rendus sur Vénus pour déposer dans cette cache leur journal de voyage ?

— Si vous voulez me dire que je suis fou, je n'ai pas sombré dans la démence. Merck, nous avons découvert la Pierre de Rosette.

— Sur Vénus ?

— Peut-être n'étions-nous pas censés la trouver... pas sans aide, en tout cas. Mais c'est malgré tout la clé de leur langage.

— Sans soulever la question de l'identité de ces personnes ou de ces êtres qui auraient dû nous guider jusqu'à ces plaques, je ne vois pas en quoi cela peut nous être utile. Le sens de ces écrits reste toujours aussi hermétique, à l'exception, peut-être, de ces quelques signes disséminés dans le texte.

— Leur présence prouve que la Culture X connaissait l'espèce humaine, qu'elle la respectait assez pour reproduire ses symboles, et qu'elle voulait qu'un jour les hommes puissent comprendre le message qui leur était adressé. Le moyen d'y parvenir se trouve là, dans ces tablettes.

— Ce serait formidable, si vous aviez raison. Mais comment pourrions-nous déchiffrer ce texte à partir d'une seule correspondance douteuse par bloc de...

— C'est un alphabet, Merck. Et il comporte quarante-deux signes alphanumériques...

— Je ne peux...

— Peu importe, contentez-vous de m'écouter. Nous avons récupéré trente doubles blocs de texte. Toutes les colonnes de gauche se terminent par un élément des premiers langages écrits de la Terre, auquel correspond un signe de la Culture X à la fin de la colonne de droite. Ce sont des *sons*. Le *kh* égyptien, le *we* minoen. L'aleph hébreu inexprimable mais qui se prononce malgré tout *ah*. À l'origine, il y avait probablement un de nos signes pour chacun des leurs, empruntés à des langues tombées entre-temps dans l'oubli. Les pièces manquantes sont

nombreuses, mais il doit tout de même être possible de reconstituer ce puzzle. Nous devons être à même de trouver sa signification, de combler les lacunes. (Forster interrompit ses allées et venues.) Et, ensuite, de lire leurs écrits.

Face à l'enthousiasme de son collègue, Merck leva les mains avec dégoût et se retourna vers sa vidéoplaque.

Forster regagna lui aussi son ordinateur. Une heure plus tard il disposait de ce qu'il jugeait être une approximation acceptable des sons de l'alphabet de la Culture X. Au bout d'une heure supplémentaire, il les avait utilisés pour déduire la signification de plusieurs blocs de texte. Il vit les premières traductions défiler sur l'écran.

Et il fut alors en proie à une excitation incontrôlable. Sans attendre que l'ordinateur eût terminé sa tâche, il appela son collègue.

— Merck !

Tiré de ses sombres pensées, l'autre archéologue le regarda avec une expression si triste — presque pathétique — que l'enthousiasme de Forster en fut douché.

— Nous nous pencherons sur les incertitudes plus tard, mais voici un passage parfaitement approprié pour débuter : le texte qui s'achève par aleph. Écoutez bien... « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... »

Merck, dont le visage ne reflétait pas la moindre expression au sein des ombres, regardait Forster sautiller et gesticuler tout en lisant le listing.

— Le troisième texte, celui qui s'achève par l'hiéroglyphe du disque solaire, débute ainsi : « Que tu es beau, au levant... » Un hymne égyptien dédié au soleil. Un autre, d'origine chinoise : « La façon dont on sait n'est pas... »

— Arrêtez, je vous en prie, fit Merck en se levant. Je ne peux admettre une chose pareille. Pour l'instant, tout au moins.

— Il le faut pourtant, mon ami, rétorqua l'autre homme en exultant, presque avec cruauté. Je ne vois aucune raison d'attendre plus longtemps pour communiquer cette découverte. Nous le ferons dès demain.

— En ce cas... Excusez-moi, mais je dois vous laisser.

Forster suivit du regard son collègue qui s'éloignait d'un pas pesant vers les portes de la galerie plongée dans la pénombre. Il n'avait même pas pris la peine d'éteindre son ordinateur.

Forster se dirigea vers l'appareil et se pencha sur le clavier pour sauvegarder le travail de son collègue. Ce fut alors qu'il prêta attention à l'écran. Il y voyait des signes de l'alphabet de la Culture X suivis par des annotations de Merck. Cet homme s'obstinait à les assimiler à des idéogrammes, à chercher un sens ésotérique à ces textes dont la signification était désormais devenue évidente.

Il n'était pas surprenant que Merck eût refusé de le croire. Toute une vie de travail venait d'être anéantie.

*

Et Merck ne pourrait trouver l'apaisement, car des nouvelles plus graves encore traversaient déjà l'espace à la vitesse de la lumière.

Cette nuit-là, Port Hespérus fut maintenu en effervescence par la révélation d'un deuxième lancement raté à la Base Farside. L'aube artificielle se leva et Forster chassa de son esprit toute pensée se rapportant à une conférence de presse... en partie par respect pour son collègue et surtout pour des considérations d'ordre pratique. Les rebondissements tragiques des événements lunaires étaient si spectaculaires que l'annonce de sa découverte ne pourrait rivaliser avec eux pour retenir l'attention du public.

Plus de vingt-quatre heures s'écoulèrent. Forster dînait seul dans sa chambre, lorsqu'il fut informé de la conclusion tragique de cet accident : la capsule venait d'arriver à L-1 avec à son bord le cadavre de Piet Gress. L'archéologue laissa son repas refroidir et regagna le Musée Hespérien afin d'avoir un entretien avec son collègue.

Un écran luminescent constituait l'unique source de lumière, à l'intérieur de la galerie. Assis à une longue table, Albers Merck ne regardait pas cette vidéoplaque mais à travers elle.

— Albers... (La voix de J.Q.R. Forster résonna dans la salle obscure, étonnamment douce.) Je viens d'apprendre... Étiez-vous proche de lui ?

— Le fils de ma sœur, murmura l'autre homme. Je ne les ai vus que rarement, depuis son enfance.

— Croyez-vous ce qu'ils disent ? Que votre neveu a tenté de détruire les antennes de Farside ?

Merck pivota lentement vers Forster. Le petit professeur irascible se tenait sur le seuil de la galerie. Il restait immobile, les bras ballants, désemparé. Il était venu réconforter son vieil ami et rival, mais découvrait son inexpérience totale en ce domaine.

— Oui, certainement, répondit simplement Merck.

— Que pouvait-il avoir à l'esprit ? Pourquoi a-t-il voulu détruire ces installations ?

— Vous ne pourriez pas comprendre.

— Je ne pourrais pas comprendre ! Il s'est suicidé ! (Son indignation lui fit presque oublier qu'il était venu voir son collègue afin de le soutenir dans cette épreuve.)

— Il a failli tuer ce Leyland, et il aurait pu provoquer la mort d'un grand nombre d'autres personnes.

Merck garda son expression absente.

Forster toussa.

— Pardonnez-moi, je vous en prie. Je... je ferais sans doute mieux de vous laisser.

— Non, restez, répondit sèchement Merck tout en se levant lentement.

Il serrait dans sa main droite un petit objet noir et brillant, à peine plus large que sa paume.

— Sincèrement, Forster, le destin qu'a connu mon neveu ne m'émeut guère. Il avait une mission à accomplir. Il n'a pas su la mener à bien. J'espère seulement réussir la mienne.

— La vôtre ? Que diable voulez-vous dire ?

Merck gagna l'extrémité de la galerie en passant devant des rangées de vitrines. Certaines abritaient des fossiles, les fragments de sculptures naturelles récoltés par des robots mineurs depuis les débuts de l'exploration de Vénus. D'autres contenaient des reproductions de fabrication récente des

créatures dont les deux archéologues avaient vu des spécimens préservés dans la grotte vénusienne, des copies reconstituées méticuleusement à partir de leurs enregistrements.

Merck se pencha sur un présentoir qui contenait une réplique des tablettes. Il étudia les rangées de signes gravés sur l'une d'elles. Ils ressemblaient à s'y méprendre aux originaux, bien que leur support fût seulement du plastique métallisé. L'objet authentique se trouvait enterré sous la roche de Vénus et y demeurerait aussi longtemps qu'il avait déjà attendu. La dureté de ce métal était comparable à celle du diamant.

Merck murmura des paroles que l'autre homme ne put entendre. Il semblait s'adresser aux tablettes.

— Parlez plus fort, lui dit Forster en se rapprochant. Je ne peux vous comprendre.

— Je viens de dire que notre tradition ne nous a pas préparés à cela. Le Pancréateur devait transmettre son message à ceux qui avaient accepté et préservé la Connaissance. À nous seulement. Mais ceci... (Il fixa à nouveau les tablettes.) Ces textes sont accessibles au premier philologue venu.

— De quoi parlez-vous ? Qui est ce Pancréateur ?

Merck posa la chose qu'il tenait sur la vitrine, et Forster put constater qu'il s'agissait d'un disque de plastique peu épais. Merck se tourna ensuite vers lui et se redressa, impressionnant au sein des ombres.

— J'avais presque fini par vous trouver sympathique, Forster, malgré tout ce qui nous sépare. Et en dépit du grand nombre de fois où vous m'avez spolié du fruit de mes efforts.

— Vous avez besoin de repos, mon ami. Il est évident que vous avez pris tout cela bien trop à cœur. Je regrette sincèrement d'avoir dû vous prouver que vous faisiez fausse route, au sujet de ces écrits, mais je n'avais pas le choix.

Sans faire cas des propos de son interlocuteur, Merck ajouta :

— J'ai parfois été tenté de vous guider vers la vérité, mais ma mission consistait à vous en éloigner, vous et tous les autres.

— Ce que vous dites est absurde, rétorqua sèchement Forster.

— Malheureusement pour vous, vous l'avez malgré tout découverte. Il m'a donc fallu détruire votre travail...

— Quoi ?

Forster se précipita vers l'écran vierge de la console et pressa des touches sur le clavier. Il obtint la confirmation que tous les fichiers avaient été effacés.

— Je ne peux pas... Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'avez-vous fait ?

— D'autres que moi ont accompli la même tâche dans tous les lieux où de telles informations avaient été sauvegardées et stockées. Sur Terre, sur Mars, dans les musées, les bibliothèques et les universités. Partout. Il ne me reste plus qu'à faire disparaître les deux seules personnes qui pourraient révéler la vérité. *Vous*, car vous vous empresseriez de le faire... et je ne puis d'ailleurs vous le reprocher. Et moi, car on pourrait m'y contraindre.

Forster regarda le disque posé sur la vitrine, à côté de l'autre homme.

— Qu'est-ce que...

Il plongeait vers Merck quand un éclair de clarté aveuglante et un mur de chaleur le repoussèrent. La dernière vision qu'il eut de son collègue fut celle d'un grand homme blond nimbé d'un halo de feu.

ÉPILOGUE

Le commandant s'était rendu à Newark pour accueillir Sparta et Blake à leur descente de la navette. Comme à son habitude il avait un uniforme bleu impeccable, alors qu'ils portaient des tenues estivales en prévision des jours de détente qui les attendaient.

Sparta le salua avec froideur.

— Nous devions nous présenter demain à votre bureau.

— Il s'est produit du nouveau, lui répondit le militaire avant de se tourner vers son compagnon. Bonjour, Redfield.

— Blake, il vaudrait mieux que tu saches qui est en fait cet homme. C'est mon patron, le commandant...

— Désolé, mais le moment est plutôt mal choisi pour procéder à des présentations, rétorqua le militaire.

Il prit malgré tout le temps d'accorder à Redfield une poignée de main énergique.

— Nous parlerons en cours de route, ajouta-t-il à l'attention de Sparta.

Blake regarda cette dernière.

— Puis-je t'accompagner ?

— Je l'ignore. Ne me perds pas de vue.

Le commandant s'éloignait déjà, et ils se hâtèrent d'aller le rejoindre en se faufilant au sein de la cohue des passagers qui avaient emprunté le tapis roulant express.

— Quelqu'un vient de faire sauter le Musée Hespérien, leur déclara alors le militaire. Proboda est parvenu à tirer Forster hors des ruines. L'archéologue a subi de profondes brûlures sur la majeure partie du corps, mais les médecins pourront le rafistoler en quelques jours. Quant à Merck, il est mort... Ce qui subsiste de lui n'est pas suffisant pour permettre de le reconstituer.

— Que s'est-il produit ?

— Nous n'avons aucune certitude, pour l'instant. Forster ne se souvient pas de ce qui s'est passé juste avant l'explosion de la bombe.

— Proboda l'a sauvé ?

— Il est arrivé sur les lieux moins de trois minutes après l'attentat et il s'est frayé un chemin dans les décombres, ce qui lui a valu quelques brûlures superficielles. Vik n'est pas un intellectuel, mais il vient de faire un autre pas vers une promotion.

Le commandant toucha le bras de la jeune femme pour lui indiquer qu'elle devrait bifurquer sur la droite au point où le tapis roulant se scindait en direction de l'héliport.

— Un hélico doit nous conduire au Q.G. ?

— Nous n'allons pas au Quartier Général, répondit le militaire. Une navette vous attend. Elle décollera dès que vous serez à bord.

Sparta resta un instant silencieuse.

— J'en déduis que je peux tirer un trait sur la perme que vous m'aviez promise, dit-elle finalement.

— Vous la prendrez plus tard.

Elle se tourna vers Blake et sentit ses yeux devenir humides. Redfield ne l'avait jamais vue pleurer, et elle sut se dominer, une fois de plus. Elle se contenta de prendre sa main, avec gêne. Ils se regardèrent droit dans les yeux au cœur de la foule qui passait près d'eux, mais elle garda ses distances et il s'abstint de l'attirer contre lui.

Le commandant se détourna et resta silencieux, jusqu'au moment où il toussa et dit :

— Attention. La bifurcation approche.

Blake et Sparta se séparèrent. Elle ne dit rien. Sa gorge était serrée par l'effort que réclamait le contrôle de ses émotions.

— Cet attentat contre le Musée Hespérien fait sans doute partie d'un vaste plan d'ensemble, précisa le militaire. Les vestiges archéologiques paraissent menacés. On recense de toutes parts des vols et des actes de vandalisme.

Son ton scandalisé indiquait qu'il ne comprenait pas pourquoi certaines personnes avaient décidé de s'en prendre à ces reliques du passé.

— Et vous, Redfield ? Des idées ?

— Eh bien...

— Aucun rapport avec ce que vous avez fait à Paris, par exemple ? (Il regarda Sparta.) N'avez-vous pas omis de mentionner certaines choses, dans votre rapport ?

— Rien d'important, commandant. (Son murmure contenait du défi.)

— À présent que ces cinglés vous ont repéré, Redfield, il serait préférable que nous vous recrutions. Mais cela devra attendre.

— Où m'envoyez-vous, cette fois ? s'enquit Sparta d'une voix étranglée.

— Ce qui a le plus ému l'opinion publique est incontestablement le vol de la plaque martienne.

— La plaque martienne ?

— Elle a disparu hier de Labyrinth City. Vous devez absolument la retrouver.

— Mars.

Elle ravalà sa salive.

— Commandant, seriez-vous disposé à m'accorder dix minutes d'entretien en privé avec Blake ?

— Désolé, mais le temps presse.

— Si vous m'envoyez sur Mars, nous ne nous reverrons pas avant des mois, fit-elle avec colère.

— Tout dépend de lui. Nous avons deux places, à bord de cet appareil. Mais c'est un civil et rien ne l'oblige à vous suivre, s'il n'y tient pas.

Quelques instants leur furent nécessaires pour assimiler le sens de ses propos. Puis Blake poussa un petit cri de joie et Sparta s'autorisa un sourire. Ils s'étreignirent, alors que le commandant restait parfaitement impassible.

FIN

APPENDICE

LE CHIFFRE DE PLAYFAIR

Le chiffre de Playfair fut mis au point par le physicien anglais sir Charles Wheatstone en 1854. Son ami, le baron Playfair, usa si efficacement d'influences pour que ce code fût adopté par le gouvernement britannique que la méthode reçut son nom et non celui de son inventeur. Elle consiste à chiffrer un message en clair en le préparant au préalable d'une façon particulière, puis en substituant les lettres du texte ainsi obtenu selon des règles précises et en utilisant un carré alphabétique. La disposition des lettres de ce carré varie en fonction d'un mot clé.

Le message que Blake voulait adresser à Sparta était le suivant :

À HÉLÈNE DE PARIS. SI TU TROUVES CECI, REJOINS-MOI À LA FORTERESSE. POUR CHERCHER LA PREMIÈRE DE CINQ RÉVÉLATIONS IL TE FAUDRA UN GUYDE.

La préparation du texte obéit aux règles ci-après :

1) Après suppression des signes de ponctuation et des traits d'union, les lettres sont regroupées par paires ; par exemple, À HÉLÈNE DE PARIS. devient AH EL EN ED EP AR IS, etc.

2) Si une paire se compose de deux lettres identiques, la deuxième sera remplacée par un X et servira de première lettre dans le groupe suivant. Si ce transfert donne une nouvelle paire identique, on utilisera la première fois un X et la deuxième un Z, afin de ne pas attirer l'attention sur une lettre ayant été chiffrée deux fois de la même manière, ce qui pourrait révéler en partie le contenu du carré alphabétique.

3) Un J du texte en clair est traité comme un I.

En premier lieu, Blake réécrivit son message de la façon suivante :

AH EL EN ED EP AR IS SI TU TR OU VE SC EC IR EJ OI
NS MO IA LA FO RT ER ES SE PO UR CH ER CH ER LA PR
EM IE RE DE CI NQ RE VE LA TI ON SI LT EF AU DR AU NG
UY DE.

Le carré alphabétique de Playfair comporte cinq lettres en largeur sur cinq en hauteur. Le mot clé est inscrit horizontalement (sans répéter aucune lettre), puis les lettres restantes sont écrites en respectant leur ordre alphabétique et en traitant le I et le J comme une unique lettre. Le mot clé choisi par Blake étant SPARTA, le carré alphabétique se trouvait être en conséquence le suivant :

S	P	A	R	T	
B	C	D	E	F	
G	H	I	J	K	L
M	N	O	Q	U	
V	W	X	Y	Z	

La transformation de Playfair est basée sur le fait que les lettres de chaque paire ne peuvent avoir que trois états. Elles occupent la même ligne, la même colonne, ou n'entrent pas dans les deux cas précédemment cités.

1) Chaque lettre d'une paire qui occupe la même ligne est remplacée par celle qui se trouve sur sa droite ; par exemple, ED devient FE. Si la lettre est située à l'extrême droite de la ligne, on lui substitue la première de la même rangée.

2) Chaque lettre d'une paire qui occupe la même colonne est remplacée par celle qui se trouve au-dessous ; par exemple, RQ devient EY. Si la lettre est située au bas de la colonne, on lui substitue celle du sommet de la même colonne.

3) Chaque lettre d'une paire qui n'occupe ni la même ligne ni la même colonne est remplacée par la lettre qui se trouve au point d'intersection de sa ligne et de la colonne de l'autre lettre, en respectant l'ordre des paires. On détermine tout d'abord l'intersection de la ligne de la première lettre avec la colonne de

la deuxième lettre, puis l'intersection de la ligne de la deuxième lettre avec la colonne de la première lettre. Cela permet de se représenter mentalement un petit rectangle inscrit dans le carré alphabétique et dont deux angles sont indiqués par les lettres du texte en clair, alors que les lettres chiffrées occupent ses coins opposés. Par exemple, AH devient *pi*.

. P A . .
. C D . .
. H I J . .
· · · · ·
· · · · ·

4) Étant donné que le I et le J sont considérés comme des lettres identiques, une transformation en IJ peut être transcrise par I ou par J, au gré de l'crypteur.

Blake transforma le texte en clair ainsi :

AH EL EN ED EP AR IS SI TU TR OU VE SC EC IR EJ OI
NS MO

*pi fk cq fe cr rt ga ag fz st qm yb pb fd ka dk xo mp nq
IA LA FO RT ER ES SE PO UR CH ER CH ER LA PR EM IE
RE DE CI NQ*

*od it du ts ke br rb an qt hn ke hn ke it at bq kd ek ef dh ou
RE VE LA TI ON SI LT EF AU DR AU NG UY DE
ek yb it al qo ag uffb to ea to mh qz ef.*

Sparta trouva le message chiffré sous la forme suivante :

*pifkcqfecrrtgaagfzstqmybpbfkadkxompnqoditdutskebrrba
nqthnkehnkeitatbqkdekefdhoueckybtalqoaguffbtœatomhqzef.*

Sachant que Blake avait utilisé le chiffre de Playfair et supposant que la clé devait être SPARTA, elle n'eut qu'à scinder le texte chiffré par paires, reconstruire le carré alphabétique et, en utilisant les mêmes règles, rendre à chaque groupe codé son équivalent en clair :

*pi fk cq fe cr rt ga...
AH EL EN ED EP AR IS...*

MAELSTRÖM

POSTFACE par Arthur C. Clarke

Peu de romans de science-fiction s'achèvent par un appendice de quarante pages bourré d'équations mathématiques et de schémas de circuits électriques. N'ayez crainte, ce n'est pas le cas de ce livre ; mais c'est par contre un tel ouvrage qui l'a inspiré il y a cinquante ans de cela. Et, la chance aidant, il cessera d'appartenir au domaine de l'imaginaire au cours du demi-siècle à venir.

Je dus le lire en 1937 ou 1938. J'étais alors trésorier de la British Interplanetary Society (qui avait vu le jour cinq ans plus tôt et disposait d'un budget annuel d'approximativement deux cents dollars pour débouter la conquête de l'espace), lorsqu'un livre portant un titre étrange et écrit par un auteur au nom plus étrange encore fut adressé à cette association. *Zero to Eighty* d'Akkad Pseudoman (Princeton, Scientific Publishing Company, 1937) doit être de nos jours un ouvrage d'une grande rareté. Je dois à mon vieil ami Frederick I. Ordway III (responsable de la conception technique de *2001-l'Odyssée de l'espace*) le très bel exemplaire que je possède.

Le sous-titre plein d'humour résumait son contenu :

Récit des actes, réflexions et inventions de toute mon existence ainsi que de mon voyage autour de la lune.

Que cet « ainsi » était donc modeste ! Je crois entendre l'auteur tousser d'embarras.

Ainsi que le faisait clairement comprendre la signature de la préface, M. Pseudoman s'appelait en fait « E. F. Northrup » et on y apprenait que ce livre avait été écrit afin de démontrer que les hommes pourraient se rendre sur la lune à l'aide de techniques déjà connues, et sans « faire appel à des

caractéristiques physiques ou lois de la nature purement *imaginaires* ».

Le roman de E. F. Northrup, ingénieur en électricité distingué et inventeur du four à induction qui porte son nom, est une œuvre d'imagination qui semble avoir été écrite afin de réaliser un souhait ; il décrit un voyage effectué jusqu'à la lune (et autour de notre satellite) à bord d'un projectile tiré depuis la Terre par un canon géant, comme dans le classique de Jules Verne : *De la Terre à la Lune*. Northrup a cependant tenté de surmonter les lacunes évidentes de l'invention naïve de Jules Verne, qui aurait eu entre autres inconvénients de convertir rapidement Ardan et les autres en petites gouttes de protoplasme à l'intérieur d'une sphère de métal en fusion.

Northrup utilisait pour cela un canon électrique de *deux cents kilomètres*, horizontal dans la majeure partie de sa longueur et s'incurvant le long des pentes du Popocatépetl dans sa section finale, afin que le projectile fût à une altitude de plus de cinq mille mètres lorsqu'il atteindrait la vitesse de libération requise de 11,2 kilomètres par seconde. Cela permettait de réduire le ralentissement imposé par la résistance de l'air et une petite quantité de combustible solide serait en outre disponible pour d'éventuelles corrections de trajectoire.

Une telle proposition est à peine plus sensée que celle du canon lunaire de Verne. Même avec une piste de 200 kilomètres, les malheureux passagers seraient soumis à 30 g d'accélération pendant plus de trente secondes. Et le coût des électroaimants, des centrales d'alimentation, des câbles de liaison, etc., atteindrait des sommes faramineuses. Les fusées sont plus économiques, et plus pratiques.

Je suis certain qu'*Akkad Pseudoman* aurait été surpris – et ravi – d'apprendre que des hommes ont fait pour la première fois le tour de la Lune, à bord d'Apollo 8, le 25 décembre 1968, alors que la date annoncée dans son roman était le 28 juin 1961. Il n'était d'ailleurs pas le premier à faire une telle proposition. On trouve dans le numéro de décembre 1930 de *Science Wonder Quarterly* une magnifique illustration de Frank R. Paul sur laquelle on peut voir une succession d'électroaimants géants

qui projette un vaisseau spatial le long du flanc d'une montagne. Elle eût parfaitement convenu au frontispice de *Zero to Eighty*.

Quelques années après avoir lu le livre de Northrup (que je trouve toujours foisonnant d'idées intéressantes, dont un traitement étonnamment peu sectaire de la technologie soviétique... surtout pour l'époque) il m'est venu à l'esprit qu'il n'avait commis qu'une légère erreur. Il avait installé son lanceur électrique sur le monde erroné ; c'était absurde sur la Terre... mais parfait sur la lune.

Premièrement ; on ne trouve sur la lune aucune atmosphère qui peut échauffer ou ralentir le projectile, ce qui permettrait à la totalité du lanceur d'être horizontale. Une fois la vitesse de libération atteinte, le chargement continuerait en ligne droite jusqu'à l'espace.

Deuxièmement ; l'accélération nécessaire pour quitter la lune est cinq fois moindre que celle indispensable pour se soustraire à l'attraction terrestre, et il serait en conséquence possible d'y parvenir avec une piste de lancement cinq fois moins longue et seulement un *vingt-cinquième* de l'énergie requise sur la Terre. Lorsque viendra le moment d'exporter des marchandises de la lune, une telle méthode sera idéale. Et si je ne pensais alors qu'à des lanceurs de quelques kilomètres destinés à du fret, des passagers humains installés dans des capsules convenablement aménagées pourraient emprunter des pistes plus longues ; à condition que l'importance du trafic justifie leur construction, naturellement.

J'ai couché par écrit cette idée et les calculs correspondants dans un article intitulé « Le lancement électromagnétique – contribution majeure au voyage spatial », qui a été publié dans le *Journal of the British Interplanetary Society* de novembre 1950. Il sera plus facile de le retrouver dans mon *Ascent to Orbit : A Scientific Autobiography* (Wiley, 1984). Et, pour la simple raison qu'il convient d'exploiter une bonne idée sous toutes ses formes, je l'ai utilisée à deux occasions dans des ouvrages de fiction. Dans le chapitre « The Shot from the Moon » (*Îles de l'espace*, 1982) et dans la courte histoire « Maelström II » (*Playboy*, avril 1965, reprise dans *Le Vent venu du soleil*, 1972). C'est ce récit que Paul Preuss a

ingénieusement remanié et développé dans le deuxième volume de *Base Vénus*.

Une vingtaine d'années après la publication du « Lancement électromagnétique » par la BIS, ce concept fut poussé plus loin par Gerald O'Neil, qui en fit un élément clé de son projet de « colonisation de l'espace » (*The High Frontier*, 1977). Il démontra que les grands habitats spatiaux dont il envisageait la construction pourraient être assemblés de façon plus économique à partir de matériaux extraits et préfabriqués sur la lune, puis lancés en orbite par des catapultes électromagnétiques auxquelles il donnait le nom de « propulseurs de masse ». (Je l'ai mis au défi de me citer *n'importe quel système* de propulsion ne répondant pas à cette définition.)

Les origines de l'autre élément scientifique de « Maelström II » remontent à bien plus loin. Il s'agit de cette branche de la mécanique céleste connue sous le nom de « théorie des perturbations ». J'ai pu m'en passer pendant longtemps, après que mon professeur de maths appliquées, le cosmologue George C. McVittie, m'ait fait découvrir ce sujet au King's College de Londres, à la fin des années 40. Toutefois, je l'avais déjà rencontré – sans seulement en avoir conscience – dans les récits de ces bonnes vieilles *Wonder Stories* près de deux décennies plus tôt. Voici un petit scénario et je vous lance un défi : cherchez l'erreur...

La première expédition s'est posée sur Phobos, la lune intérieure de Mars. En ce lieu, la gravité est approximativement cent fois moindre que sur Terre et les astronautes s'amusent à faire des bonds, afin de voir jusqu'à quelle hauteur ils pourront sauter. L'un d'eux en fait trop et dépasse la vitesse de libération du petit satellite, qui est à quelque chose près de trente kilomètres à l'heure. L'homme s'amenuise dans le ciel, en direction de Mars ; ses compagnons comprennent qu'ils doivent tenter de le rattraper avant qu'il n'aille s'écraser sur la planète rouge située à seulement six mille kilomètres de là.

Telle est la situation dramatique par laquelle débute en 1932 une série écrite par Lawrence Manning : *The Wreck of the Asteroid*. Manning, un des écrivains de science-fiction des

années 30 les plus pondérés, appartenait à l'American Rocket Society et ne prenait pas de libertés avec les vérités scientifiques. Mais je crains qu'il n'ait pour une fois écrit des absurdités ; son sauteur n'eût pas couru le moindre danger.

Considérons sa situation par rapport à Mars. Lorsqu'il reste immobile sur Phobos, il se déplace en même temps que cette lune à près de huit mille kilomètres à l'heure (un satellite si proche de son primaire doit nécessairement se déplacer très rapidement). Comme les combinaisons spatiales sont des tenues massives et non conçues pour permettre des exploits athlétiques, je doute que notre astronaute imprudent puisse atteindre la vitesse critique de trente kilomètres à l'heure. Mais, même s'il y parvenait, cela ne correspondrait qu'à un demi pour cent de sa vitesse déjà acquise par rapport à Mars. Quelle que soit la direction de son saut, en conséquence, cela ne changerait pratiquement rien à sa situation antérieure ; il suivrait toujours approximativement la même orbite. Il s'éloignerait de quelques kilomètres de Phobos... et se retrouverait à son point de départ une révolution plus tard ! (Le risque qu'il tombe entre-temps à court d'oxygène est cependant indéniable, car ce tour de Mars durerait sept heures et demie, et il serait tout compte fait effectivement préférable que ses amis aillent le récupérer.)

Ceci est peut-être l'exemple le plus simple de la « théorie des perturbations » et je l'ai développé dans « Jupiter V » (réédité dans *Reach of Tomorrow*, 1956). Cette histoire était basée sur ce qui paraissait être une idée ingénieuse au début des années 50. Une décennie plus tôt, *Life Magazine* avait publié les célèbres tableaux des planètes extérieures de Chesley Bonestell. Il me vint à l'esprit que ce serait formidable si au cours du XXI^e siècle, *Life* envoyait sur place un photographe chargé d'en rapporter des vues véritables et les comparait avec les visions de Chesley qui seraient alors vieilles de cent ans.

Je ne pouvais m'imaginer que cet exploit serait accompli en 1976 par la sonde *Voyager*... et que Chesley serait toujours parmi nous pour voir ces clichés. Ses œuvres avaient fait l'objet d'études approfondies et un grand nombre étaient exactes sur le fond... même s'il n'avait pu prévoir que la région des planètes extérieures nous réservait des surprises aussi sidérantes que

la présence de volcans sur Io, ou l'existence des multiples anneaux de Saturne.

Bien plus récemment, la théorie des perturbations a joué un rôle capital dans *2061 : Odyssée Trois*, et je ne puis prendre l'engagement de ne pas m'en servir encore. Elle offre tant d'opportunités de rebondissements...

... à toi de jouer, Paul Preuss !

Arthur C. Clarke
Colombo, Sri Lanka.

PLANCHES TECHNIQUES D.A.O.

Dans les pages suivantes sont regroupés les plans – effectués en D.A.O. – de quelques réalisations techniques décrites dans *Base Vénus*.

Pages 302-307 : *Rover vénusien* : Véhicule d'exploration piloté pour milieux hostiles.

— Vue en perspective ; vue éclatée partielle ; perspective ; cloche de pilotage ; systèmes de perception et de communication.

Pages 308-309 : *Port Hespérus* : Station orbitale de Vénus.

— Vues en coupe : composants du moyeu.

Pages 310-313 : *Reproducteur de Réalité Artificielle* : Combinaison d'analyse sensorielle.

— Vue d'ensemble : composants.

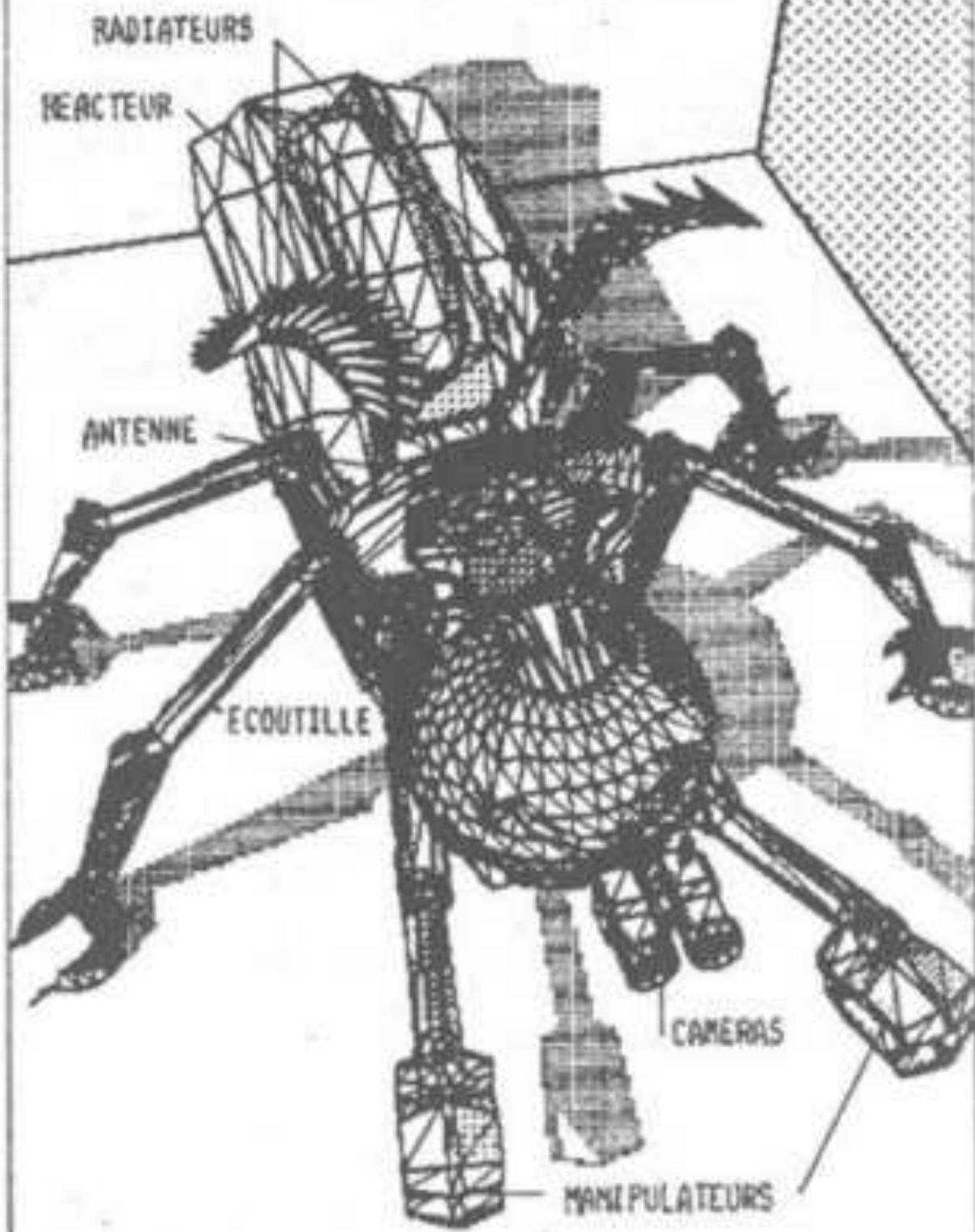
Page 314 : *Mer de Moscou (Mare Moscovиense)* : Plateau lunaire.

— Base Farside et radiotélescopes : carte aérienne.

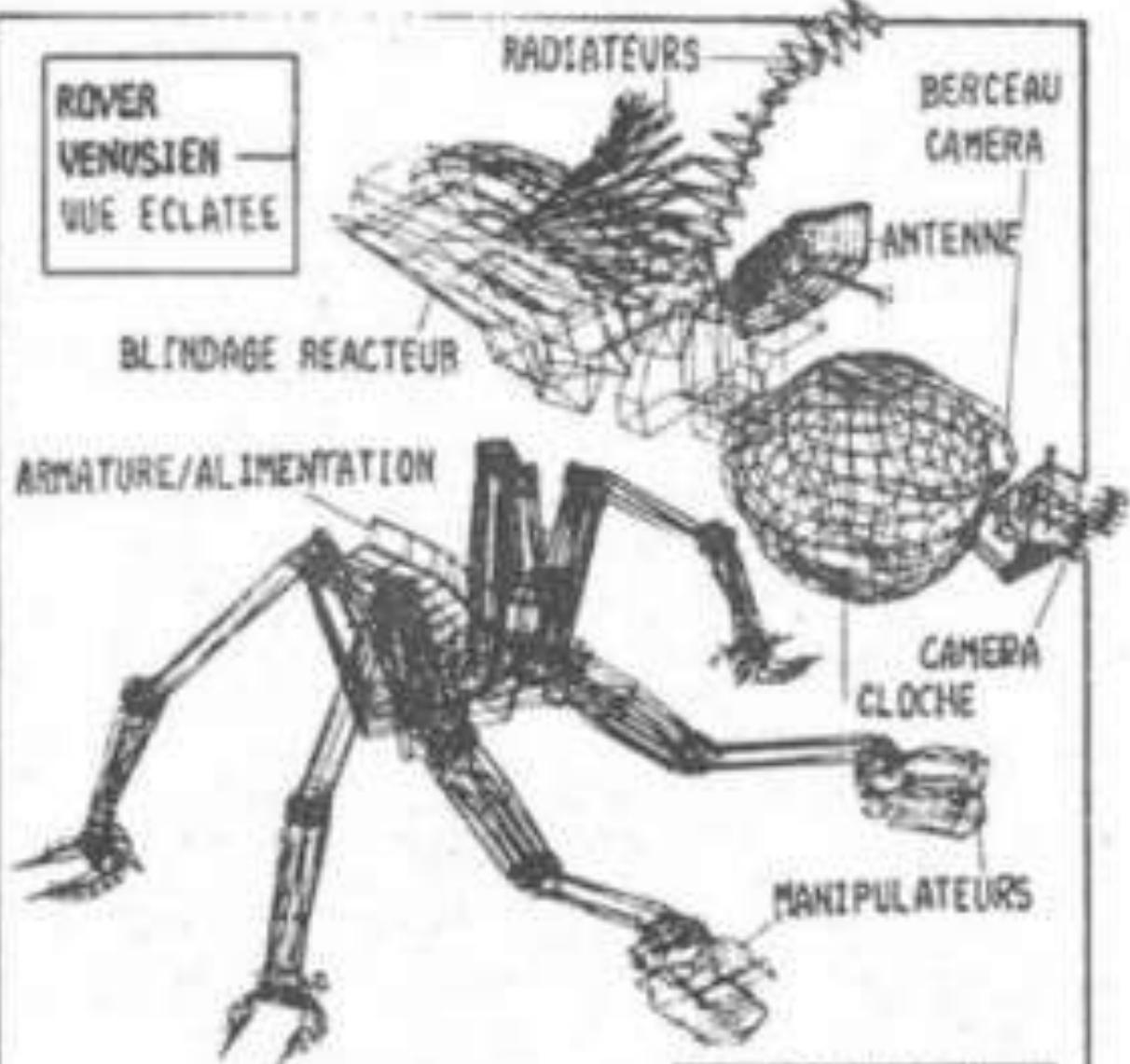
Pages 315-316 : *Lanceur à induction linéaire* : Système de transport lunaire interstations.

— Vue d'une capsule : piste de lancement.

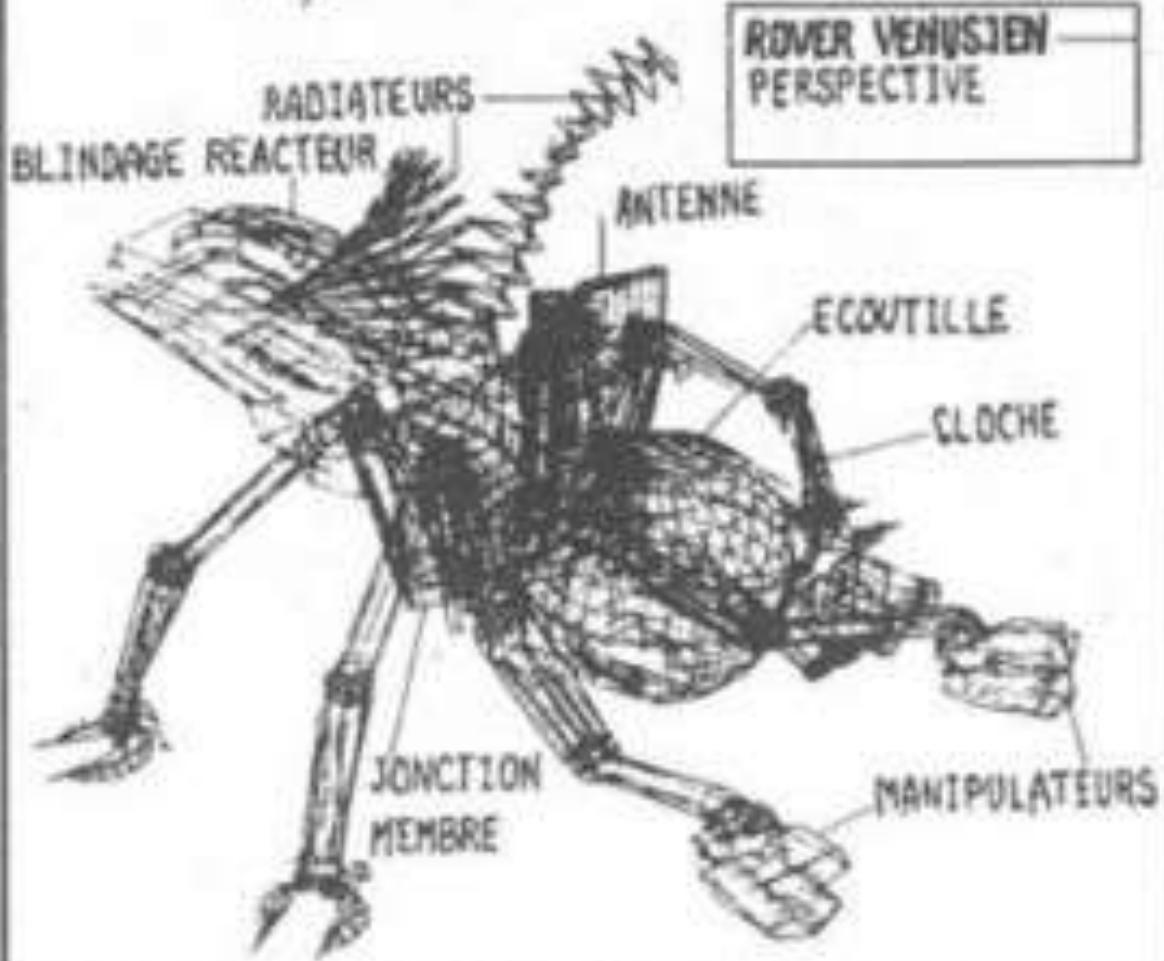
ROVER
VÉHICULE PILOTÉ POUR
MILIEUX HOSTILES



ROVER
VENUSIEN
VUE ECLATEE

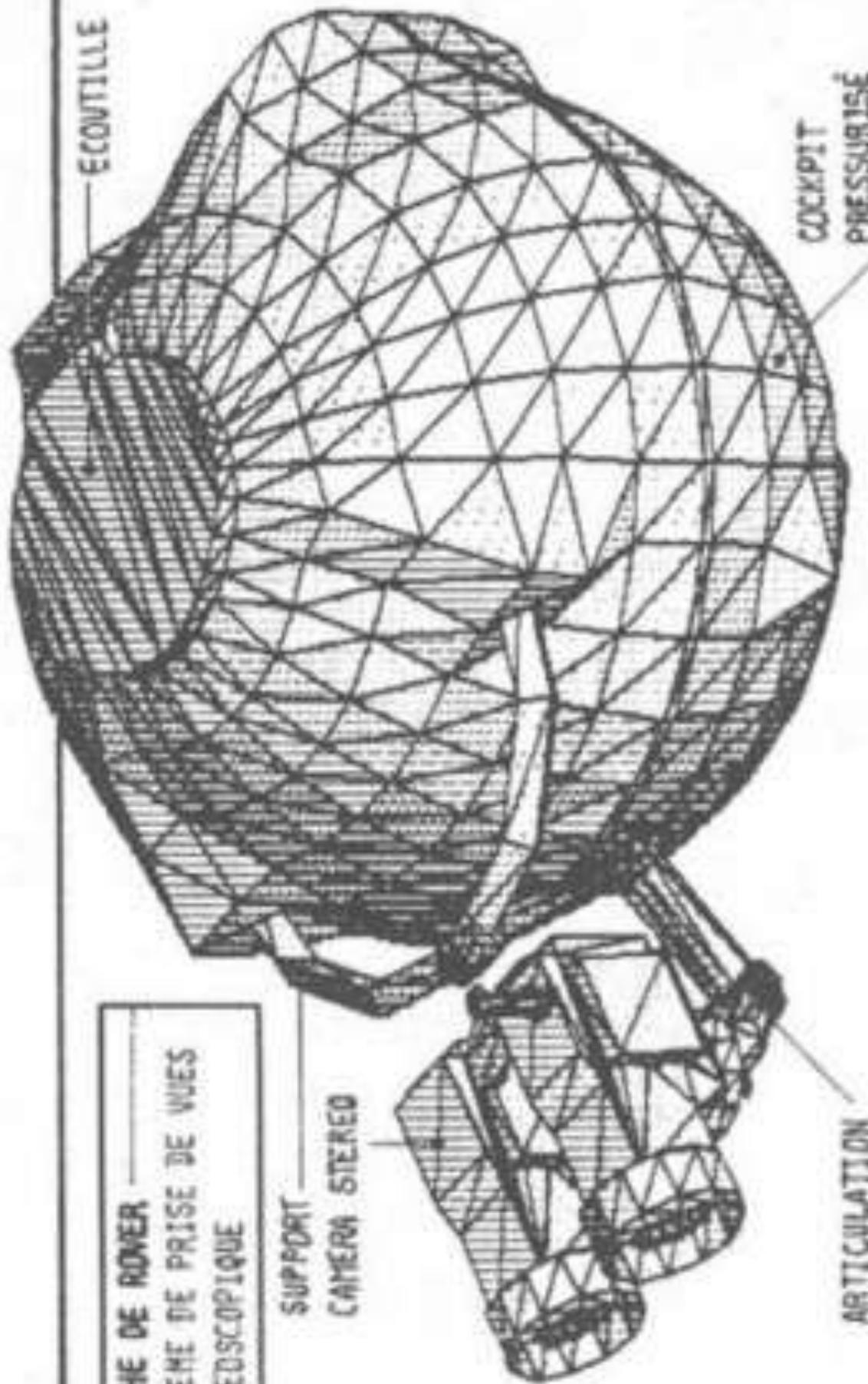


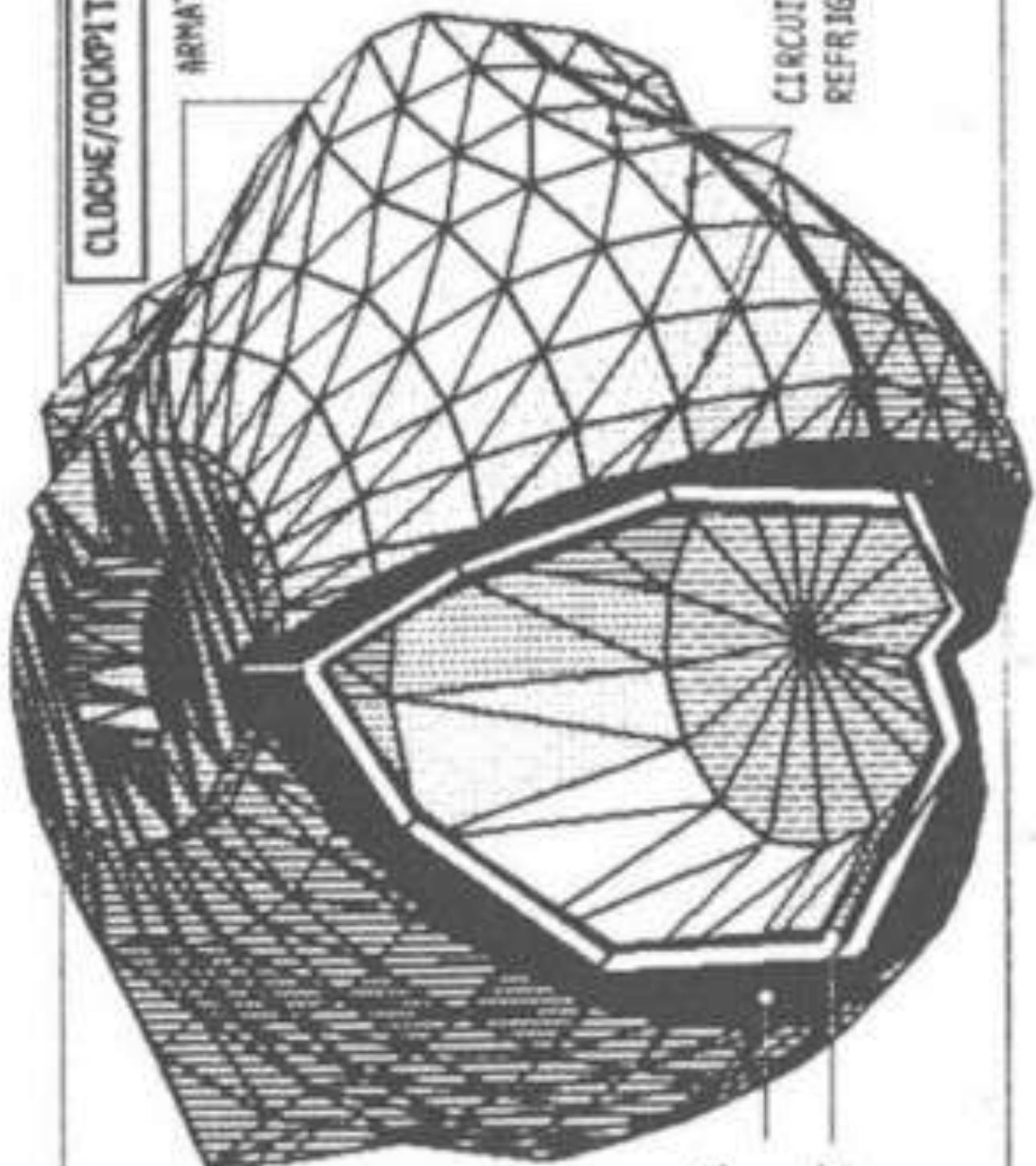
ROVER VENUSIEN
PERSPECTIVE



CLAUDE DE ROVER
SYSTEME DE PRISE DE VUES
STEREOSCOPIQUE

SUPPORT
CAMERA STEREO





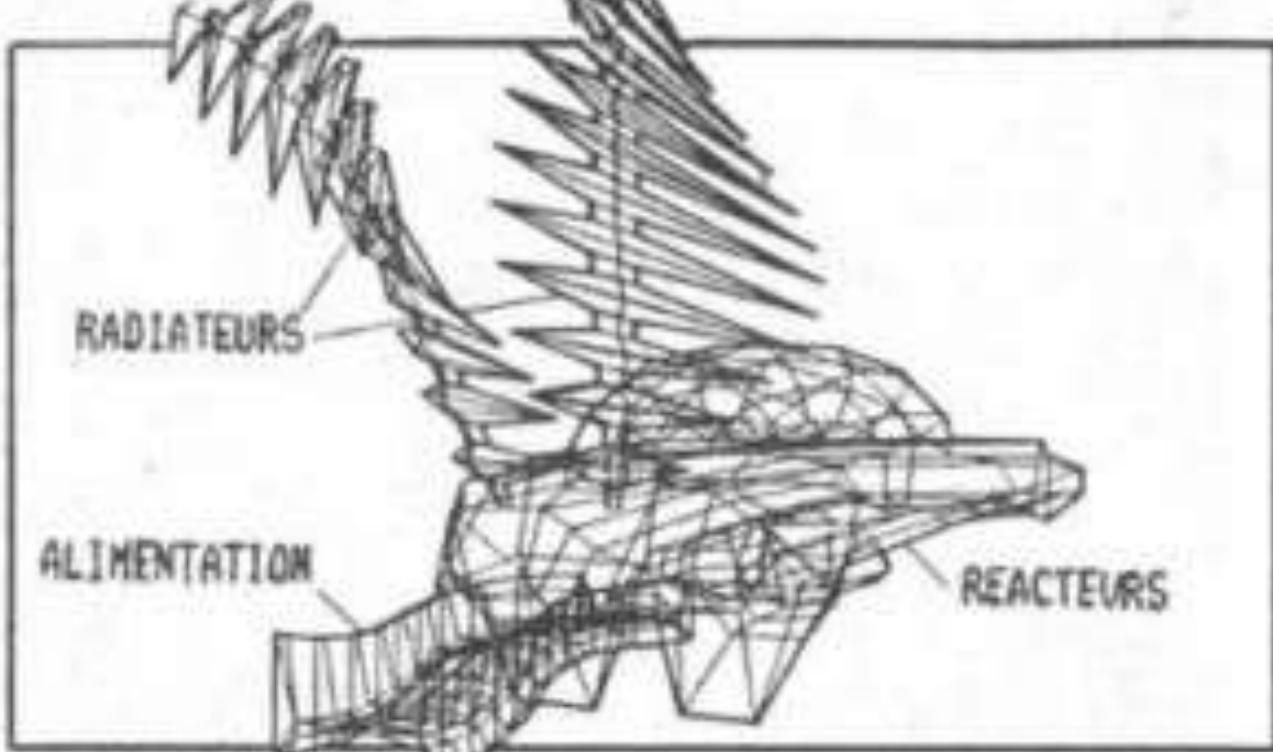
CLOCHE/COCKPIT DE ROYER

ARMATURE

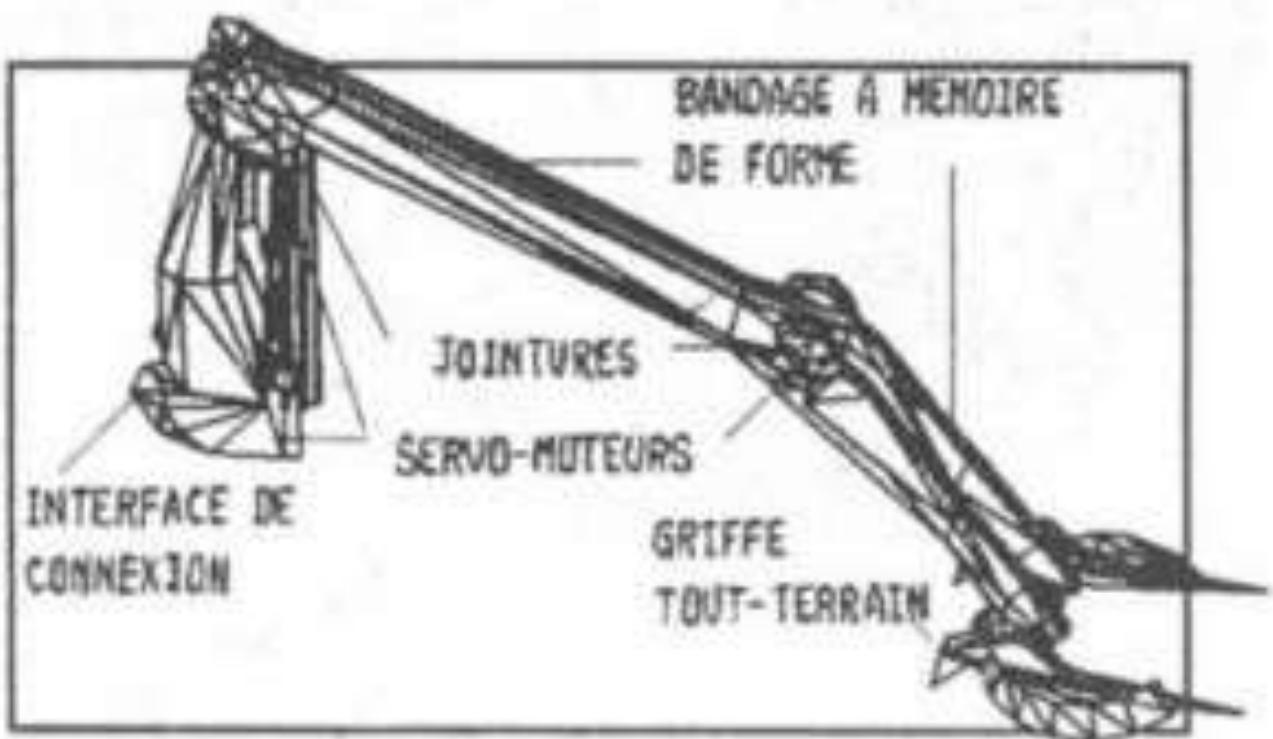
CIRCUITS
REFRIGERANTS

BLINDAGE
EXTERNE
BLINDAGE
INTERNE

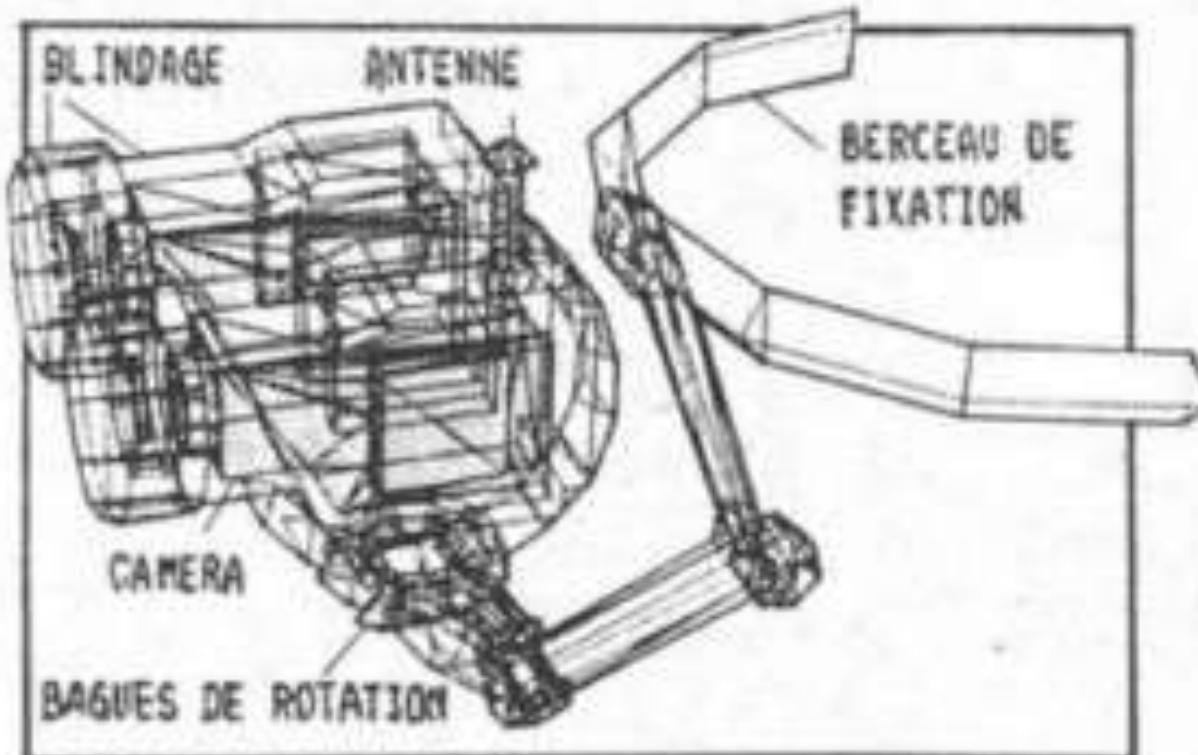
MONTURE
ACCESSOIRES



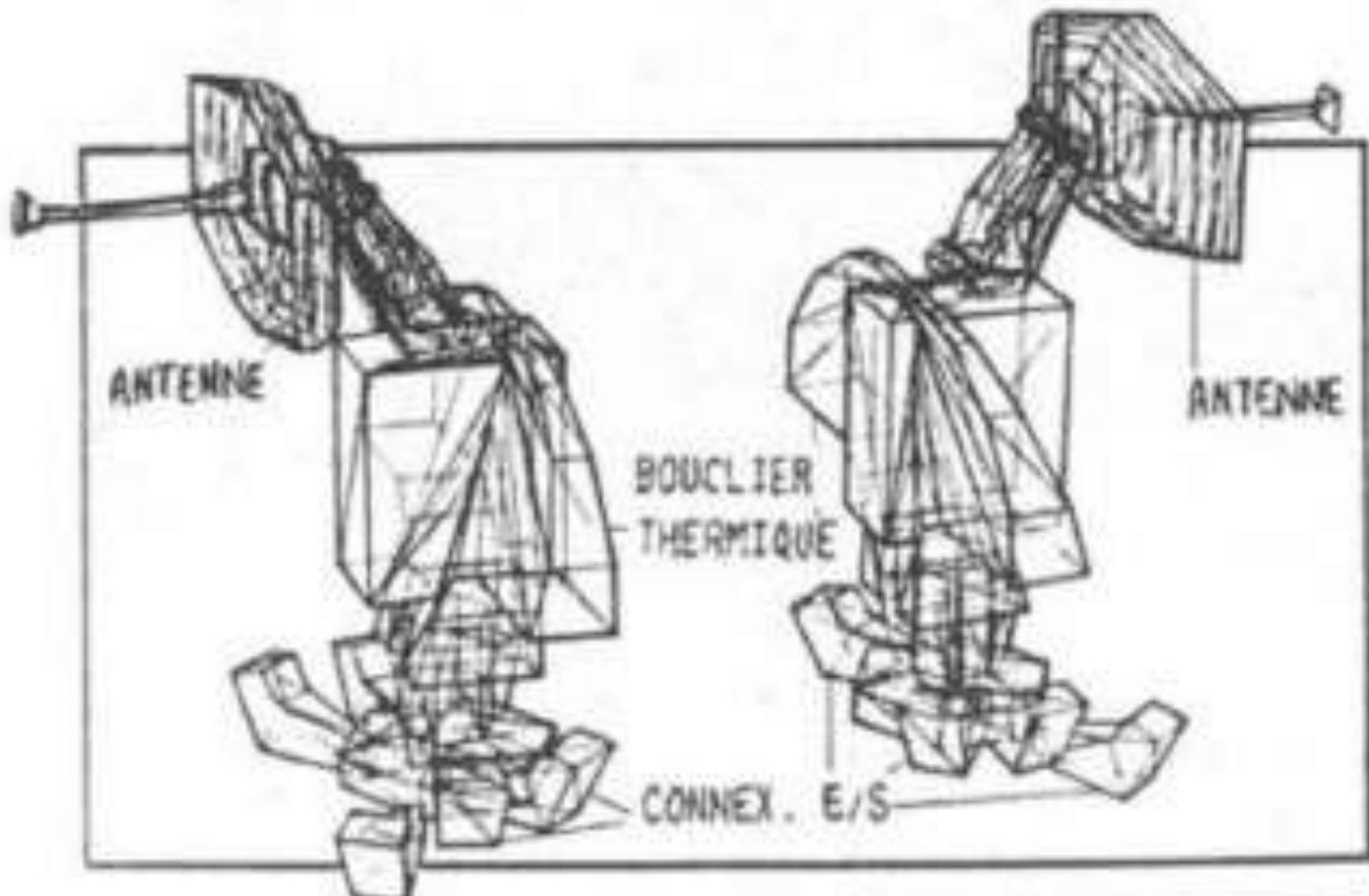
ROVER VENUSAIS
COMPOSANTS REACTEUR



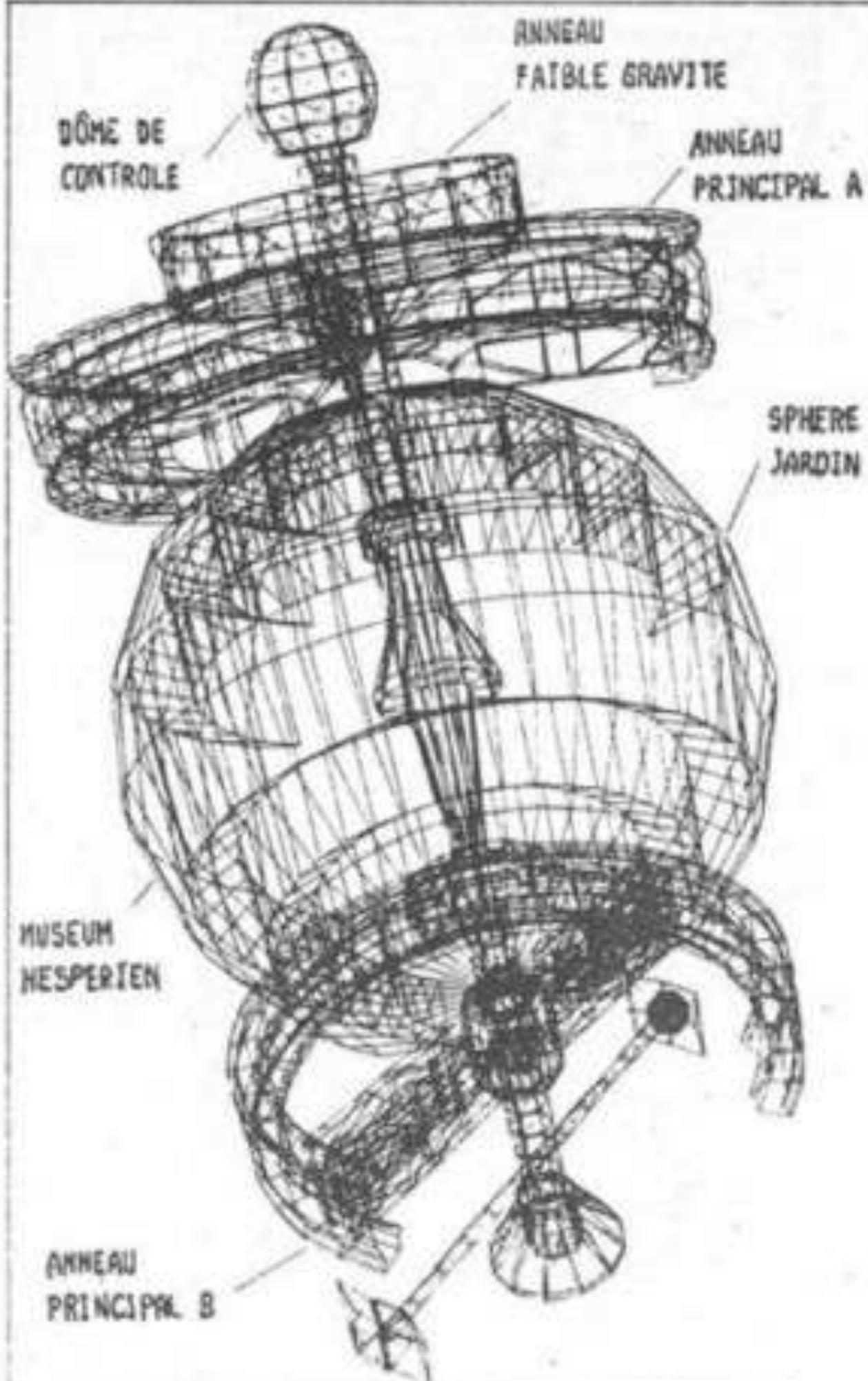
MÉMBRE
INTERCHANGEABLE



CAMERA
STEREO
Assemblage

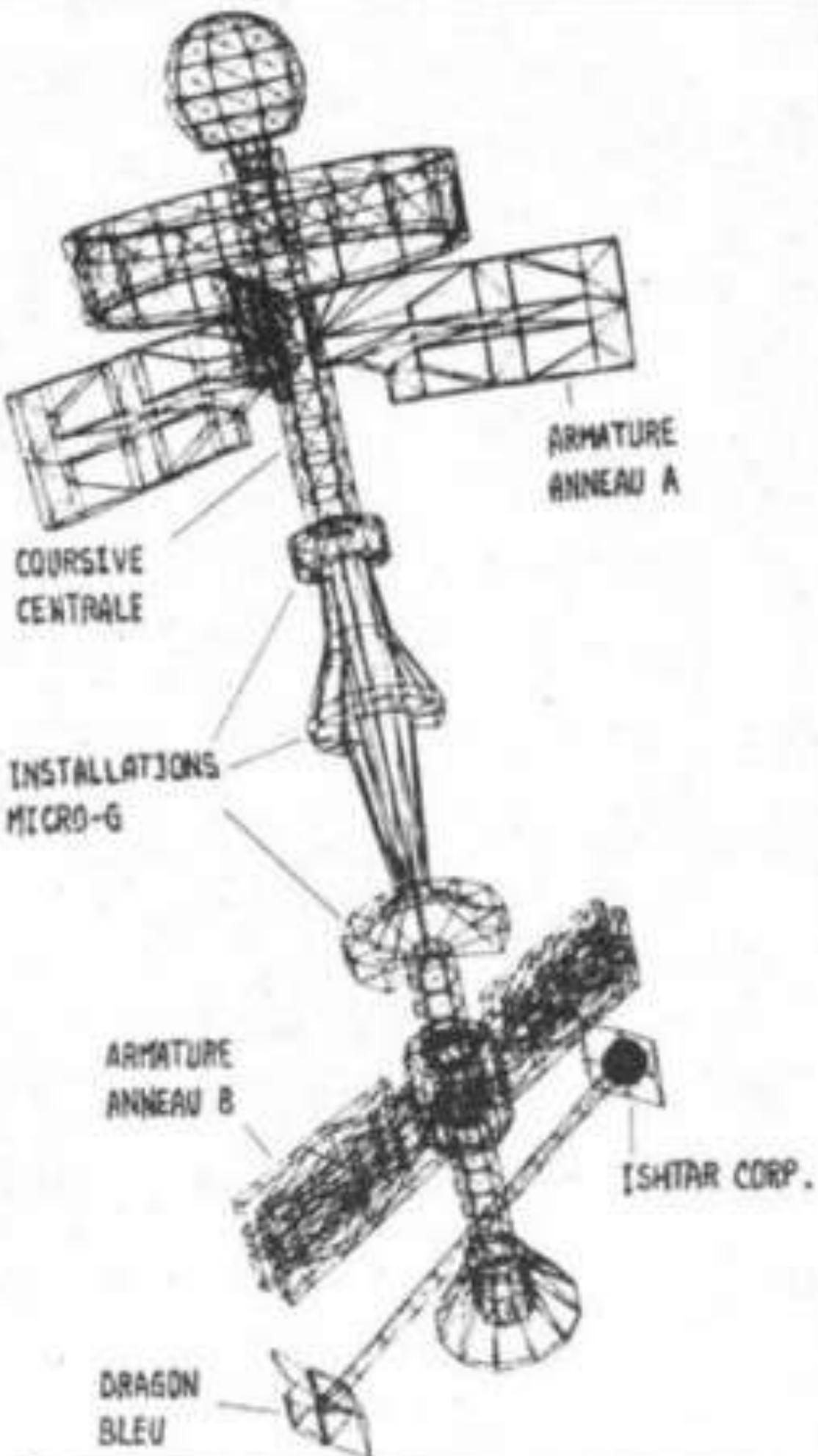


ROVER VENUSIEN
Communications



— PORT HESPERUS —

Vue en coupe - perspective 90°



PORT HESPERUS

Vue en coupe - perspective 90° - Composants

MECHANICAL SYSTEMS

STRUCTURAL SYSTEMS
PROTECTION SYSTEMS

EXHAUST SYSTEMS



WORLD - GERMANY 1970

• EXHAUST SYSTEMS

EXHAUST SYSTEMS

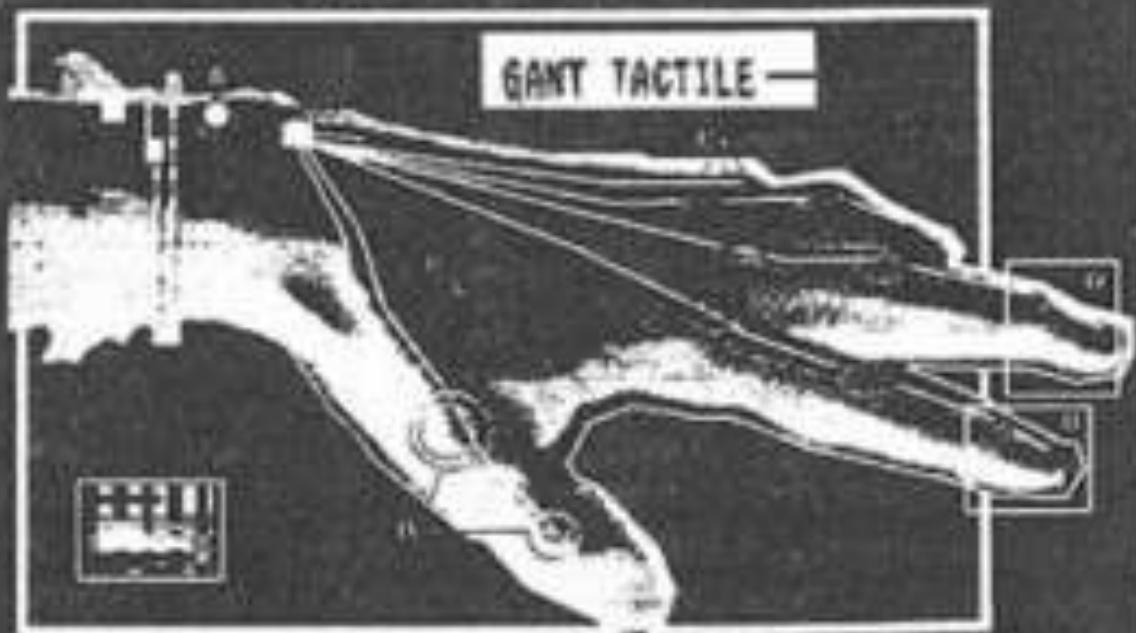
EXHAUST SYSTEMS
PROTECTION

SYSTEME
— RRA —



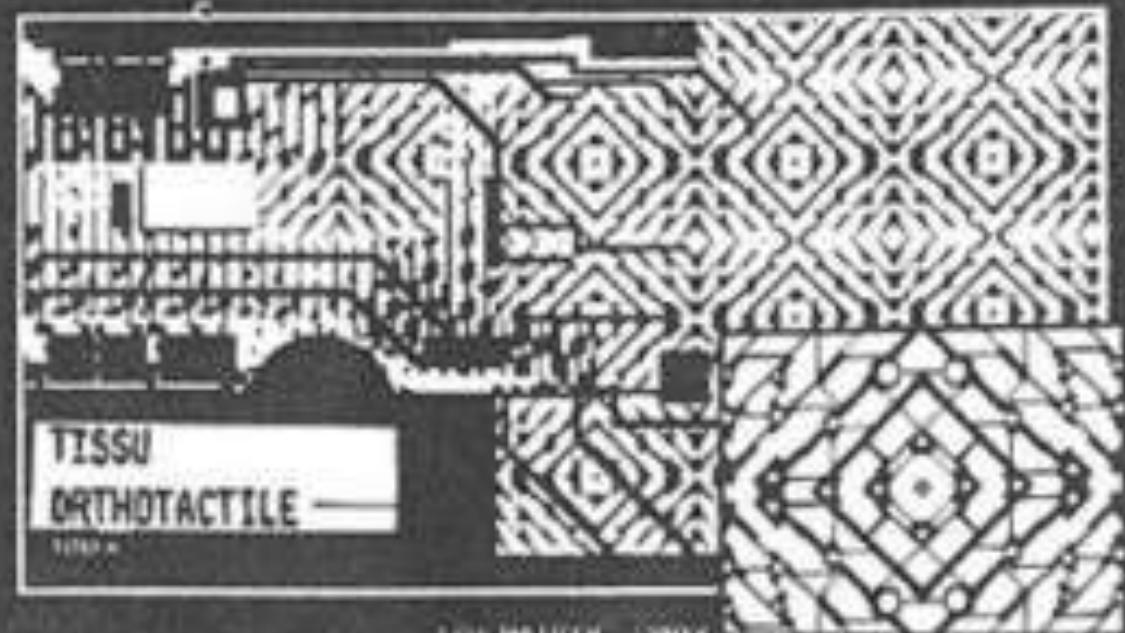
GANT TACTILE

A. APPAREIL TACTILE C. PIEDS DES GÉNÉRAUX
B. MÈTRE TACTILE D. VILLE DE L'EMPÉTÉE DANS LE JAPAN



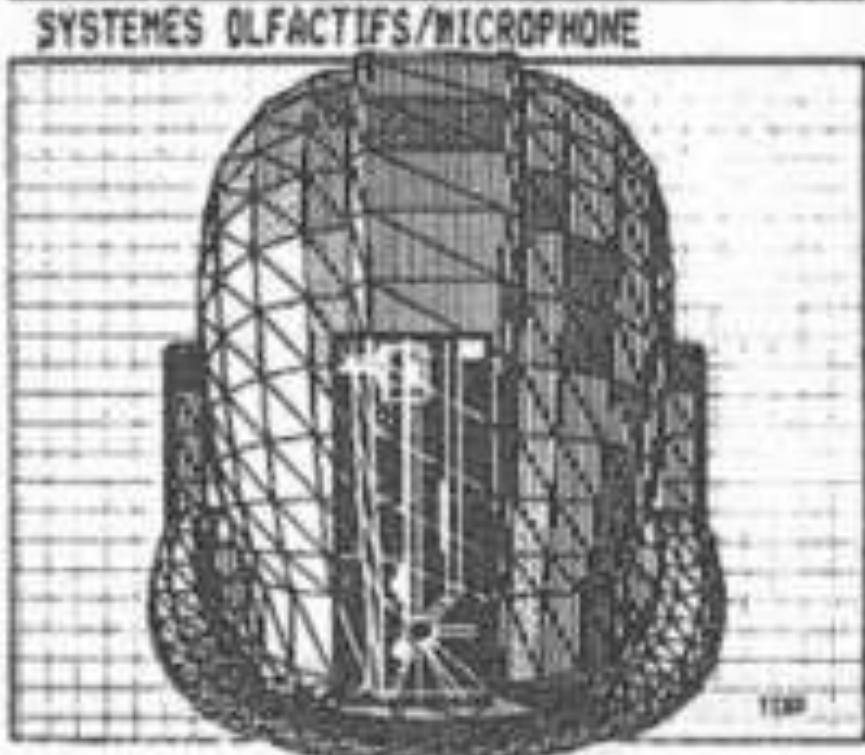
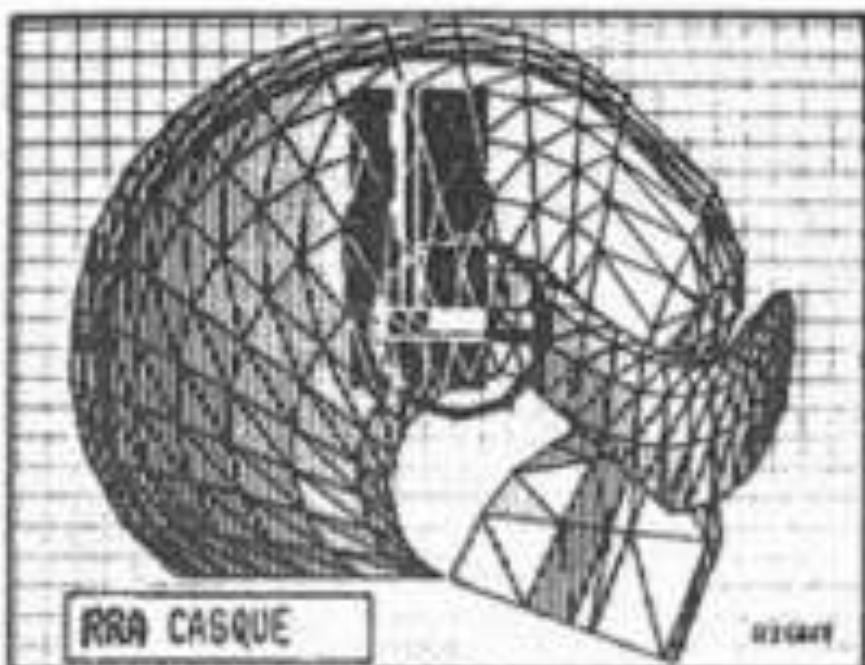
GANT TACTILE

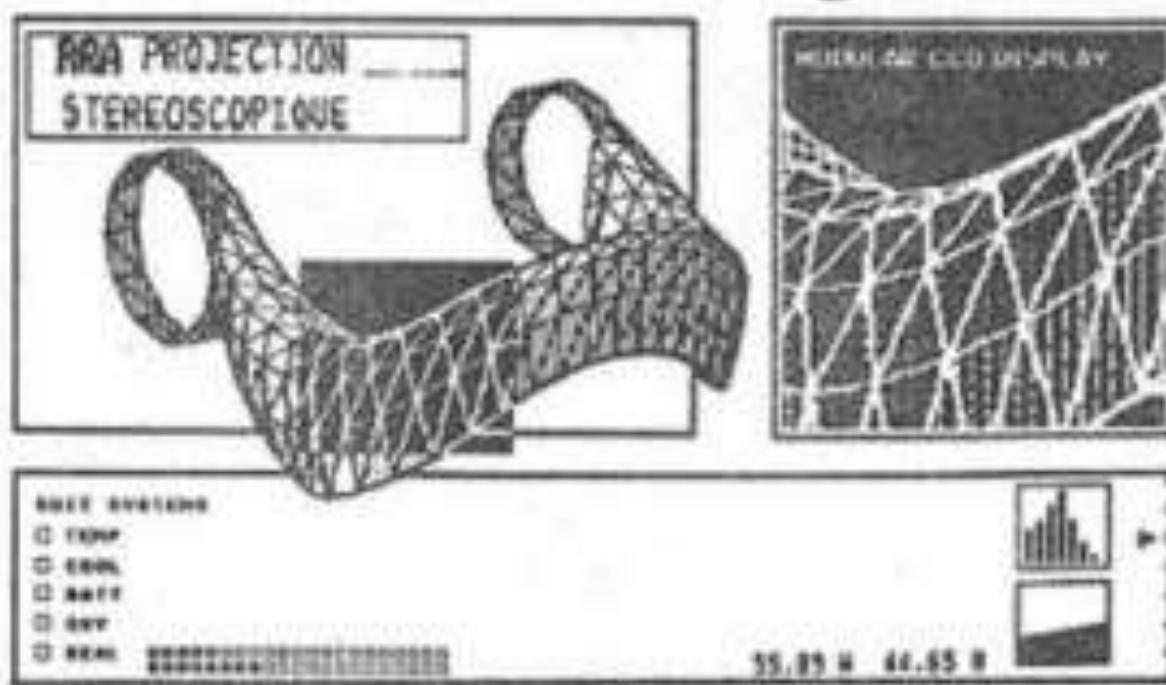
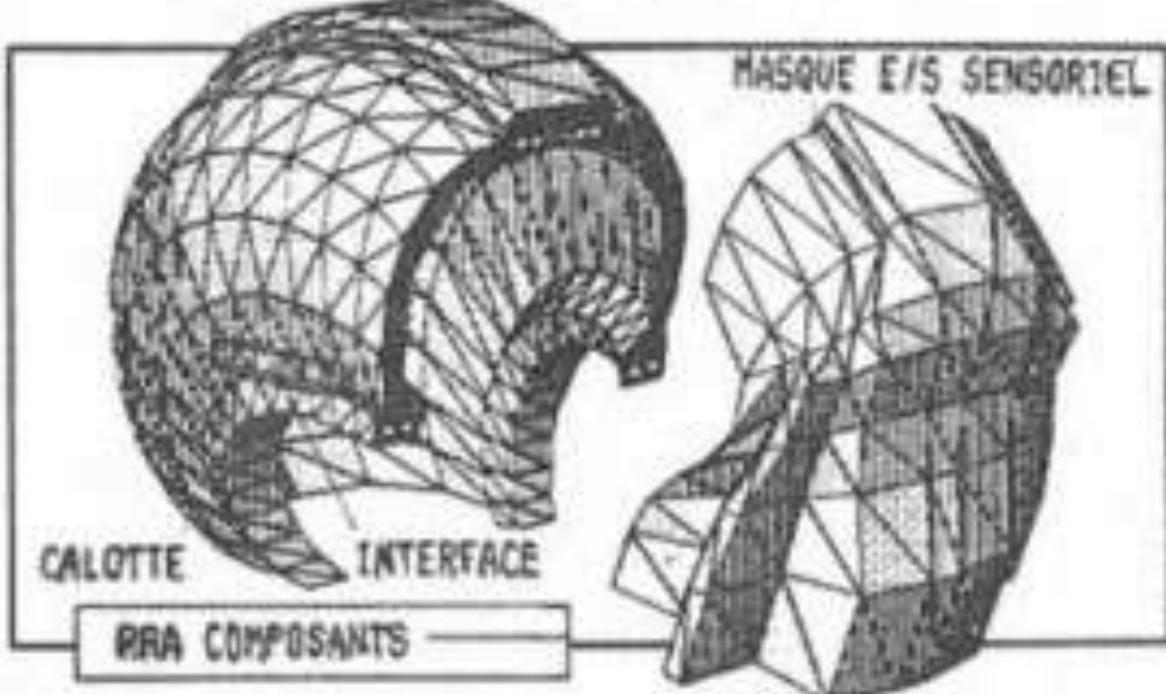
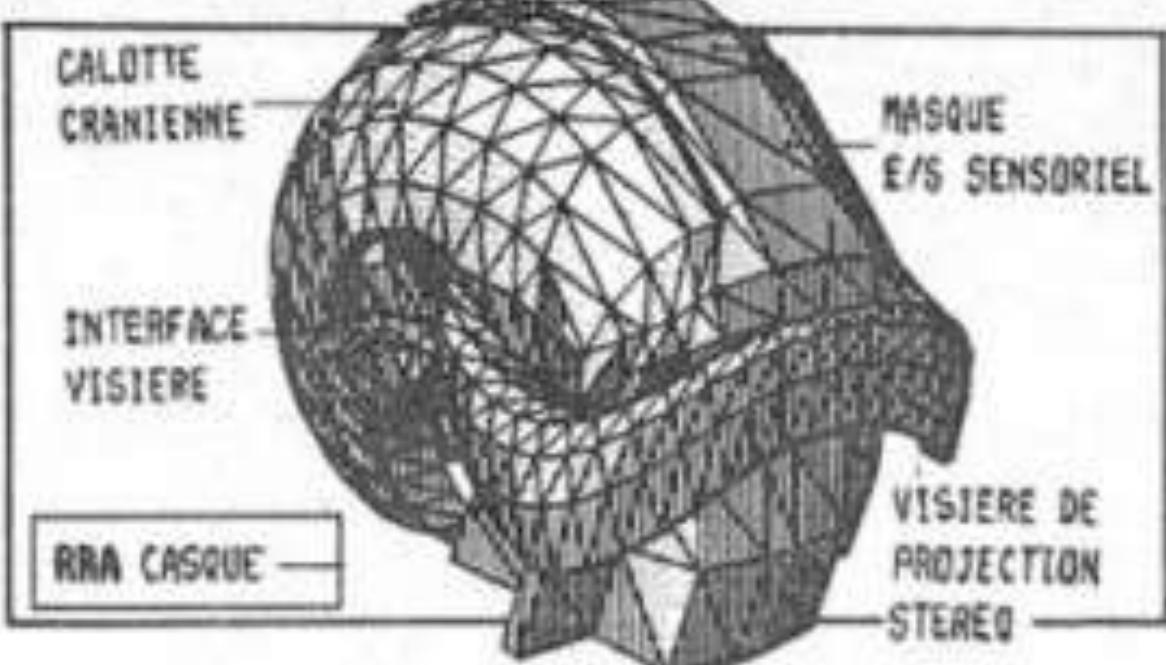
A. MÈTRE TACTILE C. PIEDS DES GÉNÉRAUX
B. MÈTRE TACTILE D. VILLE DE L'EMPÉTÉE DANS LE JAPAN

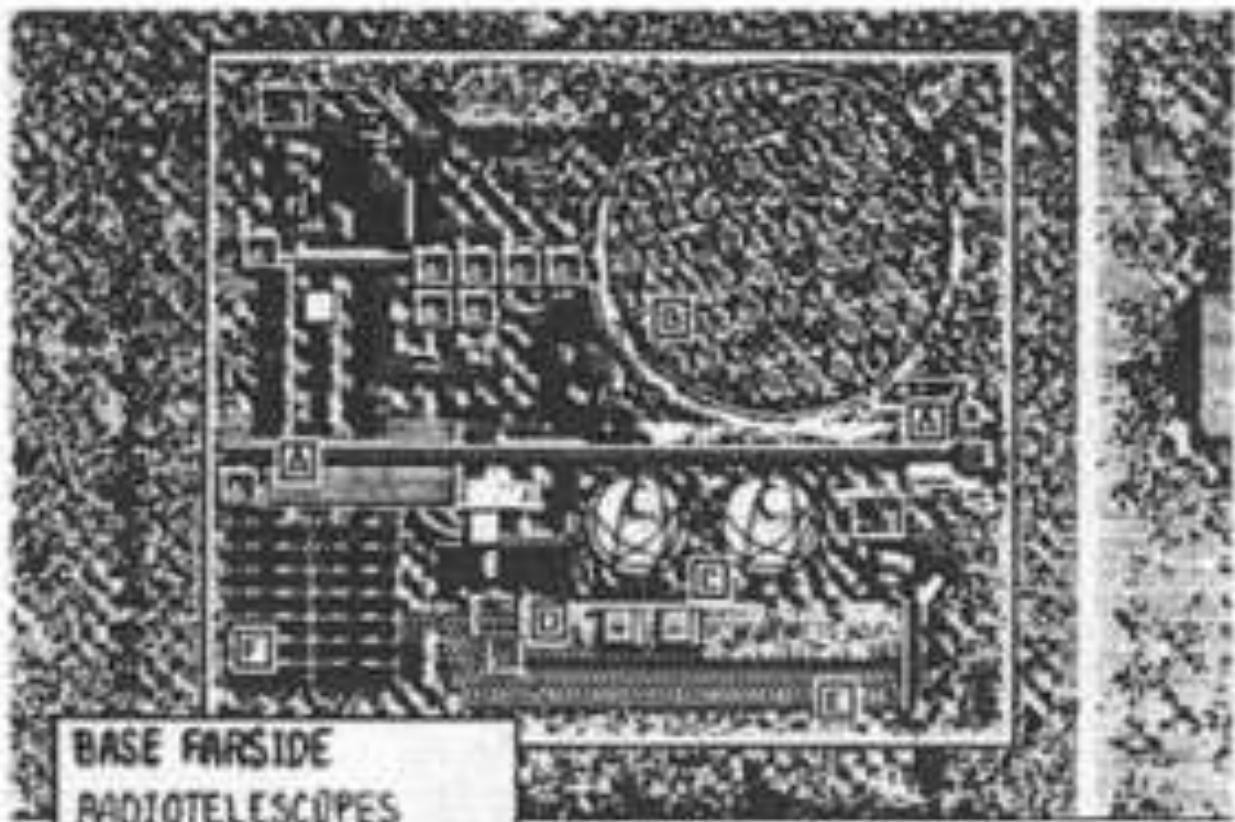


TISSU ORTHOTACTILE

TISSU

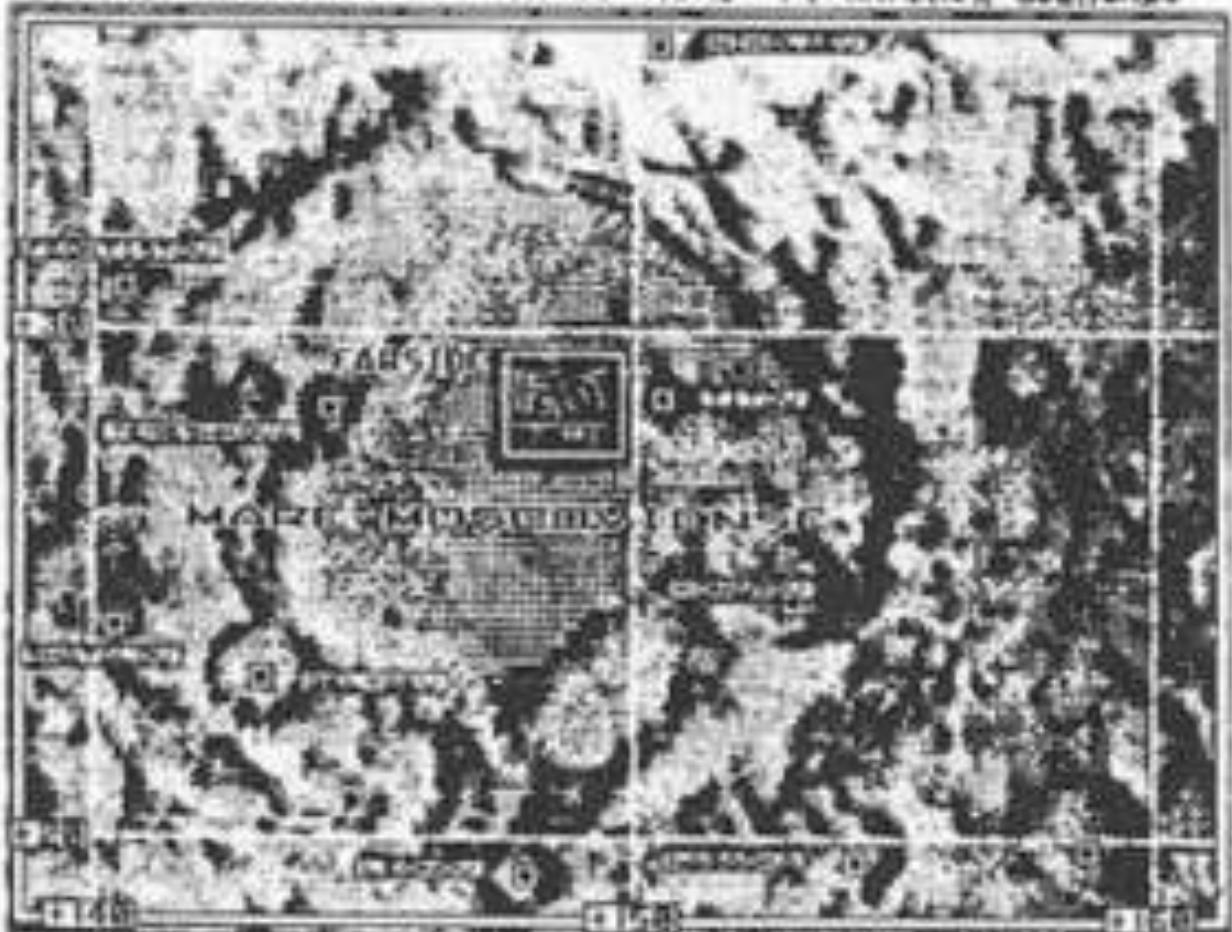




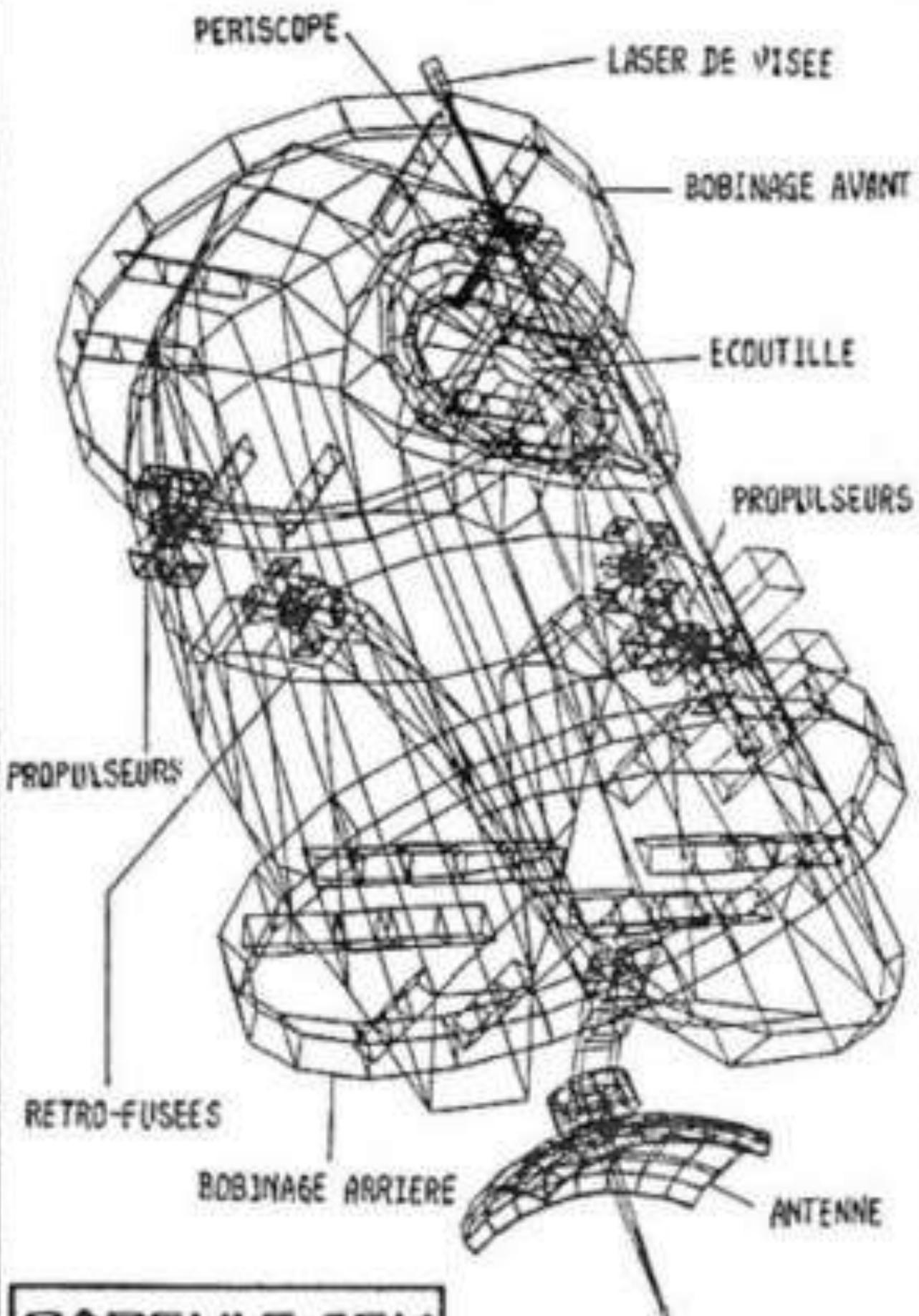


BASE FAR SIDE
RADIOTELESCOPES

A:CATAPULTE C:HABITATIONS E:AIRE D'ALUNISSAGE
B:RADIOTELESCOPES D:FERMES HYDRO F:PANNEAUX SOLAIRES

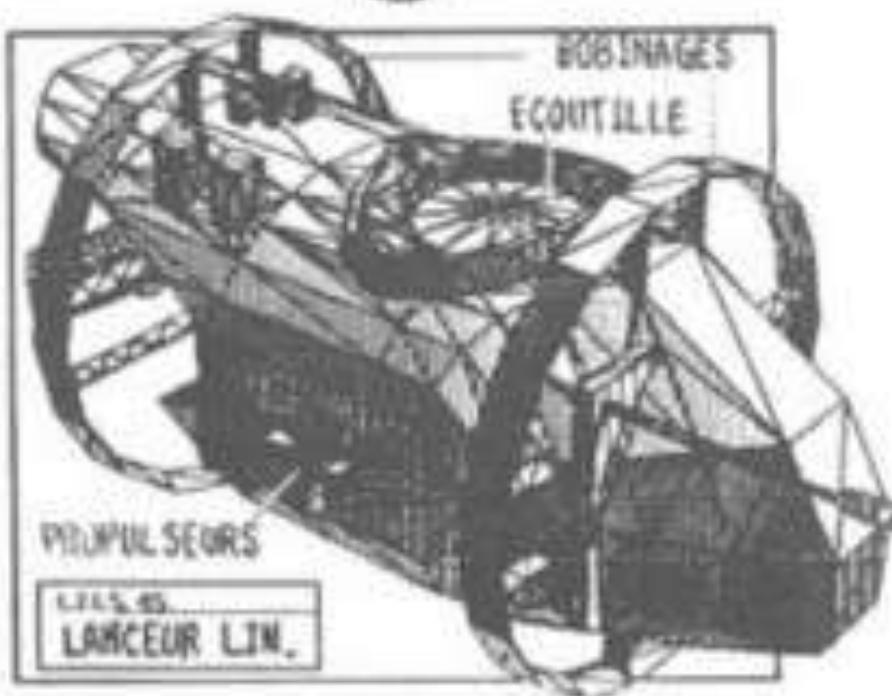
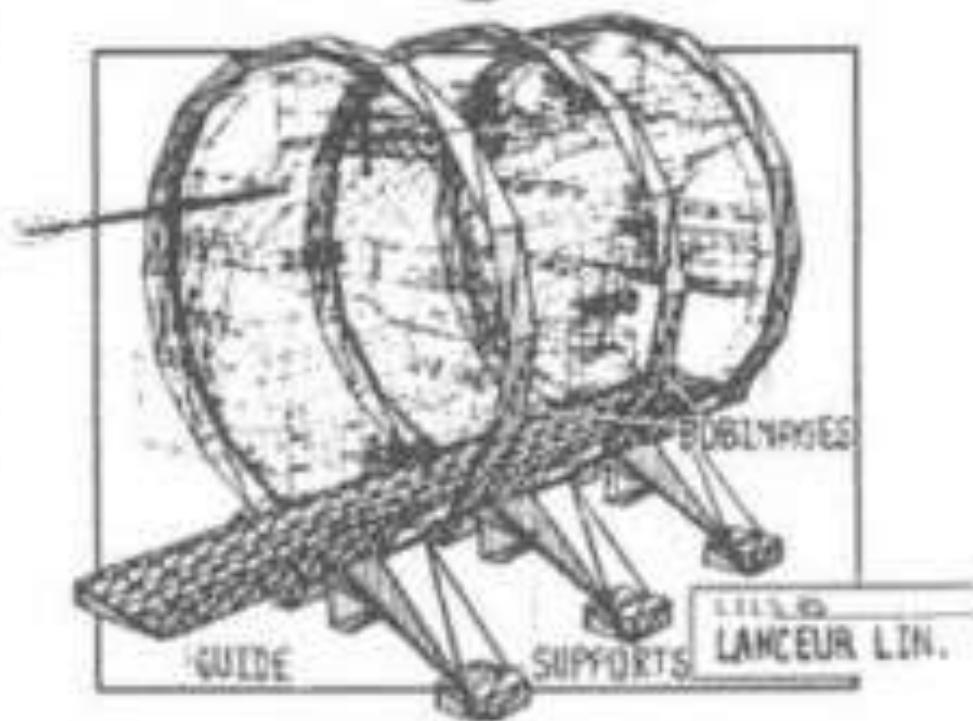
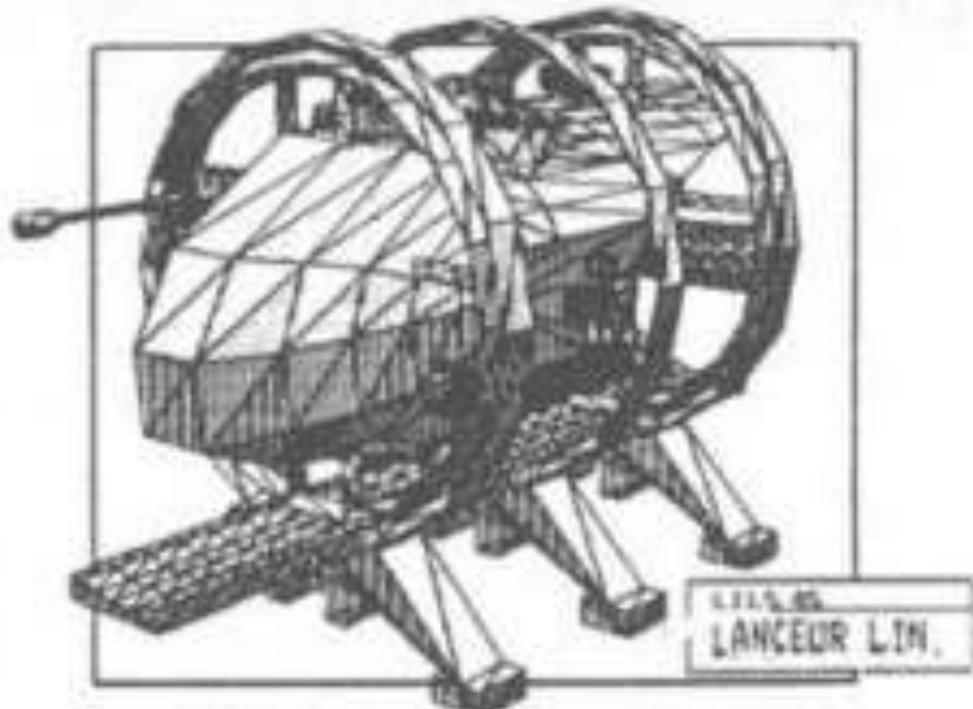


MER DE MOSCOU (MARE MOSCOVIENSE)



CAPSULE 45M

LILS 45
SYSTEME DE
LANCER LINEAIRE



PLAN DE LA PISTE

- A. sect. accél. approximative
- B. sect. ajust.
- C. sect. libre
- D. mod. contrôle
- E. transfo
- F. hangar de charoement